

Symphonie russe

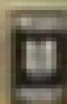
Konsalik, Heinz G.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

KONSALIK

SYMPHONIE RUSSE



HEINZ G. KONSALIK

SYMPHONIE RUSSE

FRANCE LOISIRS

30, rue de l'Université – Paris

Le titre original de cet ouvrage est :

RÜSSISCHE SINFONIE

Traduit de l'allemand par Gilberte Marchegay

Éditions du Club France Loisirs, Paris
avec l'autorisation des Presses de la Cité.

© by *H. Konsalik et Presses de la Cité*, 1964.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

LE CIEL AU-DESSUS DU KAZAKHSTAN

AU GALOP SUR LA STEPPE, ils rassemblaient leurs troupeaux : Heij ! Heijo ! Davaï ! *Davaï !* Leurs cris résonnaient sur cette terre infinie, dominant le meuglement des bestiaux et le hennissement clair des petits chevaux au pelage hirsute.

Avec les bergers, chevauchait aussi Rudolf Bergner, montant un grand alezan qu'il avait acheté trois ans auparavant, dans une vente aux enchères à Jitomir. On disait, dans le village, que cette monture provenait d'un élevage saisi dans les haras du tzar. C'était un animal superbe, au large poitrail, aux jambes longues, à la robe qui luisait au soleil comme poudrée d'or.

— Camarades ! Il faut les rassembler plus vite que cela ! lança Rudolf par-dessus le tonnerre des sabots et la mer des têtes de bétail penchées vers la terre. Nous devons être à Novy Vjassna avant la nuit ! Impossible de les laisser paître un jour de plus cette herbe brûlée. *Davaï !*

Il s'inclina sur l'encolure de son cheval et le flatta de la main. L'animal tourna la tête pour effleurer sa main de ses naseaux desséchés !

— Soif, mon vieux ? Rudolf repoussa vers sa nuque le feutre pâli qui le coiffait et ouvrit sa chemise sur sa poitrine velue : trois heures encore, *moj brouk* (mon ami) et tu seras devant ta mangeoire. Trois petites heures... Ils s'étonneront à Novy Vjassna de constater combien nos bestiaux sont devenus beaux...

Sous les sabots des bêtes, la poussière montait en tourbillons. Un grondement parcourait le sol de la steppe comme s'il était secoué par un séisme. Criant, le fouet brandi, collés à leur selle sur leurs rapides petites montures cosaques, se penchant parfois dans leur course vers quelque tête de bétail récalcitrante pour la frapper entre les yeux, les bergers s'élançaient vers le nord, avec le troupeau. Leurs cris perçants précédaient les animaux, puis traînaient à la suite de la horde, se mêlant à la poussière, au soleil, aux touffes d'herbes projetées en l'air.

Lorsqu'ils pénétrèrent, Rudolf en tête sur son alezan, dans Novy Vjassna, les enfants du village n'accoururent pas à leur rencontre comme jadis. Les femmes non plus ne se tinrent pas, patientes, coiffées de mouchoirs fleuris, sur le pas des portes. La place avoisinant les deux grands puits du village était déserte. Quelques seaux seulement s'alignaient le long de leurs margelles, comme si on les avait abandonnés pour fuir précipitamment.

Les bergers caracolaient sur les flancs du troupeau rentrant aux

étables. Leurs yeux exprimaient une vive perplexité.

— Le village est vide, Rudolf ! s'écria l'un d'entre eux, j'ai frappé à la fenêtre de Maroussia et, lorsque j'ai regardé à l'intérieur, j'ai vu le pain et la viande rôtie sur la table, mais Maroussia n'était pas là !

— Ces seaux contre le puits...

— Et Vandatchka qui n'est pas non plus sur le pas de sa porte ! s'écria un adolescent.

Vandatchka était son premier amour. C'était une jolie fille mince, aux grands yeux, qui se trouvait toujours à l'entrée de Novy Vjassna et qui lui faisait signe lorsqu'il revenait après quinze jours d'absence des lointains pâturages. Aujourd'hui, sa place était vide et Piotr n'y comprenait rien.

— Il y a sans doute une assemblée, lança Rudolf d'une voix énergique, mais il ne convaincra personne parce qu'il ne le croyait pas lui-même.

— À présent, en septembre ? Mais la norme du kolkhoze n'est pas encore publiée !

— Nous le saurons tout de suite, camarades !

Ils poursuivirent leur avance, se hâtant, impatients, ne poussant plus le troupeau devant eux mais le laissant s'écouler sans frein à travers le village. Enfin, s'arrêtant devant la ferme de Rudolf Bergner, ils sautèrent de leurs montures.

Sur la place, devant la grange, près du mur qui séparait la ferme de la rue, une vieille auto était arrêtée. Sa peinture s'écaillait, laissant voir partout l'acier rouillé. La glace arrière n'existait plus et le garde-boue gauche avant non plus. Mais elle roulait encore... ce dont témoignait la poussière fraîche qui recouvrait le capot, sur lequel le doigt d'un enfant avait tracé d'une main peu exercée le mot « PORC ».

Le camarade Semjov était là ! Rudolf sauta de sa monture, la laissant s'élancer seule vers l'écurie. Les bergers l'entouraient, le regard rivé à la maison basse, longue, par les fenêtres de laquelle s'échappait un bourdonnement de voix confondues qui s'entendait jusque sur la grande place paisible.

— Tout le village est réuni chez toi, Rudolf !

— Le camarade représentant le Soviet du District a dû annoncer une nouvelle norme ! À présent, ils en discutent, comme si cela en valait la peine...

— Si la nouvelle norme exige de nous des livraisons accrues de porcs, de haricots, de farine, de graines de tournesol, je botterai le derrière du camarade Semjov ! hurla un vieux berger.

— Il tiendra le coup, car il est assez gras pour cela ! répliqua Rudolf. Entrons plutôt, ajouta-t-il, peut-être fait-il une conférence ?

— Chez toi ? Alors pourquoi avons-nous une *stolovaja* ? N'avons-nous pas bâti une salle des fêtes de dix mille roubles !

— Allons voir !

Rudolf passa le seuil de sa maison et ouvrit brusquement la porte de la salle. À sa suite, les bergers y pénétrèrent ; aussitôt, l'intense bourdonnement qui l'emplissait se tut.

Serrés les uns contre les autres à ne pouvoir bouger, les hommes, les femmes et les enfants de Novy Vjassna entouraient un siège poussé contre le mur où était assis un homme à la silhouette massive, informe.

Il leva la tête lorsque la porte s'ouvrit. Une grande main fit alors signe de ne pas bouger à Vera Petrovna qui voulait s'élancer vers son mari, les bras au ciel.

— *Stoj !* dit une voix grave. Reste tranquille, ma colombe. Heureusement, Rudolf revient à temps ! Ne bouge pas !

Rudolf Bergner considérait ses camarades, les habitants de son village. Ils paraissaient tous sombres, fermés, furieux, désarmés, hargneux ou prêts à se rebiffer... Ces sentiments se lisaient sur leurs visages, mais semblaient dominés par un désarroi sans bornes.

— Que voulez-vous, camarade Igor Igorovitch Semjov ? demanda Rudolf d'une voix puissante qui emplit la vaste salle et couvrit le halètement saccadé de cette masse humaine silencieuse, que se passait-il ?

— Je vous apporte le salut du petit père Staline, dit Semjov, qui se leva avec un gémissement. À présent qu'il était debout, il paraissait un peu moins obèse ; sa personne faisait penser à un ours qui n'a pas encore perdu son pelage d'hiver et qui se recroqueville, tout frissonnant, jusqu'à n'être plus qu'une balle de fourrure. Son large visage était un peu mongol, ses yeux fendus en biais et sa peau luisait d'un jaune sale. Cependant, il n'avait pas les pommettes saillantes, ni de plis de graisse autour des yeux. C'était un métis, ce qu'il payait durement, car nul ne le considérait comme son semblable... ni le Russe, ni le Mongol. Aussi, était-il devenu un farouche bolchevik, ce qui lui permettait en tant que *natchalnik* de dominer Russes et Mongols. Le pouvoir qu'il exerçait sur les faibles et les opprimés l'emplissait d'un sentiment de bonheur absolu ; il était au comble de la félicité.

Rudolf Bergner considéra sa femme qui, de nouveau, levait un bras et allait parler, mais Semjov d'un geste rude la fit taire.

— Les voilà tous surexcités, camarade Rudolf : je ne les comprends pas, ces petits frères. Un ordre est venu de Moscou... Un ordre nous concernant... Comprends-tu, camarade ? Pour la première fois depuis la Révolution d'octobre, un ordre personnel nous est envoyé directement de Moscou à Korosten. Lorsque j'ai entendu grésiller le télégraphe, j'ai dû me cramponner à une chaise, autrement j'aurais fait la culbute : Staline appelait Korosten ! Staline daignait

s'adresser à Igor Igorovitch Semjov ! N'est-ce pas merveilleux ?

Ses yeux scintillaient. Il s'était redressé et se carrait dans la salle, tel un monument indestructible. La foule compacte des villageois le considérait fixement, comme un loup qui se serait introduit dans le défilé étroit par lequel leur troupeau était contraint de passer.

— Que veut Staline ? demanda Rudolf durement...

— Il veut nous faire partir d'ici ! cria Vera Petrovna, il faut nous en aller de Novy Vjassna !

Il y eut alors comme un soupir qui traversa toute la vaste salle. Les hommes avaient des visages figés. Seul, Semjov se tourna vers Rudolf avec un sourire.

— Ce n'est pas vrai, voyons, dit Rudolf à voix basse. Il jeta encore un regard vers sa femme et sa petite fille Erna Svetlana qui, avec de grands yeux inquiets, se serrait contre sa mère. C'est une erreur, Semjov, reprit-il. Nous ne sommes pas ici en Sibérie, où l'on *déplace* les chasseurs de fourrure !

— C'est un *prikass* de Moscou !

— Alors, c'est qu'ils sont devenus fous à Moscou ! N'as-tu pas tout de suite télégraphié en réponse : « Idiots ! »

— Camarade Rudolf, dit doucement le camarade Igor Igorovitch Semjov, je me sens parfaitement bien à Korosten : comment tiendrais-je de tels propos ?

— Mais c'est de la folie ! Où devons-nous aller ? Un nouveau kolkhoze ? Avec les enfants, le bétail et tous les meubles ? Ici, nous avons nos maisons ! Nous les avons bâties... il y a plus de cent ans de cela ! Ici aussi nous avons nos champs : Catherine la grande nous les a donnés !

— Catherine... Semjov eut un sourire moqueur et se rassit de nouveau avec un gémissement. Qui parle encore de la lubrique Catherine ? Le camarade Staline...

— Où donc nous faut-il aller ? hurla Rudolf.

— En Allemagne !

— En...

Rudolf Bergner regarda sa femme. Dans le regard de Vera quelque chose comme une peur irrépressible s'y lisait au seul mot d'Allemagne. Elle était une Russe, s'appelait Silevskaya. Elle ne connaissait pas l'Allemagne autrement que pour en avoir vu les contours sur la grande carte murale de l'école. D'ailleurs, le tovaritch instituteur avait désigné de sa règle un petit point bleu accompagné de ce commentaire : « Vous voyez ici cette petite tache, on dirait qu'on a craché sur la carte, ça, c'est l'Allemagne ! » « Et ici, ce grand pays, la moitié du monde, c'est la petite mère Russie ! Mais cette éclaboussure de bave, cette tache faite par une punaise écrasée, c'est la plus grande ennemie de la Russie ! Il nous faut anéantir l'Allemagne... C'est avec

le désir d'atteindre ce but que vivaient vos grands-pères, c'est avec ce but que vivent vos pères et que vous devez vivre ! Le monde ne sera en paix que lorsque les frontières de la Russie seront là-bas... » et il montrait une grande tache bleue et les enfants en chœur lisaient sur un ton psalmodiant, à la manière habituelle des écoliers :

« Allemagne... Mer du Nord... Atlantique... Allemagne... Mer du Nord... Russie... »

— En Allemagne ? répéta Rudolf à mi-voix.

— Oui.

— Que ferons-nous en Allemagne ?

— Vous êtes bien des Allemands ?

— Je n'ai jamais vu l'Allemagne ! Tu le sais ! Rudolf Bergner fit du bras un geste circulaire qui englobait tous les habitants de Novy Vjassna réunis sous son toit ; nous sommes tous nés en Russie, nos parents, nos grands-parents eux, venaient d'Allemagne.

Igor Igorovitch haussa ses larges épaules. Ça ne me regarde pas, camarade : au Kremlin, ils savent à quoi s'en tenir !

— Écris-leur qu'ils se trompent à notre égard.

— Moscou ne se trompe jamais !

— Mais c'est de la folie de nous enlever à nos maisons, à nos pâturages, pour nous transplanter dans un pays que nous ne connaissons pas !

— C'est votre patrie camarade !

— La Russie seule est notre patrie, nous sommes chez nous dans les pâturages qui s'étendent de Gumillchin à Miakolovitchi, dans les marais d'Uhortj, les pêcheries d'Usch, les steppes d'Andrejevitze ! On ne peut tout de même pas...

Semjov fit une brusque inclination de la tête et interrompit Rudolf en se levant.

— On peut, camarade ! Il se retourna soudain pour regarder en face Rudolf Bergner. Ses yeux fendus en biais luisaient. Le caractère asiatique de son visage ressortait avec force. Le *pouvoir*, pensa Semjov, oh ! quel pouvoir est le mien ! Ils m'ont tous regardé avec mépris parce que j'ai la peau jaune : à présent, je les paie en retour, et je les anéantis d'un sourire ! O damnés *nemjăzkijs* (allemands), fiers paysans, rudes travailleurs, si imbus de votre sagesse, vous voilà aussi pauvres que les souris dans la paille lorsque la fourche les disperse !

— Ne parles-tu pas allemand, camarade ? demanda-t-il d'une voix douce, avec un sourire, en se frottant les mains.

— Je parle allemand et russe.

— Et tes enfants ?

— Aussi !

— Et comment t'appelles-tu, camarade ?

— Bergner.

— Je sais, je sais, puisque nous nous connaissons... depuis dix ans, camarade Bergner. Mais dis-moi : Bergner est un nom russe ?

Rudolf sentit une onde glacée parcourir tout son être. Les autres aussi paraissaient en proie à la même sensation... Leur respiration saccadée elle-même se fit soudain plus audible.

— C'est bien la question la plus bête que tu aies jamais posée ! conclut Rudolf, la gorge serrée.

— C'est la plus raisonnable, camarade ! Semjov se frotta de nouveau les mains. Et connais-tu un Russe qui s'appellerait Rudolf ? Il s'étira avec un sourire en coin. Puis, il parcourut la salle autant qu'il lui fut possible d'y circuler dans la foule qui l'emplissait, souriant à tous ceux qui, figés sur place, le dévisageaient avec haine ou effroi, avec désespoir ou rage contenue... Rudolf ! lança-t-il en s'arrêtant devant Bergner : et tu veux être russe avec ce nom ? Tu ne t'es pas même donné un nom russe convenable, au cours de toutes ces années qui se sont écoulées depuis la grande Catherine ? Il éclata de rire, le torse rejeté en arrière. Et tu parles aussi allemand, toi, le Russe ?

— On l'enseigne même dans les écoles ! cria Anna Petrovna dans la foule.

Igor Igorovitch Semjov se dirigea vers la porte que bloquaient les bergers. Ils ne s'écartèrent pas pour lui livrer le passage lorsqu'il s'approcha d'eux d'un pas nonchalant. Soudain, la sueur perla sur son front, mais son sourire demeura, s'accentua même.

— Laissez-moi passer, dit-il doucement, que me voulez-vous, camarades ? Je vous transmets seulement un message de Moscou ! Il se retourna une dernière fois et parcourut du regard la foule de paysans, de femmes, d'enfants : le camarade Staline dit que vous pourriez rester...

— Si ? lança un berger d'une voix dure.

— Si vous reconnaissez publiquement dans la *Pravda*, les *Izvestias*, ainsi qu'à Radio-Moscou, que vous haïssez l'Allemagne et que vous êtes de bons bolcheviks !

— Comment pourrions-nous haïr la patrie ? s'écria Rudolf Bergner.

— Tu dis *la patrie* ? Je croyais que tu ne la connaissais pas et que tu étais russe ? Il cracha aux pieds de Bergner et la bouche tordue de haine : porc ! Porc allemand ! On devrait vous pendre plutôt que de vous renvoyer chez vous !

Il quitta la salle sans que nul se soit opposé à sa sortie et regagna dehors sa vieille auto ferrailante.

Un frémissement parcourut les rangs des paysans. Leurs visages s'animèrent de nouveau et perdirent leur aspect de masques.

— Mais ils ne peuvent pas faire ça ! jeta Vera Petrovna. Elle s'élança vers Rudolf et l'étreignit comme une femme qui se noie. Ils ne

peuvent pas nous ôter nos fermes, nos champs, nos troupeaux : nous sommes nés ici, Rudolf !

— Ils peuvent tout se permettre, répondit Rudolf à mi-voix. Ils peuvent tout faire, Veranja. Il faut que quelque chose se soit passé dans le monde qui leur rappelle que nous sommes allemands. Il se tourna vers les autres. Sa voix domina le bourdonnement de leurs conversations : je m'en irai demain à Jitomir ! lança-t-il. Je parlerai au représentant. Nous vivons ici depuis cent soixante-quatorze ans, et nous y resterons !

Lorsque les paysans quittèrent la maison de Rudolf, ils virent encore l'auto de Semjov qui s'éloignait en sautant parmi les ornières de la route.

Un chien solitaire aboyait, lancé à sa suite.

* * *

À Jitomir, capitale de la province de Volhynie, l'explication avec les représentants du gouvernement soviétique fut brève.

Avant même que Rudolf Bergner eût quitté Novy Vjassna en voiture à cheval, il avait reçu la visite des autres maires des villages du district.

Igor Igorovitch Semjov avait également été voir quelques-uns d'entre eux. D'autres avaient reçu le même ordre par le service postal qui, une fois par semaine, était assuré par un cavalier venu de Korost, lequel parcourait la campagne jusqu'aux marais du Pripet et du Bug.

Aucun doute ne subsistait : Novy Vjassna n'était pas seul à être touché par l'ordre inexplicable venu de Moscou. Tous les villages et les fermiers allemands de Volhynie avaient reçu la même injonction : faire leurs paquets et s'en aller avec les attelages et des bagages à main à Jitomir, ou ils seraient transportés en Allemagne dans des wagons à bestiaux.

Le chef du Soviet représentant le gouvernement considéra Rudolf en écarquillant les yeux, lorsqu'il sut ce qui l'amenait à Novy Vjassna.

— Vivez-vous derrière la lune, camarade ? demanda-t-il, grossier. Ne lisez-vous pas les journaux ? Hitler a déclaré la guerre à la Pologne et s'en est emparé !

— Qui est Hitler ? demanda Bergner.

— Cela vaudrait la peine de te scier le crâne pour voir si tu as seulement une cervelle ! Depuis 1933, le nouveau chef en Allemagne c'est Hitler, Adolf Hitler ! Il se nomme lui-même « le Führer ». C'est un héros comme Staline.

— « Le Führer » répéta Bergner, soudain plein d'une amertume irraisonnée.

— Il vous conduira dans votre patrie.

— Hitler ? Que nous importe Hitler ?

— Il nous a cédé la moitié de la Pologne : nous avons partagé en frères. C'est un grand homme, votre Hitler ! Il a conclu un pacte de non-agression avec Staline, à présent, nous allons nous partager l'univers ! Quant à vous, il vous a rappelé dans la mère patrie !

— Nous ! Bergner secoua la tête. Mais il ne nous connaît pas !

— Hitler a dit : je n'oublie pas mes frères de Transylvanie, au-delà de l'Oural, sur la Volga et en Volhynie : je vous ramènerai dans le Reich allemand ! Il l'a dit et le grand Staline a exaucé ce vœu.

— Retourner dans le Reich... ! Rudolf Bergner, d'un geste de somnambule, se passa la main sur les yeux : mais il ignore si nous sommes d'accord ! Car nous ne connaissons pas l'Allemagne depuis cent soixante-quatorze ans que nous sommes en Russie. Nous aimons ce pays. Nos enfants y sont nés comme nous... Seuls, les noms que nous portons, nos coutumes, notre langue sont allemands...

— Ça ne suffit pas ?

— Pour arracher des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants à leurs foyers ? Non !

Le président du Soviet secoua la tête et alluma une *papyrossi*. Après avoir à deux reprises aplati le long bout de carton, il se mit à fumer voluptueusement ce tabac blond au délicieux parfum de miel, venu de Chine.

— Qu'as-tu à crier ainsi ? dit-il en soufflant la fumée vers le plafond passé au lait de chaux, c'est de la politique, tu n'y entends rien.

— Et vous n'écrirez pas à Moscou pour dire que nous désirons rester ?

— Non !

— Pourquoi ? hurla Bergner.

— Connais-tu la Sibérie, camarade ? Il suivait des yeux la fumée de sa cigarette. À l'enregistrement ici, il y a un homme qui a été dix ans dans un camp sur l'Omoron. C'est le bout du monde ! Les loups y tombent gelés en pleine course ! Si tu lui offres un verre de vodka, il t'en parlera...

Bergner sortit sans un mot de plus.

Il titubait un peu en descendant l'escalier géant du Siègne du parti. La splendeur de ce bâtiment aux hautes fenêtres claires, aux portes luisantes, dans une façade de dix étages où le soleil faisait scintiller le symbole doré de la puissance soviétique au-dessus de la porte d'entrée monumentale, tout, même les individus, les tramways, les autos dans les rues lui semblait composer une vieille image décolorée aperçue derrière un rideau de gaze. Il se laissa aller contre l'une des colonnes de la maison du parti et appuya son front à la pierre froide.

Un fonctionnaire du parti s'arrêta devant lui :

— Vous sentez-vous mal, camarade ? Puis-je vous venir en aide ?

Bergner secoua la tête et s'arrachant à la colonne, descendit l'escalier en direction de la rue.

Qui donc est Hitler ? se demandait-il poursuivant son chemin, d'où vient-il ? Quel rapport a-t-il avec nous ? Seuls, nous intéressent la récolte, la recette du kolkhoze, l'accroissement du bétail et l'acheminement du bétail vers les pâturages au bord de l'Ush. Qui a persuadé cet Hitler de nous faire revenir en Allemagne ? À qui d'entre nous a-t-il demandé son avis ?

Dans sa pensée, une idée folle prenait racine :

— Nous résisterons ! Nous résisterons à la face du monde entier ! Nous le crierons bien haut nous tous, en Volhynie : laissez-nous mourir ou nous sommes nés !

Il rentra chez lui avec cette pensée. Elle lui rendait ses forces. Il s'agit d'être unis, pensait-il, c'est la seule attitude convaincante. Nous n'avons jamais oublié l'Allemagne : nous la portons dans notre cœur. Mais nos poings ont enfoncé le soc dans la terre russe qui nous nourrit. Là-bas, au bout du village, reposent nos aïeux. Sur leurs tombes se dresse une croix allemande et ce sont des paroles allemandes que portent les écriteaux : ici repose... à jamais... jusqu'au jugement... Mais le sol est russe. On doit nous le laisser de même que nous n'avons pas oublié que nous sommes allemands.

Lorsqu'il revint à Novy Vjassna, il retrouva un village différent de celui qu'il avait quitté.

Le bétail était dans les écuries, les potagers paraissaient abandonnés, mais, par les fenêtres ouvertes où pénétrait le brûlant soleil d'automne, on apercevait autour des tables qu'ils avaient eux-mêmes fabriquées, assis, les villageois, occupés à lire des brochures, des tracts, des lettres que le facteur à cheval leur avait apportés.

C'était des journaux venus d'Allemagne, avec des titres orgueilleux, exaltants, qui réveillaient leur cœur allemand en sommeil.

Vorwärts, (En avant !)... *Völkischer Beobachter* (L'observateur populaire)... *Das Reich*... *Der Stürmer* (L'assaillant).

— Ils sont tous fous, expliqua Ivan Brennecke, un paysan des environs, lorsque Bergner s'arrêta chez lui. Hitler nous a envoyé des journaux, il nous promet de meilleures terres, plus étendues, de nouvelles fermes, un bétail plus rémunérateur, une existence libre, sans contributions forcées, sans kolkhozes, sans soviets au village, sans normes de travail ! Il nous offre le paradis ! La patrie rappelle les plus chers d'entre ses fils ! clame un certain D^r Goebbels. Soixante-cinq millions d'Allemands partagent le vœu du Führer !

Rudolf Bergner n'écoutait plus. Avec un claquement de langue, il poursuivit son chemin en direction de sa ferme.

— L'union, pensait-il, mon Dieu, pardonne-moi d'y avoir cru.

À la maison, il ne trouva pas sa femme, Vera Petrovna.

Cependant dans la cour, sur une bascule, jouaient ses enfants : la petite Erna Svetlana, et Mischa, son fils, âgé de dix ans, un infirme qui ne pouvait plus remuer les jambes depuis qu'il avait été piétiné quatre ans plus tôt par un cheval apeuré. Il avait eu les os tellement réduits en bouillie qu'il ne s'était pas trouvé de médecin capable de réparer le mal.

Les enfants riaient, insouciantes. Mischa, à plat ventre, tenait des deux mains l'une des extrémités de la bascule et faisait bondir en l'air sa sœur assise à l'autre bout du madrier. À chaque montée, Svetlana riait en secouant ses longues boucles blondes.

— Où est votre mère ? leur cria Bergner. Mischa lui répondant en levant les bras dans un geste d'ignorance, il quitta la cour de la ferme et, traversant la rue du village, il se dirigea vers la *stolovaja*, foyer populaire de Novy Vjassna, qui était la fierté du village. Même Semjov, l'incroyant blasphémateur était venu y prendre part à une fête de Noël qui avait été organisée avec le concours de tout le village, augmenté de celui du village voisin. Il avait souri à la vue du sapin illuminé et ri à gorge déployée en écoutant les enfants, costumés en anges, réciter des poésies... Mais, lorsque les paysans allemands avaient chanté les mains jointes : *Douce nuit, sainte nuit...* et que, dans la salle, une clochette invisible jusqu'alors s'était mise à tinter, Semjov, lui aussi, était devenu silencieux. En quittant le village, à la fin de cette solennité, il était tout rêveur et en proie à des pensées qu'il lui fallut combattre trois jours durant avant de retrouver son cœur bolchevik.

Bergner pénétra sans bruit dans le foyer populaire en tirant la porte derrière lui. Il resta debout au fond de la salle.

Lorsque, quatre ans auparavant, on avait bâti cette salle sur une suggestion venue de Moscou, selon laquelle chaque village devait avoir sa salle des fêtes, afin que l'on pût y écouter les conférenciers venus de la ville, y célébrer dignement l'anniversaire de Staline ou celui de la Révolution d'octobre, les paysans avaient secrètement bâti le mur du fond, en y aménageant un espace d'un mètre environ entre une double paroi, ce qui avait permis d'y placer un modeste petit autel surmonté d'un Christ sculpté à la main, qui étendait les bras dans un geste qui semblait dire : « Venez à moi, je vous secourrai... »

À Jitomir, à Korosten, même dans le village voisin de Perdunja, on ignorait ce mur du fond à double paroi et la petite chapelle secrète de Novy Vjassna. Une fois seulement, précisément ce soir de Noël, alors que Semjov se trouvait assis dans la salle des fêtes, la petite cloche de la chapelle avait annoncé ouvertement la naissance du

Sauveur. Mais Igor Igorovitch n'était pas intervenu à ce moment-là, ayant été trop ému par le tintement, pour la faire supprimer. Par la suite, revenu à Korosten, il l'avait oubliée.

Lorsque Rudolf Bergner pénétra dans la salle, la porte de la chapelle était ouverte. Devant le Christ brûlaient deux petites lampes d'icônes placées dans des lampions. Leur humble et dansante clarté se jouait sur la statuette grossièrement sculptée.

Vera Petrovna pria à genoux devant l'autel, la tête penchée sur ses mains jointes. Elle se fondait presque avec l'obscurité ; seul le mouchoir clair qui la coiffait, pâli au soleil du Pripet, se voyait distinctement dans la pénombre.

Vera ne remarqua pas la présence de son mari ; son recueillement était trop intense pour qu'elle entendît même ses pas. Seulement lorsqu'il posa une main sur son épaule, elle sursauta et bondit comme une bête sauvage.

— Oh ! dit-elle, rassurée.

Elle se jeta contre lui et serra son visage contre son épaule. Lorsqu'il l'étreignit, il la sentit trembler.

— N'aie pas peur, Verachka, fit-il tendrement, tout s'arrangera !

— Qu'ont-ils répondu à Jitomir ?

Bergner considéra la statuette du Christ : la lueur avare des chandelles semblait se cacher dans ses rides.

— Il faut partir.

— On nous a envoyé des journaux et des brochures, on nous promet de nouvelles fermes, une terre plus fertile, si nous disons : nous sommes allemands ! Y aurait-il de meilleures terres que les nôtres, Sacha ?

— Il n'y aura plus ni kolkhozes, ni « normes ». Nous aurons le droit de garder ce que nous récolterons. Nous pourrons... Il se passa la main sur les yeux et serra sa femme contre lui :

— Mon grand-père est parti pour la Russie afin de n'être plus l'esclave d'un prince. À présent, nous, les petits-enfants devenus esclaves, nous retournons dans une patrie où l'on est libre : n'est-ce pas un échange souhaitable ?

Elle le regardait fixement de ses grands yeux inquiets :

— Hier, tu tenais un autre langage, Sacha !

— Hier... Mais j'ai compris qu'il était inutile de résister. C'est une immense lame de fond qui nous emporte. Hitler s'est emparé de la Pologne et a cédé à la Russie une partie de sa prise : nous sommes livrés en manière de rétribution pour ce geste. On appelle ça la politique, Verachka... Ce sont de lourdes meules qui écraseront l'humanité jusqu'au jour où elle sera une mouture informe que l'on pétrira pour en faire de nouveaux États. Le grain peut-il s'opposer à ce qu'on le broie ?

— Qui est Hitler, Sacha ?

— Le maître de l'Allemagne.

Notre maître ? Elle jeta un regard vers le Christ de bois taillé : que réclame-t-il de nous ?

— Que nous soyons présents, c'est tout.

— Et pour la seule raison qu'il le veut, faut-il que nous nous mettions en route ?

— Oui.

— Et tu appelles ça être libre, Sacha ?

Sa voix avait un ton si tranchant qu'il n'eut pas le courage de lui répondre. Il trahissait le refus, la haine, la résistance, le mépris.

Elle était russe et sentait les choses en russe. Le fait qu'elle portait un nom allemand n'y changeait rien, car c'était l'homme qu'elle avait épousé, non pas sa race.

— Viens, dit-il tout bas, le regard attaché au petit autel secret : vois-tu, ils ne peuvent pas nous expédier du jour au lendemain ; cela prendra des mois avant qu'on en soit venu là. Alors ce sera l'hiver : c'est notre meilleure protection.....

Ils refermèrent les portes de la cloison de bois doublant celle de pierre, qui dissimulait la niche de l'autel. Auparavant, Vera souffla les lumières en avançant ses lèvres, non sans avoir fait une gémulation devant le Christ de bois.

Dans la rue, quelques voisins marchant à leur rencontre agitaient des journaux et riaient. Un relent d'alcool les accompagnait. Bras dessus bras dessous, ils déambulaient dans le village en chantant *Deutschland über alles...*

— Ils sont fous, Sacha, dit Vera à voix basse, en serrant la main de son mari.

— Tu te réjouis, Rudolf ? cria un homme parmi la masse enivrée, n'étais-tu pas *contre*, espèce d'idiot ? Voyons, lis ça ! Il brandissait une édition du *Völkischer Beobachter* qu'il mit sous le nez de son interlocuteur. Lis-moi ça : de nouvelles fermes, de meilleures vaches dans les écuries. Des porcs gras, des volailles, des oies, des dindons ! Et pour chacun de nous une terre que nul jamais ne nous ôtera. Ils assurent que ce sont des fermes transmissibles par héritage seulement ! Qu'en dis-tu ?

— Rien ! lança Bergner d'un ton bref.

— À ton aise ! Les paysans lui répondaient par des grognements avinés : décidément, tu fais toujours la gueule, Rudolf ! Mais ce Hitler, ça, c'est un gars ! C'est notre homme ! Je dis comme les autres en Allemagne, à présent : Heil Hitler !

L'un des paysans marcha droit sur Bergner, le visage rouge, absolument ivre :

— Allons, Rudolf, vas-y, dis comme nous : Heil Hitler !

— Oui...

— Dis donc « Heil Hitler », porc ! brailla le paysan.

— Dis-le, articula faiblement Vera Petrovna. Rudolf se mordit les lèvres.

— Heil... Heil Hitler ! grinça-t-il dans un souffle à peine perceptible.

— Lève la main droite et salue à l'allemande, valet russe ! Allons ! Allons ! Et recommence pour que tout le monde t'entende : Heil Hitler !

Bergner obéit. Entouré d'une foule menaçante, il leva le bras vers le ciel crépusculaire et cria de toutes ses forces le nouveau salut allemand. C'était comme un dernier cri de révolte arraché à un supplicé.

En grondant, journaux brandis et agités, les paysans ivres poursuivirent leur parade à travers Novy Vjassna. Leur *Deutschland über alles* voguait au-dessus des toits de chaume, des hautes margelles des puits, des bergeries aux portes béantes tandis que déjà la nuit était venue et qu'un souffle frais d'automne montait des marais alentour.

— Voilà ce qu'ils sont devenus, conclut Rudolf sombrement. Assis à la fenêtre, il scrutait du regard la nuit opaque. Des marais lui parvenait un concert de coassements : les grenouilles célébraient l'avènement de l'obscurité.

— On leur a promis le ciel, Sacha... À présent, ils s'empressent de l'adorer. Vera passait une main légère sur sa chevelure blonde emmêlée. Dans la petite auberge tenue par Stephan Jerinsky, résonnaient des chants militaires allemands. Ils dataient de la première guerre mondiale ; leurs pères les avaient chantés en prenant d'assaut le port de Sébastopol, avec les bataillons russes blancs.

— Dire que nous ne pouvons rien faire sans chanter... constata Bergner à mi-voix.

— Que chantent-ils ?

— « *Nous chevauchons vers les terres de l'Est* ».

Vera chercha sa main à tâtons. Silencieux, ils restaient tous deux devant la fenêtre ouverte, se tenant par la main, les yeux rivés à la nuit.

Les grenouilles coassaient encore.

On distinguait à peine les chants dans l'auberge de Jerinsky de ces harmonies marécageuses.

* * *

Exactement huit jours plus tard, Igor Igorovitch Semjov revenait en voiture à Novy Vjassna.

Il retrouva un village différent.

Surpris, il arrêta son véhicule brinquebalant au milieu de la rue

du village et constata que ni le maire Bergner, ni les autres paysans ne venaient en courant au-devant de lui ; pas une fille ne le salua devant le puits, pas un enfant ne s'approcha, comme d'habitude, pour entourer respectueusement sa voiture quitte à écrire ensuite secrètement *svinja* sur son capot poussiéreux.

Car personne ne semblait s'apercevoir de sa présence. C'était à croire qu'il était devenu transparent, ou même qu'il avait cessé d'exister.

— Hé ! cria Semjov vers l'autre côté de la rue, à l'adresse de quelques bergers qui, assis au soleil, fumaient du *machorka* dans des pipes de leur fabrication, vous avez du plomb dans le cul ?

— Tu pourras t'en assurer lorsque tu nous le lécheras ! brailla l'un d'eux en réponse.

Furieux, Igor Igorovitch referma violemment la portière de sa voiture et s'en fut à pied à travers la poussière que soulevaient ses pas, en direction de la demeure de Rudolf Bergner où Mischa, l'infirme, l'accueillit avec une grimace, puis cracha à ses pieds quelques graines de tournesol qu'il était occupé à mâcher.

— Va donc, crétin, je ferai sauter hors de ton crâne d'hydrocéphale ta cervelle d'idiot, cria Semjov, furieux, puis, d'un coup de pied, il ouvrit la porte de la salle. Alors, les poings aux hanches, il considéra Rudolf assis à sa fenêtre :

— Que se passe-t-il ici ? hurla-t-il, personne ne me salue dans la rue et même ton avorton Mischa me crache dessus... Il restait sur le seuil et jaugeait Rudolf du regard de ses yeux fendus en biais. Son visage jaune avait rougi et semblait enflé : que se passe-t-il ? lança-t-il encore.

— Tu t'en étonnes, Igor Igorovitch ? Depuis que Moscou a fait de nous des Allemands, nous nous fichons bien de vos « normes » soviétiques : vous nous avez donné Hitler à la place de Staline...

Bergner haussa les épaules : ainsi, nous attendons les ordres de Hitler... Tu sais bien, Semjov, que l'Allemand doit toujours être commandé.

— J'en ferai part au soviet de Jitomir ! piailla Semjov, c'est du sabotage !

Bergner se leva : j'ai d'abord refusé de quitter Novy Vjassna, mais il le faut, puisque je suis allemand. À présent, je m'oppose à ce qu'un porc puant comme toi se permette de pénétrer chez moi pour m'invectiver grossièrement ! Que veux-tu savoir de plus, Igor Igorovitch ?

— Je vous livrerai à la Guépéou !

Bergner sourit, passa devant Semjov, ouvrit la porte, se retourna, prit Semjov au collet, le traîna à sa suite et le jeta dehors avec un coup de pied bien envoyé dans la partie la plus charnue de sa personne.

Igor Igorovitch fut ainsi lancé sur la place devant la grange et se retint au brancard d'une voiture pour ne pas s'affaler dans la poussière.

Ce fut la tête basse qu'il quitta la ferme Bergner.

— Je vais les laisser crever, pensa-t-il, quand ils s'en iront, je jetterai de leur voiture tout ce qui pèsera plus de cinquante livres... Tout ! Jitomir... une longue étape en pleine solitude, pendant laquelle je pourrai les tourmenter tellement qu'ils en viendront à se tirer une balle dans la peau !

Il quitta aussitôt le village, mais reparut le lendemain accompagné cette fois de trois jeunes gars, des garçons de dix-sept et dix-huit ans, élèves de l'école des Komsomols de Jitomir qui faisaient un stage d'enseignement agricole pratique à Korosten. Ils portaient culotte et veste d'uniforme et coiffaient leur crâne rasé de casquettes vertes. Avec cela ils affichaient les manières les plus hautaines, une attitude blessante, moqueuse.

Igor paraissait de la plus belle humeur. Il passa devant les paysans ébahis et, suivi de ses acolytes, leur fit transporter des paquets de petits écriteaux qu'il amoncela sur la place entourant le puits du village. Puis il sortit de son auto un marteau et une caisse de clous, enfin, il déplia une liste :

— Commençons, camarades ! dit-il d'une voix presque jubilante, en s'adressant aux stagiaires de Jitomir, et d'abord, chez Bergner ! là-bas, voyez-vous cette ferme crasseuse ? Ça deviendra, avec une direction russe, un kolkhoze modèle, en moins d'un an ! Clouez sur la clôture l'écriteau : Plojenski [1] !

Les stagiaires prirent un écriteau, le marteau, des clous et fixèrent sur la clôture le nom « Plojenski ».

— Continuons ! s'écria Semjov. En agitant sa liste, il désignait la ferme voisine.

« Boljekov » !

Encore un écriteau, le marteau, les clous... la clôture portait le nom : Boljekov.

Cela continua de la sorte de ferme à ferme, de clôture à clôture : les quatre soviétiques étaient suivis par la masse muette des paysans sans cesse accrue par ceux que leurs femmes venaient de chercher en toute hâte dans leurs champs, dans les pâtures. On eût dit une procession. En tête, Semjov et sa liste, puis deux Komsomols avec les écriteaux suivis des stagiaires avec le marteau et la caisse à clous. À leur suite, les paysans marchaient par rangs de trois, avec femmes et enfants. On faisait halte à chaque ferme, à chaque clôture qui recevait une nouvelle désignation : Krajenkov... Bulchestin... Sinjanovitch... Petrikov... Adenorenkov... Pjuljev...

Des noms, des noms,... tracés à l'aide d'une épaisse peinture noire...

Après cette ronde qui dura plus d'une heure, Semjov regagna son auto. Des enfants avaient écrit dans la poussière du capot le mot « bétail » mais peut-être était-ce une main adulte qui s'en était chargé ?

Semjov lut ce compliment sans déplaisir :

— Ce que vous savez bien le russe ! dit-il, rayonnant. Ainsi, vous êtes capables de lire les écriteaux ? Ils portent les noms de vos successeurs auxquels Staline fait cadeau de vos fermes ! C'est ainsi que l'on récompense les bons bolcheviks !

Puis il monta dans son auto, les trois stagiaires de Jitomir prirent place à l'arrière. Semjov considéra encore les visages durs, silencieux, des paysans et souhaita être sorti le plus rapidement possible de Novy Vjassna.

— Ils arrivent dans trois semaines nos fermiers russes ! Il faut que vous ayez décampé à ce moment-là !

— C'est impossible ! cria un homme dans la foule.

— Rien n'est impossible à Moscou ! répliqua Semjov, en démarrant à toute vitesse.

* * *

À la mi-octobre, – il avait neigé la nuit pour la première fois et Rudolf en regardant par la fenêtre avait dit à Vera :

— Nous avons donc le temps de « voir venir » jusqu'au printemps ! – l'ordre vint de plier bagage.

— Ils sont fous ! cria Peter Borgeck, un grand paysan des environs de Novy Vjassna. Nous avons quinze nourrissons au village et trente enfants au-dessous de dix ans ! Faut-il les voir geler dans les ouragans de novembre ?

— Rudolf, parle à Igor Igorovitch !

— Je ne parlerai plus ! lança Rudolf. Vous avez failli me rosser lorsque je suis revenu de Jitomir pour demander instamment que l'on nous permette de rester ici. Vous brandissiez le *Völkischer Beobachter* en me traitant de salaud ! À présent, débrouillez-vous !

Il se leva et s'en fut.

— Tu as aussi des enfants ! lui cria Borgeck.

Sans doute, pensa Bergner, mais je leur ferai traverser tous les obstacles... Quant à ceux-là qui m'ont forcé à lever la main et à crier Heil Hitler ! au beau milieu de la grand-rue du village, je les hais tous ! Parce qu'ils sont cause de la honte que j'ai éprouvée en cet instant-là d'être allemand !

Il rentra la tête dans les épaules et retourna chez lui dans la tempête de neige qui se levait.

Pendant la nuit, l'ouragan se déchaîna, hurlant, dans le village. Les marais du Pripet gelèrent. Du nord, descendirent, charriés par le

courant, les premiers glaçons... encore minces, arrachés à la première croûte solide en formation qui, cependant, s'étendait vers le sud plus rapidement que l'on ne se l'imaginait, transformant les fleuves en chemins praticables... une glace bientôt si épaisse, qu'en Sibérie on raccourcit les parcours du chemin de fer en posant des rails sur les lacs gelés.

Des bergers qui rentraient au village les derniers bestiaux avaient vu les premiers loups à Jemiltchin : des solitaires, seulement pas encore affamés... Mais ils étaient de nouveau en migration et l'hiver venait inexorablement.

Un commissaire arriva de Jitomir, accompagné de trois assistants. Il apparut dans une vaste limousine Moskva. Il était enveloppé d'une épaisse pelisse de renard rouge et semblait un peu asthmatique. Il choisit de s'installer dans la *stolovajt* et plaça son bureau devant le mur à double paroi dissimulant la petite chapelle du Christ.

Chaque jour, il suspendait à sa porte un nouvel avis :

Inscription des familles.

Inscription du bétail.

Liste des meubles.

État de la situation pécuniaire.

Demande de dédommagements...

L'incident eut lieu ce jour-là, ou, plutôt, au cours de la nuit.

Tandis que Sergeï Pondrezkij, le commissaire au souffle court reposait sur un lit de camp et s'endormait sous un amoncellement de couvertures de fourrure, des sons étranges se firent entendre dans la silencieuse *stolovaja* noyée dans la nuit.

Une cloche tintait.

Sergeï Pondrezkij se mit sur son séant et regarda autour de lui.

Le silence régnait, seul le ronflement de ses trois compagnons troublait la paix nocturne. En secouant la tête comme quelqu'un qui a rêvé, Pondrezkij se tourna de l'autre côté et ferma les yeux.

Brusquement, il se redressa... encore cette cloche ! Mais à peine était-il assis que tout lui parut de nouveau n'être qu'un songe.

— *Job tvoje madj !* dit-il en se recouchant sur le côté droit. Ça vient du cœur, pensa-t-il : quand je me couche sur le côté gauche, j'ai des hallucinations !

Mais le commissaire devait être très malade car il eut une nouvelle hallucination bien qu'il fût couché sur le côté droit : le tintement d'une cloche résonna dans son crâne, affolant ses nerfs.

— *At da tschor !* Enfer et démon ! rugit-il, puis il rejeta ses couvertures et sauta de son lit de camp pour secouer ses compagnons afin de les arracher au sommeil. Lorsque ceux-ci ouvrirent des yeux éberlués dans la clarté de sa lampe de poche, il les gifla :

— J'entends une cloche ! cria-t-il.

— *Niet !* dit l'un des aides.

— Je l'ai entendue à trois reprises, sacré ronfleur ! beugla Pondrezkij, oui, trois fois ! Tout de même, on ne rêve pas de la sorte !

— J'ai bien couché en rêve quatre fois de suite avec une fille, répliqua un des aides sentencieusement : si l'on concentre sa pensée sur quelque chose...

— Recouchez-vous, bétail obtus, hurla le commissaire, puis il s'enroula dans ses couvertures et resta éveillé jusqu'au matin. À ses côtés, ses trois aides ronflaient de nouveau.

La cloche ne tinta plus.

L'air épuisé, Sergeï Pondrezkij s'assit le lendemain matin à son bureau et se livra intérieurement à des raisonnements philosophiques : ces cloches, ces cloches réactionnaires que j'ai entendues cette nuit ! Moi, le commissaire, le communiste ! C'est une honte pour le parti et une entrave à ma carrière !

Il parcourut mentalement sa carrière et conclut qu'il s'était écoulé vingt-deux ans depuis qu'il avait entendu pour la dernière fois tinter des cloches à Ekaterinenbourg. C'était à vrai dire des sons affreux, car il avait été présent lorsqu'on avait précipité sur la place du marché, du haut du clocher, les grosses cloches de bronze qui s'étaient brisées en mille morceaux.

Avant la venue de la nuit suivante, Pondrezkij déplaça ses quartiers : il s'installa à l'auberge de Jerinsky et, en fait, ce changement parut judicieux : il ne rêva plus de cloches, ni cette nuit-là, ni par la suite.

Mais le village de Novy Vjassna sauva sa cloche et son Christ de bois ouvré. Tandis que Pondrezkij dormait à poings fermés, les paysans ôtèrent l'autel et la cloche dissimulés entre les deux parois du fond de la *stolovaja* et les enfouirent dans la paille de la grange de Bergner.

— Elle sonnera notre libération dans la patrie retrouvée ! affirma pathétiquement le paysan Borgeck, et notre Christ sera enfin béni par un vrai prêtre...

* * *

Que savaient-ils de l'Allemagne qui les rappelait à elle ?

Le 15 octobre, des tracteurs à chenilles traînant de vastes et hauts fourgons se frayèrent un chemin sur la route profondément enneigée de Miakolovitschi, en direction de Novy Vjassna.

Les paysans étaient encore dans leurs lits ; ils avaient tiré leurs rideaux devant leurs fenêtres déjà calfeutrées en vue de l'hiver, lorsque les colonnes s'engagèrent avec un cliquetis d'acier dans la rue du village. Ils s'étaient crus à l'abri : pendant trois jours, la neige avait ruisselé des cieux d'un gris de plomb, recouvrant villages, forêts,

marais, chemins, d'une immense couverture blanche doucement vallonnée.

— Ils ne pourront plus passer ! avait déclaré Piotr qui, étant le plus insouciant de tous, s'en était allé en traîneau vers Korosten. Mais il avait tout de même fait demi-tour lorsque son cheval avait eu de la neige jusqu'au poitrail, tandis qu'au loin, venant du Pripet, le premier hurlement des loups fusait dans la tempête.

— Ils ne passeront pas, mes amis, à présent, nous tenons la paix jusqu'en mai !

À Novy Vjassna, on ne connaissait pas les tracteurs à chenilles de Jitomir, ni les chasse-neige que manœuvrent les équipes de désenneigement aux confins de la taïga. Ici, en Volhynie, on déblayait encore les routes comme des siècles auparavant. Tout le village s'y mettait, armé de pelles... D'abord, chacun frayait un chemin de sa maison à la rue du village, puis, de même que les pistes des renards aboutissent à un terrier, on déblayait le chemin jusqu'en pleine campagne. Les villages des environs en faisaient autant : on creusait à la rencontre les uns des autres et quand on se rejoignait, c'était l'occasion de boire un bon coup de vodka pour célébrer l'achèvement d'une rude tâche.

Mais, au cours de la nuit suivante, la tempête se levait, la neige s'amoncelait sur la steppe, les marécages et les sillons creusés dans la plaine se comblaient de nouveau. Au matin la solitude était absolue et l'univers était redevenu une immensité blanche aussi doucement vallonnée.

Des mois passaient ainsi. Il ne pouvait en être autrement.

Et voici que, franchissant les champs de neige infinis, arrivaient des autos, des tracteurs. Des hommes emmitouflés de fourrures sautaient à bas de ces véhicules en se frottant les mains.

Les paysans s'écrasaient le nez contre leurs vitres, puis ils poussaient leurs portes bloquées par la neige et sortaient dans le froid vibrant.

Le commissaire Pondrezkij revenait accompagné d'Igor Igorovitch Semjov et de trois fonctionnaires de Jitomir. Lorsque les bâches des voitures se levèrent, les visages se figèrent derrière les vitres des fenêtres villageoises. Hommes, femmes, enfants, vieillards s'élancèrent dans la neige, puis, se retournèrent.

À grands pas, les jambes protégées par de hautes bottes de feutre, Rudolf Bergner avançait à la rencontre de Semjov et Pondrezkij. Bouillant de colère, il en avait oublié de coiffer son bonnet de fourrure et il sentait ses oreilles devenir insensibles dans le froid.

— Qu'est-ce que cela signifie, Igor Igorovitch ? s'écria-t-il avant même d'avoir rejoint le groupe des nouveaux venus qui s'étaient arrêtés près du puits.

— C'est ce que je viens te demander ! lança Semjov avec une grimace réjouie. (Hein, je t'ai, chien d'Allemand, pensait-il enchanté). Où sont les charrettes chargées et prêtes à partir ? Où est le bétail ? Une vache par tête et deux volailles... Où sont vos femmes, vos enfants ? On démarre dans une heure !

Bergner serra les poings et jeta un regard vers Pondrezkij, mais celui-ci était fort occupé à parcourir de longues listes ; il semblait considérer la question par son côté purement bureaucratique : il était fonctionnaire... tout le reste se trouvait en dehors du champ de ses préoccupations.

— Nous n'avons pas pensé que malgré la neige...

— Pensé ? Semjov agita ses mains dans l'air glacé :

— Vous n'avez donc pas cru au progrès ? Que nous importe la neige, camarade ! Quand Moscou nous dit : ça démarre le 15 octobre... c'est que ça démarre vraiment, petit frère !

Il regarda tout autour de lui. Le village était noyé dans la neige, seule la fumée qui s'échappait des cheminées basses trahissait l'emplacement des modestes demeures. Vous n'avez pas fait vos paquets, camarades ?

— Non !

— Triste, triste ! Igor Igorovitch fit claquer sa langue.

— Là-bas vos successeurs attendent, camarades ! De bons Russes, de vrais Russes ! Des communistes éprouvés, venus de toutes les régions du pays. Des paysans, des travailleurs de kolkhozes, des jeunesses communistes, des brigades d'ouvriers agricoles. Il y a même parmi eux un « héros du travail ». Faut-il qu'ils attendent dans le froid et gèlent sur place pour la seule raison que vous, chiens d'Allemands, vous avez été trop paresseux pour charger vos charrettes ? » La voix de Semjov enflait, devenait rugissante et jubilante à la fois :

— Dans une heure, on se met en route, quiconque ne sera pas prêt est libre de crever à la limite de Novy Vjassna !

— Je me plaindrai à Moscou ! hurla Bergner en réponse. À présent, en tant qu'Allemands, nous avons le droit d'être traités convenablement !

— De la merde, c'est tout ce à quoi vous avez droit ! Si vous arrivez en Allemagne, essayez de vous plaindre, je dis bien : si vous y arrivez, petit frère ! Jusqu'à ce moment-là, je suis le seul auquel vous puissiez adresser vos réclamations !

— Il faudra bien que tu nous amènes sains et saufs à Jitomir : on nous attend en Allemagne !

— Il n'y a pas de listes, seulement des chiffres approximatifs : on compte toujours sur quelques manquants ! Igor Igorovitch se passa la langue sur les lèvres. Mais il le regretta aussitôt car sa salive gela presque sur sa langue.

— On ne remarquerait pas la disparition de Novy Vjassna : ça n'aura pas existé, voilà tout, petit frère... Qui donc nous demandera des comptes ? Il frappa son gros corps de ses avant-bras. Le froid pénétrait sa pelisse de renard. Dans une heure. Je n'attendrai pas plus longtemps.

Qu'est-ce qu'une heure lorsqu'on doit quitter une région où l'on vit depuis cent soixante-quatorze ans ! Qu'est-ce que 60 misérables minutes lorsqu'il s'agit de rassembler, en vue d'une existence nouvelle, les bagages nécessaires ? Qu'est-ce que 3 600 secondes lorsque toute une vie en dépend ?

Ah ! 3600 battements de cœur... si précipités, déments, inexplicablement rapides.

3 600 secondes entre une fin et un commencement.

Tandis que, des camions qui venaient d'arriver, on déchargeait les meubles, les lits, les sacs, les caisses des nouveaux habitants du village et qu'on les déposait dans la neige devant les maisons, les Allemands se livraient à des emballages précipités, à l'intérieur de celles-ci.

Vingt-cinq kilos de bagage. Pas plus. Une vache... Mais comment cette vache cheminera-t-elle jusqu'à Jitomir où se trouvaient les wagons de chemin de fer, par ce froid, à travers cette neige, cette glace ?

Vera Petrovna Bergner était debout, immobile au centre de la grande salle. Ses yeux étaient vides, et son visage, et son cœur. Elle n'éprouvait plus rien, qu'une sensation de vide. Mischa, l'infirmier, assis sur une chaise, pleurnichait ; Erna Svetlana écrasait son petit museau de cinq ans contre la vitre et admirait, en écarquillant les yeux, les trésors que l'on déposait dehors, dans la neige, devant la maison.

— Ils ont une voiture de bébé, mamouschka ! cria-t-elle de sa voix claire, comme sur le catalogue du bazar de Jitomir, un vrai landau d'enfant avec une capote !

Rudolf entra, traînant un sac bourré de couvertures, la sueur ruisselait de son front.

— Encore 35 minutes, Verachka ! Il se venge ce chien de Semjov ! Piotr a été le trouver pour le supplier de nous accorder une heure de plus : on l'a frappé au visage !

— Encore 35 minutes, ou crever dans la neige ! lui a-t-on crié. Il faut nous hâter, Petrovna !

Elle fit un petit signe de tête mais resta sur place, immobile. Seul son regard s'anima, parcourant la pièce. Le sofa... le tapis en peau de mouton que la grand-mère avait confectionné, la table, les rideaux des fenêtres que Rudolf avait ramenés de Kiev, lors d'un long voyage jusqu'à cette ville pour assister à une grande réunion du Parti. La lampe, l'abat-jour en perles de bois... et les lits, la commode, l'armoire aux vêtements et puis les champs, les vaches, les porcs, les volailles,

Alko le chien-loup, enfin à la limite du village, les tombes... les tombes, surtout...

Stephan reposait là, leur premier-né, mort à cinq ans d'une pneumonie. Il avait des cheveux blonds bouclés, des yeux d'azur comme son père. *Moj tjubimez*, « Mon trésor » avait-elle fait écrire sur la planchette de bois placée sur le tertre.

Vera s'approcha de la fenêtre d'un pas d'automate. Mischa l'infirme cessa de piailler : Erna Svetlana adressa gaiement quelques signes d'intelligence à une petite fille de son âge qui, dehors, debout dans la neige, enveloppée d'un manteau capitoné, lui répondit en riant.

— Viennent-ils nous voir, mamouschka ? Je voudrais jouer avec cette petite fille ! Les yeux d'Erna brillaient. C'est à elle la voiture d'enfant ? Elle a donc une grande poupée ?

— J'attelle les chevaux ! lança Rudolf dans la chambre à coucher. Habille les enfants, Vera, nous n'avons plus que 17 minutes !

Sur la place du village, devant le puits, Igor Igorovitch Semjov consulta sa montre. Il le fit de manière à être vu de nous, on eût dit qu'il comptait à présent les secondes qui s'écoulaient dans sa main charnue.

— Encore dix minutes, camarade commissaire, dit-il avec satisfaction.

— Et quoi ensuite ? demanda Sergeï Pondrezkij. Il avait fort à faire pour contenir les nouveaux occupants qui se plaignaient d'attendre dans la neige.

— Alors nous pourrons entrer, alors ces Allemands seront fichus dehors comme un paquet de fumier. C'est ça qui sera une réjouissance, camarade commissaire !

Pondrezkij répondit par un signe de tête. Je ferai savoir en haut lieu, Igor Igorovitch, que vous êtes un bon organisateur !

— Encore sept minutes, lança Semjov, péremptoire. Il secoua sa montre comme pour l'encourager à se hâter... puis il fit une grimace narquoise, retira avec les dents le gant de sa main droite et avança l'aiguille de deux minutes.

Car sa montre seule comptait, elle seule donnait l'heure exacte.

Mais il suffit parfois d'un écart de deux minutes pour que meure un peuple entier.

— *Davai !* brailla Semjov vers l'autre côté de la place à l'adresse des Russes en attente.

— Ramassez vos affaires, camarades, encore cinq minutes ! Vive le grand Staline...

— Non, sept minutes, affirma Bergner tout en chargeant sa voiture. Sa montre ne peut pas aller plus vite que la mienne !

Les premières voitures surchargées de lits, de batteries de cuisine,

de poêles, de meubles et de silhouettes humaines étroitement emmitouflées, surgirent, sortant des cours des fermes et s'engagèrent dans la rue du village. Les vaches suivaient chaque attelage. Quelques moutons sautaient sur la neige qui montait jusqu'à la Branche des adultes... Là-haut, sur les charrettes, entre les lits et les ustensiles de ménage, les poulets, oies et canards caquetaient à l'envi dans leurs cages d'osier.

Igor Igorovitch Semjov grimaça de bonheur.

— Groupez-vous autour du puits ! cria-t-il d'une voix stridente, et fichez-moi ces meubles en bas ! Avec quoi nourrirez-vous les animaux à Jitomir ? Car nous ne vous donnerons pas un seul fêtu de paille ! Il regarda sa montre et leva la main : Une heure passée, camarade, brailla-t-il à l'adresse des Russes attendant devant les maisons. Nous y voici ! Prenez possession de vos demeures ! Allez !

Les paysans en attente se ruèrent dans les fermes, arrachant les portes. Ils couraient dans les pièces vides, ouvraient les fenêtres toutes grandes, ou jetaient dehors, dans la neige ce qui restait encore à l'intérieur : une poupée, une théière à demi pleine, des caisses, de la paille... À deux maisons de celle de Bergner, Piotr qui n'avait pas terminé ses paquets fut chassé dehors à coups de pied et projeté dans la neige.

— Mes bagages ! criait-il. J'ai encore mes paquets dans la maison !

— *Job tvoje madj !* lui répondaient en riant les nouveaux propriétaires : Hitler t'en donnera d'autres !

Chez Bergner aussi les *successeurs* firent irruption. Il était dans l'écurie occupé à boucler des courroies sur sa voiture et à consolider les harnais des chevaux. Il vit venir un Russe avançant sur lui à la manière d'un taureau qui charge tête baissée, qui cria :

— Ton temps est fini !

— Encore deux minutes.

— La montre de Semjov marche bien !

— Elle avance de deux minutes.

— C'est une bonne montre puisqu'elle avance ! Celui dont la montre avance sera toujours le premier ! Les montres en Occident retardent toujours !

Rudolf aida Vera Petrovna à monter dans sa charrette et à s'installer entre les lits et quelques balles de paille. Erna et Mischa étaient déjà assis parmi les tables et les chaises, leur petit visage enfoui dans les peaux de renards. Seuls, leurs yeux clairs luisaient parmi leurs cheveux emmêlés, aux reflets de cuivre. Ils examinaient l'homme inconnu qui parlait à leur père.

Rudolf Bergner dévisagea avec surprise le Russe à la puissante carrure. Il ne s'exprime pas comme un paysan, pensait-il.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Ivan Plojenski.

— Mais pas un paysan !

— Je suis médecin.

— Médecin ? Que venez-vous faire ici ?

Ivan Plojenski haussa ses larges épaules. En Russie on dit, camarade Bergner, car j'ai lu votre nom inscrit sur votre porte, on dit ce que, en tant qu'Allemand, vous devriez comprendre : ne réfléchis jamais quand on te donne un ordre ! Un ordre, c'est sacré, autant que le nom de Dieu au Moyen Age : c'est un dogme ! Il déboutonna son épaisse veste capitonnée au-dessous de laquelle il portait un gros pull tricoté de laine non blanchie. J'ai reçu l'ordre de Moscou de créer un poste sanitaire dans votre maison, car ici tout doit changer. Le district deviendra un kolkhoze modèle, avec des brigades de travailleurs agricoles, des fermes centrales pourvues d'appareils de motoculture ainsi qu'un camp de travail pour « suspects politiques »... Tout ce qui, dans ce village, fut typiquement allemand sera aboli... par exemple, les noms inscrits sur les portes... Ivan Plojenski haussa de nouveau les épaules. Me voici donc ici, camarade Bergner, avec ma femme et trois petits enfants : on m'envoie de Kiev dans les marais du Pripet, c'est un ordre.

Contournant le coin de la grange, Igor Igorovitch parut, courant à toutes jambes en balançant avec fureur sa montre dans l'air glacial.

— Dix minutes de plus ! braillait-il, pris d'une rage folle. Dix minutes ! Pourquoi ne bottez-vous pas le derrière de ce sale Allemand, camarade Plojenski ?

— Je souffre de rhumatismes dans les jambes, répliqua le médecin en se détournant. Semjov ravala sa fureur mais ne répondit pas. Plein de haine, il se tourna vers Rudolf.

— Terminé ?

— Oui.

Semjov considéra le grand chariot à ridelles attelé de deux chevaux. Celui-là aussi est bourré de saloperies ! hurla-t-il. Les Allemands sont donc tous idiots ? Emportez de la paille, du foin, de la kapusta, des pommes de terre ! Avec quoi nourrirez-vous le bétail ?

— Le nourrir ? Bergner eut le pressentiment de quelque chose de terrible ; pour atteindre Jitomir il ne nous faut pas plus de trois jours ! Ce que nous emportons suffira !

La face plate d'Igor Igorovitch s'éclaira d'une lueur.

— Il nous faudra trois semaines, camarade Bergner : nous irons d'abord vers le sud, pour emmener les autres villages avec nous, tous les Allemands doivent arriver ensemble à Jitomir !

— C'est un crime ! lança Bergner, horrifié. C'est un meurtre !

— C'est un ordre de Moscou, dit Semjov cordialement, et il

Trois semaines finissent par passer.

Au bout du quatrième jour, il fallut abattre les premières vaches. Elles devinrent de la viande congelée. Le froid s'emparait de tout.

Dans les autres villages allemands, il en fut de même qu'à Novy Vjassna. Les paysans attendaient déjà le transport... les soviets du village avaient travaillé avec précision ; il n'y eut pas de tergiversations comme à Novy Vjassna.

Semjov rayonnait. Son organisation ! Même Moscou l'en féliciterait ! À Jitomir, le poste de secrétaire du Parti était encore vacant. Le secrétaire précédent avait été envoyé dans une mine de plomb en Sibérie. Nul ne savait pourquoi mais lorsque Moscou lançait un ordre...

Rudolf Bergner ayant compris qu'il était plus important de sauver sa vie que son mobilier avait jeté de sa voiture tout ce qui n'était pas absolument nécessaire. Vera Petrovna pleura, mais le foin, la kapusta étaient une garantie de survie. Et *survivre* c'était le seul vœu qui leur restait de tous leurs espoirs.

À Jitomir, on les rassembla : quatre mille Allemands de Volhynie. Le premier transport vers le *Reich* ainsi que s'exprimait le *Völkischer Beobachter* : le retour des Allemands qui, depuis des générations, avaient été en tant que minorité réduits en esclavage et qui nourrissaient la nostalgie de l'Allemagne.

Ils furent embarqués à la gare de marchandises de Jitomir dans... des wagons à bestiaux, qui n'avaient été ni balayés, ni lavés, où le fumier des bêtes à cornes et des porcs se trouvait encore. Sur le plancher, la paille pourrissait dans les flaques de purin.

Les Allemands serraient les dents. Il n'y avait pas de « bureau des réclamations », ni la moindre compréhension à l'égard de leur situation, aucun secours... à part celui que leur apportaient quatorze médecins allemands et une trentaine d'infirmières. Ceux-ci, allant de wagon en wagon, distribuaient aux malades et aux affaiblis des médicaments russes ayant séjourné si longtemps dans les entrepôts de pharmacie que l'on ignorait s'ils étaient encore efficaces.

Ce ne fut qu'après Kowel que cette situation changea.

À Kowel, tout le monde dut quitter les wagons. On distribua de la paille fraîche, les voitures furent nettoyées, et l'on eut même la possibilité de se baigner, d'aller au *sauna* pour se faire épouiller. Avec le souci maniaque de *l'action totale* qui hante l'organisme du Parti russe, on avait rassemblé quarante coiffeurs qui furent mis à la disposition des voyageurs... Ils taillèrent aussitôt les chevelures, rasèrent les barbes et les égalisèrent ; ils arrachaient même quelque

dent gâtée, selon la vieille tradition des barbiers-chirurgiens des armées de jadis. On *astiquait* au mieux ce troupeau d'Allemands. Ils s'agissait de donner un démenti à la presse germanique. C'était une question de propagande à ne point négliger : voyez, dirait-on, comme les Allemands étaient nourris, soignés, sous Staline !

Seul, Mischa l'infirmes n'eut besoin ni de coiffeur, ni de banja [2]. Il fut sorti du wagon à Kowel, en même temps que la paille pourrie et puante. Entre Jitomir et Kowel, il s'était éteint comme une lampe dont l'huile est tarie.

Vera Petrovna et Rudolf ne s'en aperçurent qu'au matin, car il était mort discrètement. La petite Erna Svetlana était encore couchée à côté de lui et dormait profondément. Elle avait étendu son petit bras sur le visage du mort... lorsque les enfants dormaient ensemble, ils s'étreignaient souvent ainsi.

Vera Petrovna parut se briser. Elle ne cria pas... mais elle tomba à genoux auprès du visage blafard de Mischa et enfouit son visage dans la paille puante, tout contre le mort et pleura avec un tel abandon qu'elle finit par s'affaler de tout son long contre l'enfant mort, en proie à une crise de sanglots qui secouait tout son être.

— Mischaka ! criait-elle la bouche dans la paille, *moj anjel ! Moj medvjädika !* (mon ange ! mon ourson !) et elle caressait le visage déjà glacé et ne comprenait pas comment cela avait pu arriver.

Rudolf releva sa femme avec douceur. Les yeux de Vera étaient vides, anormalement immenses, sa jolie bouche restait ouverte comme sur un cri qui aurait déboîté sa mâchoire inférieure.

— Il a cessé de souffrir, dit Bergner haletant, la gorge serrée. Jamais il ne serait devenu un être adulte...

— Mais il était si heureux de vivre ! balbutia Vera. Il prétendait ne jamais mourir...

Lorsqu'on sortit Mischa du wagon à Kowel, on porta Erna Svetlana dans la voiture suivante. Vera, cependant, se cramponnait au petit corps de son fils et cria lorsqu'on le lui arracha des bras.

— Chiens ! Assassins ! Bêtes féroces ! Loups ! Dieu vous punira ! Qu'il vous châtie !

Dieu ! Les soldats soviétiques qui cernaient la gare de marchandises de Kowel et repoussaient les Russes intrigués par ce spectacle, furent pris d'un rire homérique : salue ton dieu de notre part en Allemagne, petite mère ! Et tandis que Vera se débattait et voyait jeter son petit Mischa dans un tombereau, parmi les bouses de vaches et les détritiques, comme on jette un trognon de chou pourri, les soldats, en grognant, lui caressaient les hanches et pinçaient son abondante poitrine. Tu es encore jeune, petite mère ! Tu peux encore avoir dix enfants ! disaient-ils en s'esclaffant.

Rudolf tira sa femme du cercle des soldats et la ramena au wagon.

Elle s'y effondra dans un coin, près des cages à poules contenant leurs dernières volailles, puis elle resta immobile, le regard fixe.

Vera ne prononça pas une parole jusqu'au moment où ils atteignirent la frontière polonaise. Une délégation de fonctionnaires du Parti ayant à sa tête un délégué du groupement « germain de l'étranger » accueillit le long train composé de wagons de marchandises, avec des drapeaux et de vastes chaudrons de café bouillant.

Alors seulement elle articula une première phrase : ils l'ont emporté avec le fumier, dit-elle doucement. Bergner sentit une onde glacée parcourir son dos.

— Il faut l'oublier, Verachka, dit-il d'une voix qui se brisait. Rudolf s'assit à côté d'elle dans le coin du wagon et prit ses mains dans les siennes. Dans une heure notre nouvelle vie commencera. Nous la saisirons solidement, nous ne la dédaignerons pas car la vie continue Verachka. Et puis, nous avons encore notre chère petite Erna Svetlana. Notre chérie... Il entoura d'un bras ses épaules frémissantes. Peut-être Dieu nous accordera-t-il encore un garçon dans notre nouvelle patrie, notre nouvelle existence. Dans une heure, nous serons des hommes libres, des paysans indépendants, des êtres neufs...

Elle fit un signe d'assentiment parce que c'était Rudolf qui disait tout cela, or il ne disait jamais rien que de juste et de bon. L'immensité de la steppe russe rend humble et croyant. Là-bas, le ciel rejoint la terre et l'on sent la présence de Dieu lorsqu'on lève la main vers le ciel. On croit, dans le grand vent qui règne, que Dieu la serre dans les siennes.

— Es-tu heureux, Sacha ? demanda-t-elle à voix basse. Rudolf Bergner considéra la paroi crasseuse du wagon.

L'humidité y formait une croûte de glace.

— Mais te voilà enfin en Allemagne, dans ton Allemagne.

— Te ne la connais pas, Vera.

Ils se levèrent du plancher où ils étaient assis et allèrent vers la grande porte à glissière. Lorsqu'ils regardèrent à l'extérieur, ils virent surgir une gare entre deux collines enneigées. Le quai était noir de monde.

— Nous allons tout de suite entrer dans notre nouvelle vie, Verachka, dit Rudolf en posant une main sur ses épaules tremblantes, puis il l'attira contre lui. Voilà notre patrie qui approche !

La gare de Chélem.

La Pologne conquise par Hitler.

Dans la foule rassemblée sur le quai de la gare, on remarquait quelques uniformes d'un brun fauve. Les coiffes blanches des infirmières de la Croix-Rouge luisaient dans le soleil hivernal.

Un orchestre jouait une marche. Des correspondants de guerre

d'un grand journal prenaient un film. Dans les wagons à bestiaux, les paysans faisaient de grands gestes, tandis que les femmes agitaient leurs mouchoirs de tête. Toute critique, hésitation, méfiance s'était évanouie. Ils se laissaient emporter par l'enthousiasme et ce sentiment indéfinissable de joie, de bonheur, de se sentir parmi des êtres qui se disaient leurs frères, leurs sœurs.

Lorsque Bergner sauta de son wagon, un homme bien nourri en uniforme jaune l'étreignit, lui frappa cordialement l'épaule et lui cria au visage, dans un souffle que l'air glacial figeait :

— Heil Hitler, camarade !

— Heil Hitler, répondit Bergner, rétif.

« Suis-je enfin « dans ma patrie » ? pensait-il.

* * *

Le village où l'on installa les habitants de Novy Vjassna s'appelait Neuenaue et s'était appelé Novohuki. Tapi entre Konin et Sompolno, au nord de la grande marche de la Warthe contre la douloureuse terre polonaise.

Les membres du comité directeur dépendant du Parti avaient décidé de ne pas séparer les communautés villageoises, mais c'était bien tout ce qui restait du passé.

Un chef de district fit un discours dans lequel il parla du *Führer* Hitler comme de « l'envoyé de Dieu ». Un délégué arrivé de Berlin, dont l'uniforme était couvert de galons dorés, lut un message d'accueil de Rudolf Hess, chef des Allemands de l'étranger. Un gros homme dont personne ne savait les fonctions transmit les vœux de l'ensemble du peuple allemand aux rapatriés. Par la suite, on apprit qu'il était envoyé par le Front du Travail de Robert Ley... Quelques jours plus tard, il alla d'un paysan à l'autre et les enrôla dans le Front du Travail, empochant aussitôt la première cotisation qu'il extorquait à la naïveté des nouveaux venus.

— Grâce à votre enrôlement dans « la Force par la Joie » vous pouvez aller en Norvège, en Italie, à Ténériffe ! Vous visiterez des pays inconnus !

Les paysans de Volhynie hochaient la tête. Ils portaient encore leurs vestes capitonnées d'ouate et leurs pelisses et n'avaient nulle envie de voir l'Italie, la Norvège, ou Ténériffe... Ils voulaient avant tout connaître Neuenaue, le village qui leur avait été promis, où la vie serait meilleure qu'à Novy Vjassna.

Mais ça ne pouvait pas marcher aussi vite. En Allemagne, la perfection du fonctionnarisme avait toujours fait l'admiration des autres peuples : avant que les Allemands de Volhynie fussent répartis dans toute la région, il convenait d'en faire de vrais Allemands.

Un Allemand doit avant tout savoir l'hymne national et connaître

le dispositif militaire du pays.

L'un et l'autre furent bientôt acquis au camp de Litzmannstadt. Par groupe de cinq cents hommes, on leur apprit l'hymne national. Certes, on connaissait le *Deutschland über alles* mais le *Horst Wessel Lied* se heurtait à des difficultés. Qu'était-ce que *Horst Wessel* ? Pourquoi deux hymnes ? Et lorsqu'on amenait des drapeaux ou ces singuliers étendards dans la salle de réunion, la musique jouait toujours le même hymne, c'est-à-dire : *La marche de Badenweiler*. Était-ce là un troisième hymne car il s'agissait de se lever aussitôt, le bras tendu ?

Les paysans de Volhynie étaient un peu déconcertés.

Les examens passés par trois médecins militaires furent brefs. Les K.V. pleuvaient. Le matériel humain venu de Russie était certes momentanément fatigué, mais extraordinairement sain. Ainsi que Hitler l'avait dit : c'est à l'Est que réside l'avenir de l'Allemagne ! Il semblait une fois de plus avoir raison.

À Neuenaue, la famille Bergner resta un moment désespérée et ébahie devant la maison qui lui était attribuée.

Le fait qu'elle était enguirlandée de rameaux de sapin n'effaçait cependant pas l'impression générale que donnait ce village d'être composé de huttes minables et d'avoir été laissé à l'abandon. Surtout, il était à demi détruit par la guerre, aussi sa vue évoquait-elle un vaste cimetière.

Les yeux de Vera Petrovna ne se détournèrent pas du visage de Rudolf. Son regard lui posait la question qu'elle-même n'osait exprimer. Rudolf y répondit par un petit signe de tête, en serrant plus fort dans la sienne la petite main de sa fille Erna Svetlana.

— Une vie nouvelle cela signifie un commencement, dit-il d'une voix étranglée. Si la terre est fertile, nous construirons !

— Et si elle est mauvaise ?

— Nous nous efforcerons de l'améliorer !

Cette courageuse résolution prouvait que Rudolf Bergner, comme tous les autres paysans venus de Volhynie, n'avait pas encore compris où il avait échoué.

Il est d'ailleurs difficile pour un être humain raisonnable de comprendre ce qu'on appelle la politique.

* * *

Quatre jours plus tard, le bétail arriva.

C'était du bétail polonais, pris aux paysans polonais ou saisi en Pologne en tant que dédommagement de guerre : belles bêtes à cornes, superbes porcs, bonnes volailles et résistants petits chevaux aussi rapides que courageux au travail.

Lorsque ces transports arrivèrent à Neuenaue, les Bergner avaient

déjà surmonté le premier choc.

Dans la maison crasseuse où ils pénétrèrent, du sang collait encore au mur de la chambre à coucher. Dans la cave, là où ils avaient choisi d'entreposer les pommes de terre pour leur usage personnel, quelque chose était resté plaqué contre la muraille. Rudolf gratta la chose et alla la jeter dehors, sur le fumier ; c'était un paquet de cervelle... Il n'en dit rien à Vera. Mais il savait maintenant ce qui s'était passé dans cette maison et ce qu'il était advenu de ses prédécesseurs.

Il s'en fut trouver le maire national-socialiste du village qui était en même temps chef de groupe régional de Neuenaue. Il habitait l'école, était originaire de Pirna sur l'Elbe, portait un énorme insigne du parti sur le revers de sa veste et ne se montrait qu'en uniforme. Dès le second jour après l'arrivée des colons de Volhynie, le bruit courait qu'il portait aussi cet insigne sur sa chemise de nuit et qu'une croix gammée ornait chez lui le fond d'un ustensile très intime.

— Vous désirez être admis dans le Parti, camarade Bergner ? demanda le chef de groupe régional Paul Ulbricht.

Il poussa devant Bergner un formulaire à remplir, mais Bergner le repoussa du même geste. Ulbricht le considéra ébahi.

— Au mur de ma cave, j'ai trouvé collée une cervelle humaine ! lança Rudolf d'une voix nette.

Ulbricht leva les mains dans un geste qui avouait que certains accidents sont inévitables :

— Peut-être y en a-t-il eu un qui avait une tension artérielle un peu forte et sa boîte crânienne aura éclaté ?

— Qu'avez-vous fait de mes prédécesseurs ?

— « Déplacés ».

— Ce n'est pas vrai ! D'ailleurs, on nous avait promis un village neuf, or celui-ci est pire que les kolkhozes que nous avons quittés ! En comparaison Novy Vjassna était un paradis !

Le chef de groupe régional plia soigneusement le formulaire d'admission jusqu'à en faire un très petit bloc de papier qu'il jeta dans la corbeille placée au pied de sa table à écrire.

— Mon cher Bergner, commença-t-il tranquillement, le *Führer* vous a appelé et vous êtes venu ! Vous avez ainsi reconnu que vous êtes allemand ! L'Allemagne vit au sein de la guerre ! Dans très peu de temps, vous assisterez à des événements immenses ! Le monde changera ! Et vous venez vous plaindre de ce que vous avez trouvé un peu de cervelle collée au mur de votre cave ? Et vous bêlez votre indignation au sujet de votre maison ? Je vous donne ce conseil : retournez chez vous, crachez dans vos mains et faites de Neuenaue ce que Novy Vjassna était à vos yeux. Compris ?

Ce dernier mot fut lancé sur un ton plus dur, qui n'admettait pas la contradiction. Rudolf quitta l'école tout rêveur. Je vois, pensait-il,

au fond, tout se ressemble en ce monde, que ce soit Moscou ou Berlin... le ton est le même.

Chose étrange... il commençait à se sentir chez lui.

* * *

Au cours des huit jours qui suivirent, certains incidents encore eurent lieu.

Dans le transport arrivé de Russie, il y avait eu un prêtre. Celui-ci, venu jadis d'Allemagne alors qu'il était jeune vicaire évangélique, avait accepté l'invitation de sa tante qui vivait en Volhynie. Ceci se passait en 1924, alors qu'en Allemagne un œuf coûtait dix millions et qu'il fallait aller au marché avec une valise bourrée de billets pour acheter seulement son déjeuner.

Le jeune vicaire resta donc en Volhynie... À présent, il en était revenu après avoir été l'un de ces pasteurs qui allaient secrètement de paroisse en paroisse, propageant de bouche à oreille le message du Christ, dans les villages du Bug et du Pripet comme dans ceux des rives de la Volga et du Ienisseï.

À Neuenaue, il y avait une vieille église ruinée. Le Parti en avait fait un entrepôt.

Pendant trois jours, le vicaire courut les bureaux du gouvernement, il s'en fut même à Varsovie, fit remettre une pétition au gouvernement général : faites débarrasser l'église, envoyez-nous des bancs, des cierges, de l'argent, pour nous permettre d'avoir un autel, un piano ou un harmonium. Il écrivit au Synode, au surintendant d'église, au conseil de l'église évangélique... il était infatigable.

Le septième jour, le pasteur fut tiré de son lit à l'aube par des hommes en uniformes noirs, coiffés de casquettes marquées d'une tête de mort. On les appelait des S.S., c'était, en Russie, la Guépéou...

On ne revit jamais plus le vicaire et nul n'osa s'enquérir de son sort.

— Tout se ressemble, déclara Rudolf Bergner pendant le souper. Verachka, notre Mischa est mort en vain.

* * *

Deux ans passent comme deux mois, lorsqu'on ne compte pas les jours, que l'on se contente de contempler la rosée, les floraisons, les fruits, l'automne qui point et la neige nouvelle. Mais on put voir à Neuenaue ce dont sont capables des mains humaines.

Tandis que le village s'épanouissait et que la terre relativement fertile portait de belles récoltes, à travers les forêts de Pologne et ses chaînes de collines, les divisions allemandes se hâtaient, torrent

déchaîné, vers la Russie.

Les paysans s'en aperçurent bientôt. On les passa en revue une fois de plus. Ils se virent désigner les uns pour servir dans l'infanterie, les autres comme pionniers ou dans les blindés, ou dans l'artillerie. Ils furent absorbés dans les rouages de l'Allemagne Nationale-socialiste. Le fait que Rudolf Bergner était né en Russie comme tous les hommes de son âge, ne comptait pas. Ils devinrent des soldats qui bénéficièrent d'abord d'une permission pour faire la moisson, car les batailles ne se livrent pas seulement au front, mais aussi à l'arrière.

Neuenaue eut son église. Malgré la disparition du pasteur et l'ironie moqueuse de la part des membres du siège régional du Parti, on fut obligé d'en venir là, car on ne voulait pas irriter la masse des Allemands de Volhynie. Quiconque ne connaît Dieu que comme un mouvement clandestin, brûle, ayant recouvré personnellement la liberté, de le libérer à son tour.

On bâtit donc une église et un autre village, Kraftfeld, habité aussi par les colons de Volhynie. L'église était admirablement située, au sommet d'une petite colline dominant la plaine, avec son clocher en forme de bulbe qui heurtait le ciel comme un poing qui veut forcer la bonté du Seigneur.

C'est là, lors d'un service du dimanche, que deux enfants se rencontrèrent pour la première fois.

Erna Svetlana Bergner et Boris Horn.

Svetlana avait déjà sept ans. Elle leva des yeux émerveillés vers le jeune garçon qui, à neuf ans, s'en allait à cheval à l'église, en chemise blanche, culotte noire collante et coiffé d'un chapeau dont la calotte était entourée de rubans multicolores.

Pour Boris, le monde était merveilleux. Il ne voyait que l'immensité du paysage tel qu'il l'avait déjà connu dans la région du Pripet. Il ne voyait que la clarté du soleil, les forêts, le village qui s'épanouissait, et la belle ferme paternelle dans laquelle le vieux Horn régnait comme un voïvode. Celui-ci possédait trente têtes de bétail dans ses pâturages, deux cents volailles et soixante-dix arpents de terre labourée. Le vieux Horn pouvait s'offrir cela, ayant compris tout de suite qu'il convenait, pour réussir, de devenir membre du Parti National-Socialiste. Nommé chef suppléant du groupe régional de Kraftfeld, il avait par le moyen de l'organisation « Race et sol » doublé ses possessions. On lui donna simplement à peine trente arpents faisant partie d'un ancien grand domaine. Mais, par le fermage, il amortissait le prix d'achat de la terre. Dans vingt ans, Boris posséderait plus de deux cents arpents.

— Qui es-tu ? demanda Svetlana, timidement, tandis que Boris attachait sa monture à la haie entourant l'église et ôtait son chapeau enfoncé sur sa chevelure sombre et bouclée.

— Viens-tu aussi de Russie ?

— Je suis allemand, répondit Boris avec assurance et je fais même partie des Jeunesses Hitlériennes !

— C'est beau ? demanda Svetlana naïvement.

— Tu es une fille stupide ! lança Boris méprisant, puis il entra dans l'église. Svetlana l'y suivit... tandis que, tel un personnage important il s'installait dans un des bancs du chœur. Elle resta au fond de l'église, debout contre un pilier, le regard rivé au jeune garçon. Sa chemise luisait. Lorsqu'il baissait la tête pour prier, le soleil faisait chatoyer sa chevelure noire : on eût dit une coulée de cire.

Il est beau pensa Svetlana, et grand, et fort ! Me prendra-t-il une fois sur son cheval ? Nous avons bien des chevaux à Neuenaue, mais le sien est meilleur, plus grand, plus vif !

Après le culte, elle attendit dehors, devant l'église, près du cheval, jusqu'au moment où Boris sortit.

— Te voilà encore, constata-t-il. Tu viens de Neuenaue ?

— Oui.

— Je m'appelle Boris.

— Et moi Erna Svetlana.

— Quel petit nom tes parents te donnent-ils ?

— Trésor.

— C'est bête, déclara Boris. Moi je t'appellerai : Svetla.

— Et moi je dirai : Bor !

Il sourit et lui tendit sa main : viens nous voir, Svetla. J'ai derrière la maison un grand terrain de jeu avec une balançoire, une bascule...

— Volontiers, Bor, dit Svetlana en caressant ses longs cheveux blonds qui étaient comme de la soie, fins, légers. La moindre brise les faisait s'envoler. Ils ressemblaient alors à un nuage doré qui passe au-dessus du soleil.

— Tu as de beaux cheveux, constata Boris en posant sa solide main de garçon sur la tête de Svetlana. Ma mère avait les mêmes cheveux que toi.

— Ne les a-t-elle plus ?

Boris jeta un regard vers le clocher de l'église.

— Elle est morte au cours du *transport* dans le wagon à bestiaux. Père et moi nous l'avons descendue à terre et ensevelie dans la neige.

— C'est triste, Bor. Elle saisit sa main qu'elle serra timidement. Moi, j'ai perdu mon Mischa.

— Chacun a perdu quelque chose, conclut Boris, sur un ton âpre, peu commun chez un garçon de neuf ans. Mais à présent tout va bien : Hitler nous mène !

Svetlana répondit par une inclination de tête.

— Tu as un joli cheval !

— Veux-tu monter dessus ?

— Oui ! cria-t-elle ravie.

Il la mit en selle, saisit les rênes et faisant claquer sa langue, il se mit à courir près du cheval au trot, dévalant la colline de l'église, en direction des pâturages de Neuenaue. Svetlana criait de joie, ses longs cheveux d'or flottaient comme un étendard merveilleux. De temps à autre, Boris louchait à la dérobée vers elle. Il se réjouissait de son bonheur et admirait de tout son cœur de neuf ans cette jolie enfant qui, comme lui, avait vu tant de souffrance.

Hors d'haleine, il s'arrêta enfin et se laissa tomber dans l'herbe haute. Je n'en peux plus, Svetla, haletait-il. Vois-tu je ne suis pas un loup qui peut courir des heures.

Elle sauta à bas du cheval et s'assit près de lui :

— Mais tu es aussi fort qu'un loup !

— Peut-être..., il faisait glisser ses cheveux entre ses doigts tremblants d'épuisement. Sa jolie chemise blanche était tachée de sueur.

— Viendras-tu nous voir, Svetla ?

— Oui, Bor.

— Alors nous nous retrouverons sûrement !

— Sûrement !

Svetlana retourna à Neuenaue. Ce ne fut que lorsqu'il ne vit plus ses cheveux flotter au vent, que Bons sauta sur son cheval et, repassant devant l'église, reprit le chemin de Kraftfeld.

Quatre jours plus tard, Rudolf Bergner était enrôle dans l'armée. La guerre avec la Russie semblait proche. Il fut envoyé à Posen, dans un bataillon de réservistes, afin d'y subir un entraînement de huit semaines.

Huit semaines suffirent pour se préparer à la mort et s'accoutumer à en parler hypocritement comme d'une « mort héroïque ».

Svetlana ne revit pas Boris Horn. Elle devait se rendre utile à la maison. Vera Petrovna était enceinte, deux domestiques polonais fainéantaient à la maison et elle devait les surveiller. À Svetlana étaient réservés tous les travaux du ménage : balayer, essuyer, faire la lessive.

Au bout de huit semaines, Rudolf Bergner revint en permission pour dix jours. Mais dès le quatrième jour, il reçut l'ordre de rejoindre son unité.

— C'est la guerre, dit-il à la veille de son départ. Tout le monde en parle !

— Nous attaquons notre petite mère Russie ? demanda Vera Petrovna.

— Hitler veut détruire le bolchevisme.

— Peut-il aussi déplacer le lac Baïkal ?

— Non, dit Rudolf ahuri.

— Alors comment pourrait-il détruire le bolchevisme ? Car il ne sait pas ce qu'il y a par là-bas... Elle étendit le bras d'un geste qui désignait tout l'espace russe de l'Océan Glacial à la Mongolie. Il n'a jamais été par-là... petite mère Russie est comme une grosse éponge... et lui n'est qu'une goutte !

— Quand nous tiendrons Moscou, le bolchevisme sera mort ! dit Bergner.

— Dieu t'entende, dit Vera. Puis elle posa une main sur son sein gonflé : puisse-t-il ne jamais connaître tout cela ! C'est dans ce but que nous nous battons, Verachka.

* * *

Deux ans passèrent encore.

Le petit Piotr faisait ses premiers pas guidé par sa mère, Vera Petrovna. Svetlana âgée de neuf ans s'en allait déjà travailler aux champs et rentrait la récolte. On n'avait plus le temps d'être une enfant. Les armées allemandes se repliaient, elles étaient décimées, écrasées par les blindés russes, enfoncées dans le sol ou déchiquetées par les fusées appelées « orgues de Staline ».

De temps à autre arrivait une lettre de Rudolf Bergner. Quelques lignes que Vera enfouissait comme une médaille pieuse dans son corsage, entre ses seins nus. Elle les déplaçait seulement pour nourrir le petit Piotr.

Puis, elle ne reçut plus ces brèves missives. Pendant quatre mois, Vera s'enquit dans les bureaux militaires du sort de son mari, le fit rechercher à l'aide du numéro de son secteur postal. Lorsqu'elle sut que son unité n'existait plus, elle comprit qu'elle ne reverrait jamais Rudolf.

Au milieu du mois de janvier 1945, le Russe enfonça les lignes à Varsovie et Nasielk... Les divisions du maréchal Rokossovski foncèrent dans les vallées de la Vistule et de la Warthe, qu'elles submergèrent comme un raz-de-marée anéantissant toute chose. Elles ne laissaient après leur passage qu'épouvante, villes incendiées, crimes et viols. Dans leur ivresse d'une victoire sans précédent, elles perdirent toute mesure humaine.

À Neuenaue, Kraftfeld et les autres villages, on ignorait cela. Les vieux paysans habitant encore dans ces villages et les paysannes avaient vécu avec les Russes depuis leur naissance et dans ces dernières années, ils avaient appris que tout ce qui est allemand n'est pas forcément bon.

Ils eurent un geste qui, depuis des siècles, était chez eux une réaction naturelle : ils accueillirent les vainqueurs en amis. Ayant tendu des guirlandes sur les façades des maisons et en travers des rues, ils furent à la rencontre des premiers tanks soviétiques avec le pain et

le sel, dons traditionnels de bienvenue, tels qu'ils étaient offerts jadis par le pope du village au tzar venu en visite, auquel il donnait ensuite sa bénédiction.

Les soviets s'esclaffèrent en haut de leurs blindés puis, pointant leurs mitrailleuses, ils tirèrent tout simplement sur les vieux paysans et les paysannes, au moment même où le plat à pain était élevé jusqu'au hublot du blindé.

Ceux qui assistèrent à cette scène n'y comprirent rien.

Erna Svetlana non plus avec ses onze ans. Elle vit, les yeux dilatés par l'effroi, les deux vieillards et les trois femmes s'effondrer parmi les crépitements frénétiques, et rouler dans la neige qui devint toute rouge. Puis, accompagnés de jurons des Russes, les blindés passèrent sur les cinq corps, les écrasant sur le sol gelé, les mettant en bouillie avec leurs chenilles.

Vera Petrovna sortit en courant de sa maison, portant dans ses bras le petit Piotr. Elle cria quelque chose dans sa langue maternelle, le russe guttural de la mer d'Azov et tendit en criant le petit Piotr aux soldats soviétiques.

— *Millostij ! Millostij !* (Pitié ! Pitié !).

Collée au mur de la grange, cachée derrière une faucheuse, Svetlana vit les six Russes s'emparer de sa mère et l'entraîner à leur suite. Devant la porte de leur maison, ils lui arrachèrent vêtements et linge jusqu'à ce qu'elle se trouvât entièrement nue, debout dans la neige, serrant le petit Piotr contre elle.

— *Davai !* hurlèrent les soviets. Ils étaient ivres. Puis ils traînèrent Vera à l'intérieur de la grange, la jetèrent sur le sol dans la paille. Ils lancèrent le petit Piotr dans la neige où il resta étendu, assommé, silencieux, peut-être déjà mort.

Svetlana ne bougea pas. Elle regardait fixement sa mère couchée nue par terre. Ce qui se passa alors, elle ne le comprit pas... Elle enfouit son visage dans ses mains et entendit sa mère crier, gémir. Elle crispait ses paupières, se bouchait les oreilles des deux mains pour ne pas entendre ces rugissements atroces qui devinrent ceux d'une bête torturée.

Au bout d'une heure, elle osa sortir de sa cachette.

Neuenaue brûlait. Les avant-gardes des blindés s'en étaient allés. L'artillerie qui passait à flot par le village ne s'arrêtait pas. Les unités se hâtaient comme un cauchemar dans le soir grandissant.

Vera Petrovna était étendue sur le seuil de la grange. Son corps dénudé aux seins proéminents était souillé de sang. Elle n'avait plus de visage... de lourds brodequins lui avaient défoncé le crâne.

Erna Svetlana jeta un long regard sur sa mère. Un regard qui enregistrerait toute l'horreur de cet acte. *Ne pas oublier...* ce fut la seule pensée qui vint à cette enfant de onze ans. Non, mamouschka... je

n'oublierai jamais, jamais. Ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu nul ne l'arrachera de mon souvenir. Personne !

Elle retourna dans la maison éventrée, saisit parmi les objets éparpillés au cours du pillage quelques vêtements, les jeta dans une valise et mit un gros manteau à col de fourrure.

Passant devant le cadavre gelé du petit Piotr, elle s'en fut ensuite à travers Neuenaue, en direction de Kraftfeld. Elle trouva le village comme privé de vie... Les hommes abattus dans les maisons ou couchés dehors dans la neige, les femmes accroupies hagardes, violées dans un coin de leur demeure ou étendues sans connaissance. Le bétail meuglait dans les écuries : les soviets avaient simplement tiré dans les étables et abandonné le bétail blessé à lui-même. Celui-ci fou d'épouvante emplissait l'air glacial de ses clameurs désespérées.

Erna poursuivit son chemin rapidement. Peut-être rencontrerai-je Boris, pensait-elle. S'il s'est caché, il peut vivre encore. Que puis-je faire ? Où aller ?

Elle passa devant la petite église construite sur la colline. Lorsqu'elle voulut y pénétrer pour y faire une courte prière pour sa mère et le petit Piotr, elle recula horrifiée.

Le pasteur était plaqué contre la porte de l'église. Les soldats soviétiques l'y avaient cloué bras et jambes étendus. Son visage était crispé... il avait dû subir son martyr en pleine conscience.

Tard dans la nuit, elle atteignit Kraftfeld. Mais de loin déjà, elle avait vu... Le village brûlait. Les flammes illuminaient la nuit et faisaient fondre la neige dans la grand-rue. Quelques vieillards, des femmes sortaient pour mettre à l'abri les objets restés intacts dans les maisons.

— Où habite Boris Horn ? cria Svetlana. On lui répondit par un haussement d'épaules.

— Plus personne chez eux... D'où viens-tu ?

— De Neuenaue.

— Comment est-ce là-bas ?

— Comme ici... ma mère, mon petit frère... Soudain, elle se mit à pleurer. Le chagrin s'emparait d'elle maintenant, avec brutalité. On la porta dans une grange où elle resta couchée dans la paille.

Svetlana était seule dans ce vaste monde dément.

Nul ne s'inquiéta d'elle, car quiconque alors sauvait sa peau avait fort à faire pour rester en vie.

* * *

On ne retrouva pas trace de Boris Horn.

Quant au vieux Horn, il gisait le crâne défoncé, sur le sol de la grange... Les deux sœurs de Boris s'étaient pendues dans le grenier. Elles avaient été violées par les troupes russes de passage : nuit et

jour, sans trêve. Ainsi, toute la famille se trouvait réunie dans la mort... Seul Boris âgé de treize ans avait totalement disparu.

— Peut-être les soviets l'auront-ils emmené, disaient les villageois survivants. Qui sait ?

— Mieux vaudrait pourtant qu'il fût mort, que d'avoir à endurer ce qui l'attend, lui fils de Nazi et membre de la « Jeunesse Hitlérienne »...

Erna Svetlana resta quinze jours à Kraftfeld. Elle assista à la reprise du village par les Polonais, vit les paysans allemands devenir valets de ferme sur leurs propres terres. Puis vinrent des Commissaires qui établirent des listes de noms.

Tout se passa comme à Novy Vjassna en 1939. Si les exécutants n'étaient plus les mêmes, les méthodes n'avaient pas changé...

Vers la mi-février un nouveau convoi quitta Kraftfeld. À travers neiges et glaces, sous les quolibets et la grêle des pierres lancées contre eux, souffrant de la faim et du froid rigoureux, les déportés s'en furent à pied jusqu'à Varsovie. Des tourmentes de neige soufflant en sens inverse de leur marche faisaient tituber ces êtres affaiblis qui s'effondraient dans les fossés, au bord des routes. Quiconque était trop faible pour se relever mourait sur place, ou était abattu par les miliciens encadrant le convoi. À Varsovie seulement, on les fit monter de nouveau dans de puants wagons à bestiaux... troupeau de misérables loques humaines que l'on bourra dans ces cages roulantes, après quoi, on ferma sous leur nez les portes à glissière, pour les plomber ensuite à l'extérieur.

Erna Svetlana survécut à tout. Avec elle avait été enfermé dans un des wagons de ravitaillement de la milice le peu d'enfants restés en vie. À partir de Varsovie, elle demeura accroupie dans un des wagons à bestiaux en compagnie de quarante déportés. Elle reçut pour nourriture du pain dur, de l'eau chaude et, de temps à autre, une soupe composée d'orge bouillie et de kapusta, la fameuse *Kash* russe que lui octroyaient trois fois dans la semaine les troupiers russes du détachement militaire chargé de la surveillance du convoi. À ces moments-là, les portes du wagon ayant été repoussées, on s'occupait d'abord d'en rejeter les corps de ceux qui étaient morts au cours des deux jours précédents, on vidait les cuveaux d'excréments, enfin, on versait la soupe attendue dans un seau, après quoi on manœuvrait les portes qui se refermaient hermétiquement.

Pendant six semaines, ils voyagèrent à travers la Russie. Ils n'en savaient rien cependant, ayant renoncé à compter les jours. On perdait la notion du temps... on dormait, mangeait, faisait ses besoins et on se remettait à dormir, ou encore, on mourait.

Au bout de six semaines, les soldats les firent descendre à Alma-Ata.

Le but de leur voyage, le Kazakhstan, était atteint.

* * *

Dans la gare de marchandises, le soviet du district les attendait : Stephan Tchetvergov. Il était coiffé d'un haut bonnet de fourrure, avait la lèvre supérieure marquée par une mince moustache tombante à la tartare, ressemblait à un cavalier de Gengis Khan et possédait l'âme d'un chacal. Lorsque les premiers wagons furent ouverts et que les Allemands à demi morts qu'ils contenaient tombèrent sur le sol sablonneux, il eut un rire éclatant en se tenant les côtes.

— Voici de nouveaux anciens camarades ! brailla-t-il d'une voix enrouée, tandis que les arrivants alignés devant lui titubaient d'épuisement, autant que du heurt subit de la clarté solaire. Le plus génial de tous les humains, Joseph Staline, vous a rappelés dans votre vraie patrie ! Je vous salue, camarades ! Vous recevrez de nouvelles fermes, de nouvelles terres, et vous cultiverez ce sol que vous rendrez fertile, pour le plus grand bien de notre glorieuse Union Soviétique !

Pour la première fois depuis six semaines, on leur accorda un vrai repas : viande de bœuf, soupe d'orge si épaisse que la cuiller plantée dedans restait debout. Puis on les chargea de nouveau dans des camions.

La steppe les engloutit... Leur nouvelle patrie.

Le village s'appelait Judomskoje ; il était situé dans le voisinage de l'immense lac Balkach, à l'ouest de la Dzoungarie, non loin de l'infinie steppe de la faim des Kirghiz.

Ils étaient en Asie, au bout du monde.

Le soviet du village : Ilitch Sergueïevitch Konjev, qui se disait fier de porter le même nom que le fameux général soviétique, considéra ébahi Erna Svetlana qui, après l'attribution des maisons, était restée seule sur la place du village, piquée devant l'habituelle *stolovaja*. Elle avait posé à ses pieds, sur l'herbe de la steppe, un petit carton contenant ses hardes. Son petit visage était ratatiné, d'une pâleur jaunâtre, ses bras semblaient n'avoir plus de chair entre la peau et les os. Solitaire, elle restait sur la place déserte, tandis que les paysans parcouraient leurs misérables demeures, heureux d'être rendus à la vie.

— À qui es-tu donc ? lui demanda Ilitch Sergueïevitch Konjev.

— À personne.

— Avec qui es-tu venue ?

— Avec les autres, mais je suis seule.

— Voyons, tu m'en racontes de bonnes ! Et Konjev, perplexe, se gratta le crâne. Dans les directives qui lui étaient données se trouvait tout ce qu'il devait faire et il obéissait fidèlement. Pourtant, il n'y était pas question d'enfant orphelin de père et de mère. C'était un cas, un « précédent » qui exigeait son initiative personnelle !

— Que ferai-je de toi ? lança-t-il en se grattant le crâne de plus belle. Il faut que j'aille en parler à Alma-Ata.

— Je sais faire le ménage, la lessive et même un peu la cuisine, répondit Erna déjà terrifiée. Je sais tout faire !

Konjev avançait la lèvre inférieure dans une moue dubitative : embêtant, conclut-il, une gosse qui n'est à personne ! Il fit signe à Svetlana de le suivre et tourna les talons : viens, nous trouverons demain quelqu'un qui te recueillera.

Erna Svetlana dormit jusqu'à midi le lendemain. Elle resta couchée dans la même attitude qu'elle avait prise en s'endormant. C'était un sommeil de plomb, ressemblant presque à un accès de paralysie.

Konjev la laissa dormir. Dès le lendemain, de bon matin il s'en fut, de porte en porte, passer en revue les nouveaux venus. Les fermes qu'on leur avait attribuées étaient misérables, en ruines. Elles avaient été habitées par d'anciens proscrits qui étaient morts ou avaient été déportés plus loin vers le cœur de l'Asie. Elles étaient vides depuis deux ans. Dans les champs, foisonnaient les mauvaises herbes, les terres cultivables retournaient à la steppe, se recouvraient d'une couche de sable porté par les vents du Turkestan occidental. Il faudrait des mois avant que le sol consente à produire de nouveau... des mois de famine, de misère, de solitude, de désespoir. Seul le petit fleuve Kumin offrirait quelque nourriture avec ses saumons et ses esturgeons.

Ilitch Sergueïevitch Konjev eut un hochement de tête, puis il rentra chez lui. Je ne peux tout de même pas la laisser mourir de faim, dit-il à sa gouvernante Maroussia, mais je ne vois rien dans mes instructions qui me guide à cet égard.

— C'est une Allemande : laisse-la crever, répliqua Maroussia durement. Pourquoi élever de futurs ennemis... il faut les détruire à temps.

— Nous devons traiter convenablement ces Allemands qui cultiveront la steppe... et qui deviendront de bons Russes... puisqu'ils ont survécu !

— Tu dois le savoir mieux que moi, reconnut Maroussia, puis elle retira du feu la nourriture des porcs et sortit de la cuisine.

Le sixième jour, Konjev eut une idée ; il installa Erna Svetlana devant lui sur la selle de son cheval et quitta avec elle le village de Judomskoje.

La steppe s'étendait à l'infini. Le ciel au-dessus d'eux était bleu, d'un bleu si intense, si pur que Svetlana ne se souvenait pas en avoir jamais contemplé de semblable. De grands troupeaux de bestiaux, des bandes de chevaux paissaient l'herbe drue, entre eux, comme des morceaux d'ouate blanche s'étendaient les troupeaux de moutons.

Ils chevauchaient tout juste depuis une demi-heure, lorsque le toit d'une *datcha* apparut luisant entre des cimes de pins et de bouleaux. C'était une demeure basse, en bois, avec une véranda couverte

terminée d'un côté par une petite serre vitrée dans laquelle on apercevait les grappes rouges d'une culture de tomates et quelques grandes fleurs épanouies.

L'apparition du cheval fut annoncée par trois chiens qui aboyèrent dans leur chenil en sautant comme des enragés contre le treillis qui entourait celui-ci, puis montrèrent les dents, grattant le sol de leurs grosses pattes griffues.

Konjev sourit : c'est l'élevage spécial du patron, expliqua-t-il. Il a croisé une louve prise au piège avec un chien de chasse : personne que lui au Kazakhstan n'a ces chiens-là !

Dans la véranda couverte surgit une haute et puissante silhouette, dont une main brandissait une cravache qui ressemblait assez à un fouet.

Konjev lui fit signe et arrêta sa monture.

— Belle journée Ivan Kasievitch Borkin ! s'écria-t-il. Les premières roses fleurissent dit-on à Alma-Ata !

Les chiens se turent tandis que la puissante silhouette de Borkin passait devant leur chenil, en fustigeant légèrement le grillage de l'extrémité de sa cravache. Les chiens, aplatis contre le sol devant la porte de leur prison, relevaient leurs babines en montrant leurs crocs tout en surveillant Borkin de leurs yeux injectés et avides.

— Qui donc m'amènes-tu là ? dit Borkin en désignant avec sa cravache Svetlana qui se serrait contre Konjev. J'ignorais que tu avais une fille, Ilitch Sergueïevitch !

— C'est une orpheline... Konjev sauta de son cheval et aida Svetlana à en descendre à son tour. Petite, intimidée, le soleil jouait dans sa longue chevelure d'or, elle resta debout près du cheval, les yeux levés vers Borkin.

Il lui sourit. Son étroit visage, qui ne s'accordait nullement à son corps taillé en force, avait une vague ressemblance avec la tête d'un lévrier : un long nez mince, des yeux bruns très rapprochés, une grande bouche aux lèvres minces presque incolores.

— Une parente ? demanda-t-il à Konjev.

Le soviet du village secoua la tête :

— Une Allemande.

— Ah ! Borkin éleva ses longs sourcils. Elle est donc venue avec le transport qui vient d'arriver à Alma-Ata ? C'est une Allemande de Volhynie ?

— Exactement. Orpheline de père et mère.

Ivan Borkin fouetta de sa cravache ses bottes molles en cuir de Russie. Et tu te promènes à cheval avec elle ?

— J'ai pensé... Ivan Kasievitch que... Konjev se tut.

— Ah ! je devine : tu me l'amènes ?

— Personne au village ne peut se charger de la nourrir mais vous,

le grand poète de l'Union Soviétique, l'ami de Staline, le détenteur d'un prix fameux, dont les ouvrages glorifient notre impérissable Russie... Konjev avala sa salive avec difficulté car son interlocuteur le laissait parler sans lui venir en aide... Vous possédez une belle *datcha*, des vaches, des chevaux, des porcs, des brebis... J'ai pensé que Svetlana pourrait, chez vous, garder les troupeaux.

Borkin jeta un regard à l'enfant : une petite chose fragile épuisée, pensa-t-il, mais si dans quelques années tu devenais aussi belle que ta chevelure, je ne regretterais pas d'avoir dit *oui* aujourd'hui...

— Svetlana, un joli nom, dit-il.

— Beaucoup de filles le portent, Maître.

— Si tu veux, tu peux rester chez moi.

Svetlana fit de la tête un signe d'assentiment : je veux bien... Où irais-je ?

— Tu ne parais pas très enthousiaste ? Il posa une main sur l'épaule de la petite fille ; elle frémit ; aurais-tu peur de moi ?

— Un peu.

— Je ne te dévorerais pas, sois tranquille !

Il s'accroupit pour regarder Svetlana droit dans les yeux : j'ai toujours souhaité avoir une fille, Konjev a eu une bonne idée en t'amenant chez moi !

— Ivan Kasievitch Borkin est un grand poète, dit Konjev avec fierté, il connaît, à Moscou et au Kremlin, tous les ministres ! Il a dîné à la même table que le grand Staline : tu en as de la chance, mon enfant !

— Viens, dit Borkin en se relevant, et il saisit la main sans réaction de Svetlana, en adressant un petit signe de tête à Konjev.

— Fais savoir à Alma-Ata que je me charge de la petite ! Il se détourna pour se diriger vers la véranda avec Svetlana.

Konjev répondit par un même signe de tête :

— Oui, Ivan Kasievitch ! s'écria-t-il, puis il sauta sur son cheval et retourna au galop à Judomskoje. Il aurait tout de même pu m'offrir un verre de vodka, pensait-il, de méchante humeur. Sa vodka est réputée dans tout le pays, mais voilà, ces « meneurs », les « bonzes » du Parti, ne se mettent guère en frais de politesse... À leurs yeux, nous ne sommes que merde !

Cependant, dans la longue *datcha* de bois, Borkin conduisait la petite fille dans toutes les pièces. Dans la serre vitrée, Svetlana battit des mains en criant de joie :

— Un perroquet ! Un vrai perroquet !

L'oiseau se trouvait dans une grande cage de cuivre et se balançait sur un perchoir laqué en rouge.

— Tu te plairas ici, Svetlana, dit Borkin en caressant ses cheveux d'or d'un geste appuyé qui passait sur ses épaules et descendait tout

du long de sa robe, tandis qu'il devinait sous ses doigts les promesses d'une puberté proche. Ses mains se mirent à trembler légèrement.

— Quel âge as-tu ? Il enfonce ses mains dans les poches de sa veste de chasse comme s'il venait de les brûler à un feu vif.

— Onze ans, Monsieur.

— Ne m'appelle pas Monsieur, Svetlana. Dis simplement : *Diadia* Ivan ! (oncle Ivan)

— *Diadia*, répéta Svetlana, tandis que son visage rayonnait de bonheur, que ce perroquet est beau !

— Je te le donne !

— Oh ! merci, merci, *Diadia* ! s'écria Svetlana, joignant les mains, puis elle saisit celle de Borkin et, avant qu'il eût pu la retirer, elle la baisa. Borkin se mordit les lèvres.

— Voilà un geste défendu, Svetlana ! Tu n'es pas une esclave ! Tu fais à présent partie de la maison !

— Es-tu vraiment un homme aussi célèbre que le prétend Konjev ? Tu as écrit des livres ? Tu connais Staline ? Tu es très riche ?

Le regard d'Ivan Kasievitch Borkin errait au loin, vers les confins de son domaine. La *datcha* était un cadeau du Parti. Quant au sol, il avait été pris aux Kirghiz et les troupeaux, vaches, chevaux, moutons, étaient la propriété du sovkhose « Octobre rouge » dont le siège se trouvait à Uspenski. Il était riche, pourtant rien ne lui appartenait. Sur un signe de Moscou, il redeviendrait, à l'occasion, plus pauvre que ces nomades qui sillonnent le désert de Mouioun-Koum et qui n'ont pour patrie que leurs tentes de feutre.

— Tu as sûrement faim ? demanda-t-il.

Svetlana fit signe que oui.

— Je vais dire que l'on rôtit pour toi un petit poulet.

— Un poulet entier ? Au milieu de la semaine ? Es-tu si riche que cela, *Diadia* ?

Une fois encore, il passa la main sur les longs cheveux de soie dorée, tandis qu'un sentiment de responsabilité affectueuse et joyeuse, mêlé de fierté, s'emparait de lui. Jamais plus tu ne seras dans le besoin, dit-il enfin, et dans quelques années, ils auront tous oublié que tu n'es pas des leurs.

* * *

Sa notoriété d'auteur célèbre obligeait Borkin à quitter souvent sa *datcha* pour se montrer au peuple, dans un but de propagande. On se le passait, on l'affichait, on l'admirait... Il était la preuve tangible de la nouvelle culture de l'État soviétique, une culture à laquelle l'Occident ne pouvait rien opposer. Du moins, c'était ce qu'il convenait de dire lorsque l'on présentait Borkin... Alors des milliers de travailleurs ou de membres des Komsomols, des jeunesses

communistes ou des cadets des brigades de construction ou des « pionniers » ruraux applaudissaient, enthousiastes, fiers de la culture de leur patrie.

Pendant les périodes d'absence de Borkin, Svetlana gardait les moutons dans les gigantesques pâturages de Judomskoje. Restaient encore à la maison deux jeunes domestiques, deux cuisinières, et des femmes de ménage, tous des détenus qui passaient leurs années d'exil ici, au Kazakhstan, aux confins de l'Asie. On les avait sortis des camps de travail pour les récompenser de leur bonne conduite. Ils servaient donc dans la *datcha* jusqu'à nouvel ordre. Ils ne songeaient pas à s'évader... C'eût été folie que de tenter de s'enfuir du cœur de la Russie vers un autre monde aussi inaccessible que la lune.

Trois jours après un nouveau voyage de Borkin à Balkach, Erna Svetlana se trouvait avec son troupeau à la lisière de la steppe de la faim. Elle était assise sous une tente qu'elle avait transportée sur le dos d'un poney. C'était un jour chaud... Du Turkestan soufflait un vent ardent qui passait sur ces plaines en cuvette et faisait ondoyer les champs de grands soleils jaunes qui commençaient aux limites de Judomskoje.

Les paysans allemands étaient au travail. Ils avaient été enrégimentés dans le grand sovkhoze « Octobre rouge », énorme organisation de 25 000 hectares et pour laquelle 25 comptables travaillaient à Uspenski afin d'enregistrer scrupuleusement la rentrée annuelle de quelque 6 millions de roubles.

Le pays avait été colonisé. On avait planté des pommes de terre, du maïs, du sarrasin, de l'orge ; de gigantesques champs de légumes avaient surgi... De Judomskoje au lac Balkach, plus de 23000 hectares ! Il fallait tailler, vaporiser 24000 arbres fruitiers. Les apiculteurs soignaient plus de 760 ruches. Une brigade spéciale de tracteurs allait de champ en champ, labourant, semant, hersant.

Svetlana avait emporté un bol de *bortsch*, la fameuse soupe russe aux légumes, à quoi la cuisinière avait ajouté, enveloppé avec soin, un morceau de bœuf rôti et un demi-pain noir. Lorsque vint le crépuscule, l'enfant voulut allumer un feu pour chauffer sa soupe. Peut-être dormirait-elle dans la steppe. La nuit était tiède déjà et Svetlana trouvait merveilleux de voir le soleil se coucher sur la plaine verdoyante. Alors le ciel du Kazakhstan flambait... Aussi loin que le regard pouvait atteindre, le pays était rouge et or... Le ciel et la terre fusionnaient et le monde entier sombrait dans le manteau du soir que le soleil traînait à sa suite. Émerveillée, elle restait immobile à contempler le ciel au-dessus de la steppe et la beauté de cet espace infini resplendissant saisissait cette enfant, l'emplissait d'une ferveur telle, qu'inconsciemment elle joignait les mains ainsi qu'on le lui avait appris voici des années, dans la petite église perchée sur la colline à

Neuenaue.

Vers midi, Svetlana se leva pour ramasser un peu de bois mort afin de chauffer son *bortsch* le soir venu. Aussi ne vit-elle pas trois voitures, pleines de garnements du village, s'approcher rapidement du troupeau. Ce ne fut que lorsqu'ils s'arrêtèrent devant sa tente et qu'ils l'arrachèrent du sol, qu'elle perçut leurs rires bruyants.

Elle laissa choir sa récolte de bois et courut à travers la steppe.

— Que faites-vous ? cria-t-elle de sa voix claire. Laissez donc ma tente ! Laissez-la !

Haletante, elle atteignit les charrettes à foin. Quinze paires d'yeux grands, bruns, noirs en coulisse... dans de larges ou minces visages à la peau blanche, brune ou jaune : des enfants de déportés restés au Kazakhstan et qui s'y étaient mariés à des femmes Kalmoukes, des filles de nomades, des Kirghiz, des Turkmènes. Mélange de races coloré, vraie palette humaine.

— Que voulez-vous ? lança Svetlana. Les regards de tous ces yeux et le brusque silence qui régna étreignirent son cœur d'une crainte indicible. Elle se cramponnait à la toile de tente lacérée, le regard rivé à ces jeunes yeux impitoyables.

— C'est toi l'Allemande, dit un des garçons aux longs cheveux noirs, au visage asiatique, nous le savons, c'est toi ! Ton père a tué mon père !

— Ce n'est pas vrai ! Svetlana recula. Mon père aussi est mort et ma mère : vos soldats l'ont piétinée !

— Un héros soviétique n'agit pas de la sorte ! lui cria un des garçons du haut de l'une des voitures, car ce sont là des coutumes allemandes : en Russie, vous avez lancé vivants des enfants dans le feu ! Mon père l'a raconté !

— Ce n'est pas vrai !

— Veux-tu dire que mon père ment ? L'adolescent sauta de sa voiture pour venir se planter devant Svetlana : Répète-le, trüie allemande ! Dis que mon père ment ! Il la menaça du poing. Svetlana recula encore, mais elle ne s'écarta que très peu des garçons, ceux-ci formaient comme un mur derrière elle, ils cernaient la petite fille. Une peur panique s'empara de Svetlana et son regard chercha du secours tout à l'entour : personne, à part ces garçons... au loin, très loin seulement un tracteur ferrailait dans un champ de pommes de terre. La distance était trop grande pour qu'elle pût appeler son conducteur.

— Ici c'est notre pâturage, reprit un garçon, va-t'en avec tes moutons !

— Le pâturage appartient au sovkhoze, protesta Svetlana faiblement.

— C'est notre pâturage ! répéta un autre garçon.

— Va-t'en dans le désert, c'est la place des Allemands, on devrait

tous les abattre !

— Je suis née en Russie, balbutia Svetlana, mon père...

Le grand garçon aux longs cheveux noirs éclata de rire, empoigna la chevelure blonde de Svetlana et l'attira brutalement vers lui. Elle jeta un cri, mais il se perdit dans le rire bestial des autres garçons.

— Ton père était une canaille et un assassin, hurla le garçon aux cheveux noirs, et ta mère une putain ! Répète-le, allons, répète-le !

— Non ! cria Svetlana.

Le garçon tira ses cheveux, la secoua en tous sens tout en frappant de l'autre main son visage ruisselant de larmes.

— Dis-le, brailla-t-il, dis-le ! Les autres garçons l'applaudissaient comme s'il s'agissait d'une fête sportive.

Svetlana ferma les yeux, son mince filet de voix voleta à travers le brusque silence et se brisa :

— Mon père était une canaille et un assassin...

— Et ma mère...

— Non ! cria-t-elle, les soldats l'ont piétinée, je l'ai vu !

— Dis-le ! siffla le garçon en la frappant à nouveau.

— Ma mère était une putain...

Lorsqu'elle l'eut dit, elle s'effondra sur l'herbe de la steppe, petit tas de misère tout tremblant, en larmes, voilé de cheveux blonds auxquels le soleil couchant mêlait un reflet sanglant.

Satisfaits, les garçons remontèrent dans leurs charrettes.

— Une bonne blague ! lança l'un d'eux. Nous recommencerons chaque jour, jusqu'à ce que cette Allemande se sauve au désert et y crève de soif ! Il fit claquer sa langue : *Davai* !

Les trois charrettes s'ébranlèrent, mais pour foncer droit dans le troupeau des moutons qui se dispersèrent. Ce fut seulement lorsque tous les animaux s'égaillèrent au loin, une bonne partie s'enfuyant affolés, qu'ils dirigèrent en chantant leurs voitures vers Judomskoje.

Leur chant flotta longtemps encore dans l'air du soir qui flamboyait comme le ciel et la terre et se teintait de rouge, comme le soleil couchant.

Dans la nuit, Ivan Kasievitch Borkin revint de Balkach. Comme chaque soir, il traversa la chambre de Svetlana sur la pointe des pieds, afin de s'assurer qu'elle dormait. Si elle souriait dans son sommeil il était également heureux.

Il la trouva profondément endormie, mais encore secouée de sanglots convulsifs. Horrifié, il se pencha vers elle et vit sur son visage des traces de coups et à l'endroit du front où commençait sa chevelure d'or, il y avait même une égratignure qui barrait son front, la racine des cheveux était encore un peu rougie de sang.

Borkin fonça hors de la pièce pour ouvrir violemment toutes les portes de la maison, en hurlant à travers la cour déserte, noyée

d'arbres : allons ! tout le monde ici, chiens, tas de fumier !

Dans son grand bureau, il considéra d'un regard étincelant les ouvriers agricoles, servantes, cuisinières et vachers qui s'y trouvaient rassemblés. Le fouet claquait au bout de sa main nerveuse... Il eut envie de fustiger tous ces visages obtus, comme cela, en plein et tout son saoul, jusqu'à ce qu'ils ne soient plus que zébrures sanglantes. Un délire destructeur s'était emparé de lui : on a battu ma Svetlana ; cette pensée le brûlait comme mille flammes ; on l'a brutalisée, elle pleure et ses cheveux, ses cheveux d'or sont pleins de sang ! Ses merveilleux... la main de Borkin étreignit le manche du fouet.

— Qui a battu Svetlana ? brailla-t-il. Sa voix frappait comme un poing... toutes les têtes s'abaissèrent. Qui ? Qui ? hurla-t-il encore. S'il ne se dénonce pas je vous fouetterai tous, jusqu'à vous rendre méconnaissables !

— Ce sont des enfants du village, *tovaritch*, dit la cuisinière en pleurant. Ils ont surpris Svetlanachka dans la steppe, dispersé le troupeau et déchiré la tente en menaçant de revenir !

— Quels enfants ?

— Nous ne les connaissons pas.

Borkin sortit de sa *datcha* et monta à cheval. Comme un fou, il traversa au galop la steppe nocturne en direction de Judomskoje dont les lumières luisaient faiblement à l'horizon.

Ilitch Sergueïevitch Konjev se trouvait précisément installé dans un coin de son bureau où il lisait la dernière édition de *Komsomolza Pravda*, en fumant une pipe bourrée de *machorka* qu'il accompagnait d'un petit verre d'alcool de pommes de terre, lorsque quelqu'un ouvrit la porte si brutalement, que le bouton s'en fut frapper le mur intérieur.

Dans la cuisine, il entendit crier Maroussia : il m'a battue ! Il m'a battue !

Avant que Konjev eût compris ce qui se passait, Borkin se trouva devant lui, le fouet à la main.

— Camarade Borkin ! lança Konjev ébahi. Il sursauta lorsque la lanière du fouet s'abattit en sifflant sur sa table, renversant son verre d'alcool.

— Que se passe-t-il dans ton fumier de village ? beugla Borkin. Tu restes à boire jusqu'à l'abrutissement tandis que dans la steppe ma Svetlana est brutalisée par de jeunes bandits !

Konjev pâlit. Il ne douta pas un instant de ce que disait Borkin, mais il douta par contre d'y pouvoir changer quoi que ce fût.

— Savez-vous qui a agi de la sorte ? demanda-t-il en boutonnant sa veste sur sa chemise. Je le questionnerai...

— Le questionner ? Je l'abattrai comme un chien !

Ça peut causer des complications, camarade Borkin, même si cela se passait dans un moment d'émotion, cela n'en serait pas moins un

meurtre !

— Je veux que cet individu se présente devant moi !

— Vous exigez plus de courage que vous n'en montrez dans vos livres... Konjev décrocha son bonnet et s'en coiffa.

— D'ailleurs, les coupables habitent-ils seulement Judomskoje ?

— Comment, ils sont plusieurs ? Tu es au courant, animal ! » Il saisit Konjev au collet et l'attira vers lui : demain matin ces chiens puants seront devant ma *datcha* !

— À 9 heures ! S'ils ne sont pas là, je téléphone à Moscou pour signaler qu'à Judomskoje un idiot remplit l'office de soviet du village ! Tu pourras tout de suite t'enquérir d'un recoin dans la taïga où tu pourras irrémédiablement !

Konjev abasourdi retomba sur son siège et Borkin le quitta aussitôt. Maroussia fit irruption dans la pièce, les bras levés, folle de colère.

— Il m'a battue ! Lorsque j'ai voulu le retenir il ma...

— La paix ! lança Konjev d'une voix stridente. Un mot encore et je te taloche trois fois autant !

Maroussia vira sur les talons et s'enfuit à la cuisine.

— Ces hommes ! gémit-elle, ces hommes ! Il faudrait les emprisonner tous !

Ilitch Sergueïevitch Konjev s'en fut à tâtons à travers le village et jeta hors de leurs lits les paysans dont les fils avaient attaqué Svetlana. Il les rassembla tous dans la *stolovaja* [3] et les considéra d'un air patelin, la tête penchée sur l'épaule.

— Une affaire stupide, camarades. Sans doute, vos fils ont raison... Ils agissent dans l'esprit du Parti, ce sont de bons communistes et cette fille est allemande. Cependant, camarade, être communiste ne signifie pas être idiot ; or, vos fils sont de parfaits idiots : vous savez bien qui est Borkin ! Comment peut-on offenser un ami de Staline ? On vous pardonnerait plutôt de concilier le soleil. Et voilà que nous avons une sale affaire sur les bras : Borkin veut tout faire savoir à Moscou ! La voix de Konjev s'enfla : si je suis obligé de m'en aller dans la taïga, vous m'y suivrez, procureurs imbéciles ! Quant à vos chiens de fils, je les enverrai auparavant dans un camp, où ils boufferont de la merde !

— Camarade Konjev... commença l'un des paysans.

— Tiens ta gueule ! hurla Konjev, demain à 9 heures, vos avortons seront rassemblés devant la *datcha* de Borkin ! Je serai présent : s'il en manque un, j'irai le chercher moi-même !

Il assena son poing sur la table derrière laquelle se tenaient habituellement les orateurs du parti :

— Foutez-moi le camp ! Je ne peux plus vous voir !

Sans proférer un seul mot, les paysans quittèrent la *stolovaja*.

Mais ils se rassemblèrent dans la rue du village.

— Je me plaindrai au soviet du district ! dit l'un. À cause d'une Allemande...

— Ivan Kasievitich a de trop bonnes relations...

— Attendons... et envoyons nos galopins, mais je jure que j'empoisonnerai ses porcs : il ne pourra rien prouver !

À 9 heures le lendemain matin Borkin était à l'affût dans la véranda. Erna Svetlana se tenait debout près de lui. Elle avait peur. *Diadia* était tellement silencieux, avait l'air si sévère ! C'est à peine s'il lui avait dit un mot.

Dans la cour devant la véranda, les chiens-loups montraient les dents. Borkin les avait sortis du chenil pour les enchaîner à des poteaux au milieu de la cour. Haletants, l'haleine embrasée, ils restaient couchés dans le sable, leurs yeux d'un vert incandescent rivés à l'entrée de la *datcha*.

À 9 h 5, trois charrettes pénétrèrent dans la cour. Les chiens-loups hurlèrent en tirant sur leurs chaînes. Ilitch Sergueïevitch Konjev loucha, l'air anxieux, vers les bêtes furieuses. Il ne va tout de même pas les lâcher, pensa-t-il effrayé. Ces brutes sont capables de nous mettre en pièces !

Pour plus de sécurité, il resta sur son cheval et adressa un signe de tête à Borkin, toujours planté sur la terrasse.

— Les garçons viennent s'excuser ! Les trois voitures s'arrêtèrent et quinze garçons sautèrent dans la cour. Le grand adolescent aux longs cheveux noirs encadrant un visage mongol s'avança le premier. Borkin fit claquer la lanière de son fouet sur la balustrade de bois de la véranda.

— C'est toi qui as mené les autres, vilain singe jaune ? brailla-t-il.

Le garçon sursauta. Borkin le touchait à son point sensible ; il était même si susceptible à cet égard qu'il eût volontiers assassiné tout individu coupable d'avoir fait allusion à ses origines asiatiques. Sa mère était mongole.

— Je fais partie des jeunesses communistes, dit-il sur un ton provocant. La lanière du fouet de Borkin s'abattit, soulevant le sable, devant le visage du garçon qui recula. Konjev se mordit la lèvre inférieure : ne dirait-on pas des manières de *barine* ? pensait-il. Pourtant l'empire tzariste est mort en 1917. Camarade Borkin, en voilà assez pour te casser le cou !

— Tu n'es qu'un singe puant ! beugla Borkin à l'adresse du garçon. Regarde-toi dans une glace et constate-le toi-même, porc jaune !

Les chiens-loups bondirent autant que leurs chaînes le leur permettaient. Les quinze garçons restaient groupés contre le mur de la cour, près des charrettes, seul le garçon asiate se tenait à un pas

devant eux.

— Nous sommes venus nous excuser et non pas nous faire insulter, dit-il fièrement. Le visage de Borkin se crispa légèrement, il saisit la main de Svetlana et descendit avec elle dans la cour. Le fouet à la main, il se plaça près des chiens écumants et fit signe aux garçons d'avancer.

— Vous avez battu mon enfant...

— Votre enfant ? dit Konjev surpris.

— Vous avez eu le courage de la battre, de déchirer sa tente, de disperser son troupeau ; aurez-vous à présent, pitoyables chiens, le courage de venir ici serrer la main de Svetlana et lui demander pardon ?

Les garçons se regardaient. S'ils devaient aller jusqu'à Svetlana il leur faudrait pénétrer dans la partie de la cour où se trouvaient les chiens. Konjev devinait, à les voir, la sueur froide qui inondait leur front.

— Ils ne peuvent pas faire cela, camarade, bégaya-t-il.

— Si tu veux chier dans ta culotte, descends d'abord de cheval ! Borkin dévisageait les quinze garçons. Alors ? Pas de cran ? N'y a-t-il plus que des lâches dans les rangs des jeunesses communistes ?

Le Mongol aux cheveux noirs se mit à avancer lentement. Les chiens-loups bondirent vers lui. Leur langue rouge pendait sanglante, semblait-il, entre leurs mâchoires aux crocs étincelants.

Le Mongol n'hésita qu'une seconde, puis il continua d'avancer. Il était à dix centimètres à peine des chiens lorsqu'il s'arrêta devant Erna Svetlana. Celle-ci baissait la tête et n'osait le regarder.

— Eh bien ? dit Borkin.

— *Isvinite* ! (pardon) dit le Mongol.

Il tendit la main et donna à Svetlana une figurine taillée dans du bois de bouleau : un petit cheval ébouriffé comme ceux que montent les Kalmouks.

Puis il se détourna plein de mépris et d'orgueil. Passant devant les chiens fous de rage, il rejoignit sa charrette.

Quatorze fois encore Svetlana entendit *isvinite* et reçut de chaque garçon un petit objet, image peinte par celui qui la donnait, un petit bateau, une cravache de cheval faite de rameaux de saule tressés, une assiette en bois, un gobelet, la fourrure d'une hermine.

— Merci beaucoup, disait Svetlana, merci...

— Tu n'as pas besoin de remercier ! Borkin se détourna : viens ! Il reprit la main de Svetlana et l'entraîna avec lui à l'intérieur de la maison.

— Voilà qui est fait ! dit Ilitch Sergueïevitch Konjev en essuyant la sueur de son front. Nous avons accompli notre devoir. Quant à moi, je ferai le mien maintenant, tu peux y compter Ivan Borkin !

Il fit pivoter sa monture et sortit de la cour pour reprendre la steppe. Derrière lui cliquetaient les trois charrettes portant les quinze garçons.

Borkin les suivait des yeux de la fenêtre de son cabinet de travail. Il savait le danger auquel il s'était exposé, mais il avait confiance en Moscou.

Pourtant Moscou était loin et Alma-Ata tout proche. Entre Alma-Ata et Moscou, les traces d'un homme s'effacent facilement : les individus peuvent se fondre dans le néant.

Car en Russie, un être n'est rien.

* * *

— Voilà une fâcheuse affaire, camarade, il convient que nous enquêtions à ce sujet !

Stephan Tchetvergov, le soviet du district à Alma-Ata, relut une fois encore le procès-verbal qu'il venait de rédiger d'après le rapport de Konjev.

— Pourquoi ne t'y es-tu pas opposé ?

— Il m'aurait assommé ! C'est qu'il est violent ! C'est à ne pas croire qu'il écrit de si tendres poèmes : Tout est mensonge dans son existence, même ses hymnes à la gloire de Staline ! C'est le *bourgeois* type, un réactionnaire, un Trotskiste !

— Patientons, reprit Tchetvergov, il a des amis puissants.

— Moscou est loin.

— Mais il existe une ligne téléphonique entre Alma-Ata et le Kremlin, si l'on connaît le numéro secret... Tchetvergov toussota. Et Borkin le connaît ! Agissons avec circonspection. Il n'est pas aisé de manier Ivan Kasievitch.

Lorsque Konjev retourna à Alma-Ata, il emportait sur lui un ordre de comparaître du soviet du district, adressé à Borkin, le sommant de se présenter à Alma-Ata. Cependant, il ne se chargea pas de remettre lui-même ce message à la *datcha* ; il en chargea un jeune berger.

— Qu'a-t-il dit ? demanda Konjev, lorsque le berger revint.

— Il a lu la lettre, puis il a souri et m'a donné dix roubles.

— Dix roubles... pour une telle lettre ? Konjev se retira chez lui pour ruminer ce détail. Borkin était-il vraiment tellement sûr de lui, ou jouait-il la comédie ? Il est fâcheux pour un soviet de village d'avoir à faire face à une affaire délicate, de se savoir un ennemi ayant plus de pouvoir que lui-même.

Dès le lendemain, Borkin prit le chemin de Alma-Ata. Il emmenait Svetlana avec lui. Konjev l'apprit aussitôt par l'un des quinze garçons.

— Mauvaise affaire, camarades, nous nous sommes mis dans de beaux draps ! déclara-t-il au cours d'une réunion non officielle à la *stolovaja*. Il va nous accuser d'avoir voulu violer cette fille allemande !

— Tchetvergov se moquera de lui !

— Il le jettera dehors !

— Il enverra un rapport à Moscou !

Les voix se confondaient. Konjev se taisait.

Fumier, pensait-il, je me suis mis du mauvais côté. Que m'importent ces brutes de paysans, anciens condamnés ?

— La séance est close ! cria-t-il.

C'était la première fois que Svetlana se trouvait dans une grande ville.

Elle resta immobile devant les omnibus à impériale comme devant des dragons de conte de fées. Elle considérait, la bouche ouverte, les gigantesques bâtiments blancs du Parti, la nouvelle Université, les monuments commémoratifs de Staline, de Lénine, le théâtre où, disait Borkin, on dansait et où l'on représentait de merveilleuses légendes.

Svetlana ne pouvait pas encore comprendre le mélange savoureux de civilisation européenne et de très ancienne sérénité contemplative asiatique qu'offrait Alma-Ata et qui lui conférait un charme mystérieux et inexplicable. Mais elle sentit fortement quelle merveilleuse aventure était pour elle la vision de cette ville que des milliers de paysans souhaitaient admirer et qui, souvent, représentait pour eux le couronnement d'une rude vie dans la steppe.

Dans les magasins d'État, Borkin acheta des robes pour Svetlana et un manteau, un costume et trois poupées, qui venaient de Hong-Kong et étaient fragiles. Il lui offrit aussi un gros ours en peluche, qu'elle serra aussitôt sur son cœur et dont elle ne voulut plus se séparer.

Borkin sacrifia ainsi une petite fortune. Le costume seul, de coupe occidentale, coûtait quatre cent cinquante roubles.

Puis, ils entrèrent dans un restaurant mongol, y burent du thé vert fort parfumé de miel, en mangeant de la pâtisserie à la graisse. Enfin ils s'en furent en taxi jusqu'à l'énorme bâtiment où se trouvait le siège du Parti.

Pour Svetlana, le monde devenait un livre de contes splendides, dont les personnages s'animaient.

Le camarade Stephan Tchetvergov leva des yeux surpris au-dessus des paperasses étalées devant lui, lorsque Borkin accompagné de Svetlana pénétra dans son bureau.

— Alors, dit-il, qu'est-ce que cette Allemande vient faire ici ?

— Je veux vous la présenter.

— Je la connais déjà. Tchetvergov fouilla dans ses dossiers : née à Novy Vjassna, de parents déplacés dans la Warthe ; ils voulaient tous devenir allemands lorsque cet Hitler les a convoqués... À présent les voilà à Judomskoje : il s'agit d'en refaire des Russes ! Mieux vaudrait les assommer tout de suite ! C'est de la vermine, camarade Borkin. J'ignorais que vous aviez pris goût à la vermine !

— La faute en est à mes relations avec vous, camarade Tchetvergov !

Le soviet du district serra les dents : vous êtes trop sûr de vous, camarade. Il contint un sourire. Staline aussi ne vivra pas toujours, il a vingt ans de plus que moi !

— Je suis sûr qu'il vous survivra.

Tchetvergov s'efforça de ne prêter aucune attention à l'onde glacée qui parcourut son échine, tandis que ces paroles le frappaient. Il prit une expression de fonctionnaire zélé et sonna la sténotypiste, une petite Kalmouke gracile, à la bouche minuscule, éternellement souriante.

— Procédons selon les règles, camarade Borkin, et enregistrons le procès-verbal... par quoi commençons-nous ?

— Par cela ! lança Borkin en désignant la Kalmouke. Renvoyez-moi votre « chauffe-lit ». Ce que j'ai à vous dire ne saurait entrer dans un procès-verbal, ou bien tenez-vous à y mentionner que Ivan Kasievitch déclare que le camarade Tchetvergov est idiot ?

La petite Kalmouke souriait en clignant de l'œil à l'adresse de Borkin.

— Dehors ! brailla Tchetvergov.

La jeune personne disparut après un petit plongeon protocolaire. Borkin la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle eût fermé la porte.

— Elle doit avoir à peine quinze ans, dit-il, pensif, et vous êtes marié, camarade...

— Que me voulez-vous ? gronda Tchetvergov.

— Je croyais que vous désiriez me parler ? Quinze galopins ont rossé ma Svetlana et dispersé mon troupeau. Je les ai forcés à s'excuser. Votre *ligne* idéologique vous interdit-elle la politesse camarade ? Ou bien serait-ce que vous l'ignorez totalement ? Il semble que l'on puisse admettre de la part d'un soviet de district...

— Ça va, ça va ! Tchetvergov fit un signe qui rejetait la question : tout est venu de ce que ce Konjev vous accuse...

— Il est donc de votre devoir de donner suite à cette plainte ?

— Certainement, camarade Borkin.

— Nous sommes donc d'accord ?

— Comme toujours.

— *Sdrastvujte !* (Bonjour)

Le choléra t'emporte ! pensait Tchetvergov tout en souriant. Il avait appris cela des Asiatiques, qu'il méprisait à l'exception de cette particularité : leur sourire.

Sur le vaste et large escalier de la Maison du Parti, Svetlana s'arrêta soudain. Elle n'avait rien compris à cette brève conversation.

— Qui était-ce, *Diadia* ?

— Un loup effrayé.

— Ça existe donc ?

— Oui, chez les humains, Borkin prit dans la sienne la main de Svetlana, car il n'est rien, entre le ciel et l'enfer, qu'un être humain ne puisse devenir.

* * *

Le voyage à Alma-Ata ne s'avéra pas inutile. Les galopins de Judomskoje évitèrent de rencontrer Svetlana.

Elle vécut trois ans dans la *datcha*, gardant les troupeaux, apprenant à traire les vaches, à faire le beurre, accompagnant Borkin dans ses randonnées à travers champs où il surveillait la mise en valeur, par les paysans allemands, des énormes domaines du sovkhoe « Octobre rouge. » Borkin lui citait des chiffres qui, certes, restaient pour elle lettre morte, mais qui étaient énormes comme cette terre radieuse sous son vaste ciel bleu.

Il s'agissait de vingt-quatre mille arbres fruitiers, six cents vaches, cent cinquante chevaux, sept cents porcs... Il y avait une plantation de maïs de quatre cent cinquante hectares qui s'étendait à perte de vue. Les épis dorés se touchaient. Par places, on distinguait, comme des îles minuscules dans cette mer jaune : les villages des kolkhozes.

Le sort des paysans allemands s'était amélioré. Lorsque le sovkhoe « Octobre rouge » annonçait d'importants revenus et de bonnes récoltes, les paysans en recevaient leur part. Plus ils cultivaient de sol vierge, plus ils augmentaient leurs appointements, selon des normes établies d'avance.

— Tes compatriotes peuvent s'avouer satisfaits, dit une fois Borkin à Svetlana, comme ils chevauchaient à travers les pâturages. À présent elle montait à cheval ; Grigari, le premier valet, lui avait enseigné l'art de l'équitation. Songe que le gouvernement veille sur eux... Borkin arrêta sa monture et fit un geste vers les mouchoirs multicolores qui coiffaient les femmes. Celles-ci, penchées dans les champs, repiquaient des choux. Regarde-les, Svetlana : ils reçoivent chaque jour, s'ils sont travailleurs, un rouble, et en plus : quatre kilos de pommes de terre, un kilo de légumes, un kilo cinq cents de blé à moudre pour le pain qu'ils cuisent eux-mêmes, un kilo cinq cents de nourriture pour les volailles et les oies. Ils ont chacun leur chaumière qui vaut quinze mille roubles, une vache qui donne six litres de lait par traite. La coopérative laitière d'État leur paye un rouble soixante kopeks le litre de lait. Ils ont droit à un veau, deux ou trois porcs, trois ruches, beaucoup de volailles et n'ont pas plus de cinquante roubles à verser par mois, pour les bergers qui mènent leurs vaches de pâturage en pâturage. Voilà une existence dont ils ne jouiraient pas, actuellement, en Allemagne où l'on ne mange pas à sa faim, où les vieillards meurent dans des cabanes basses couvertes de tôle ondulée !

— Je ne connais de l'Allemagne qu'une petite chapelle et une grange où l'on a piétiné ma mère... répondit Svetlana, pensive. Borkin posa sa main sur son épaule :

— Oublie tout cela.

Svetlana répondit par un signe de tête. La chétive petite fille s'était épanouie en quelques années, elle avait grandi, forci... ses jambes, ses hanches s'étaient arrondies, son corsage se tendait sur des seins pointus et fermes qui n'exigeaient aucun soutien.

Souvent, lorsque Svetlana se baignait dans l'étang proche de la *datcha*, Ivan Borkin se glissait à travers les buissons et l'épiait. L'étroit costume de bain qu'il lui avait rapporté de Alma-Ata semblait être une seconde peau qui ne dissimulait rien de sa fraîche jeunesse. Ainsi que des millénaires auparavant, le roi David considérait secrètement Bethsabée au bain, Borkin, accroupi derrière un tronc d'arbre, ou couché parmi les buissons, était prêt à tuer tout être qui oserait jamais s'approprier ce corps.

Les baisers que Svetlana lui donnait à la fin de la journée en lui souhaitant une bonne nuit, perdirent pour lui leur caractère enfantin et l'embrasèrent chaque soir davantage. Il devinait le corps nacré à travers les fines chemises de nuit ; il sentait tout autrement qu'on ne l'éprouve au contact d'un enfant la tiédeur de ses bras lorsqu'elle les mettait autour de son cou. Il savait sa féminité naissante. Alors un fleuve de feu, comme du champagne de Crimée, courait dans ses veines si, involontairement, il effleurait ses hanches, sa poitrine, même sa soyeuse chevelure qui avait un peu foncé et luisait, rare, mystérieuse, comme une coulée d'or roux, sous les rayons obliques du soleil couchant.

— Je suis un idiot ! se disait Ivan Kasievitch Borkin lorsque, après ces instants si épuisants pour son cœur, il se retrouvait seul dans son cabinet de travail, regardant à travers les vitres de sa serre, les forêts attenantes à sa *datcha* osciller dans la nuit, tandis que les couples amoureux de Judomskoje disparaissaient dans les champs de maïs comme des renards en rut.

— Je suis un vieil idiot !

Mais il s'en allait tout de même par le corridor sur la pointe des pieds, jusqu'à la chambre de Svetlana et collait son oreille au trou de la serrure. Lorsqu'il percevait sa respiration paisible et, de temps à autre, le grincement de la literie lorsqu'elle se retournait en dormant, il devait se faire violence pour regagner ses appartements personnels.

Le plus souvent, ces soirs-là, il mettait dans son lit une des servantes les plus ardentes de sa *datcha*, puis la jetait dehors à l'aube, rassasié, plein de nostalgie et de remords d'avoir trompé Svetlana.

Pour le quinzième anniversaire de celle-ci, Ivan Kasievitch Borkin invita chez lui la moitié de Judomskoje. On servit un veau embroché

rôti à feu vif, du vin rouge de Tiflis, du champagne de Crimée, de la vodka de Sverdlovsk, des légumes, des raisins de la Mer Noire, du caviar du Iénisseï... Et manière de surprise, on avait été jusqu'à faire du pain blanc dont on prépara des toasts.

Même Ilitch Sergueïevitch Konjev vint à ces agapes, attiré par la fameuse vodka. Il avait laissé Maroussia à la maison.

— Tu es trop bête pour causer avec Borkin, lui lança-t-il, dédaigneux. C'est une fête pour les élites !

Borkin avait dépensé pour cette fête d'anniversaire le gain de toute une édition de ses ouvrages. Il avait fait venir d'Alma-Ata des vêtements neufs. Une maison d'exportation de l'État qui envoyait dans toute la Russie des catalogues gros comme des annuaires du téléphone, et cela jusque dans les solitudes de Cap Dechnev, avait livré à la date demandée un cadeau particulièrement précieux : une montre-bracelet en or.

Konjev écarquilla les yeux lorsqu'il la vit briller sur la table, dans son étui de soie.

— Quelle richesse, pensa-t-il, envieux, quelles relations il a ! À tout prendre, la Révolution n'a rien changé : seulement d'autres jouisseurs se trouvent placés « en haut », quant aux pauvres hères comme moi, nous sommes restés ce que nous avons toujours été : les chiens les plus misérables de l'univers.

— C'est une affaire que d'écrire des livres en encensant Staline ! dit-il à Borkin sur un ton amer. Ça rapporte gros de torcher le cul du patron !

Borkin rit de cette sortie. Il était de belle humeur et buvait rasade après rasade de champagne. L'orchestre du kolkhoze, un orchestre de balalaïkas et de chalumeaux jouait une danse. Il s'assit sous sa véranda. Devant lui, la cour devenait une vaste salle de danse. Dans un coin reculé, les flammes d'un feu de camp sautillaient autour du veau qui grésillait sur sa grosse broche d'acier.

— C'est pour moi une double fête, Konjev, dit Borkin jovial, en lui versant un nouveau verre de vodka. J'ai introduit une demande à Moscou, afin d'avoir l'autorisation d'adopter Svetlana.

— Bien, bien, dit Konjev impassible.

— La réponse peut arriver d'un jour à l'autre... Alors j'instituerai pour Judomskoje la dotation de cent litres de vodka par an...

— Dommage pour la vodka... Konjev posa son verre. Car la réponse est arrivée par la voie administrative, adressée d'abord au camarade Tchetvergov, puis transmise à moi-même : Konjev haussa les épaules : Moscou refuse.

Borkin lança son verre de champagne dans un coin de la pièce. Le bruit du verre brisé se fonda dans la musique et les rires des garçons et des filles. Konjev recula.

— Ce doit être une erreur, dit Borkin calmement. Sa tranquillité soudaine était plus menaçante que ses rugissements habituels. Une chaudière dont la soupape est bouchée finit par éclater.

— Moscou ne se trompe jamais !

— Dans quels termes est rédigée cette note ?

— Je vous la ferai présenter demain, camarade Borkin. Je ne dois pas la porter à votre connaissance avant...

— Que dit cette note, chien ? hurla Borkin.

Il saisit Konjev au collet et l'écrasa du poing contre le mur. Konjev étouffait.

— Il n'est pas digne d'un Bolchevik d'adopter comme son enfant le rejeton d'une nation réactionnaire et ennemie... haleta-t-il.

Borkin le laissa aller. Konjev s'effondra dans un des vieux fauteuils et se frotta le front.

— Je vais tout de suite écrire à Staline, conclut Borkin.

— Staline est gravement malade depuis quelques jours. Nous le savons par un message confidentiel. Les yeux de Konjev luirent. Il serait mourant. Malenkov et Khrouchtchev sont à son chevet. Bien des choses changeront peut-être, camarade.

Borkin, tournant le dos à son hôte, alla rejoindre ses invités.

Staline gravement malade... et les vautours qui déjà surveillent son agonie dans l'attente de la charogne...

Il vit danser Svetlana. Ses cheveux d'or voletaient dans le reflet des lampes à huile et du grand feu de camp. Elle riait, elle était heureuse, elle ployait sa taille souple et ses pieds frappaient l'herbe rythmiquement tandis qu'un garçon dansait une Krakoviak devant elle.

— Sortez tout le vin de la cave ! cria-t-il à deux prisonniers libérés qui travaillaient chez lui comme domestiques. Versez-le ! Saoulez-vous !

Borkin aussi s'enivra. C'était effrayant ce qu'il déversait dans son gosier.

À une heure du matin, il chassa de sa *datcha* tous les invités. Il parut surprenant qu'il ne les eût pas rossés pour activer leur départ. Puis il se planta titubant, l'œil vitreux, devant Svetlana qui, lasse d'avoir dansé et ri, voulut lui donner le baiser du bonsoir.

Dors bien, pour cuver ton vin, *Diadia* ! dit-elle gaiement. Quelle belle soirée...

— Svetlanachka...

La voix de Borkin la fit se retourner. C'était la première fois depuis quatre ans qu'il l'appelait par ce diminutif caressant.

— Oui, *Diadia* ?

— Je t'aime... Sa voix était enrouée.

— Je le sais, *Diadia*... Elle sourit. Mais va te reposer !

Borkin avançait vers elle lentement comme dans un glissement, les bras ballants mais les doigts agités par des crispations.

On m'a refusé à Moscou l'autorisation de faire de toi ma fille, dit-il, mais je ne renoncerais pas à toi, je périrais comme une fleur privée de soleil si je ne te voyais plus. Il s'arrêta contre elle. Dans ses yeux luisait une flamme au reflet froid de cristal : tu ne peux pas être ma fille... mais tu seras ma maîtresse !

— *Diadia* ! Les lèvres de Svetlana tremblaient, mais elle ne put parler davantage. Les mains de Borkin s'abattirent sur elle, saisirent son léger vêtement qu'elles déchirèrent sur sa poitrine. Avec des doigts avides, il lui arracha l'étoffe du corps... *Diadia* ! cria-t-elle encore une fois.

Puis elle bondit ; sa tête heurta le visage de Borkin ; elle se coula hors de ses bras et sortit de la pièce en courant. En s'éloignant elle serrait contre elle les lambeaux de sa robe. Svetlana disparut enfin par un escalier situé tout au fond de la grande maison, lequel menait à la trappe ouvrant sur le grenier. Elle rabattit celle-ci et la verrouilla derrière elle, puis elle poussa dessus une lourde caisse. En tremblant, Svetlana se recroquevilla dans le recoin le plus éloigné du grenier, assise sur un tas de chiffons.

En bas, Borkin hurlait.

Il braillait son nom et fonçait à travers la maison comme un ours blessé.

Svetlana se serra contre le toit en pente en retenant sa respiration. Les rugissements de Borkin faisaient passer le long de son dos des frissons d'épouvante.

— Svetlana ! beuglait-il, viens chienne ! Viens tout de suite, fille de charogne ! Où as-tu été te fourrer ? Je mets le feu à la maison ! Je vais t'enfumer, te griller. Je... Je... Svetlana ! Svetlanachka !

Ses rugissements s'éloignèrent. Elle entendit claquer des portes, quelque part une femme piailla sur un ton aigu qui décrût en plainte. Sans doute Borkin se servait-il de son fouet à lanière de cuir et passait-il sa fureur sur les échines de sa valetaille. Puis le silence régna dans la maison.

Pelotonnée sur elle-même, Svetlana restait sur son tas de chiffons, tout contre le toit et attendait le crépitement des flammes. Elle connaissait si bien Borkin, qu'elle le savait capable de mettre le feu à la maison, même s'il devait être pour cela accusé de sabotage et déporté en Sibérie. Elle n'ignorait ni sa violence, ni ses fureurs aveugles et parfois elle le considérait comme une énorme énigme, lorsqu'il lui arrivait de se montrer d'une douceur, d'une affection, d'une bonté grandioses, dignes du meilleur des pères.

Elle attendit près de deux heures l'embrasement, la chaleur terrible qui surgirait par le plancher du grenier avec les flammes

s'élevant vers le faite de la *datcha*. Puis elle s'endormit, écrasée par la révélation qu'elle n'était plus un enfant pour Ivan Borkin, mais une femme qu'il désirait.

À présent elle comprenait dans quel but Borkin l'avait emmenée à Judomskoje chez un paysan dont la jument devait être saillie par un étalon. Elle comprit pourquoi Borkin venait toujours la surprendre lorsqu'elle se baignait dans l'étang et s'obstinait à lui frictionner le dos après le bain. Elle comprit soudain ses paroles : dans la nature tout est en bouton : par l'amour du soleil, de la rosée, le bouton s'épanouit en fleur. Elle comprit, saisie d'une peur panique, pourquoi Borkin l'avait retirée de la chambre où elle dormait jusqu'alors, pour l'installer dans une pièce proche de ses appartements.

Epuisée, elle dormit tard dans la matinée. Lorsqu'elle poussa la caisse de dessus la trappe et qu'elle souleva celle-ci, il lui sembla que la maison était encore livrée au sommeil. Elle se glissa jusqu'en bas et pénétra sans bruit dans sa chambre où elle procéda à sa toilette, ôta sa robe de fête lacérée, se chaussa de gros souliers, mit une jupe de toile, un corsage de lainage qu'elle portait pour garder ses moutons sur la steppe, puis elle se coiffa d'une vieille pointe de laine dans laquelle elle cacha ses boucles cuivrées, enfin, la cravache à la main, elle se dirigea vers la serre vitrée au bout de la véranda.

— Je le cinglerai avec ma cravache s'il me touche, pensa-t-elle. Je le fouetterai... fouetterai... » mais elle tremblait de peur lorsqu'elle sentit venir de loin une odeur de rhum.

Borkin, assis dans son cabinet de travail, buvait du thé au rhum accompagné de pain noir et de fromage blanc.

Lorsque Svetlana entra, il leva les yeux et lui sourit ; son visage était pâle, marqué de rides profondes comme s'il avait vieilli au cours de la nuit. Mais il sourit, désigna d'un geste un fauteuil de rotin et lui adressa un petit signe de tête.

— Je t'attends avec le petit déjeuner, Svetlana, tu as dormi longtemps !

Svetlana répondit d'une inclination de tête, la gorge serrée elle ne put dire les paroles qu'elle avait préparées.

— Oui, *Diadia*, articula-t-elle péniblement.

— Viens, assieds-toi.

— Oui, *Diadia*.

Elle s'assit comme une enfant obéissante et croisa ses mains sur ses genoux. Mais elle tenait la poignée de la cravache entre ses mains jointes.

Ivan Borkin saisit la théière qu'il avait remplie de thé tiré du samovar. Du miel, du pain blanc, du beurre frais, même un vieux jambon presque noir, desséché par la fumée, se trouvaient sur la table.

Veux-tu du thé, Svetlana ? Ou veux-tu que je te fasse servir un jus

de fruit ? Il se pencha par-dessus la table. Tu es pâle, ma chérie... Il saisit un couteau et lui fit une tartine de beurre et de miel.

— Tu veux bien une tartine comme celle-ci ?

— Oui, *Diadia*.

— Ensuite, nous irons à cheval dans la forêt. Fedja m'a annoncé qu'il avait vu un ours ! Ça serait superbe, Svetlana ! Les ours sont rares dans la région du Judomskoje : ils se trouvent plutôt vers Alma-Ata à la frontière de Dzoungarie.

Il ne cessait de parler tout en servant Svetlana, lui versant son thé qu'il sucra avec du miel et auquel il ajouta de la crème prise sur le dessus du lait épais contenu dans un grand broc de grès.

Svetlana restait silencieuse. Elle ne buvait ni ne mangeait et regardait Borkin de ses grands yeux bleus sans comprendre son attitude.

— Tu n'as pas faim... dit-il oppressé lorsqu'il rencontra le regard de Svetlana. Il baissa la tête et considéra ses mains. Allons nous promener à cheval dans la forêt, dit-il à voix basse.

— J'aimerais mieux faire paître les moutons, *Diadia*.

— Comme tu veux, *moj lubimez* (ma chérie).

— Je passerai la nuit avec le troupeau ; les nuits sont chaudes à présent.

— Fedja te donnera une tente.

Borkin s'étant levé se força à tendre une main pour caresser les cheveux de Svetlana, mais il aperçut sous le mince corsage de laine les contours de sa poitrine ; alors, se détournant brusquement, il quitta la pièce.

Svetlana le vit par la fenêtre passer par la véranda pour se rendre auprès de ses chiens. Sous ses caresses, ils rampèrent... Il les attacha à de longues chaînes et appela Fedja à travers la cour pour lui demander son cheval.

— Il a honte, pensa Svetlana, il était ivre... peut-être ne se souvient-il pas de ce qu'il a fait hier ? Elle éprouva brusquement de la pitié pour lui, à le voir ainsi seul dans la cour de sa *datcha*, ses chiens féroces autour de lui, environné de peur et de haine... Un homme solitaire que deux choses avaient fait ce qu'il était actuellement : son roman sur Staline et la bienveillance du dieu du Kremlin qu'il en avait retirée.

Elle courut vers la véranda et se pencha par-dessus la balustrade de bois :

— *Diadia*, cria-t-elle, d'une voix claire. Borkin qui chaussait justement ses étriers, se retourna.

— Oui ?

— Où vas-tu ? Peut-être te rejoindrai-je ?

Un éclair de joie illumina le visage de Borkin.

— Ah ! ce serait merveilleux Svetlana. Je t'attends ! Je serai dans la forêt vers Undoutova ! Peut-être déposerai-je l'ours à tes pieds !

Il lui adressa un salut, hardi comme un jeune homme et piqua des deux. Sa monture se cabra, franchit au galop le grand portail de la *datcha* suivie par les chiens aboyant, tandis que cliquetaient leurs longues chaînes rattachées à la selle.

Svetlana le suivit du regard jusqu'à ce qu'il eût disparu derrière les arbres environnants.

— Un mot seulement, et il est heureux...

Elle remarqua alors Fedja, le domestique qui avait amené le cheval. Il restait planté à l'ombre d'un grand sapin et serrait les poings.

Svetlana se détourna. Combien de haine et de mensonge autour de nous, pensa-t-elle, effrayée. On se croirait parmi les loups... où le faible est mis en pièces par les bien-portants.

* * *

Deux heures plus tard, Svetlana avait rejoint son troupeau.

Celui-ci se trouvait au sud de Judomskoje, à la lisière de la steppe de la faim. Au loin, semblables à des champignons au chapeau pointu, elle apercevait les yourtes des Kirghiz qui descendaient l'été vers les vallées fertiles du fleuve Tchou où l'herbe était encore grasse et non pas brunâtre, grillée par le soleil. Leurs petits chevaux au poil hirsute mouchetaient l'horizon bleu clair.

Kerek, un paysan Kalmouk qui, après dix ans de travaux forcés, avait obtenu la grâce de servir chez Borkin, regarda venir Svetlana avec surprise lorsque, avec le cheval préféré de Borkin, Sotioll (faucon), elle parut, lancée au galop à travers la steppe.

— Le troupeau est rassemblé, annonça-t-il, nous restons dehors une semaine encore, jusqu'à ce que l'herbe soit desséchée. Seulement les ramasseurs de lait, ces gueux, devraient venir plus tôt : les vaches meuglent parce qu'on ne les traite pas régulièrement.

— Je sais, je resterai avec le troupeau. Svetlana sauta de son cheval. Tu peux retourner à cheval à la maison, Kerek !

— Est-ce l'ordre du camarade Borkin ?

— Évidemment, c'est un ordre !

Kerek haussa ses épaules étroites et passa la main sur sa barbe mongole clairsemée. Il préférait la liberté de la steppe au service dans la *datcha*, sous les yeux de Borkin qui, comme au temps des tzars, ne perdait pas son temps en paroles mais régnait par le fouet. Fedja, ce pauvre idiot, avait une fois pour cette raison porté plainte auprès du soviet du village Ilitch Sergueïevitch Konjev, arguant qu'ils étaient des hommes libres, des communistes que l'on ne devait pas rosser. Mais le camarade Konjev avait renvoyé cet imbécile de Fedja avec force gifles.

On était sans défense contre Borkin. Qui, d'ailleurs, ici à la frontière de la Dzoungarie, se serait soucié du sort d'un Fedja, d'un Kerek ?

Il rassembla ses hardes, les attacha sur sa selle, hésita puis étala de nouveau sur l'herbe une grande peau de mouton qu'il avait roulée...

— Il fait froid parfois au cours de la nuit, dit-il, les vents des montagnes sont encore pleins de neige.

— Merci, Kerek.

— Dieu te garde, Svetlana ! Il lui adressa un salut et s'éloigna au galop.

« Dieu, répéta-t-elle à voix basse comme si elle disait un mot étranger. Dieu... » Elle ne l'avait pas entendu nommer depuis près de cinq ans. Borkin ne connaissait aucun dieu.

Elle s'assit dans l'herbe et leva les yeux vers les nuages qui passaient. Puis elle dressa sa tente, fixa la toile sur les côtés au moyen de grosses pierres et de souches d'arbres à cause du vent et plaça également sa lourde selle du côté où soufflait le vent.

À peine avait-elle terminé son installation qu'elle vit un cavalier avancer sur elle. Il était seul... aucun animal ne le suivait : ni chien, ni cheval portant son bagage. Un cavalier solitaire est un objet d'étonnement, dans la steppe... Svetlana sortit de sa tente et considéra celui qui arrivait d'un œil critique.

Il s'arrêta exactement devant Svetlana et abaissa les rênes de sa monture dont le col tendu s'arrondit. C'était un animal superbe, à la robe aux reflets de bronze, aux yeux d'ambre, dont les muscles jouaient sous le cuir souple comme d'épaisses cordes de violoncelle.

— Aurais-tu vu dix agneaux ? lança-t-il à Svetlana du haut de son cheval.

— Non...

— Ils ont pourtant dû passer par ici ! Ils se sont enfuis ! Tu dormais sûrement !

« Ce cheval, pensait Svetlana, ce cheval... »

Du fond de sa mémoire, une image surgissait du brouillard du passé... Un grand homme solide, sur un cheval alezan qui rassemble ses troupeaux pour retourner dans un petit village où chaque maison a son jardin, son puits, ses portes et fenêtres rigoureusement astiquées, et une *stolovaja* dont le mur du fond recèle un Christ aux bras ouverts.

— Pourquoi me regardes-tu ainsi ? s'écria l'inconnu, et il rendit les rênes à son cheval ; celui-ci se cabra, eut un hennissement semblable à un cri de guerre qui traversa Svetlana comme une onde électrique.

— Ce cheval...

Elle leva les yeux vers le cavalier qui la considérait d'un regard attentif, dans lequel elle lut autant de moquerie que de pitié, comme

s'il observait une simple d'esprit. Je connais ce cheval !...

— C'est impossible ! Il a quatre ans ! Il n'est jamais sorti de Undoutova !

— Je le connais...

— Impossible !

Svetlana ferma les yeux. « Novy Vjassna, pensait-elle. C'était le nom du village. Et mon père montait ce cheval... Père... père. ».

Elle releva brusquement la tête ; le mouchoir qu'elle avait noué autour de sa chevelure glissa, libérant ses longues boucles d'or cuivré.

— Il s'appelait *Moj druk* ! Mon père l'appelait toujours ainsi !

Le cavalier sauta de son cheval de bronze et dévisagea intensément la jeune fille. Il avait de rudes cheveux noirs frisés. Debout, sur la steppe, il était plus grand de deux têtes que Svetlana, de carrure puissante :

— Qui es-tu ? demanda-t-il, ce que tu dis est exact, mais je ne t'ai jamais vue à Undoutova !

— Je suis Erna Svetlana Bergner...

— Je m'appelle Boris Horn...

Un sourire de ravissement illumina le visage de Svetlana.

— Bor, dit-elle tout bas, tu es donc Bor de Kraftfeld...

— Et toi Svetla de Neuenaue !

Il saisit sa main et la serra dans la sienne puis, ayant réfléchi un instant, il la reprit et la baisa.

— Que fais-tu, Bor ?

Mais elle lui abandonnait ses mains et, tandis que son regard s'attachait successivement à ses cheveux noirs frisés, à ses yeux sombres, son nez accusé, sa bouche mince : C'est vraiment toi, Bor, reprit-elle très bas, ce n'est pas un rêve, c'est toi !

Il entoura d'un bras ses épaules et se crut revenu à cet instant devant la petite église de la colline, entre Neuenaue et Kraftfeld, lorsqu'ils s'étaient vus pour la première fois et qu'il avait pris Svetlana avec lui sur son cheval.

— Où vis-tu à présent ?

— Près de Judomskoje, dans la *datcha* de Ivan Kasievitch Borkin.

— Est-ce le poète de Staline ?

— Oui.

— Et tes parents ?

— Mon père est disparu, ma mère...

Elle regarda Boris dans les yeux soudain démesurément ouverts, puis secoua la tête. N'en parlons plus, Bor : je veux l'oublier, je ne veux plus jamais en parler...

— Quant à moi, je ne l'oublierai jamais ! Jamais ! Boris s'assit devant la tente. Le cheval à la robe bronzée s'éloigna un peu et enfin se roula dans l'herbe haute : on ne voyait plus que sa tête émerger

parmi les tiges, ses naseaux noirs, veloutés, la tache blonde allongée entre ses yeux dans son poil que le soleil dorait.

— Ils ont empalé mon père sur la fourche à fumier et pourchassé ma mère nue à travers le village. Et puis... c'étaient des Tartares... Il mordit sa lèvre inférieure et leva son regard vers le ciel, je ne l'oublierai jamais, Svetla ! Et toi, ils ne t'ont rien fait ?

— J'étais trop jeune. Elle le regardait assis à ses pieds, et elle remarqua ses chaussures sales, son vêtement poussiéreux : veux-tu un verre de lait caillé, Bor ? Ou bien veux-tu que je te prépare du thé ? J'ai aussi de la viande... un rôti froid. Il y a longtemps que tu es à cheval ?

— Donne-moi du thé, je t'aiderai.

Il se leva d'un bond et se mit à la recherche de quelques morceaux de bois mort. Puis il revint avec une brassée de combustible, alluma un feu et suspendit un chaudron dans son support que Svetlana avait également apporté de la *datcha*. Kerek ne se servait pas de ces ustensiles, se contentant de vivre de lait froid, de viande crue émincée, de pain noir si peu cuit qu'il restait tendre plus d'une semaine, aussi Kerek mangeait-il également la moisissure dont il ne tardait pas à se couvrir. Mais il avait atteint l'âge de soixante-cinq ans sans jamais connaître la maladie.

Boris observait Svetlana qui émiettait dans l'eau bouillante le thé compressé acheté dans un magasin d'État. Puis elle tourna le thé avec une cuiller en bois et releva un pan de sa jupe pour se protéger les mains afin de saisir l'anse du chaudron qu'elle retira du feu. Boris entrevit alors ses genoux, ses mollets dont la peau brunie et lisse luisait. Mais il n'éprouva pas le désir brûlant, sauvage, qui s'emparait de Borkin lorsqu'il frictionnait Svetlana après son bain dans l'étang, il pensa seulement, ébahi, qu'elle était devenue belle.

Jadis, devant la chapelle sur la colline, à la porte de laquelle les soldats de l'armée rouge avaient cloué le pasteur vivant, sa chevelure était ce qu'elle possédait de plus beau. Et le soir même il avait parlé de Svetlana à son père : elle a des cheveux... on dirait du blé mûr ! Le père avait ri en lui répondant : il te faut attendre d'avoir dix ans de plus pour t'en assurer !

Effaré, il s'arracha à ses souvenirs : dix ans... à présent, les paroles de son père lui semblaient prophétiques. Il regarda vers Svetlana occupée à étaler une serviette sur l'herbe qu'elle avait pris soin de piétiner d'abord. Elle y disposa leur repas : viande, pain, un barillet de sel, deux couteaux, du boudin et deux gobelets de grès pour boire le thé. Ses cheveux ont foncé, pensa Boris, ils sont plus dorés que les blés mûrs.

— Viens, c'est prêt, Bor.

— Tu es jolie, Svetla, dit-il à voix basse.

Elle le regarda et eut un rire éclatant : tu dis cela comme si cela te peinait !

— Tu auras beaucoup d'admirateurs !

Elle se rappela Borkin et la nuit passée et secoua la tête : non, personne ! Je vis dans la *datcha* et *Diadia* veille !

— Qui est *Diadia* ?

— Ivan Kasievitch Borkin !

— On dit du mal de lui !

— Ce sont des mensonges ! s'écria-t-elle d'une voix passionnée, sans Borkin je serais peut-être morte de faim : personne ne voulait de moi, on m'a traitée comme une souris malfaisante.

Ils burent le thé et absorbèrent un peu de viande sans parler, mais sans cesser de se regarder. Non pas franchement mais à la dérobée avec des regards glissés, sous leurs fronts penchés, ou lorsqu'ils se servaient du thé ou coupaient de la viande.

Après quelques bouchées Boris se leva. Le cheval alezan secouait la tête en le regardant.

— Il faut que je continue, Svetla, pour retrouver mes moutons autrement le *natchalnik* m'enverra à Alma-Ata en m'accusant de sabotage !

— Ils ne sont sûrement pas passés par ici du moins tant que j'ai été là !

— Je te crois. Il se coiffa de nouveau de son bonnet bleu. Son cheval se releva éclairé en rouge par les rayons du soleil couchant. Svetlana le regardait avec ravissement.

— Comment l'as-tu eu ?

Boris fit un geste, le cheval s'approcha. Je l'ai remarqué à Alma-Ata alors qu'il n'était qu'un poulain : on l'avait déchargé du dernier transport venu d'Allemagne. En ce temps-là il était laid, maigre et avait le poil terne. Personne n'en voulait !

— C'est un enfant de notre *Moj druk* ! Il ne peut pas avoir eu un autre père : je vois encore mon père le montant lorsqu'il arrivait à Novy Vjassna.

Boris caressait l'encolure de son cheval dont les yeux d'ambre le regardaient comme s'il comprenait chacune de leurs paroles.

— Veux-tu que je te le donne, Svetla ?

— Bor !

Elle se jeta à son cou puis, brusquement, elle secoua la tête : il ne t'appartient tout de même pas, il est au sovkhoe, Borkin le ramènerait aussitôt !

— C'est vrai. Boris s'élança en selle et tendit la main à Svetlana. C'est merveilleux que nous nous soyons retrouvés.

— Reviendras-tu ?

— Certainement, Svetla.

— Je resterai une semaine dans la steppe.

— Je reviendrai demain.

— Je t'attendrai.

Il se pencha vers elle et passa la main sur ses cheveux, du même geste qu'il avait eu devant la chapelle, tandis qu'ils étaient étendus sur l'herbe, las de leur course. Svetlana s'empara de sa main et la retint, mais elle crut tenir un buisson ardent entre ses doigts.

— Reviens, Bor ! dit-elle, le souffle court ; puis elle se détourna, repoussa la main de Boris et s'enfuit à l'intérieur de la tente.

— *Heij !* cria Boris, *heij !* Enfonçant ses talons dans les flancs du cheval il disparut dans la steppe.

Svetlana, par une déchirure de la tente, le suivit du regard. Il fonçait droit vers le soleil couchant... vers ce disque de feu environné de nuages violets qui transformaient la steppe en mer de sang et teintait de rubis la coupole de ciel au-dessus du Kazakhstan. Il fonçait vers ce brasier sur son cheval doré, comme un fantôme de Tamerlan, comme un être irréel fait d'or et de clarté, de beauté et d'amour.

Svetlana retint sa respiration, les mains crispées sur la toile de la tente, le regard rivé à Boris jusqu'à ce qu'il eût disparu au loin, comme une goutte d'eau aspirée par l'incendie du ciel.

— Il reviendra, dit-elle tout bas, en repoussant ses longs cheveux qui voilaient son visage, il reviendra, Svetla...

Et elle oublia la promesse faite à Borkin d'aller le retrouver vers le soir, dans la forêt d'Undoutova.

Jusque tard dans la nuit, Borkin attendit Svetlana à la lisière de la forêt, tandis que près de lui reposait le cadavre énorme de l'ours fraîchement abattu, qu'il eût voulu déposer à ses pieds.

* * *

— Tout cela est stupide, camarade, conclut Stephan Tchetvergov, soviet du district d'Alma-Ata. Il était assis en compagnie de Borkin, dans la vaste pièce donnant sur la serre et fumait une excellente *papyrossi* chinoise.

— Songez que depuis la parution de votre dernier ouvrage, deux ans se sont écoulés : le parti veut vous voir produire une nouvelle œuvre ! Toute célébrité se rouille à la longue si elle n'est astiquée à neuf de temps à autre !

— Me procurez-vous le « nettoyant » nécessaire à une telle opération, camarade Tchetvergov ?

— Je suis venu vous trouver uniquement pour vous expliquer que certaines choses ne sont plus à Moscou ce qu'elles étaient deux ans auparavant... Les yeux asiatiques de Tchetvergov clignotèrent, observant Borkin en coin. Celui-ci répondit par une inclination de tête, puis il alluma une pipe bourrée de gros tabac blond, qu'on lui

envoyait de Mongolie.

— Vous êtes extrêmement bienveillant, camarade.

— Vous plaisantez, Ivan Kasievitch !

— Je vous admire, Tchetvergov, de ressembler à ces girouettes plantées au sommet des églises désuètes d'Europe : vous prenez remarquablement le vent !

— Le vent, en Russie, vient toujours de Moscou, répliqua Tchetvergov sournois.

— Seulement, ceux qui le soufflent ne sont plus les mêmes, est-ce ce que vous vouliez dire ?

— Vous dites clairement ce que je n'osais exprimer : vous avez des manières de voir réactionnaires, camarade Borkin !

— Oh ! Borkin posa sa pipe sur la table et considéra Tchetvergov bien en face : d'après vos propos, Staline doit être déjà mort.

— C'est un vieil homme qui sourit lorsqu'une caméra est braquée sur lui et qui est heureux si on le laisse seul. Même les héros se désagrègent ; ils sont comme nous, faits de matière périssable.

Borkin se leva pour s'approcher de la fenêtre et regarda dans la cour de sa *datcha*. Kerek était occupé à tondre quelques moutons. Fedja taillait les rosiers devenus trop exubérants contre l'escalier de l'entrée et Svetlana revenait justement de la forêt, de l'étang. Elle s'était à nouveau baignée. Sa chevelure mouillée entourait son visage étroit comme un châte doré. Borkin sourit, rêveur.

— Au fait, que me voulez-vous, Tchetvergov ? Dois-je redouter l'avenir ? Vous êtes cependant un individu bien trop idiot pour m'inspirer la moindre crainte.

Stephan Tchetvergov serra ses lèvres minces et sur son visage mongol son éternel sourire s'éteignit. Il ressemblait à un singe que l'on a irrité en le menaçant d'un bâton.

— Vous avez offensé Ilitch Sergueïevitch Konjev ! Vous avez forcé de bons citoyens soviétiques et des Komsomols de Judomskoje à faire des excuses à cette Allemande pour ce qu'ils avaient commis dans un élan de patriotisme !

— Un bon communiste se reconnaît-il désormais au plaisir qu'il prend à disperser les troupeaux ?

Tchetvergov bondit et s'appuya des deux mains sur la table.

— Borkin !

— Cette histoire vous est donc restée sur l'estomac ?

— Konjev n'en dort plus !

— Je sais un bon remède contre cela : travailler !

— Vous devriez l'employer pour cette fille allemande !

— Qu'avez-vous contre Svetlana ? Borkin se retourna d'une pièce. Ah ! je t'y prends ! pensa Tchetvergov, c'est donc ça, cher ami : les enfants deviennent des adultes ! Un large sourire déborda de nouveau

sur son visage ; il s'adossa au mur et frotta les uns contre les autres les bouts de ses doigts.

— Le bruit court, camarade, que vous traitez cette Svetlana mieux que vos concitoyens !

— Ce n'est pas un « bruit » !

— Ah !

— Je la considère comme ma fille.

— L'adoption vous a été refusée. Cette fille est née d'un peuple qui a valu des malheurs innombrables à notre petite mère Russie !

— Ne devenez pas lyrique, Tchetvergov, ça vous va mal ! l'interrompit Borkin.

— Vous devez la traiter comme une *katorschnik* ! (détenue)

— Chez moi, je traite chacun selon mon bon plaisir, souvenez-vous-en, Tchetvergov, et si maintenant j'en éprouve le désir, j'appelle mes chiens et vous fais battre un record mondial de course à pied sur long parcours !

— Je vous mets en garde, Borkin...

— Vous êtes venu pour cela : vous parliez de rouille et de mon sang... Vous êtes un salaud, camarade, mais si vous n'en étiez pas un, vous ne seriez pas ce que vous êtes !

— Vous insultez le Parti ! hurla Tchetvergov.

— Personne ne nous entend.

— Si, moi !

— Vous n'êtes rien !

Tchetvergov serra les poings, ses yeux en coulisse luirent de fureur : si Staline meurt, vous pourrez vous procurer une bonne corde !

— Je ne manquerai pas de vous en envoyer une en retour, dit Borkin aimablement.

Le soviet du district se détourna, saisit son bonnet de fourrure et sortit sans prendre congé de son hôte. Lorsque la porte eut claqué derrière lui, le visage de Borkin devint grave. L'assurance qu'il avait affichée devant Tchetvergov disparut comme un manteau mouillé qu'on laisse tomber de ses épaules.

Si Tchetvergov parlait en ces termes, avec une telle assurance, il fallait qu'à Moscou un changement radical se prépare. Staline n'était-il vraiment plus qu'une carcasse vide, dont on se servait encore comme enseigne ? De jeunes hommes dangereux étaient-ils déjà à l'œuvre ?

Borkin s'éloigna de la fenêtre et s'assit à sa table. Il se promit de téléphoner à Moscou bien que sa conversation pût être interceptée à Alma-Ata et enregistrée sur bande magnétique. Si les attelages de chars à bœufs des paysans grinçaient encore dans les rues de cette cité, si des caravanes de chameaux suivaient les voies neuves, si le temps s'était arrêté dans bien des recoins de la ville depuis des siècles

et y restait figé... au siège du Parti on était pourvu des moyens les plus nouveaux pour dominer et surveiller des peuples qui ne connaissaient du communisme que le drapeau rouge, un hymne et une phrase dont la signification fantastique remplaçait pour eux les vieilles légendes de leurs ancêtres : un jour, le monde entier vous appartiendra ! Ils y croyaient et cette foi assurait leur cohésion.

Ce qui surprenait pourtant, c'étaient les récits des soldats rentrés dans leurs foyers qui avaient vu Berlin, ou Dresde, Leipzig, Halle, Magdebourg. En comparaison, les légendes ayant trait à Gengis Khan ou Tamerlan, Koublaï où les grands empereurs mongols, semblaient pâles : un divan dans chaque maison, partout des salles de bains, des postes de radio... Il existait des appareils qui aspiraient la poussière, des maisons où il suffisait de tourner un volant pour chauffer l'hiver toutes les pièces ! Merveilles innombrables...

Borkin bourra une nouvelle pipe.

— J'irai en Perse avec Svetla, pensait-il. J'ai un ami à Ispahan, nous habiterons là-bas : il nous accueillera. Et puis un jour, peut-être, Svetlana verra-t-elle en Borkin autre chose qu'un vieil oncle... Ce seul jour vaudrait la peine d'avoir vécu.

Tchetvergov rencontra Svetlana dans la cour de la *datcha*. Il s'arrêta comme la jeune fille lui barrait le chemin et leva les sourcils minces de ses yeux obliques. Soudain il comprenait Ivan Kasievitch Borkin : il considéra Svetlana, son regard glissa sur ses cheveux, ses yeux d'un bleu clair, son nez fin, ses seins qui pointaient sous le corsage de soie. Un corps nerveux de jeune cavale, songea Tchetvergov, que de beauté on trouve chez ces maudits Allemands !

— Que me veux-tu ? demanda-t-il d'une voix qu'il s'efforça de rendre aimable, tout en caressant de la main droite sa courte barbe mongole.

— Je voulais vous parler, camarade Tchetvergov.

— De quoi s'agit-il ?

— Je voudrais m'en aller de Judomskoje !

Tchetvergov siffla entre les dents : tiens, tiens, ma colombe, pensait-il, ce bon Borkin, ce cher *Diadia* ! Ne l'avais-je pas deviné ?

Il la saisit par le bras et l'entraîna dans un coin de la cour à l'endroit où habituellement se trouvaient les moissonneuses, là où Borkin ne pouvait les voir de sa fenêtre.

Ça ne marchera pas, dit Tchetvergov, l'ordre venu de Moscou...

Svetlana fit une inclination de tête, écarta de son front les mèches mouillées et regarda vers la *datcha*. Elle avait peur de deviner sous la véranda Borkin qui la verrait en conversation avec le soviet de Alma-Ata.

— Je voudrais aller en ville. N'y aurait-il pas un moyen d'y parvenir, camarade ? Je sais tout faire et même je pourrais travailler

dans une fabrique.

— Seuls les individus libres travaillent dans les fabriques.

Svetlana tourna la tête vivement : ne suis-je pas libre ?

— Tu n'es qu'une demi-citoyenne de l'Union Soviétique et, précisément, ce sont les êtres comme toi, que le Parti déteste le plus ! Tu es Allemande !

— Je suis née en Russie.

— Née ! C'est un incident biologique ! Si une vache vèle dans l'écurie des chevaux, elle ne met pas pour autant un poulain au monde !

— Ma mère n'était pas une vache ! lança Svetlana hardiment.

Tchetvergov eut un geste apaisant. Nous n'allons pas nous disputer à ce sujet. Il considéra les hanches de la jeune fille et fit claquer sa langue. Je ne puis faire pour toi qu'une chose, ma colombe, si tu as une raison valable de t'en aller d'ici.

— Une raison ?

— Une raison sérieuse. Le soviet du district considérerait le ciel. Si par exemple Borkin se conduit de manière inconvenante à ton égard, en ce cas tu pourrais porter plainte et t'en aller.

Svetlana secoua la tête. Comment porterais-je plainte contre *Diadia* !

— S'il s'attaque à toi ?

— Il n'en est rien.

— Il le fera.

De nouveau Svetlana tourna la tête d'un mouvement vif et regarda droit dans les avides petits yeux mongols de son interlocuteur. Un dégoût sourdait en elle, mais elle s'efforça de soutenir leurs regards, tout en luttant contre un violent désir de se sauver en courant.

— Si vous en êtes sûr, camarade, pourquoi ne m'emmenez-vous pas à Alma-Ata ?

— Parce qu'aucune plainte n'a encore été déposée.

« Nous sommes un État où prévaut le droit régulier, mon oiseau ! Nous mettons en marche la machine judiciaire seulement s'il y a sur notre bureau une lettre dans laquelle il est dit : Ivan Kasievitch Borkin est un porc, il a essayé de me déshonorer, Erna Svetlana Bergner. Si tu nous écrivais en ces termes, ma petite rose, Borkin, en l'espace de six heures ne sera plus ton *Diadia* et toi on t'enverrait à Alma-Ata ! » Tchetvergov se pencha vers elle : son haleine qui puait l'ail et le tabac passa comme une nuée brûlante sur le visage de Svetlana, l'emplissant d'écœurement. Je veillerai à ce que tu sois heureuse, je te promets de m'en occuper moi-même !

Tchetvergov releva la tête : « Sacrée mioche, pensa-t-il revenu à la réalité. » Réfléchis, reprit-il, ça m'est égal que tu deviennes une putain

à Alma-Ata ou que tu sois violée ici, chez Borkin. Que m'importe ?

Il se détourna et rejoignit sa voiture arrêtée devant le portail, sur la route de Judomskoje. Sous la véranda parut la haute silhouette de Borkin.

— Svetlana ! appela-t-il, où es-tu, Svetlana ?

Avec un large sourire, Tchetvergov se retourna en indiquant du geste le coin de la cour où se trouvait Svetlana.

— Ta colombe vient tout de suite, camarade, lança-t-il à travers la cour d'une voix haineuse, ne va pas la casser avec tes grosses pattes !

Borkin parut sur le seuil. Fedja ! cria-t-il, lâche les chiens, Fedja, idiot, lâche les chiens !

En riant, Tchetvergov monta dans sa voiture et partit. Lorsque Fedja lâcha les chiens, il était assez éloigné de la *datcha* pour qu'il leur fût impossible de le rejoindre. Aussi s'arrêtèrent-ils langues pendantes hors des gueules, hurlants, farouches, les quatre pattes plantées dans la poussière de la route, tout en le suivant du regard de leurs yeux injectés de sang.

De belle humeur, Tchetvergov s'en retourna à Judomskoje afin de conférer de la situation avec Ilitch Sergueïevitch Konjev. Il avait semé le *soupçon*, sachant qu'il est le pire ennemi de la paix.

* * *

Toute la nuit Borkin pensa à Svetlana. Il s'était assis dans son cabinet de travail qui prenait le jour par une grande baie et il réfléchissait, fumait, buvait du thé. Il chassa Sussja restée seule levée de toute la valetaille qui s'occupait à préparer son thé, avec l'espoir de terminer cette nuit aussi dans le lit de Borkin.

Il n'avait pu apprendre par Svetlana le sujet de sa conversation avec Tchetvergov. Pourtant, il savait qu'elle lui avait parlé par Kerek, qui l'avait observée et que Borkin avait appelé le soir même le fouet à la main :

— Tu as entendu ce qu'elle lui a dit, hurla-t-il, et tu ne veux pas la trahir ! Vous êtes tous amoureux de Svetlana, bande de lousps lubriques ! Allons, dis-moi ! Elle a parlé à ce chien mongol !

— Oui, camarade Borkin, mais je n'ai pas pu comprendre...

— Tu n'as pas voulu !

— Ils parlaient à voix basse ; j'ai seulement vu le camarade commissaire la caresser...

— Comment ? brailla Borkin. La pensée que Tchetvergov avait touché Svetlana équivalait pour lui à la mutilation d'un membre. Il sentit ses mains frémir du désir de tuer tandis que sa fureur confinait à la folie, abolissant tout le reste... prudence, raison, sécurité.

Il jeta Kerek hors de son bureau et fit venir Fedja qu'il envoya à Judomskoje sur le cheval le plus rapide. Au bout d'une heure à peine,

Fedja couvert de poussière revenait au galop à la *datcha*. La nouvelle qu'il rapportait pétrifia Borkin.

Stephan Tchetvergov restait, contrairement à tous les plans établis, deux jours encore à Judomskoje. Il ne donnait aucune raison justifiant cette prolongation de séjour... Il surprit Konjev, sa présence insuffla au village une vie inusitée. On projeta même pour le surlendemain une soirée culturelle à la *stolovaja*, avec discours du camarade Konjev ayant pour sujet « l'administration étatique améliorée dans le cadre du plan de sept ans conçu par le camarade Staline ».

Borkin se persuada que cela n'était qu'un prétexte pour rencontrer Svetlana... dans la steppe, tandis qu'elle garderait le troupeau et vivrait sous la tente. Un feu dévorant courut dans le sein de Borkin. Il n'en dit mot, cependant, à Svetlana le soir, au dîner, tandis qu'elle se trouvait assise en face de lui, revêtue d'un étroit fourreau de soie envoyé d'Astrakan par les soins de Borkin. Ils mangeaient en silence, n'échangeant que les paroles nécessaires : encore du thé ? du beurre ? Non merci, *Diadia*. Bonne nuit Svetlana.

Le baiser du « bonsoir » brûla sa joue comme une éclaboussure de soufre. Puis la nuit vint, cette terrible nuit d'insomnie que Borkin passa à se ronger, sans arriver à deviner ce que Svetlana avait pu demander à Tchetvergov.

À l'aube, Svetlana s'en fut à cheval rejoindre le troupeau. Borkin l'observait derrière ses rideaux, tandis qu'elle serrait la main de Fedja : je reviens dans quatre jours ! l'entendit-il crier au domestique.

Quatre jours ! Elle voulait séjourner dans la steppe ! À cause de ce chien asiatique ? Borkin serra les poings et, pris de désespoir en même temps que d'une rage irraisonnée, les abattit sur la table. Sussja, qui entrait justement portant le thé matinal, se sauva dès qu'elle vit ses yeux.

Une demi-heure plus tard Borkin partait à cheval ; il emportait son fusil, un poignard et deux pistolets. Il avait attaché derrière sa selle une petite bêche.

On ne trouverait jamais l'arme qui aurait tué Tchetvergov et on ne le trouverait pas non plus lui-même... Il faudrait pour cela retourner toute la steppe de la faim et les forêts entre Judomskoje et Undoutova.

Il arrêta son cheval qu'il laissa non loin du troupeau, passa la bêche dans sa ceinture, prit son fusil, les deux pistolets et s'en fut à pied à travers l'herbe haute. Lorsqu'il aperçut au loin la tente de Svetlana il se blottit dans la verdure et rampa sur les mains et les genoux puis, comme une bête de proie, il se tapit et observa Svetlana assise devant sa tente qui brodait une blouse de laine. Elle brodait un motif fait d'une quantité de petits cœurs rouges qui entoureraient son cou mince et brun.

Borkin se mordit la lèvre inférieure et gémit tout bas, mais il resta couché, possédé par le désir de tuer ce qui s'approcherait de Svetlana.

Il était en attente depuis plus d'une heure lorsque, au loin, surgit un cavalier qui se rapprocha. Borkin fit glisser le canon de son arme sous son aisselle : Tchetvergov, pensa-t-il embrasé de rage, voici sa dernière chevauchée ! Il viserait en plein cette souriante face lunaire pour en faire gicler les yeux. Quant à ce qui arriverait à Svetlana, il l'ignorait encore.

Le cavalier se rapprochait, il montait bien, presque trop bien pour un homme tel que Tchetvergov. Borkin leva la tête, lentement il ôta le cran de sûreté et mit le doigt sur la détente.

Puis, lentement, il visa la tête et attendit que Tchetvergov eût sauté de sa monture. Mais à l'instant où il allait tirer, le cavalier se détourna et Borkin retira brusquement son doigt.

Ce n'était pas le faciès mongol de Tchetvergov ; pétrifié, Borkin fixait âprement le visage de Boris, puis il fut pris d'un tremblement et, déposant son arme auprès de lui il se laissa aller dans l'herbe.

Lorsqu'il leva de nouveau les yeux vers Svetlana, Boris l'étreignait et l'embrassait.

Ivan Kasievitch Borkin soupira. Mais ce n'était pas un soupir de tristesse, plutôt un gémissement. Cependant, il éprouvait un froid intense malgré le soleil de midi, comme s'il reposait sur un sol gelé au lieu de la chaude herbe de la steppe et que, peu à peu, il se muait lui-même en bloc de glace.

Mais il ne leva plus son arme pour tirer ainsi qu'il l'eût fait s'il avait eu Tchetvergov en face de lui. Il se recroquevilla dans les hautes herbes et observa l'homme qui osait embrasser sa Svetlana.

Borkin savait qu'il le tuerait, aussi certainement qu'il savait que le fleuve Tchou traverse la steppe de la faim. Mais pas tout de suite... non, pas si simplement. Il voulait boire jusqu'à la lie le calice... voir Svetlana dans les bras de ce garçon... et ce serait dans la torture de son cœur, dans l'effondrement du paradis qu'il s'était promis, qu'il trouverait la cruauté nécessaire pour donner la mort à cet homme là-bas, une mort digne de la filouterie qu'il accomplissait à son égard.

Il mourrait lentement. Très lentement. Qu'est-ce que la blessure d'une balle d'arme à feu en regard du tourment éprouvé par Borkin ? Une détonation sèche, un petit nuage de poudre, peut-être encore un cri, deux bras qui se lèvent convulsivement, pourquoi donc lèvent-ils tous ainsi les bras lorsqu'ils sont touchés ? pensa Borkin, tout cela est si simple, si rapide, si perfectionné, que cela ne vaut pas la peine de songer à une mort si confortable. Non, non, quiconque connaît la Russie, sait aussi quelles morts raffinées, torturantes, ce pays sait infliger.

Il y a des loups dans la taïga... des ours dans les gorges de l'Ala-

Taus... la faim et la soif qui rendent fou dans les déserts de Mouïoum-Koum aux confins du Kirghizstan.

Borkin souriait couché dans l'herbe, d'un sourire cruel qui lui tordait le visage. Il était ivre de vengeance.

Mais il trembla de nouveau et se sentit glacé, en voyant Boris entourer d'un bras les épaules de Svetlana et l'embrasser encore.

* * *

— J'ai tout le temps pensé au cheval, Bor.

Svetlana était étendue dans l'herbe, les bras croisés sous la nuque. Le cheval alezan broutait l'herbe tout près de sa tête. Elle contemplait le ciel bleu et les nuées voyageuses et sourit lorsque le visage de Boris vint s'interposer entre son regard et le ciel bleu.

— Seulement au cheval, Svetla ?

— Seulement.

— Que tu mens mal ! Il se pencha davantage et effleura du doigt le bout de son nez. Ça se voit, il faut être né pour le mensonge !

— Et à quoi as-tu pensé ?

— Aux moutons disparus.

Svetlana se redressa : toi on ne voit pas que tu mens, tu es donc un menteur de naissance !

Ils rirent ensemble comme de joyeux enfants. Tout était bien différent entre eux que ne sont les choses entre deux jeunes gens qui découvrent le premier amour. Ils ne se regardaient pas avec ravissement, ni ne philosophaient et ne parlaient ni d'amour, de désir ou de bonheur. Ils restaient étendus sur le dos, regardaient le ciel et se taisaient longuement. La main gauche de la jeune fille reposait dans la main droite du garçon. Ils écoutaient le cheval s'ébrouer doucement, les meuglements des bestiaux, le bêlement des moutons, puis la montée jubilante des alouettes et le coup d'aile du busard venu de la forêt proche qui passait au-dessus de la steppe en quête de quelque souris.

Non loin d'eux, Borkin, tapi dans l'herbe, se consumait dans les tourments de la jalousie. Chacun de leurs rires était comme un coup de poing à son adresse, chaque parole qu'il saisissait à demi ou pas du tout le blessait comme un coup de poignard au cœur.

— Quels sont tes projets ? demanda Svetlana en tournant la tête vers Boris.

— Mes projets ? Aucun.

— Mais chacun a ses projets, il le faut !

— À quoi bon ?

— Pour mener sa vie à bien.

— Notre vie est tracée d'avance... Elle s'écoule comme un train qui glisse sur ses rails et nous, embarqués dans ce train, nous

regardons passer le paysage... Nous attendons un jour, une station où l'on nous dira : descendez, c'est la fin ! Les rails ce sont d'autres que nous qui les posent ainsi que les aiguillages, même la rapidité du train est décidée par d'autres. Nous n'avons que le droit de nous laisser emporter. Alors, à quoi bon des projets, Svetla ?

— Tu veux donc rester éternellement à Undoutova ?

Boris répondit par une inclination de tête, puis il se redressa et s'assit :

— Si Moscou l'ordonne...

— Je voudrais m'en aller d'ici ! dit-elle avec une telle détermination, tant de dureté que Boris étonné abaissa son regard vers elle. Je voudrais aller en ville.

Il secoua la tête en réponse : n'oublie pas, ajouta-t-il, que nous sommes de la vermine : des Allemands ! Des Allemands au cœur de la Russie, sur la limite de la Dzoungarie. Plus privés de droits que les plus déshérités, plus méprisés que des réprouvés. Sais-tu ce que Sirkov m'a dit hier : tu es un être humain parce que tu en as l'aspect, mais pour moi et pour nous Russes et Bolcheviks, tu es une punaise que nous nourrissons afin d'avoir plus tard le plaisir en t'écrasant entre le pouce et l'index de voir gicler beaucoup de ton sang...

Svetlana frissonna, les épaules contractées.

— Qui est Sirkov ?

— Le soviet du village d'Undoutova.

Elle s'assit et chercha sa main : quelquefois j'ai peur de cette vie, Bor et je pense que tout cela n'a aucun sens.

— C'est juste, cela n'en a pas, Svetla.

— Et pourtant, nous vivons.

— En Russie, des millions d'êtres vivent sans savoir pourquoi. Ils naissent, ils meurent plus tôt ou plus tard, patiemment ou de mort violente et aucun d'eux ne sait dans quel but ils furent en ce monde.

Boris Horn se releva, son cheval se rapprocha et frotta ses naseaux sombres contre sa veste de cuir. Lorsque Père et Mère vivaient encore...

— N'en parlons pas, Bor ! Svetlana tendit ses deux mains suppliantes. Ne parlons plus d'autrefois !

— La vie avait encore un sens, Svetla.

— En es-tu si sûr ?

— Père disait : à présent, je sais que je travaille et pourquoi. Un homme ne saurait dire mieux !

— Et qu'en reste-t-il ?

Le regard de Boris errait sur la steppe. Il se taisait, mais sa mâchoire inférieure dessinait un trait accusé et il avait l'air hardi, sauvage, indomptable... beau, pensait Svetlana.

— Rien ! dit-il au bout d'un moment, rien !

— Si !

— Quoi donc ? Il se retourna vivement.

— Un cheval à la robe dorée, Boris et Svetlana... Cela devrait suffire pour faire une vie.

Il entoura d'un bras ses épaules. Un reflet de sa joie intérieure passa sur son visage.

« Qu'elle est sage pour ses quinze ans, pensa-t-il. Elle est bien plus mûre que moi... est-ce parce qu'elle a tout vu de la vie ? Plus que d'autres êtres dans toute une longue existence ? »

— Cela suffit, certes, dit-il. Un cheval, deux êtres humains... en fait, on devrait croire à l'avenir.

— Crois-y, Bor.

— C'est croire au sein de la nuit.

— Toute foi est une lutte contre la nuit.

— Et à quoi croire ?

— À nous ! Cela n'en vaut-il pas la peine ? À nous, Bor ! À notre amour !

Elle se tut, effarée d'avoir parlé ainsi et s'éloigna un peu de lui mais il la retint et l'attira d'une main ferme. Ils se regardaient avec de grands yeux rayonnants :

— Tu as dit *amour*, Svetla, murmura-t-il.

Elle fit un signe léger. Oui, Bor.

— Sais-tu ce que c'est ?

— Non. Elle souriait presque désespérée. Le sais-tu, Bor ?

— Non, mais ce doit être ce que nous éprouvons maintenant, tous deux...

— Alors c'est merveilleux, unique, Bor. Cela vaut donc la peine de vivre.

— Ou de mourir.

Elle secoua la tête : nous vivrons, Bor !

— Si cela nous est permis.

— Nous nous le permettrons, Bor ! La voix de Svetlana devint claire, passionnée. Nous nous le permettrons, simplement ! Elle se jeta contre sa poitrine et l'étreignit comme si elle se noyait dans les flots de sa passion. Nous nous emparerons de l'avenir, même si nous devons le voler comme un renard, ou l'arracher à belles dents comme un loup s'empare de sa proie. Mais nous l'aurons ! Nous l'aurons, Bor !

Ce fut à cet instant même que, pleurant de rage, Ivan Kasievitch Borkin résolut de livrer Boris Horn aux chiens furieux de sa *datcha*.

* * *

Serge Sirkov à Undoutova n'en crut pas ses yeux, lorsque Borkin, ayant pénétré dans sa maison, déposa sans un mot devant lui, sur la table sale, un billet de mille roubles.

— Qu'est-ce que cela veut dire, petit frère ? demanda-t-il niaisement en examinant le billet comme s'il se trouvait exposé dans la vitrine d'un musée.

— L'argent t'intéresse-t-il, Sirkov ? La voix de Borkin était rauque et pénétrante. Sirkov haussa ses étroites épaules dans sa veste de laine rapiécée.

— Pour en avoir autant, il me faut travailler longtemps, camarade.

— Tu peux le gagner du jour au lendemain.

Serge Sirkov loucha vers le billet, puis vers Ivan Kasievitch Borkin. « Voilà qui n'est pas clair, conclut-il, non sans raison. Ce bon Ivan ne sème pas sans intention à la ronde l'argent que lui ont valu ses hymnes à la gloire du petit père Staline, surtout en l'occurrence, alors que le camarade Khrouchtchev et le camarade Malenkov attendent avec vigilance, au fond du tableau, le dernier soupir de Staline. »

— Qu'est-ce que cela signifie, Ivan Kasievitch ? demanda-t-il d'un air détaché.

— Je désire que tu me rendes un service... un service d'ami, en quelque sorte... Au mot *ami* Borkin fit la grimace, à croire qu'il avait mordu dans un fruit amer.

— Ici, à Undoutova ? N'habitez-vous pas dans le district de Konjev, camarade Borkin ?

— Ilitch Sergueïevitch est un animal !

Un sourire large comme la Volga illumina le visage de Sirkov.

— C'est la vérité même, camarade : comment ça peut devenir soviétique d'un village, on se le demande, pauvre Judomskoje !

Il leva les yeux vers le vieux plafond à poutrelles de son repaire et considéra les toiles d'araignées qui pendaient encore dans les coins, vestiges du dernier hivernage de leurs habitantes. Mais cela ne le détourna pas de la poursuite prudente de son interrogatoire.

— Konjev a refusé ces mille roubles ?

— Il n'en sait absolument rien, personne n'en sait quoi que ce soit... hormis toi et moi.

— Ça suffit d'ailleurs, camarade. Sirkov sourit encore. Auriez-vous l'intention d'acheter un porc au marché noir ?

— Pour mille roubles ? Il me semble que tu te montres aussi animal que Konjev ! Borkin s'assit sur le banc de bois du grand poêle d'argile. Il n'était nullement gêné par le fait que, sur le dessus du poêle, le père de Sirkov était couché, ainsi que sa femme. Ils avaient ouvert une trappe à fumée ménagée dans le plafond et se sentaient à l'aise dans le courant d'air qui en émanait. La journée avait été chaude, Sirkov avait rossé sa femme Vanda, parce qu'elle avait négligé de traire complètement une vache, le grand-père avait de nouveau craché le sang... c'était une des croix de la famille Sirkov. Ainsi, il

faisait bon se reposer le soir en se souvenant qu'on était un être humain.

— Je veux faire saigner un porc ! dit Borkin d'une voix enrouée.

— Ça revient au même, camarade.

— Tu connais un garçon qui monte un cheval alezan doré ? Il doit habiter Undoutova, je l'ai suivi ; il a mis pied à terre devant le sovkhoze.

— Un cheval alezan ? Sirkov se gratta le crâne, c'était peut-être Boris.

— Quel âge ?

— Dix-neuf ans.

— Ce doit être lui ! Borkin s'élança du banc où il était assis et fouetta ses bottes de sa cravache de cheval ; c'est lui, Sirkov !

— Qui, camarade ?

— Le porc !

Sirkov ouvrit tout grand sa bouche édentée encore garnie de quelques chicots pourris. Ça n'était pas un beau spectacle.

— Boris Horn est allemand, dit-il au bout d'un moment.

— Ah ! Borkin se rassit sur le banc du poêle.

« Un Allemand, pensa-t-il, voyez-vous ça ! Les souris ne s'accouplent qu'entre elles ! Certainement, ils se connaissaient déjà autrefois alors qu'ils vivaient dans le Warthegau en tant que paysans installés pour les besoins de la propagande de Hitler. En ce temps-là, c'étaient des enfants mais voilà qu'ils se regardent avec d'autres sentiments que jadis. »

Il lui serait facile de tuer Boris. Il n'avait qu'à le guetter et nul n'en saurait rien. Mais sur le chemin du retour, alors qu'il avait suivi Boris, à cheval, d'autres idées lui étaient venues, non pas qu'il fût lâche ou redoutât de commettre un meurtre. Qui donc dans la vaste Russie irait se préoccuper de la disparition d'un être isolé, surtout si c'était un Allemand ? On le signalerait comme *disparu* à Alma-Ata et Tchetvergov, ce chien, transmettrait cette déclaration : « Boris Horn porté disparu ». Et au bout d'un mois personne ne penserait plus à lui... sauf Svetlana !

C'était la pierre d'achoppement des projets meurtriers de Borkin : Svetlana n'oublierait pas Boris ! Et si jamais elle découvrait celui qui l'avait supprimé, elle ne craindrait pas de livrer à la N.K.V.D. l'homme qu'elle appelait aujourd'hui encore *Diadia*.

Ce serait tout autre chose si Boris Horn disparaissait légalement. Si Moscou, ou le soviet du district venaient l'arrêter, s'il était englouti par l'immense Sibérie, la taïga, la toundra, les galeries des mines de plomb où il périrait et serait enterré dans un coin et s'y dessécherais au cours des siècles, sous forme de momie.

— Ce Boris est un réactionnaire, dit Borkin à haute voix. Serge

Sirkov sursauta.

— Impossible, camarade !

— Si, je le dis !

— Il n'a aucun moyen d'être réactionnaire. Il est employé dans le sovkhosze comme gardien de bestiaux et il travaille bien.

Borkin considéra le soviet villageois avec mépris. Tu es tout de même un triple idiot, Serge Sirkov ! Il faudra que je fasse un rapport te concernant !

« Faire un rapport » cela signifie en Russie porter plainte, autant dire presque un arrêt de mort. Avant que l'on enquête et qu'on en vienne à la conclusion que la dénonciation n'était pas fondée, on se trouve couché dans une fosse commune, où encore on casse des pierres en vue de la construction du canal de la mer glaciale. Serge Sirkov s'assit lourdement sur son tabouret boiteux.

— S'il en est ainsi, camarade Borkin... Il haussa les épaules. Si vous avez des preuves...

— Les preuves, vous les trouverez !

— Moi ? Sirkov écarquilla les yeux, son visage de paysan trahissait une perplexité sans bornes. Mais le fait que Borkin se mettait brusquement à le vouvoyer le terrifiait plus encore.

— Ce Boris a partie liée avec les autres Allemands, ils préparent une contre-révolution ! Ils veulent saper l'organisation rurale !

Sirkov sourit faiblement. Voyons, camarade, ce sont des bêtises : que ferait une poignée d'Allemands ? Ils vivent de ce qu'ils sèment et récoltent et sont satisfaits du moment qu'on les laisse en paix.

Borkin bondit et fouetta la table de sa cravache... Sirkov eut un sursaut en arrière... sur le poêle d'argile le grand-père se mit à tousser.

— Qu'on le croie ou non... peu importe. Il suffit que tu dénonces Boris Horn. Il toucha le billet de mille roubles de l'extrémité de sa cravache. C'est pour toi si Boris disparaît !

Sirkov considérait le billet. Le monde est mauvais, pensait-il, pourquoi faut-il que je sois le seul honnête homme ? Ça n'en vaut pas la peine et on n'est guère récompensé. »

— Il faut qu'il disparaisse ?

— Oui.

— Pour toujours ?

— Si possible.

— Mais si l'accusation est fausse...

— Mais elle ne l'est pas ! On croit tout de même davantage le témoignage du soviet d'un village qu'un sale Allemand !

— Et pourquoi doit-il s'en aller, petit frère ?

— Parce que je veux t'offrir mille roubles, idiot !

Sirkov fit une inclination de tête. Voilà qui est clair camarade, et

même convaincant ! Il considéra Borkin avec un sourire malin. Je pense que vous êtes poussé par une haine impitoyable de l'Allemand ? Vous agissez par patriotisme, vous êtes un communiste exemplaire.

— Mon nom ne sera pas prononcé, déclara Borkin durement. Le village de Undoutova expulsera ce Boris Horn. Dans quel but avez-vous fréquenté les écoles d'orateurs du parti et les cours de propagande, Sirkov ?

Serge Sirkov hochait la tête. « Tout le village, ruminait-il, ô anges de Kazan, si l'on savait à Alma-Ata et même à Moscou, ce que pense tout le village ! » Il frissonna à cette idée.

— Je vous propose, camarade Borkin, d'envoyer ce Boris porter une lettre au camarade Tchetvergov. Je dirai au garçon : mon bon Boris, va-t'en à cheval jusqu'à Alma-Ata et porte cette lettre au commissaire du district ; on ne peut pas l'envoyer par la poste, et puis tu la remettras en main propre ! Mais dans la lettre il y aura : coffrez ce coquin, c'est un *trotskiste*, il injurie Staline ! Il soulève les Allemands ! Sirkov se frottait les mains. Comme le camarade Tchetvergov va se réjouir ! N'est-ce pas là une bonne idée, camarade ?

— Très bonne, Serge Sirkov. Borkin glissa sa cravache sous son bras. Lorsque Boris sera à Alma-Ata, tu viendras me voir et nous boirons une bonne bouteille !

— Ce sera un honneur pour moi, camarade Borkin !

— Envoie-le dès demain.

— Dès demain, camarade !

Borkin quitta la cabane à grands pas. Sirkov le suivit du regard et le vit se mettre en selle, puis s'en aller au galop dans le crépuscule en direction de la forêt.

— Dès demain, répéta Borkin à voix basse en fermant la porte. Qu'il est difficile d'être un bon communiste !

* * *

Arrivé à la *datcha*, Borkin appela aussitôt Sussja et Fedja :

— Enveloppez un rôti, du vin, des gâteaux, du saucisson, de la vodka, du chocolat, que vous mettrez dans un panier, tas de fainéants, leur cria-t-il, et portez-le jusqu'à mon cheval, mais vite, vite !

Fedja sortit de la pièce en courant, mais Ivan Kasievitch Borkin considérait avec étonnement Sussja qui restait plantée devant lui, les yeux étincelants.

— *Davai !* brailla-t-il.

— Où veux-tu aller, Ivan Kasievitch ?

— Tu m'emmerdes !

— Tu veux aller trouver Svetlana ! Tu veux faire la noce avec elle dans la steppe !

— En quoi cela te regarde-t-il ?

— Tu veux l'enivrer...

— Sors d'ici !...

— Tu veux l'enivrer comme moi, lorsque je suis arrivée la première fois chez toi. J'avais quinze ans, l'âge de Svetlana et tu m'as enivrée avec de la vodka tout en me faisant manger des gâteaux, de la viande froide, en me disant des mots, en m'offrant des bijoux précieux dont je n'avais pas la moindre idée dans la cabane de mes parents ! Et le matin venu, tu m'as sortie de ton lit avec une rossée, pour me rejeter dans ce même lit la nuit suivante... ainsi pendant quatre ans... à présent, c'est le tour de Svetlana...

Les veines qui se dessinaient sur les tempes de Borkin se mirent à enfler. Il serra les poings et marcha vers Sussja :

— Dehors !

Sussja avançait la tête, hostile, acharnée, sa forte poitrine se bombait comme un bouclier. Elle ferma les yeux... Son visage violent, un peu tartare, frémit :

— Frappe ! dit-elle d'une voix enrouée, frappe, je suis habituée à tes coups et, la nuit, tu te glisses jusqu'à moi, pour baiser les bleus qui marquent mon corps ! Tu es un animal lubrique...

Le poing de Borkin s'abattit sur son visage ; il l'atteignit entre les yeux. Sans un cri Sussja s'effondra sur le plancher et y resta étendue.

Borkin se mordit la lèvre inférieure. Si les os de son crâne sont aussi durs que sa chair est blanche, alors elle est encore en vie, pensa-t-il. Je n'ai vraiment pas du tout besoin d'un mort dans ma maison. Il s'agenouilla près de Sussja et approcha son oreille de sa bouche crispée. Faiblement, comme si elle sifflait entre ses dents, il sentit, imperceptible, le rythme de sa respiration. Il passa une main dans l'échancrure de son corsage et la posa sur le sein gauche.

Le cœur battait.

Satisfait, Borkin se releva et sortit de la pièce, abandonnant Sussja sur le plancher : elle reprendrait bientôt ses sens ; un crâne tartare est plus dur qu'un bloc de granit.

Dans la cour, il rencontra Fedja qui était occupé à attacher derrière sa selle un panier rempli de friandises délicieuses. Les yeux du domestique prisonnier étaient pleins de haine, mais aussi pleins de détresse et d'une terreur canine.

— Vous passerez la nuit dehors ? demanda-t-il. Borkin se mit en selle. Cette fois il montait un cheval noir, son cheval gris pommelé restait à l'écurie, haletant, couvert de sueur, un valet d'écurie le bouchonnait avec de la paille. Il était épuisé par sa course entre la steppe et Undoutova, suivie du retour à la *datcha*.

— Peut-être, répondit Borkin, et il se retourna pour regarder derrière lui le panier soigneusement recouvert :

— Rien oublié, Fedja ?

— Non. Il y a même une chaîne de cou en argent !

Le visage de Borkin se figea : tu en sais trop, Fedja, aussi conviendrait-il qu'on t'expédie en Sibérie !

— J'y ai déjà été, camarade Borkin.

— Malheureusement, tu en es revenu.

— Malheureusement. Fedja leva les deux mains : on appelle la Sibérie le pays des oubliés, pourtant on y vit parfois mieux que dans les régions habitées par ceux qui se vantent de tout savoir.

Borkin piqua des deux. Son cheval se cabra, hennit de douleur, puis fonça au grand galop, comme un démon, dans la nuit.

Les chiens, dans le chenil, le poursuivirent de leurs hurlements.

* * *

Près de la tente, le chaudron plein d'eau bouillante était suspendu au-dessus du feu et Svetlana se trouvait assise sur un tapis de paille de maïs tressée lorsque Ivan Kasievitich Borkin, semblable à un cavalier fantôme, surgit de l'obscurité et galopa en droite ligne vers le petit camp.

— *Diadia !* s'écria Svetlana lorsqu'il sauta de son cheval. Elle courut à lui et se jeta dans ses bras. Tu viens ici en pleine nuit ? Serait-il arrivé quelque chose à la *datcha* ?

— Que veux-tu qui soit arrivé, *moj lubimez* ?

Il mit un bras autour de ses épaules et aspira le parfum de ses longs cheveux : « On dirait du foin frais, des pétales de roses séchés, pensa-t-il, lyrique. C'est une odeur qui surpasse les meilleurs parfums de Paris ! C'est l'odeur de Svetlana. »

— Je venais voir si tu n'as besoin de rien, Fedja n'est pas digne de confiance, il se fait vieux et rétif comme un âne !

— Peut-être l'a-t-on trop battu ?

Borkin rit, s'approcha du feu et se pencha au-dessus du chaudron : du thé ? demanda-t-il.

— Oui.

Il envoya un coup de pied dans le chaudron, l'eau bouillante se répandit en chuintant sur les pierres amoncelées qui protégeaient le feu du vent de la steppe. Svetlana voulut parler mais Borkin lança un sifflement aigu et bref. Le cheval s'approcha d'eux d'un pas nonchalant.

— J'ai apporté mieux, *moj kasulaj* (mon faon).

Il détacha le panier à provisions de sa selle et le déposa devant le feu : du rôti froid, du vin de Crimée, saucisson, sucreries. Il ne faut pas que tu vives comme Kerek, qui se grille des escargots au bout d'une baguette !

— Je n'ai pas faim, répondit Svetlana.

Elle regardait Borkin vider le panier et en disposer le contenu

devant elle. Lorsqu'il atteignit la chaîne d'argent, tout au fond du panier, il hésita mais la saisit tout de même et la glissa dans sa paume.

— Je t'ai encore apporté quelque chose : ferme les yeux !

— *Diadia...*

— As-tu peur ?

Elle secoua la tête : oui, faillit-elle crier, oui, j'ai peur. Tu n'es plus le même, tu n'es plus Ivan Kasievitch Borkin qui me prenait sur ses genoux pour me faire manger comme une mère ma bouillie d'orge et de miel lorsque je refusais de me nourrir.

Il passa derrière Svetlana, ouvrit le fermoir de la chaîne et mit celle-ci autour de son cou nacré. Lorsqu'elle sentit sur sa peau le froid du métal, elle frissonna mais elle ne bougea pas et resta les yeux fermés. Borkin prenait son temps pour attacher le collier, son regard glissait sur les épaules de la jeune fille et descendait le long de son cou par l'échancrure de son corsage jusqu'à la naissance de sa poitrine. De nouveau un désir sauvage s'empara de lui, de déchirer tous ces vêtements qui lui cachaient ce corps convoité.

— Puis-je ouvrir les yeux ?

— Oui, dit-il d'une voix enrouée.

Elle regarda aussitôt sur sa poitrine et passa la main dans la chaîne d'argent. Elle était large, toute ciselée et les chaînons représentaient alternés des motifs de roses et d'oiseaux fantastiques. Des marchands mongols, montés sur de grands chameaux puissants et paresseux, avaient dû l'apporter au Kazakhstan bien des années auparavant. Borkin l'avait achetée à un colporteur venu à sa *datcha*.

— Que c'est beau ! dit Svetlana en passant le bout de ses doigts sur les roses et les oiseaux, les yeux levés vers Borkin. Pourquoi me donnes-tu cela, *Diadia* ?

— Parce que nous célébrons une fête aujourd'hui.

— C'est ton anniversaire ?

— Non, mais voici cinq ans, tu arrivais chez moi !

— Ce n'est pas exact ! lança Svetlana en riant. C'était en hiver : Ilitch Sergueïevitch Konjev m'a enveloppée dans sa pelisse, lorsqu'il m'a amenée de la *stolovaja* à la maison !

— C'était en hiver ? Borkin s'assit auprès du feu en secouant la tête d'un air de doute. J'aurais juré que c'était au printemps. Le temps passe si vite et les souvenirs s'envolent tout aussi rapidement. Mais me voici ici auprès de toi et même si l'hiver régnait encore, pour nous c'est le printemps ! Il nous faut une raison pour notre fête, aujourd'hui !

Le regard de Borkin glissa des gros souliers de Svetlana le long de ses jambes élégantes, jusqu'à ses cuisses et aux rondeurs de son corps. Il sentit l'eau lui venir à la bouche tandis que son cœur battait à coups précipités, puis s'arrêtait brusquement pour repartir aussitôt sur un

rythme désordonné. Lorsqu'il joignit les mains, il constata que ses paumes étaient moites.

— Assieds-toi aussi, Svetlana, dit-il d'une voix enrouée, et bois un verre de vin.

Obéissante, elle s'assit auprès de lui et tira sa jupe sur ses genoux nus. Ses longs cheveux étaient épars et l'enveloppaient comme un voile de fils de soie dorés. Borkin versa dans les verres qu'il avait apportés l'obscur et épais vin de Crimée.

— Il est très léger, dit-il, on peut en boire des brocs pleins sans s'en apercevoir. Il se contente de rendre gais ceux qui le boivent... Il tourna la tête vers Svetlana :

— As-tu déjà bu du vin ?

— Trois fois chez toi ! pour mon anniversaire, mais tu avais versé de l'eau dedans !

— Il était plus fort que celui-ci. Borkin lui tendit le verre : à ces cinq années passées, *Svetlanja*.

— À ta bonté, *Diadia* !

La main de Borkin tremblait lorsqu'il porta son verre à ses lèvres. Levant les yeux au-dessus du rebord, il vit Svetlana boire à longs traits. Son visage rayonnait.

— Il est délicieux ! dit-elle. Il a le goût du soleil...

Borkin appuya sa tête sur une main.

— Du soleil ? As-tu déjà goûté au soleil ?

— Oui, chaque jour : couchée dans l'herbe, je vois le soleil qui vogue dans une mer immense. Alors j'ai souvent ouvert la bouche et fermé les yeux : c'était bon de goûter le soleil !

— Quelle imagination ! Borkin tendit une main vers ses cheveux. Tu pourrais faire honte à un poète tellement tu as de fantaisie ! Pouchkine lui-même n'eût pas eu l'idée de savourer le soleil...

Il tirait ses cheveux. Surprise et de nouveau effrayée, elle se retourna.

— Viens un peu plus près de moi ! Borkin entortillait les cheveux de Svetlana autour de ses doigts.

— Je vais te confier quelque chose que personne ne sait encore : nous allons partir pour nous rendre dans un autre pays.

— Nous allons... Les yeux de Svetlana s'agrandirent. Partir, pensait-elle, et Bor ? Que deviendra Bor et notre amour ? Quand partirons-nous ?

— Bientôt. Il tira de nouveau ses cheveux. Mais elle ne le sentit pas, elle pensait à Boris. Ce sera un beau pays, nous y louerons une maison près de la mer et j'écirai un nouveau livre. Sais-tu le titre que je lui donnerai ?

— Non, dit-elle, l'esprit absent.

— Il aura pour titre : « Svetlana, le cygne », un beau titre n'est-ce

pas ?

— Oui, *Diadia*, dit-elle.

Puis elle prit un autre verre de vin que lui tendait Borkin et le vida d'un trait. Sa tête devenait lourde... le feu flamboyait plus fort que d'habitude et le ciel nocturne oscillait comme porté par une gigantesque balançoire.

— Ce sera bientôt ? demanda-t-elle.

— Bientôt, dit Borkin, dont la réponse était à double sens. Il observait Svetlana. Sa tête oscillait, sa langue s'embarrassait, lorsqu'elle le regardait ses yeux clignotaient.

— Bois encore un verre, *Ijubimez*, dit-il.

— Il est si léger, ce vin ! Svetlana passa une main sur ses yeux, et il rend si léger. *Diadia*... as-tu amené un gramophone ?

— Un gramophone ?

— J'entends de la musique, *Diadia*...

— C'est ton sang qui chante *Svetlanja*, il jubile, il est jeune et plein de désir. Toi, toi, toi... chante-t-il. Retiens ta respiration et écoute : tu entends ? là... sois tranquille, ne respire pas... entends-tu ? Toi, toi, toi, toi. Il entoura ses épaules, l'attira contre lui. À travers la chemisette légère il sentait la tiédeur de son corps. La respiration de Borkin s'accéléra lorsqu'elle appuya sa tête à son épaule et se mit à chanter d'une voix douce et claire :

— Toi, toi, toi, toi.

— *Svetlanja*... dit Borkin oppressé.

Elle ne répondit pas et resta étendue appuyée contre lui, sommeillant à demi, assommée par le vin capiteux qu'elle avait bu... sa bouche souriait, ses lèvres restaient un peu entrouvertes sur le dernier mot prononcé : toi...

— *Svetlanja* !

Puis il arracha ses vêtements, déchira tout ce qui se trouva sous ses doigts et devint une bête... non, pis... un homme.

* * *

Deux heures plus tard, Borkin chevauchait en direction de sa *datcha*.

Dans la forêt, il rencontra Boris. Ils se croisèrent dans l'obscurité sans se reconnaître.

Borkin avançait à vive allure, comme s'il s'enfuyait. Une longue balafre sanglante, une déchirure profonde faite par des ongles, barrait sa joue gauche. Elle brûlait et lui rappelait un triomphe qui n'était qu'une défaite.

— Elle ne me reviendra jamais plus, pensait-il furieux. Je l'ai échangée contre deux heures de folie, imbécile que je suis ! Malheureux imbécile !

Dans la *datcha*, Fedja et Sussja attendaient encore son retour. Sussja avait son front jaunâtre marqué d'une tache rouge : c'était tout ce qui demeurerait de la scène de la veille.

— Vous êtes encore debout ? dit Borkin. Il descendit de cheval, éprouvant une grande lassitude.

— Nous savions que vous reviendriez.

— Vraiment ? Il regarda Sussja. Ses yeux pleins de haine sans qu'elle dît un mot, l'interrogeaient avidement. Fedja prit les rênes qu'il lui jeta. Portez-moi à boire de la vodka ! Dans la serre ! et laissez-moi seul !

Il se détourna et s'en fut.

Dans son cabinet de travail, il tira les épais rideaux qui masquaient la grande baie et se jeta dans un fauteuil. Sa main passa sur l'énorme égratignure marquant sa joue et il se rendit compte que celle-ci descendait jusqu'à sa lèvre inférieure qui était enflée. Cela le brûlait comme du feu lorsqu'il l'effleurait.

Sussja parut avec la vodka. Elle déposa la bouteille sur la table.

— Comment va ta blonde putain ? demanda-t-elle, méchante.

— Va-t'en, ou je te sors à coups de fouet ! hurla-t-il.

— Elle a de bonnes griffes, ta chatte ! Sussja eut un rire insultant. Jamais encore je n'ai vu un mouton si mal en point !

— Je te tuerai ! dit Borkin à voix basse.

— Essaie-donc ! Sussja fit saillir ses seins :

— Tes mains n'iront pas plus loin que là et puis elles deviendront caressantes.

Borkin se leva, se plaça devant Sussja et la main bien ouverte, se mit à gifler le joli visage tartare de la fille, inlassablement. Sussja ne bougeait pas, bien droite, elle supportait les coups comme si elle était une poupée inanimée. Haletant, Borkin s'arrêta de frapper.

— Eh bien ? dit-elle. Sa voix vacilla, et maintenant ?

Ivan Kasievitch Borkin haussa les épaules. Il était totalement consumé intérieurement et la peur du jour grisâtre qui se levait sourdait en lui.

— Viens ! dit-il d'une voix enrouée.

Il la devança dans la pièce contiguë. Lorsqu'il verrouilla la porte, Sussja souriait. Ce n'est pas seulement le pain qui rassasie un homme.

* * *

De loin, Boris cria le nom de Svetlana. Il sortait à cheval de la forêt et voyait flamboyer le feu de camp.

— *Heij* ! lança-t-il. Svetla, j'ai une bonne nouvelle pour toi !

Rien ne bougea devant la tente. Le feu clignotait comme s'il n'était plus alimenté. Lorsque Boris se rapprocha, il remarqua que le grand chaudron gisait renversé, contre les pierres du foyer.

— Svetla ! cria-t-il. Une angoisse affreuse l'étranglait. Il donna des éperons à son cheval alezan, le cravacha même, si bien que la bête étonnée tourna la tête et coucha les oreilles tout en galopant. Svetla, où es-tu ?

Personne devant la tente. Sur le sol se trouvait une bouteille de vin vide, un rôti froid, un compotier de confiture, une coupe en bois contenant des tartines de pain blanc et du saucisson.

Du vin ? Svetlana avait bu du vin ?

Boris Horn se laissa tomber du cheval avant même que celui-ci se fût arrêté. Il bondit vers la tente et arracha violemment le tablier de toile caoutchoutée qui fermait celle-ci.

Svetlana était étendue par terre, ramassée sur elle-même, évanouie. Elle gisait nue, violentée affreusement, sa peau blanche portait encore les marques laissées par de puissantes mains.

Sa lampe de poche à la main, Boris tremblait. Il promena son rayon lumineux dans tout l'intérieur de la petite tente. Dans un coin se trouvaient des vêtements déchirés. Il s'agenouilla près de Svetlana et avec précaution la retourna sur le dos.

Son visage était crispé, déshumanisé. Du sang avait coulé sur ses lèvres... lorsqu'il saisit sa main pour prendre son pouls, il vit sous ses ongles du sang et des lambeaux de peau.

— Svetla, balbutia-t-il, ô mon Dieu... Svetla que t'a-t-on fait ? Il laissa retomber sa main et revit passer devant ses yeux l'heure pendant laquelle sa mère avait été pourchassée à travers le village de Kraftfeld avant que sept Mongols se jettent sur elle. Il revoyait sa mère se débattre et entendait de nouveau ses cris. Au secours, au secours !

Mais qui eût pu la secourir alors que tous ceux qui osaient paraître dans les rues étaient aussitôt fauchés par le feu des mitrailleuses ?

Et maintenant, c'était Svetlana qui gisait devant lui... brisée, sans connaissance avec, sous les ongles, le sang et la peau de son persécuteur.

Boris se mordit les lèvres et passa une main caressante sur le visage de Svetlana. Il ne voyait pas sa nudité et n'éprouvait rien qu'un profond chagrin et le désir farouche de tuer.

Le cœur de Svetlana battait faiblement...

Lorsqu'elle respirait, des effluves alcooliques s'échappaient de ses lèvres. Chiens ! jeta Boris, si jamais j'ai oublié de haïr ce pays... à présent je lui voue une haine éternelle !

Il sortit de la tente en courant pour chercher de l'eau. N'en trouvant pas, il prit une bouteille de vodka qui se trouvait à côté du repas abandonné, en brisa le col et frotta le front et la poitrine de Svetlana avec ce rude alcool. Puis il lui massa la région du cœur, passa un doigt entre ses lèvres serrées, lui ouvrit la bouche de force et y fit

couler de la vodka : pourvu qu'elle n'étouffe pas, mon Dieu, pensait-il tremblant.

Le gosier de Svetlana eut le réflexe de la déglutition, mais elle resta inconsciente.

Avec des mains frémissantes, Boris passa les vêtements déchirés de Svetlana sur son corps violenté. Puis il la porta sur son cheval et la mit en travers de la selle. Ses longs cheveux dorés pendaient d'un côté, presque jusqu'à terre. Lorsque Boris se mit à avancer, ils s'envolèrent, s'écartèrent du cheval comme un voile diaphane.

Boris avançait lentement. Il étreignait le corps insensible et guidait le cheval par la pression de ses genoux et des talons de ses bottes. Derrière lui, le feu de camp se consumait et la steppe s'engloutissait dans la nuit.

Dix verstes encore avant de joindre Natacha Trimofa, pensait Boris. Dix verstes... une éternité ! Mais Natacha Trimofa serait secourable, elle seule pourrait l'être ! Elle était la doctoresse du district, elle était femme et saurait exactement le mal que l'on avait fait à Svetlana.

Dix verstes... Il caressait le visage pâle de Svetlana et enfonçait ses talons dans les flancs de son cheval. Cours, cours, elle meurt entre mes bras... elle se dissout dans son malheur... cours, cours...

Il chevaucha ainsi plus d'une heure à travers la steppe, la forêt, à travers les champs de blé ondulant dans le vent, le long des plantations de hauts soleils et les jardins endormis des paysans de Undoutova. Svetlana était toujours inconsciente. L'odeur de l'alcool qu'elle exhalait était affreuse et renforçait jusqu'à la démence la haine de Boris à l'égard du criminel inconnu.

Le cheval alezan semblait connaître le chemin... sans qu'il fût utile de le guider autrement que par quelques pressions du genou, il traversa Undoutova, atteignit les faubourgs de l'autre côté de l'agglomération, s'élança à nouveau à travers steppes et pâturages, puis suivit au galop une piste menant au grand lac Balkach.

À quelques verstes du lac, blottie dans un bois de sapins, se trouvait la demeure de Natacha Trimofa, doctoresse du district de Undoutova. Lorsque Boris Horn sauta de cheval devant sa porte, il ne vit luire aucune lumière entre les lames de ses volets.

— Si Natacha était absente, parce qu'elle assiste à une séance d'instruction à la *brigade sanitaire* d'Alma-Ata ? se dit-il avec effroi. Elle a continuellement des séances au cours desquelles on la bourre de doctrine : que feraient les fonctionnaires en Russie et les organismes d'État, si on leur ôtait ces séances d'instruction ?

— Natacha ! cria Boris. Puis il descendit de son cheval, tenant dans ses bras Svetlana inerte, qu'il porta jusqu'à la maison : Natacha Trimofa !

Rien ne bougea à l'intérieur. Boris s'approcha de la porte et envoya un coup de pied qui résonna sourdement dans la maison faite de gros rondins. Il recommença inlassablement, désespéré, ne se résignant pas à s'avouer qu'il avait couvert ces dix verstes [4] pour trouver une maison vide.

— Natacha ! hurla-t-il dans la nuit. Natacha ! ouvrez donc ! Ouvrez ! Ouvrez : la vie d'une malade en dépend !

Sous la porte, une lumière filtra. Ce fut si inattendu, que Boris en eut le souffle coupé.

Natacha était chez elle... Natacha...

— Qui est là ? dit une voix. Va-t'en vaurien, ivrogne !

— J'amène une malade ! articula Boris avec peine. Il ne savait pas si sa voix était seulement perceptible, il tremblait de tous ses membres et serrait Svetlana contre lui. Ouvrez donc, Natacha Trimofa...

La porte s'ouvrit, assez pour démasquer un visage étroit, pâle et joli, environné de la lueur dansante d'une lampe à pétrole. Ce visage interrogea la nuit, puis une petite main passa la lampe par l'entrebâillement, éclairant rapidement Boris et Svetlana. Aussitôt la porte fut ouverte tout grand.

Boris passa devant Natacha et pénétra dans une grande salle au poêle d'argile où il étendit Svetlana sur la table de bois recouverte (quel luxe) d'un tapis multicolore. La porte se referma derrière lui. Il entendit la doctoresse en repousser le verrou.

Flairant tout autour d'elle comme un chevreuil méfiant, Natacha s'approcha alors de la table et se pencha sur Svetlana. Aussitôt sa petite tête couverte d'une chevelure noire, courte et soyeuse, se tourna vivement vers Boris. Ses yeux sombres lançaient des éclairs.

— Mais elle est saoule !

Ce mot grossier n'était pas en harmonie avec sa jolie bouche aux lèvres fines, son visage délicat et son corps gracile. Natacha avait seulement jeté un grand châle sur sa chemise de nuit.

Boris répondit par une inclination de tête. Oui, maintenant ! Il essuya la sueur qui inondait son front. Natacha le considéra avec mépris.

— Que venez-vous faire ici ? Ce n'est pas une clinique de désintoxication ! Puis elle considéra Svetlana et remarqua alors seulement les vêtements déchirés de la jeune fille. Ses lèvres formèrent un accent circonflexe : ah ! c'est donc ça ! dit-elle, avec une colère contenue : d'abord enivrée et puis... et je devrais provoquer un avortement pour te complaire ? Elle se tourna vers Boris qui se tenait, tremblant, contre la table : sortez d'ici, allez vous cacher dans la porcherie, c'est votre place !

— Je l'ai trouvée telle qu'elle est là, Natacha Trimofa.

— Tu l'as... La doctoresse accorda encore un regard à Svetlana.

— Elle était étendue dans la steppe près de Judomskoje, à l'intérieur de sa tente. On lui avait arraché du corps tous ses vêtements. On l'avait enivrée ! La voix de Boris monta de ton, devint violente, se brisa :

— Elle était nue... sur son corps la trace des mains de ce Satan... et... et... Il plaqua ses paumes sur ses yeux et se jeta sur une chaise près de la table : je le tuerai quand je saurai qui c'est...

La doctoresse se pencha vers le visage crispé de Svetlana, écarta de son front d'un geste presque tendre sa longue chevelure blonde et

la contempla longuement.

— Tu l'aimes ?

— Oui.

— Tu la connais depuis longtemps ?

— Nous nous connaissons depuis l'enfance, nous sommes des Allemands de Volhynie.

— Vous êtes allemands. Natacha retira les vêtements en loques du corps inerte de Svetlana. Sa petite main glissa sur sa chair nue, s'arrêta sous le sein gauche et perçut les faibles battements de son cœur. Regarde autre part... dit-elle à Boris.

— Pourquoi ?

— Regarde autre part, te dis-je ! cria la doctoresse irritée. Boris obéit, tourna la tête et ferma les yeux. Que fait-elle à Svetlana ? pensa-t-il en tendant l'oreille, mais il n'entendit ni gémissement, ni cri... rien.

— Tu peux tourner la tête.

Boris obéit aussitôt. Svetlana était toujours couchée sur le dos. Natacha Trimofa, debout devant une cuvette de fonte émaillée, se lavait les mains. Son visage mince avait pâli, semblait plus jeune, plus décidé même. Dans ses yeux résidait toujours cette violence primitive qui avait déjà crié dans leur regard au moment où Boris pénétrait dans sa demeure.

— Tu as raison, dit-elle, sa voix baissa d'un ton, devint plus dure, on l'a violée.

— Je le tuerai ! hurla Boris. Natacha leva une main :

— Chut ! Tais-toi, ne l'éveille pas, ours prétentieux ! Qui donc ira assassiner qui que ce soit, simplement parce qu'une fille est devenue femme ?

— Mais je l'aime, Natacha ! On m'a volé une part précieuse de mon existence... la plus belle !

— Ne sois pas si grandiloquent ! Natacha s'essuyait les mains avec une serviette usée. Quelqu'un a été plus prompt que toi, c'est tout, il t'a devancé et n'a pris que ce que tu voulais prendre toi-même.

— Comment pouvez-vous parler ainsi, Natacha Trimofa ? dit Boris amer.

— Et maintenant que c'est chose faite, tu ne l'aimes plus, n'est-il pas vrai ? La doctoresse s'approcha de la table et recouvrit le corps dénudé de Svetlana avec un coin du tapis de table. Maintenant tu me la confies et tu t'en retournes à Undoutova.

Boris secoua la tête. C'est affreux, bredouilla-t-il.

— Il y a pis. Comment t'appelles-tu ?

— Boris Horn.

— C'est une chance qu'elle soit en vie, réjouis-toi !

Natacha considéra Boris avec un peu d'impatience. Qu'attends-

tu ? Rentre à Undoutova. Je ramènerai moi-même cette fille demain matin. Qui est-ce ?

— Erna-Svetlana Bergner. Elle habite chez Ivan Kasievitch Borkin.

La silhouette élancée de Natacha vira brusquement comme si elle venait de recevoir un coup. Ses grands yeux noirs démesurément ouverts, elle demanda :

— Chez qui, dis-tu ?

— Chez le poète Borkin.

— Elle habite là ?

— Oui, elle l'appelle *Diadia*. Il veut même l'adopter, mais Moscou ne le lui permet pas, parce qu'elle est allemande. D'ailleurs Svetlana voulait s'en aller à Alma-Ata.

— Quitter Borkin ? Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

— Elle ne t'en a jamais parlé ?

— Non.

— Ah ! Natacha se pencha vers Svetlana dont elle caressa le visage et les épaules dénudées : ce bon *diadia* ! dit-elle à voix basse. Le timbre de sa voix trahissait une extrême amertume ; elle sentait son palais devenir sec et dur comme du cuir.

— Et que vas-tu faire, Boris ?

— Je vais attendre son réveil : je veux savoir *qui c'est* ! et puis... Boris serra les poings. Le visage de Natacha devint lisse, inexpressif :

— C'est ton droit, Boris.

— Même s'il se sauvait au bout du monde, je le rejoindrai, Natacha Trimofa !

— Tu n'auras pas à aller si loin. Elle lui désigna du geste une porte près du poêle :

— Va-t'en dans cette chambre et étends-toi.

— Je ne peux pas dormir maintenant.

— Va ! Je resterai auprès de Svetlana. Je veillerai à ce qu'elle ne soit pas forcée de se rappeler cette heure sa vie durant, mais je n'ai pas besoin de ton aide pour cela. Va-t'en à présent, ou je te jette dehors !

Obéissant, Boris se leva avec un dernier regard à Svetlana dont le visage était éclairé par la lampe à pétrole. Elle semblait un cadavre ; seul le léger frémissement de ses seins trahissait la vie en elle. Boris avala péniblement sa salive, des larmes coulaient de ses yeux.

— Svetlana, balbutia-t-il. Natacha le saisit par une manche de sa veste et l'éloigna de la table.

— Ça n'arrangera rien que tu te désolés ! Dors et reprends des forces, Boris. La vengeance réclame des forces, je le sais parce que je ne les ai jamais eues...

Elle s'approcha d'une armoire laquée en blanc et l'ouvrit. Sur des

tablettes recouvertes de serviettes blanches, des instruments de chirurgie luisaient : pinces, pincettes, ciseaux, scalpels, pinces pour les artères, aiguilles, forceps, canules... instruments d'une vaste pratique médicale dont Natacha n'avait encore employé que quelques-uns.

Boris s'arrêta, médusé, à la vue de cet arsenal. Il pâlit, une sueur froide jaillit des pores de sa peau et inonda son front, ses yeux fixes.

— Qu'allez-vous faire à Svetlana, Natacha Trimofa ?

— Ça ne te regarde pas.

— Vous n'allez tout de même pas lui faire mal ?

— Je ne lui ferai pas plus mal que ce qu'elle a déjà subi.

— Natacha Trimofa !

— Allons, ouste, sors d'ici.

Lorsque la porte se fut refermée sur Boris, Natacha poussa encore le verrou. Boris, qui s'était assis sur le lit ouvert de la chambre voisine dans laquelle il venait de pénétrer, l'entendit prendre cette précaution et baissa la tête. Il joignit les mains et ferma les yeux.

Il se mit à prier et pensa au prêtre de la chapelle, sur la colline à Kraftfeld, que l'on avait cloué vivant et bestialement castré sur la porte de son église. « O mon Dieu, priait-il, fais-moi un signe qui me prouve que tu vis... »

À travers les fentes de la porte, il entendait le cliquetis des instruments, alors il se boucha les oreilles des deux mains et se laissa tomber parmi les couvertures du lit.

Boris s'endormit ainsi, épuisé.

Il n'entendit pas Svetlana s'éveiller de son évanouissement et crier d'effroi à la vue de Natacha Trimofa tenant en main une énorme seringue terminée par une poire en caoutchouc :

— Calme-toi, dit Natacha, sa voix était caressante et presque maternelle. Ça ne fait pas mal, Svetlana, seulement ne bouge pas... nous effaçons le passé...

* * *

Au bout de deux heures, Boris s'éveilla.

Dans la pièce voisine, il entendait les voix de Natacha et de Svetlana. D'un bond, il fut contre la porte qu'il secoua comme un fou.

— Svetla ! criait-il. Ouvrez, Natacha Trimofa ! Je veux voir ma Svetla ! J'enfonce la porte ! Ouvrez !

— Ne te conduis pas comme un imbécile, dit Natacha qui poussa le verrou et ouvrit la porte. Boris la renversa presque, et par-dessus la tête de la doctoresse aperçut Svetlana assise devant la table. Elle était revêtue d'une robe de Natacha et mangeait une assiette de *kash*.

— Svelta... balbutia-t-il, elle vit !

Il en faut plus que cela pour mourir ! lança Natacha sur un ton grossier, et même c'est généralement alors seulement que la vie

commence pour de bon !

— Comment pouvez-vous parler si brutalement, Natacha Trimofa ?

— Entre et assieds-toi.

Svetlana s'était levée lorsque Boris avait pénétré dans la pièce. Elle le regardait en souriant, mais ce sourire douloureux vacillait entre la tristesse et le renoncement, l'espoir et la peur. C'était le sourire d'une poupée, car ses yeux restaient vides, comme si l'âme qui les avait rendus expressifs avait été totalement consumée. Boris frémit à leur vue.

— Ma Svetla... bégaya-t-il.

Et il tendit les mains vers elle, mais Natacha les abaissa d'un geste sec :

— Si elle voit des mains d'homme, elle va crier : ne le comprends-tu pas maudit ours ?

— Mais ce sont mes mains... Boris avait la gorge sèche ; la colère, la souffrance, l'étranglaient. Svetlana baissa la tête, puis un frémissement parcourut toute sa personne : elle leva les mains et, avec un cri, elle courut vers Boris, se jeta dans ses bras, se cramponnant à lui, enfonçant ses ongles dans la chair de son dos en se serrant contre son corps comme si elle voulait se fondre en lui.

— Serre-moi bien fort, Bor ! cria-t-elle en pleurant, bien fort, je ne veux plus vivre, non, je ne veux plus... je veux, je veux... reste avec moi !

Le visage de Boris était bouleversé, effrayant. Il entoura de ses bras la frissonnante Svetlana si étroitement, qu'elle disparut presque.

— Qui était-ce ?...

Le regard de Boris que Natacha surprit était inhumain.

La doctoresse haussa ses étroites épaules et levant une main lui coupa la parole :

— Elle ne le dira pas. Ne la tourmente pas !

— Je la ramène chez Ivan Kasievitch Borkin, il nous aidera à découvrir ce gredin !

— Certainement, il s'y emploiera ! lança-t-elle comme un crachat.

Au nom de Borkin, un tremblement s'empara de Svetlana. Natacha le remarqua, un sourire cruel étira ses lèvres minces.

— Étends-la sur le lit de la chambre voisine, Boris, tu pourras dormir sur la banquette du poêle.

— Et vous Natacha ?

— Je veillerai Svetlana.

Svetlana leva vivement la tête, ses yeux vides fixèrent Boris :

— J'ai peur, Bor.

— Peur de quoi ?

— De continuer à vivre.

— Mais je reste avec toi, je te tiens, Svetla ! Il la serra plus étroitement encore. Je serai toujours, toujours avec toi.

— Tu ne peux pas me protéger... Svetlana tourna la tête vers Natacha, elle lut dans ses yeux la vérité qu'elle ne pouvait exprimer.

— Personne ne peut me protéger, nous n'avons aucun droit dans ce pays : nous sommes des oiseaux de passage que l'on peut tirer si l'on veut. Nous ne sommes rien, rien du tout. Nous n'avons que le droit de mourir.

— Alors nous mourrons ensemble ! lança Boris avec emportement.

Natacha hocha la tête : enfants, dit-elle, la Russie n'est pas un pays où l'on puisse jouer à Roméo et Juliette. Vous resterez avec moi.

— Borkin cherchera Svetlana, dit Boris.

— Je lui parlerai.

— Non ! cria Svetlana.

— On m'arrêtera si je ne me rends pas au sovkhos, d'ailleurs, Serge Sirkov m'a convoqué. Je dois remettre un message officiel au camarade Tchétvergov à Alma-Ata. Boris caressa les cheveux de Svetlana : je demanderai là-bas l'autorisation de nous marier tout de suite.

Natacha hocha de nouveau la tête en abaissant la mèche de la lampe à pétrole. Tout ça s'arrangera d'ici demain, dit-elle puis, prenant d'une main la lampe et de l'autre faisant signe à Svetlana : viens, ou aurais-tu peur de moi ?

— J'ai peur de tout le monde !

Lorsque Svetlana munie de la lampe eut fermé la porte derrière elle, Boris regarda Natacha Trimofa qui avait allumé une seconde lampe. Son visage était dur et blême.

— Tu veux savoir qui c'est ?

— Oui, gémit Boris en s'enfonçant les ongles dans les paumes.

— Je te le dirai si tu me promets de le tuer.

Le regard de Natacha prit une intensité fanatique. Il faut le tuer, Boris !

— Je vous jure que le ferai ! Boris leva un bras. Je le jure au nom de ma mère !

— Tu le tueras aujourd'hui même ?

— Aujourd'hui ! Tout de suite !

Natacha s'approcha du poêle, ouvrit un coffre et en sortit une bouteille de vodka et un verre à eau. L'alcool y fut versé tel un rayon de vif argent glougloutant... à ras bord. Puis, s'approchant de Boris, elle le lui tendit en silence. Ils se regardèrent et se comprirent sans rien dire.

— Bois, Boris.

— Qui était-ce ?

— Ivan Kasievitch Borkin.

La main qui saisit le verre tremblait comme secouée par la fièvre.

— Non ! répliqua Boris sourdement, non... ce n'est pas possible !

— Si. Demande-le-lui et tue-le !

Boris avala d'un trait la vodka qui le brûla comme de la poix chaude, mais soudain, tout était clair comme si un rideau venait d'être repoussé d'une fenêtre.

— Ivan Kasievitch n'est pas un tel porc ! Il a élevé Svetlana !...

Le paysan élève sa génisse dans l'intention de traire la vache ! Natacha Trimofa regardait Boris dans la lueur dansante de la lampe. Son visage étroit, ascétique, ressemblait à un masque d'albâtre. Les ombres qui creusaient son visage lui donnaient quelque chose de démoniaque.

— Je connais Borkin, dit-elle à mi-voix.

Boris fit une profonde aspiration. Il se sentait libéré intérieurement. En posant son verre sur la table, il remarqua que les vêtements déchirés de Svetlana se trouvaient encore sur le plancher près de la table, sur un coin de laquelle la grosse poire à injection était restée pleine d'une solution désinfectante.

— Je serai de retour dans une heure : et ensuite. Natacha Trimofa ?

— Je m'occuperai de vous deux si tu tues Borkin !

— Vous perdrez votre place ! On vous jettera dans le camp de représailles de Karaganda !

— La mort de Borkin ne saurait se payer trop cher !

Les yeux de Natacha brûlaient. Boris frémit intérieurement : « Quelle femme, pensa-t-il, c'est toute la violence de la nature sauvage, elle est plus indomptable que l'ouragan de la steppe, que l'hiver glacé, qu'une horde de loups, la nuit. »

— Dans une heure, Natacha Trimofa.

— Je t'attends mais n'ose pas revenir s'il vit encore ! Boris quitta la maison de la doctoresse d'un pas rapide. Son cheval vint à sa rencontre dans la nuit lorsqu'il vit le rai de lumière qui s'échappa de la porte entrouverte. Il hennit et se plaça de manière que Boris pût mettre facilement le pied à l'étrier. D'une main frémissante, Boris lui tapota l'encolure, puis il se mit en selle et s'élança au galop dans la nuit.

Sur le seuil de sa demeure, la lampe à pétrole à la main, Natacha le suivit du regard. Un mystérieux sourire éclairait ses traits.

— Accomplis consciencieusement ta tâche, mon garçon, Dieu ne nous pardonnera pas, mais le ciel sera plus vaste sur nos têtes, lorsqu'il n'y aura plus de Borkin !

* * *

Sussja se leva du lit nonchalamment. Elle était rassasiée, lasse,

consumée. Au près d'elle, Borkin, couché sur le dos, ronflait la bouche ouverte.

À le voir ainsi les cheveux emmêlés, pas rasé, sa poitrine velue découverte, il n'était pas beau à regarder. Sussja en fit la constatation. Elle se mit debout, ramassa ses vêtements dispersés sur le plancher et s'habilla sans bruit.

— Pour un affamé une croûte de pain est un don royal. Quant à moi, aucun mets si appétissant fût-il ne pourrait me tenter tant j'en ai assez, se dit-elle.

L'aspect de Borkin terrassé par le sommeil lui inspirait une sorte de dégoût.

Sans bruit, elle se glissa jusqu'à la porte, l'entrouvrit juste assez pour se livrer passage puis la tira doucement derrière elle. Alors, pieds nus, Sussja traversa la maison en courant.

Elle laissa ouverte la porte du maître, lorsqu'elle s'en fut à travers la cour vers les communs. Qui donc penserait à faire irruption chez Borkin ? Le voleur qui s'y risquerait serait puni plus cruellement que s'il avait commis un meurtre. On ne pénètre pas ainsi chez le chan tre de Staline, chacun savait cela.

Dans les communs, elle réveilla Fedja en faisant grincer la porte, car il dormait près de l'entrée. Il cria du seuil de son réduit personnel à Sussja qui s'éloignait à la hâte :

— Alors ma colombe, assez roucoulé ?

— En quoi cela te regarde-t-il, vieux bouc ?

— Connais-tu ce vieux dicton mongol : qui s'empiffre de miel y gagne des aigreurs d'estomac ! Hein ?

— Vieux bavard !

— Le camarade dort-il encore ?

— Oui.

— Alors nous aurons une matinée paisible. Fedja grimaça de satisfaction et adressa un petit salut à Sussja :

— On devrait te savoir gré, de temps à autre, de ce que tu nous procures une matinée calme !

Sussja rejeta la tête en arrière et courut au bout du couloir où se trouvait sa cellule.

Fedja retourna également dans son coin, éteignit la lumière et se roula sur sa vieille paillasse : chatte ! marmonna-t-il encore, chienne en chaleur !...

Debout près de l'entrée de la *datcha*, Boris vit la lumière s'éteindre derrière la fenêtre de Fedja. Il avait attaché son cheval à un vieux mûrier devant le portail.

Les chiens dans le chenil près de la véranda devinrent nerveux. Ils avaient laissé passer Sussja, dont ils connaissaient l'odeur ainsi que le pas furtif de ses pieds nus. Mais déjà ils savaient la présence proche

d'un étranger et ils couraient le long du grillage de leur enclos, oreilles pointées, gueule ouverte, langue pendante. On les entendait en sourdine comme le grondement d'un orage lointain.

Boris était délivré de toute crainte. Mais il avait également perdu le sens exact des choses. Le désir de se venger, mêlé à la vodka, le rendait absolument téméraire et incapable de réflexion. Il tenait un long poignard de la main droite tandis qu'il avançait dans la cour et se rapprochait des chiens. Ceux-ci hurlant à l'unisson se ruèrent contre leurs grilles.

Fedja retombé dans un profond sommeil se releva et poussa sa fenêtre :

— *Titsche !* (la paix !) bande de porcs !

Boris rasait le mur de la maison. À l'ombre d'un bouquet de sureaux il poursuivit son avance, atteignit la porte d'entrée laissée ouverte par Sussja et pénétra à l'intérieur.

Une obscurité absolue y régnait. Dehors les chiens, fous de rage, se jetaient toujours contre les grilles de leur chenil, cependant que la voix du vieux Fedja les traitait de charogne, de crottin du diable, de fumier d'âne pourri, vieux jurons mongols qui dans la steppe volent d'une yourte à l'autre.

Quelque part dans la maison on alluma. Boris vit un faible rayon de clarté traverser le long vestibule, une fenêtre grinça et une voix lança !

— *Stoj !*

Un seul mot et les chiens se turent. Ils se tapirent au fond du chenil, les yeux fixes, haletants.

C'était Ivan Kasievitch Borkin, Boris n'en pouvait douter. Il s'élança à travers le corridor jusqu'à la porte sous laquelle passait le rayon lumineux.

Une fois encore il considéra le long couteau qu'il tenait à la main, puis il saisit le loquet usé, l'abaissa et pénétra dans la pièce.

* * *

Borkin éprouvait le sentiment étrange de n'être pas seul.

Éveillé en sursaut par l'abolement des chiens, il avait hurlé : *Stoj !* par la fenêtre, pour retomber aussitôt après dans un sommeil pesant, sans penser auparavant à éteindre la lumière. Il était fatigué, abattu, plein du désir de trouver le repos, le sommeil.

— Sussja est déjà partie... avait-il encore noté mentalement, avant de retomber sur ses oreillers. Il est heureux qu'elle m'ait quitté, je pourrai ainsi dormir en paix jusqu'au matin...

À présent, il s'éveillait brusquement et se dressait sur son séant.

Une haute silhouette se tenait à son chevet. Elle était puissante, sombre et tournait le dos à la lumière qui éclairait directement le

visage de Borkin.

Il n'était pas du naturel de Borkin d'avoir peur, mais, pendant ces secondes de sa reprise de contact avec la réalité, surtout à l'instant où il reconnut dans cette silhouette dressée contre son lit Boris Horn, il fut pris d'une terreur panique.

Il resta assis dans son lit, les jambes si molles soudain, qu'il n'eût pu se mettre debout.

— Que veux-tu ? demanda-t-il à haute voix.

Son regard parcourut la personne de Boris de la tête aux pieds et s'arrêta à la lame affilée du poignard. Il sentit ses lèvres et son palais se dessécher. Comment appeler Fedja ? pensa-t-il, comment atteindre la fenêtre et crier au secours ?

La voix de Boris l'arracha à ces considérations précipitées, une voix calme, dangereusement calme et indifférente.

— Je suis chargé de te saluer de la part de Svetlana, Ivan Kasievitch.

Borkin en eut le souffle coupé : il l'a déjà trouvée, ou elle a couru le rejoindre... Il essayait de gagner du temps. Dehors, les chiens recommençaient leurs hurlements. Si Fedja les entendait, il finirait par se lever pour voir ce qui se passait. Ce maudit Fedja !

— Merci, dit Borkin d'une voix étranglée, comment va-t-elle ?

La dernière résistance à l'acte qu'il allait accomplir céda alors dans l'âme de Boris. Il se rapprocha du lit. Borkin pâlit. Fedja, supplia-t-il intérieurement, ô Fedja... pourquoi ne viens-tu pas, chien ?

— Elle est chez Natacha Trimofa.

— Où ? Borkin bondit. Le nom de Natacha lui rendait soudain l'usage de ses membres, il s'élança hors de son lit, mais un coup de poing de Boris le rejeta contre le mur de la pièce. Pris entre une armoire et la fenêtre fermée, il s'appuya à la tenture qui s'usait par endroits.

— Chez la doctoresse à Undoutova, tu la connais, Ivan Kasievitch ?

— Tu l'as trouvée, Boris ?

— Tiens ! Tu me connais ?

— Je t'ai vu hier auprès de Svetlana, tu l'embrassais.

Il cria ces paroles avec toute la rage qu'il avait accumulée. Même la peur animale qui s'était emparée de lui disparut. Il voulut s'éloigner du mur, mais le long poignard pointé contre lui l'immobilisait.

— Le seul fait que tu aies osé l'embrasser suffit pour que vous méritiez de mourir elle et toi !

Boris considérait Borkin d'un regard vide, sans âme comme les portraits de nos peintres soviétiques officiels, pensa Borkin, des yeux que l'on peut transplanter d'un homme sur un aiglefin et vice versa sans qu'on s'en aperçoive.

— Tu as voulu faire de Svetlana ta putain ?

Borkin secoua la tête.

— Je voulais l'adopter. Mais Moscou l'a interdit, alors j'ai pensé à l'épouser, plus tard, dans un autre pays.

— Tu voulais quitter la Russie ?

— Je voulais aller en Iran, là-bas sur les rives du Golfe Persique, je projetais d'acquérir une maison. Svetlana devait y être heureuse, plus heureuse qu'aucune autre jeune femme. Mais alors tu es venu, animal, et tu l'as embrassée !

Dans le chenil, les chiens hurlaient de plus belle. Fedja ne se montrait pas. Il s'était retourné, sa couverture rabattue sur sa tête hirsute, il continuait à dormir. Seule, Sussja veillait... étendue sur sa paillasse, les yeux au plafond, elle songeait à son amour pour Borkin. Les hurlements des chiens ne la dérangeaient pas, on sait qu'au printemps les chiens aboient de même que les humains soupirent...

Boris abaissa son poignard. Svetlana est chez Natacha Trimofa, elle est presque folle de souffrance, la voix de Boris baissa d'un ton, mais Borkin saisissait chacune de ses paroles. Tu connais la loi des bergers de la steppe, Ivan Kasievitch ?

Un frisson glacé parcourut le dos de Borkin.

« Fedja, monstre, pourquoi ne viens-tu pas ? Je te rosserai si bien demain, que tu en resteras quatre semaines à pleurer sur ta paillasse ! » Il s'appuya bien droit le dos au mur. « Je vais briser la vitre avec mon coude et appeler au secours », pensa-t-il. Mais il savait aussi qu'il ne lancerait qu'un seul appel.

— Gagner du temps... se dit-il encore, gagner du temps... Peut-être Sussja viendra-t-elle. Il ne frappera pas s'il y a des témoins.

— Tu as connu Svetlana autrefois ?

— Pourquoi me poser ces questions, Ivan Kasievitch ? Si tu pouvais croire en Dieu, je te dirais : prie une dernière fois, mais je te conseille seulement : pense à Staline et meurs !

À l'instant même Borkin se jeta sur Boris. Le choc les fit tomber tous les deux. Boris étreignit Borkin : chien perfide siffla-t-il, porc ! pitoyable porc !

Ils roulaient sur le plancher dans toute l'étendue de la pièce, se donnant des coups. Ils sentaient le sang couler de leurs mains, mouiller leurs visages haletants, ils devinrent ivres de rage meurtrière.

Les chiens dans le chenil se calmant peu à peu allèrent se tapir dans les recoins. Sussja s'endormit. Fedja ronflait sous sa couverture.

Le silence et l'obscurité régnaient dans la *datcha*. Seule la chambre de Borkin restait faiblement éclairée.

* * *

Cependant, Natacha Trimofa bourrait trois sacs de voyage d'objets

divers.

Il y avait des vivres, des vêtements, deux fusils, deux pistolets, enfin un petit sac de munitions qu'elle tenait caché sous le plancher de sa chambre à coucher depuis l'époque où, revenue des régions marécageuses des Zaporogues au Kazakhstan, elle y avait été fêtée en tant que partisane médecin et « héroïne de la Nation ».

— Avec deux fusils on va loin, pensait-elle, il doit être possible à trois personnes de disparaître dans un pays aussi vaste qu'un continent, quand bien même ce serait l'existence de loups traqués... mais non, nous aurons une vie libre, heureuse, avec la pensée que Borkin a cessé de vivre !

Derrière la cloison Svetlana dormait toujours ; elle s'était endormie en sanglotant... Longtemps après que Boris se fût éloigné, Natacha entendait encore ses pleurs étouffés. Mais elle n'alla pas la consoler, car elle préparait les trois sacs en jetant de temps à autre un regard au réveil d'un modèle ancien, pourvu d'un timbre énorme, comme on en vendait dans les magasins d'État à Alma-Ata.

Si Boris avait eu le courage de tuer Borkin, il ne tarderait pas à revenir. Une heure s'envole vite... et pourtant, elle se traîne indéfiniment si l'on se met à en compter les secondes et que votre cerveau au même rythme que le tic-tac du réveil vous répète : « Maintenant, maintenant, cela arrive, maintenant, maintenant, c'est fait !... maintenant... »

Natacha empila les sacs dans une petite voiture à cheval dont elle se servait pour se rendre jusqu'aux vieilles huttes des paysans dont elle visitait et soignait les malades. Lorsqu'elle retourna dans sa maison de rondins Svetlana l'attendait sur le seuil de la chambre à coucher. Tenant la lampe d'une main, revêtue d'une longue chemise, ses cheveux d'or dénoués, elle semblait une apparition que la clarté de la lampe environnait d'un nimbe.

— Vous faites vos paquets, Natacha Trimofa ? dit-elle.

— Oui, petite.

— Où est Bor ?

— Il revient tout de suite : il est allé faire une course importante pour notre voyage.

— Et où irons-nous ?

— Dans un endroit où l'on est en sécurité, ma fille : personne n'ira nous chercher là-bas où ne gisent que les ours, les hiboux, les loups. Les forêts n'ont pas de sentiers qui mènent dans leurs profondeurs. Là-bas règne une solitude paradisiaque !

— Vous venez avec nous ?

— Je m'occuperai de vous, car je ne peux pas m'en aller d'ici tout simplement : j'ai plus de trois cents malades qui ont besoin de moi.

Svetlana entra dans la grande salle et posa sur la table la lampe à

pétrole qui filait : ils vont vous envoyer à Karaganda, s'ils apprennent que vous nous êtes venue en aide !

Natacha secoua la tête : et qui donc se chargerait des malades et des blessés ? Ils ne le feront pas !

— Qu'important à Tchetvergov les malades ?

— Tchetvergov n'est pas Moscou. J'ai été placée ici par Moscou : je suis une héroïne de la Nation ! Crois-tu qu'ils pourraient se débarrasser simplement de moi ? Tout le territoire outre Judomskoje et Undoutova se soulèverait et assommerait les hommes de la N.K.V.D. ! Je n'ai ici que des amis, Svetlana !

— Il n'y a plus d'amis lorsque le mot Karaganda est prononcé ! Seul celui qui jouit d'une bonne réputation a des amis ! Celui que l'on méprise ne compte que des ennemis ! Je le sais encore pour avoir vécu tout cela, Natacha Trimofa !

— Tu es allemande, c'est autre chose.

— Et toi tu es un « saboteur », c'est la même chose.

Natacha eut un geste qui mettait fin à cette conversation :

— Ne te tourmente pas. Je vous aiderai parce que je le dois : pourquoi... ça ne te regarde pas ! Elle se détourna pour ranger dans l'armoire ses instruments de chirurgie. Puis elle mit de l'eau à chauffer en accrochant un chaudron à la crémaillère suspendue dans l'âtre, ranima les tisons en soufflant dessus et en y ajoutant des brindilles sèches.

— Quand Boris reviendra nous boirons du thé, puis on se mettra aussitôt en route. Il faut que nous soyons au lac Balkach au lever du soleil. Arrivés au lac, nous serons en sécurité. Au lever du soleil, les troupeaux ne l'ont pas encore atteint.

Svetlana s'assit à la table. Bor sait-il qui c'était ? demanda-t-elle angoissée.

— Non, mentit Natacha.

— C'est mieux... Svetlana gardait les yeux baissés. Jusqu'alors il a toujours été bon pour moi. Je lui dois la vie.

Natacha gardait le silence ; un silence têt, hostile. Seuls ses yeux brillaient, triomphants.

* * *

— Lève-toi, chien ! dit Boris.

Il était debout devant Borkin étendu haletant sur le plancher, près du lit. Du sang coulait sur ses yeux, son front était ouvert. Je suis tellement las, pensait Borkin, si infiniment las. Sussja m'a anéanti. Je meurs de l'amour de Sussja. Je n'ai plus la force de braver cet ours.

Il se releva titubant, et se cramponna au pied du lit. À travers un rideau de sueur et de sang s'écoulant devant son regard, il voyait Boris, presque gigantesque devant lui. Il tenait à la main la *nagaïka*

avec laquelle Borkin avait pour habitude de fouetter les chiens, Fedja, Sussja ou les autres domestiques, selon son humeur. C'était le fouet aux lanières nattées de rubans d'acier.

— Je ne peux pas tuer un homme couché, reprit Boris d'une voix calme, qui parut à Borkin lointaine, très très lointaine. Défends-toi, Ivan Kasievitch, je ne veux pas t'assommer comme un renard blessé.

Borkin leva une main et frappa. C'était un coup sans vigueur, en même temps qu'il recevait la première estafilade de la *nagaïka*.

En silence Borkin tomba à genoux, les bras levés au-dessus de sa tête. « Même si je crie, personne ne viendra », pensa-t-il tristement. Fedja fera volontairement la sourde oreille et Sussja dort profondément. Personne ne m'aime... je suis un bien pauvre type. Et si je crie à présent, sans raison et sans résultat, on dira : il est mort comme un lâche. Mais je ne suis pas lâche, et ne l'ai jamais été... j'ai chassé l'ours à la lance, j'ai tiré les loups seul, dans la forêt figée sous la glace, près du lac Balkach. Mais j'avais au moins une lance ou un fusil : à présent, je n'ai rien, plus rien, pas même une voix pour crier...

Il sentait brûler sur son front la balafre faite par la lanière. Les yeux clos il attendit les coups.

— Lève-toi ! dit la voix calme de Boris. Si l'on se met à genoux, que ce soit devant Dieu !

— Dieu ? Borkin leva la tête et regarda Boris de ses yeux barbouillés de sang. Tu parles de Dieu tandis que tu commets un meurtre ?

— Dieu aussi voit cela !

— Il te châtiara, s'il existe !

— Il me châtiara ! La voix de Boris était claire et dure comme lorsque le battant d'une cloche frappe sa coupe d'airain, pensa Borkin lyrique. J'accepte toutes les peines, si tu n'existes plus !

— Tu me hais tant que ça ?

— Pense à Svetlana, fils de chien !

— Je l'ai aimée comme toi ! Mais je ne l'ai pas eue de bon gré ! Elle devait avoir à mes côtés une existence comme dans un conte de fées. Crois-moi, Boris. Je voulais briser sa résistance et l'en récompenser par la suite, comme jamais encore aucune fille ne le fût.

Un nouveau coup de la *nagaïka* aux lanières tressées d'acier laminé atteignit Borkin en travers du visage. Sa bouche fut déchirée comme si tout son visage se fendait.

— Oh ! gémit-il, oh !

— C'est ainsi que l'on assomme un chien enragé, dit Boris. Sa voix dépourvue de passion, aux inflexions presque égales, fit passer un nouveau frisson de terreur à travers le corps de Borkin. Il n'a plus rien d'humain, pensa-t-il. Il frappe comme un robot, je pourrais supplier, pleurnicher, baiser le bout de ses souliers, me traîner devant lui

comme une limace... il ne le verrait pas, il frappe comme une machine.

— Finis-en, petit frère, gémit Borkin en s'agrippant au pied du lit, encore deux, trois coups et ce sera fini. Ne me torture pas ainsi, frappe à la tempe ! avec le manche ! Aie pitié, camarade...

— Défends-toi, ta manière tranquille de mourir m'écœure !

Ivan Kasievitch Borkin répondit par une inclination de tête et bondit vers son adversaire, mais fut repoussé par un nouveau coup de la *nagaïka*. Les lanières s'étaient enroulées autour de son cou... il luttait pour retrouver sa respiration et vacilla contre le mur tandis que se déroulaient les lanières d'acier.

— J'ai sincèrement aimé Svetlana... râla-t-il.

— Ne prononce pas son nom ! Boris frappa de nouveau sur la tête, le visage, une fois aussi il atteignit la tempe.

— Oh ! hurla Borkin, oh ! maudits soyez-vous tous ! Maudits !

Puis il s'abattit, roula devant son lit, le visage levé et ne bougea plus tandis que Boris, comme une véritable machine, l'assommait à mort.

Puis, il déposa le fouet près du cadavre, couvrit d'un oreiller le visage qui n'avait plus rien d'humain et quitta sans bruit la pièce. Ayant éteint la lumière, il suivit le long corridor, franchit le seuil, se glissa dehors.

Les chiens se ruèrent de nouveau contre les grilles de leur chenil. Ils hurlaient, aboyaient, fous de rage, montrant les crocs, tandis que Boris passait comme une ombre.

Sussja se mit sur son séant, ouvrit la fenêtre, et regarda dehors, vers la maison de Borkin. Elle crut voir une silhouette glisser parmi les sureaux obscurs. D'un bond, elle quitta son lit et courut pieds nus, cheveux épars, couverte seulement d'une chemise de nuit trop courte qui avait été blanche. Traversant les communs, elle alla secouer Fedja sous ses couvertures.

— Il y a quelqu'un dans la maison du maître ! cria-t-elle, réveille-toi, singe ! réveille-toi, chien saoul ! Il y a quelqu'un chez le patron !

— Ce doit être Svetlana... Fedja sortit de ses couvertures en se frottant les yeux. Les aboiements des chiens emplissaient la nuit à croire qu'il n'y avait plus en ce monde que les hurlements de ces bêtes.

— Les chiens connaissent Svetlana ! J'ai vu une ombre qui venait de la maison !

— Peut-être une petite garce du village ?

Fedja sourit en chevrotant : notre maître a bien mangé, aussi Sussja ne lui suffit-elle plus : tu baisses, ma chatte !

— Lève-toi ! cria Sussja farouche. Fedja la considéra : de longues jambes un peu dodues, de solides cuisses, des seins qui pointaient sous

la mince chemise de nuit ; une gentille poulette, pensa Fedja, si seulement on avait vingt ans de moins, ça ne vous courrait pas dans les jambes sans danger, surtout par une nuit de printemps ! Dehors, les renardes lancent leur appel amoureux et ici cette garce, belle comme le péché... Diable, diable, faut-il qu'on soit devenu vieux pour voir ça...

Il sortit enfin de son lit, poussa ses volets et regarda dehors. La nuit était obscure chaude, sans étoiles, et embaumait la fleur de sureau, le jasmin, le cognassier du Japon. Une odeur qui affole un étalon.

— Rien, dit Fedja. Rien du tout, tu as rêvé, ma colombe, par une telle nuit une fille comme toi croit voir un mâle derrière chaque buisson.

Il eut de nouveau ce rire chevrotant en se caressant la barbe. Soudain, il s'interrompt : au loin résonnaient les claquements des sabots d'un cheval.

— Voilà ! dit Sussja, haletante. Elle s'accrocha au bras de Fedja, un cheval !

— Ce n'est pas un ours, évidemment, ânesse ! Fedja se pencha à sa fenêtre : mais c'est très éloigné... sur la route du village. Ça ne vient pas d'ici ! Les chiens ont dû l'entendre, car ils ont de meilleures oreilles que nous, ces sales bêtes, Sussjanka. Viens, va te coucher et dors... Il fit claquer sa langue et ajouta : tu peux aussi aller dans mon lit, petite sœur, car Fedja n'est pas si vieux que ça...

— Je préférerais me dessécher définitivement ! lança Sussja qui sortit de la chambre en courant.

Avec un soupir, Fedja referma sa fenêtre et s'enroula dans ses couvertures. « Diablesse pensa-t-il, quelle diablesse, mais on ne pourrait pas s'en passer... »

Boris put ainsi quitter la *datcha* sans être reconnu et il retourna chez Natacha à cheval.

Nul ne le vit.

Mais plus il s'éloignait de la *datcha* de Borkin, plus il frémissait d'horreur à la pensée de l'acte qu'il avait accompli.

* * *

Déjà Natacha Trimofa se tenait sur le seuil, scrutant la nuit, dans l'attente de son retour, lorsque Boris, ayant traversé le petit bois au galop, comme un fantôme, fit cabrer son cheval, en l'arrêtant net devant elle.

Natacha éleva la lampe, afin d'éclairer le visage de Boris pour y lire ce qui s'était passé.

— Alors ? dit-elle avant même qu'il eût sauté de sa monture.

— Tout est bien, Natacha Trimofa.

Il passa devant elle et pénétra dans la maison. Natacha suivit comme si elle collait à lui.

— Que veut dire « bien », Boris ?

— Où est Svetla ?

— Elle t'attend à côté. Tout est prêt, la voiture aussi, nous pouvons partir. Elle saisit Boris par une manche de sa veste trempée de sueur. Lorsqu'elle eut retiré sa main parce qu'il continuait d'avancer, elle vit à la clarté de la lampe que ses doigts étaient rouges.

— Du sang ! Les yeux de Natacha s'allumèrent, s'agrandirent, devinrent immenses, comme la steppe du Tchou.

— Tu l'as fait ?

— Partons tout de suite !

— Oh ! Héros ! Héros ! Natacha se planta devant Boris : tu ne sais pas ce que tu as fait cette nuit ! Je te serai dévouée comme une esclave, héros !

— Je suis un assassin, vulgaire, lâche, pitoyable, rien de plus.

— Tu le regrettes ?

— Non, mais c'est un meurtre !

Les yeux de Natacha reprirent leurs dimensions habituelles et sa voix devint faible comme celle d'un petit oiseau mourant de froid :

— Comment est-il mort ?

— Laisse-moi tranquille ! Cherche Svetla et partons !

— A-t-il crié ? A-t-il gémi en implorant ta pitié ? S'est-il montré lâche ?

— Tais-toi !

— A-t-il crié très fort ? Très fort ? A-t-il déchiré les cieux de ses plaintes ? Dis-le, dis-le... comment est-il mort ? Ses lèvres étaient humides... elles semblaient ruisselantes de salive. Sa voix se brisa. Son visage restait mort et avait la couleur de l'ivoire jauni.

— Il est mort sous la *nagaiika*... Il s'est montré courageux ! J'avais honte à le voir si courageux.

— Sous la *nagaiika*... Natacha ferma les yeux, la tête renversée en arrière. C'est bien, Boris, c'est bien. Sous la *nagaiika*... comme il l'aimait sa *nagaiika* ! Comme il l'aimait ! Ha ha ha !... Elle eut un rire brusque, aigu, dément.

Puis elle se détourna soudain et alla dans la chambre à coucher. Boris s'assit à la table, la tête appuyée sur une main.

Elle rit, pensa-t-il en frémissant d'horreur. Rirait-elle encore si elle avait vu son dernier regard avant qu'il ne s'étende pour mourir sans une plainte, sous le fouet ?

Svetlana parut. Elle était vêtue de vêtements appartenant à Natacha. Un châle épais de laine noire enveloppait sa tête et ses épaules.

— Où étais-tu, Boris ? demanda-t-elle.

— J'ai encore été chercher quelques objets dans mon logement où je me suis glissé, puis je les en ai ramenés.

— Tu n'as pas été chez Borkin ?

— Non, dit-il d'un ton si assuré et sans réplique que Svetlana cessa de le questionner.

Natacha parut alors sur le seuil ; elle portait un grand sac de voyage en toile cirée, bourré de lard, de viande, d'œufs, d'orge en grains, de thé en tablettes, de biscuits de farine de mil ainsi que de quelques médicaments contre le typhus, la dysenterie, des rouleaux de pansements, un produit coagulant, une crème contre l'action des moustiques et des mouches du lac Balkach.

— Êtes-vous prêts ? dit-elle... Natacha avait retrouvé son personnage de doctoresse avisée et organisatrice. Son fanatisme s'était détaché d'elle comme une peau morte.

— Oui, répondit Boris.

Ils sortirent de la maison. Natacha ferma la porte avec un gros cadenas. Dans une obscurité absolue, ils s'en furent à tâtons derrière la maison où se trouvait l'écurie. Le petit cheval chargé de traîner leur légère voiture campagnarde les attendait immobile. Le cheval alezan de Boris trotta à leur suite, sans qu'on l'eût appelé. Natacha se retourna vers lui :

— Il faut le laisser ici !

— Pourquoi ?

— Il est trop voyant, on le remarquera et cela fera retrouver vos traces. Il ne faut pas vous faire remarquer, vous devez être gris, comme des souris nocturnes.

— Je n'abandonne pas mon cheval, dit Boris durement.

— C'est un fils de notre « *Moj druk* », ajouta Svetlana.

— Fût-il le fils du soleil, il restera ici !

— Et alors ?

— Je le tuerai avec une grosse seringue et je l'enterrerai moi-même.

Le visage de Boris s'était durci. Le cheval me suivra, je n'y renoncerai pas !

— Alors Andreï Boborykin le tuera !

— Je le tuerai lui-même s'il l'ose !

— Idiot ! Natacha grimpa sur le siège du cocher. Emmène ton cheval, tu ne tarderas pas à l'abattre toi-même si, à cause de lui, on vous pourchasse à travers la moitié de l'univers !

La voiture partit, s'enfonça dans la nuit. Boris s'élança sur son cheval. Lorsqu'il fut en selle, il se pencha en avant pour caresser des deux mains le front et les naseaux de sa monture.

— Suis-je idiot ? lui murmura-t-il.

Le cheval gonfla ses naseaux et renifla bruyamment.

— Bor, où es-tu ? dit la voix de Svetlana, irréaliste, dans la nuit.

— Viens donc notre héros ! s'écria à son tour la voix de Natacha.

Il sembla à Boris que le mot héros était lancé sur un ton un peu moqueur. Éperonnant légèrement son cheval, il partit au trot dans l'obscurité.

« La gloire est comme du grain semé à contre-vent » disent les Mongols.

* * *

Fedja fut le premier qui découvrit le cadavre de Ivan Kasievitch Borkin.

Il s'était étonné de ne pas voir Borkin dès neuf heures du matin devant le chenil, jouant avec ses bêtes féroces, ainsi qu'il avait coutume de le faire chaque jour, avant le petit déjeuner. « La vision matinale de la force reconforte et galvanise » : c'était une des sentences de Borkin, que l'on trouvait également dans l'un de ses ouvrages.

— Ça a dû être une folle nuit ! se dit Fedja songeur, tandis qu'il restait planté devant la véranda de la *datcha*. Quoi qu'il en soit, Ivan Kasievitch n'est plus celui qu'il fut : même ses volets sont encore clos !

Il se dirigea vers la porte d'entrée et la trouva seulement appuyée, ce qui ne l'étonna pas, car il savait que Sussja devait se glisser par-là pour regagner sa chambre au cours de la nuit. Il franchit le seuil de la maison silencieuse.

Dans le cabinet de travail où Fedja pénétra après avoir frappé à la porte, tout se trouvait à la même place que la veille au soir. La veste de Borkin était encore posée en travers de l'accoudoir de son fauteuil d'osier. À côté se trouvait le mouchoir dont se coiffait Sussja et qu'elle avait oublié.

— Il dort, évidemment. Fedja s'arrêta devant la porte de la chambre à coucher et réfléchit.

Il y avait deux possibilités : ou bien Borkin braillerait et le jetterait dehors s'il l'éveillait à présent, ou bien, il ne dirait rien et gratifierait le fidèle Fedja d'un verre de vodka. On pouvait s'attendre à tout avec Ivan Kasievitch... Ses humeurs étaient aussi capricieuses que le régime des vents soufflant des montagnes de l'Ala-Tau.

Fedja se décida tout de même à éveiller Borkin. Svetlana n'était pas revenue à la maison. Elle avait bien exprimé sa volonté de rester dans la steppe mais, après ce qui avait dû se passer selon ce que savait Fedja, Svetlana aurait dû revenir à la *datcha*. Aujourd'hui, tout semblait étrange. En hochant la tête, il frappa enfin à la porte de la chambre à coucher.

Il resta pétrifié, lorsque, ouvrant la porte, il vit Borkin étendu devant le lit, entouré d'une mare de sang séché, un oreiller sur la

figure, la *nagaika* sanglante gisant à côté de lui, comme s'il s'était lui-même flagellé à mort dans une crise d'auto-châtiment.

Puis, le premier ébahissement passé, Fedja referma vivement la porte derrière lui et s'assit sur une chaise près du corps. Du bout de son soulier, il poussa l'oreiller posé sur le visage du mort et examina sans le moindre sentiment d'horreur ou de tristesse cette masse informe de chair sanguinolente.

— Bien, bien, pensa Fedja, le voilà couché par terre le grand Borkin ! Le poète de Staline ! L'homme qui tutoyait Joseph Vissarionovitch Djougachvili que l'on appelle Staline, et qui au Kremlin mangeait du caviar sibérien et buvait du champagne de Crimée ! Voyez donc comme il est bien arrangé ! On a fracassé sa figure qui affolait les femmes et ses mains qui caressaient et châtiaient sont crispées... Il ne vit plus. Il ne peut plus lancer ses chiens contre Fedja, quant à Sussja elle ira seule au lit...

— Diable ! Diable !

Fedja n'était pas loin de se réjouir à la vue des restes de Borkin. Il se frotta les mains, repoussa du pied l'oreiller sur le visage de Borkin et se demanda enfin comment il s'y prendrait pour annoncer la nouvelle aux autres et ce qui arriverait alors.

Ilitch Konjev crierait et tempêterait contre le sort qui voulait que cet événement déshonore son village. Le camarade Tchetvergov, ce porc fainéant, arriverait d'Alma-Ata comme une locomotive qui s'emballe. Mais non... il se trouvait encore à Judomskoje. Diable, diable, ça ferait du bruit !

Il voulut se lever pour s'en aller, lorsque la porte fut ouverte violemment. Sussja parut, vit le corps sur le plancher et jeta des cris inhumains.

— Tiens ta gueule ! lui lança Fedja. Il voulut saisir Sussja, mais elle s'arracha de ses mains, se jeta sur le plancher près de Borkin, puis elle étreignit en hurlant le grand corps étendu, le front appuyé sur sa poitrine souillée.

— Assassin ! Assassin ! Assassin !... Oh ! oh mon Ivanja ! mon Ivanischka ! Oh !

Fedja se rassit sur la chaise en frottant ses cheveux gris et sa barbe hirsute.

— Voyons, le voilà mort, ma colombe.

Sussja releva la tête d'un mouvement saccadé : j'ai vu l'assassin ! Je l'ai vu ! Mais tu étais trop paresseux pour te lever ! Tu m'as renvoyée ! Tu es coupable, chien galeux, tas de merde, tu...

Elle ne trouvait plus de mots pour s'exprimer. Fedja fit un geste apaisant.

— Il était déjà mort.

— Nous aurions pris son meurtrier !

— Comme si un tueur se promenait de manière à être pris ! Il nous aurait assommés toi et moi. Mieux vaut qu'il en soit ainsi, quant à moi, je préfère vivre et qu'il ne soit plus là !

— Tu l'as toujours haï ! cria Sussja farouche et elle voulut ôter l'oreiller du visage de Borkin, mais Fedja posa vivement son pied sur sa main.

— Non, ma petite fille, car il n'est pas beau à voir, tu ne le reconnaîtrais pas...

— Oh ! Oh ! gémit Sussja. Elle caressait le cou de Borkin, sa poitrine, ses mains molles et ouvertes. Il nous faut chercher Konjev, Fedja.

— Oui, quelle merde !

Sussja se leva d'un bond comme un chat sauvage, elle se dressa devant Fedja, les yeux démesurément grandis :

— Tu iras chez Konjev ! L'assassin doit être pendu !

— La peine de mort est abolie en Union Soviétique, ma colombe !

— Alors il ira pourrir dans un camp de représailles, sur la mer glaciale ! Va, maintenant !

— Le mieux serait que nous le relevions pour le laver comme il faut et l'habiller avec ses habits du dimanche. On lui mettra la décoration de Staline et nous l'enterrerons là derrière, dans la forêt de sapins. Nous répondrons aux gens : le camarade Kasievitch ? *Nitchevo* ! Il est parti chasser l'ours dans la forêt, ou des oies... ou... que sais-je ? et il n'est pas encore revenu. On le cherchera alors... mais qui le trouvera ? Quant à la *datcha* nous nous en chargerons.

— Coquin ! Salaud !

— Pourquoi ces vilains mots, Sussjanka ? Ça va donner des *difficultés* si Konjev, ou même le camarade Tchetvergov s'en mêlent. On découvrira que la chère Sussja était une putain et qu'elle recevait plus que ses appointements... ça te vaudra sûrement trois ans à Karaganda, ma douce !

— Va trouver Konjev ! hurla Sussja, et même s'il me fallait pour cela assécher des marécages, je veux voir l'assassin et lui arracher les yeux avec mes ongles !

Fedja secoua la tête. Je n'irai pas, dit-il bien haut, j'élèverai un monument à *l'inconnu*, c'est tout ce que je ferai.

Les yeux de Sussja rapetissèrent de nouveau. Ils disparurent presque dans les plis de sa peau tant elle crispait ses paupières, puis, se penchant, elle ramassa la *nagaiika* barbouillée de sang et en menaça Fedja :

— Va ! ou je t'assomme comme on a assommé Ivanja !

Sa voix était calme, sans timbre, à peine perceptible.

Fedja comprit que c'était sérieux, il se leva de sa chaise et gagna la porte. Sussja le suivit, la *nagaiika* au poing, prête à frapper.

— Tu y vas, chien ?

— Ça donnera des difficultés.

Alors elle le cingla, mais n'atteignit que l'épaule de Fedja qui sauta de côté à temps et s'enfuit par le corridor.

Sussja le suivit, mais elle ne songeait plus à le frapper. Elle le dépassa en courant, traversa la cour... en criant avec des gestes désordonnés comme si elle brûlait : assassin ! Assassin ! Assassin ! et elle poursuivit sa course sur la route en direction de Judomskoje.

Fedja, arrêté sous la véranda, la regardait courir dans la poussière, tandis que le soleil se levait sur la steppe, enveloppé d'un manteau orangé, comme d'un brouillard sanglant.

Kerek, le berger, sortit alors de l'écurie des chevaux tout en secouant la paille hachée restée dans ses cheveux et le foin collant à son pantalon. Il avait dormi avec les chevaux parce qu'il s'était enivré et que le foin était ce qu'il avait trouvé de plus proche pour dormir.

— Qu'a Sussja ? cria-t-il à Fedja, pourquoi crie-t-elle et court-elle ainsi ?

— On a coupé le cou de son coq préféré, petit frère.

Avec un rire chevrotant, Kerek s'en fut au puits, en tira un seau d'eau et s'y plongeait le crâne.

* * *

La hutte entièrement environnée de roseaux se trouvait sur la rive du lac Balkach. Aucun sentier n'y menait... là, où l'épaisse forêt finissait, le marais commençait sans transition. Une étroite passerelle, guère plus large que trois pieds d'homme, courait sous la surface du marais et conduisait, en dessinant des méandres, à cette retraite. On pataugeait jusqu'aux chevilles dans l'eau clapotante d'un brun jaunâtre, mêlée d'herbes et de tiges de roseaux en décomposition. Seul celui qui connaissait l'existence de ce chemin sous la surface des eaux pouvait accéder à la petite hutte. Tout autre était englouti par le marais... nul n'entendait ses cris. D'ailleurs, Andreï Boborykin ne voulait pas l'entendre.

Il désirait vivre en paix, rien d'autre.

Il avait appris comment on construit une passerelle sous l'eau, alors qu'il était partisan dans les marais du Pripet. Tandis que ces niais de *germanski* contournaient le marais et étaient pris de vertige à force de marcher en rond, des bataillons entiers se faufilaient par de semblables gués dans le dos de l'armée allemande.

Andreï Boborykin dormait encore et rêvait des temps passés tandis que Natacha Trimofa avançait à tâtons à travers le marais. Elle avait laissé Boris et Svetlana à la lisière de la forêt, car elle n'était pas assez à son aise sur la passerelle vacillante pour oser les emmener. D'ailleurs, nul ne savait si Boborykin ne la déplaçait pas de temps à

autre. Konjev lui-même l'ignorait et il ne voyait Boborykin que quand celui-ci venait à Judomskoje, afin de renouveler sa provision d'épices et de boissons.

C'était aussi pour lui une occasion de payer ses impôts, le percepteur redoutant de traverser les marais. En hiver seulement et au début du printemps, il arrivait à Boborykin de quitter pour un certain temps sa hutte du lac Balkach. Il voyageait alors accompagné de trois chevaux portant les ballots de fourrures, produits de ses chasses, qu'il avait préparées lui-même et il allait les vendre... jusqu'à Taschkent et à Aksou, dans le Sin-Kiang chinois. Une fois, le camarade Tchetvergov avait voulu le châtier pour « sabotage » et « commerce illicite » avec l'étranger de biens appartenant au peuple. Mais le bon Tchetvergov lui-même fit demi-tour une fois arrivé à la lisière de la forêt et s'empessa de brûler à Alma-Ata l'acte d'accusation concernant Boborykin.

Il est préférable de laisser un homme en vie que de jouer un rôle ridicule aux yeux du monde.

Andreï Boborykin ne fut donc pas peu surpris lorsqu'on frappa à sa fenêtre. Il bondit hors de son lit, saisit son fusil à répétition tout en se demandant s'il ouvrirait la fenêtre ou tirerait simplement au travers.

— Ouvre-moi, Andreïevitch ! cria une voix de femme et pose ton fusil ! Tu ne vas tout de même pas me tirer dessus ?

— Camarade Trimofa... ! s'écria Boborykin au comble de l'étonnement. Il courut vers la porte, regarda dehors par une fente dans le bois et vit, dans l'aube embuée de brouillard, Natacha mouillée et gelée par la rosée, se tenant devant la cabane sur la petite plate-forme sèche qui environnait celle-ci.

— Et alors ? lança Boborykin, savez-vous que j'ai oublié d'être malade et que par ici, on ne risque pas de prendre la syphilis ?

Il éclata de rire tant sa plaisanterie lui paraissait spirituelle, mais Natacha d'un geste le fit taire.

— J'ai l'intention d'amener deux jeunes gens chez toi, Andreï.

— Deux zibelines feraient mieux mon affaire, grogna ce dernier, on peut leur tirer la peau par-dessus les oreilles et on en obtient quelque chose en supplément. Les êtres humains, par contre, ne nous valent qu'amertume et chagrin.

— Il faut les cacher chez toi, Andreï.

— Commencez par entrer, camarade Trimofa, dit Boborykin. Il poussa la porte du pied et s'effaça. Il avait l'air d'un animal préhistorique, grand, large, massif, portant une longue barbe noire emmêlée, qui obscurcissait son énorme visage, laissant à peine la place du nez, de la bouche, des yeux, qui semblaient autant de rocs jaillissant d'un buisson épineux. Il portait de hautes bottes en peau

d'ours, entourées de tendons blanchis qu'il préférait à tout autre lien.

— Que voulez-vous que je fasse de ces deux individus ? reprit-il lorsque Natacha se trouva à l'intérieur, pourquoi leur faut-il se cacher ? Serait-ce ces contre-révolutionnaires ? Des déserteurs ? Des prisonniers évadés ? Tout ça n'est que racaille, camarade ! Ça ne vaut pas le coup de se mettre en peine pour eux : jetez-les dans le marais, alors le monde aura la paix !

Natacha secoua la tête : ce sont Boris et Svetlana, deux Allemands.

— C'est pis encore : Je les étranglerai. Il y a trop d'Allemands, camarade, je les connais, ils ont tellement battu Axinja, ma femme, à Dobroslavka, qu'elle est devenue folle. Mais elle n'a pas trahi son Andreï, cette bonne Axinjachka. Elle s'est jetée dans une maison en flammes parce qu'elle avait perdu la raison.

— C'était la guerre, en ce temps-là, Andreï.

— La guerre ne cesse pas en Russie.

— Il faut que je les cache chez toi parce qu'ils ont assommé Borkin.

Les yeux de Boborykin regardèrent la doctoresse avec incrédulité : Ivan Kasievitch ?

— Oui, Boris l'a assommé avec la propre *nagaïka* de Borkin.

— Le fervent de Staline ?

— Mais oui. C'est un héros, ce Boris. Il m'a vengée, ainsi que Svetlana et toi-même. Andreï, as-tu oublié Vera Nicolaevna ?

Le visage de Boborykin eut une crispation furtive. Il prit son fusil posé sur la table, passa la bretelle sur son épaule et se dirigea vers la porte.

— Viens, camarade Trimofa, jeta-t-il par-dessus son épaule, allons les chercher.

* * *

Ilitch Sergueïevitch Konjev reçut un choc dans l'estomac à la vue de Sussja qui le tira de son lit en hurlant.

— Assassin ! Assassin ! criait-elle.

Maroussia, accourue de la cuisine dans la salle à manger, s'imaginant que Sussja stigmatisait de la sorte son Ilitch, voulut revenir sur ses pas afin de s'armer d'une solide cuiller à pot.

— Putain ! lança-t-elle à l'adresse de Sussja. Laisse Ilitch en paix ! Comment oses-tu traiter mon Ilitch d'assassin ?

N'ayant pu enfiler son pantalon aussi prestement qu'il eût fallu, Konjev parut enveloppé d'un long manteau de peau de mouton. Il fit la grimace en considérant Sussja plus attentivement, puis envoya une de ses chaussures à Maroussia qui revenait avec sa cuiller à pot ; enfin, dominant la voix de Sussja, il beugla :

— Que se passe-t-il ?

— On a assommé mon Ivanja !

— Tu dis ? Konjev se passa le revers de la main sur les yeux. Ça n'est pas possible... pensa-t-il atterré. L'ami de Staline assassiné à Judomskoje, dans mon village ? Il sentit une sueur froide l'inonder et s'effondra sur un siège.

— Qui est-ce ? demanda-t-il niaisement.

— C'est ce que je viens te demander ! Il faut que vous trouviez l'assassin, camarade soviét !

— Moi ? Pourquoi moi ? Konjev bondit : Maroussia, réveille le camarade Tchetvergov, c'est un cas pour lui ! Voilà qui sort de mes attributions... ce sera un honneur pour moi que de lui confier ce cas.

Stephan Tchetvergov fut à son tour fort saisi par la nouvelle et se mit à tirailler sa courte barbe tartare, pendant que Sussja s'expliquait avec Maroussia sur un ton dramatique dans la cuisine.

— On va se montrer très surpris à Moscou de ce qu'un tel acte ait pu être commis au Kazakhstan : nous passons pour être la province la plus pacifique, camarade !

— Je ne l'ignore pas, camarade Tchetvergov.

— On va faire une enquête ; sale histoire, et puis généralement ça n'en reste pas là ; on va contrôler tous les livres de recettes, les comptes, l'activité du Parti...

— Mauvais, mauvais, camarade ! Konjev avait la mine déconfite. C'est une coupe amère pour nous, camarade !

— Soupçonnez-vous quelqu'un ?

— Non.

— Ivan Kasievitch avait-il des ennemis ?

— S'il s'agissait de cela, camarade, nous serions tous coupables, dit Konjev, sarcastique.

Tchetvergov eut un gros soupir.

— C'était une charogne à corbeaux !

— Les vers le dévoreront bientôt !

Ce qui ne nous épargne pas la recherche de l'assassin : il s'agit de mettre la main dessus avant que n'arrivent les commissaires de Moscou !

— Il faut agir !

Allons examiner le camarade Borkin ; Sussja prétend avoir vu l'assassin.

— Alors nous le tenons !

— Elle n'a distingué qu'une ombre.

— Merde !

— Pis que cela, camarade : Sussja prétend que Fedja l'a empêchée de prendre l'assassin, il a soutenu *que ce n'était rien* !

— Alors nous enverrons Fedja dans un camp et au bout de quinze jours il avouera que c'était lui. Tchetvergov eut un large sourire. Nous

connaissions certaines méthodes, camarade...

— Je sais, on peut chanter sans musique.

Ils se frottaient les mains en riant. Ce fut seulement lorsqu'ils retrouvèrent dans la salle Sussja en pleurs et un peu calmée qu'ils redevinrent graves et solennels.

— Qu'en dit Svetlana ? demanda Tchetvergov dans un brusque essor d'inspiration. Sussja releva vivement la tête.

— Elle n'est pas à la *datcha* ! Hier soir, Ivan a été la retrouver à cheval, au pâturage, dans l'intention de... Elle haussa ses épaules dodues. Elle est évidemment plus jeune que moi, mais certes, pas plus jolie !

— Tiens ta gueule ! grogna Konjev. Stephan Tchetvergov hochait la tête.

— Pas revenue ? Cela aurait-il quelque relation avec ce qui vient de se passer ?

— Svetlana n'a pas la force d'assommer un homme comme Borkin : il était solide comme un arbre de la forêt !

— Qu'en dites-vous, camarade ? La barbiche mongole de Tchetvergov frémissait. Envoyez quelqu'un chercher Svetlana dans la steppe : il faut qu'elle revienne tout de suite à la *datcha*. Mais l'envoyé ne devra pas raconter ce qui s'est passé là-bas ; quant à nous-mêmes, allons-y !

— Et Moscou ?

Tchetvergov eut un geste qui éloignait la question. On a le temps. D'abord il s'agit de rassembler le plus d'indices possibles pour satisfaire Moscou par le téléphone. Peut-être Fedja avouera-t-il si nous le chatouillons un peu. Qu'en pensez-vous, camarade Konjev ?

— C'est une bonne idée, camarade commissaire du District, il avouera certainement.

— Fedja ? lança Sussja la bouche grande ouverte d'étonnement, mais Fedja était au lit lorsque j'ai vu l'ombre !

— Nous n'avons que faire d'une ombre, putain maudite, il nous faut un vivant ! Tchetvergov la poussa dehors et la poursuivit encore dans la rue du village, et si tu dis un mot sans être interrogée, je te chasse dans le désert !

— Mais Fedja...

— La paix ! brailla Konjev, s'il prouve son innocence il ne lui arrivera rien.

— S'il la prouve... reprit Tchetvergov avec un sourire, en se dirigeant vers sa voiture attelée d'un cheval.

* * *

Dans la hutte de Boborykin, au cœur du marais, en bordure du lac Balkach, Boris et Svetlana prirent leur premier repas de la journée.

Leur hôte leur avait offert une oie rôtie froide et s'en était allé pour causer devant la hutte avec Natacha.

— Que dois-je faire d'eux, camarade médecin ? demanda-t-il. Ils mangeront ma nourriture et ne me serviront à rien ! Ils ne peuvent tout de même pas vivre chez moi jusqu'à leur vieillesse !

— Je viendrai les chercher dans une ou deux semaines, quand l'effervescence des esprits sera calmée à Judomskoje. On ne peut pas savoir combien de temps cela prendra. Ensuite, il faudra les faire passer en Dzoungarie et en Iran.

Elle remit à Boborykin une liasse de roubles ; celui-ci la regarda avec surprise : pourquoi ? dit-il.

— On m'a dit que tu ne fais rien pour rien.

— L'argent, c'est du fumier, camarade. Que veux-tu que je fasse avec de l'argent dans mon marais ? Ce sont des munitions qu'il me faut pour mes fusils : je tire plus que je ne dis au *combinat* des fourrures, et je n'ai pas droit à plus de dix pour cent de coups manqués. Tout est calculé d'avance dans notre petite mère Russie. Si la chose ne présentait pas autant de difficultés, les commissaires aux normes s'aviseraient de réglementer la manière de chier !

Natacha ne rit pas. Elle pensait à Konjev et à son hôte Tchetvergov, les imaginant en train d'examiner le cadavre de Borkin, tout en mourant de peur à la pensée de l'enquête menée par Moscou. Sussja devait pleurer, Fedja resterait indifférent, quant à Kerek, il se saoulerait de joie. Oh ! elle les connaissait tous, les habitants de la *datcha* !

— Il se pourrait que je ne revienne pas du tout, Andreï, dit-elle rêveuse. Boborykin regarda, effaré, les cheveux noirs coupés court de Natacha. « Elle a la tête d'un oiselet, se dit-il, si je la prenais entre les mains, je l'écraserais comme une coquille d'œuf ! »

— Pourquoi, camarade Trimofa ?

— Il est possible qu'on nous ait vus. Juste avant la forêt nous avons rencontré un berger ; je ne sais s'il nous a reconnus.

— C'était peut-être un nomade.

— Espérons-le.

Boborykin passa la main sur sa barbe ébouriffée. Ses yeux restaient parfaitement inexpressifs.

— Si au bout de trois semaines vous n'êtes pas venue, j'emmènerai Boris et Svetlana jusqu'en Dzoungarie, mais seulement parce qu'il a tué Borkin. On devrait pouvoir donner une fête pour cela !

Natacha se détourna pour rentrer dans la hutte. Svetlana qui avait rangé la vaisselle soufflait le feu qui menaçait de s'éteindre. Boris regardait fixement le sol.

— Je reviens dans une semaine, leur dit Natacha. Vous trouverez

tout le nécessaire dans les trois sacs et dans la valise.

Svetlana se retourna : comment pourrais-je assez vous remercier ? dit-elle. Natacha eut un geste qui réclamait le silence... Verrez-vous Borkin ?

— Oui, dit Natacha dans un souffle.

— Dites-lui que je ne le déteste pas. Rester en vie est plus important que ce que j'avais à perdre... Mais je ne puis plus revenir : le lui direz-vous ?

— Je le lui dirai.

Boborykin, debout sur le seuil, ouvrait de grands yeux, n'en croyant pas ses oreilles : Ça alors... ça alors... marmonnait-il.

Lentement, Natacha suivit de nouveau la passerelle immergée en direction de la forêt. Le soleil déversait une clarté crue, l'humidité nocturne s'élevait en buée vibrante vers les cieux azurés et s'y perdait.

Boborykin la suivit des yeux. Sa silhouette disparut rapidement parmi les roseaux. Ils se refermèrent sur elle comme une vague brusquement ouverte. Seuls ses pas résonnèrent encore un moment dans l'infini silence du marais... un clapotis léger, un barbotage, un glouglou comme si une grenouille avait sauté dans la vase.

* * *

Devant la porte de sa maison, Natacha vit une voiture arrêtée lorsqu'elle s'engagea dans le tournant du chemin. Elle reconnut Tchetvergov assis sur le siège, ainsi que Konjev debout sur le seuil de la maison, s'apprêtant à tordre le gros cadenas de la porte à l'aide d'une barre de fer.

— *Heij !* Qu'est-ce que cela signifie ? cria Natacha. Vous entrez par effraction chez moi, en plein jour ?

— La camarade docteur ! s'écria Tchetvergov, en sautant à terre. Elle a été absente toute la nuit ! Était-ce un cas grave ?

Konjev ricanait. Il laissa le cadenas et se frotta les mains. Natacha descendit de sa voiture et marcha droit sur Tchetvergov. Elle était tout à fait calme, presque trop, pensa Tchetvergov pour une femme devenue une « ennemie de l'État ».

— C'était un cas très sérieux, répondit Natacha. Elle ouvrit sa porte, qu'elle repoussa rudement contre le mur de bois : si vous voulez entrer, camarade !

— Merci, camarade.

Natacha discerna l'ironie avec laquelle Tchetvergov prononça ce dernier mot. Quelqu'un a dû nous voir, pensa-t-elle, était-ce le nomade que nous avons rencontré à la lisière de la forêt ? Était-ce un paysan ? C'est la même chose... *ils savent*. Elle pensa à Karaganda, au camp de prisonniers et sentit un grand froid intérieur, comme si elle était étendue sur un bloc de glace.

Il s'est passé quelque chose cette nuit, camarade docteur, reprit Tchetvergov, lorsqu'il se fut assis devant la table sur laquelle quelques heures auparavant Svetlana était étendue. Une sale histoire...

— Vraiment ?

Vous n'en savez rien encore, camarade ?

— Non.

— Ivan Kasievitch Borkin...

Ah ! Natacha s'adossa à la muraille, les yeux rivés à la flamme de la lampe à pétrole. Les volets de la maison n'étaient pas encore ouverts. À quoi bon les ouvrir pensa-t-elle, ils resteront à jamais fermés. A-t-il un enfant naturel de plus ?

— Camarade ! Borkin, le grand ami de Staline a été assassiné ; Tchetvergov considéra la doctoresse avec une large grimace : on l'a fouetté à mort.

— Ah ! Natacha jaugea du regard les deux soviets. Ça m'a l'air de vous faire plaisir, camarade.

— Grand plaisir. Borkin était un chien galeux seulement il n'était pas permis de le dire. À présent qu'il n'est plus qu'un tas de viande sur son lit, c'est différent. Il faut venir avec nous, camarade docteur !

— Il faut constater le décès officiellement. Il faut un certificat médical. Il n'est pas beau à voir.

— Et c'est pour obtenir cela que le camarade Konjev croit utile de forcer ma porte ? La voix de Natacha devint dure. Pourquoi jouez-vous la comédie, Tchetvergov.

Où étiez-vous pendant toute cette nuit ?

— Auprès de mes malades.

— Dans la forêt ?

— Dans le marais. Andreï Boborykin souffre d'un empoisonnement du sang : j'ai dû lui opérer un doigt ; vous pouvez aller le trouver, Ilitch Sergueïevitch !

— Nous ne manquerons pas de le faire. Tchetvergov se leva. Allons chez Borkin, nous en reparlerons.

À la *datcha*, on avait étendu Borkin dans son cabinet de travail. Sussja lui avait lavé le visage. Son aspect était donc moins effrayant. Fedja avait disparu... Tchetvergov l'ayant enfermé dans la cave où Borkin entreposait ses provisions d'hiver.

— Songe à la manière dont tu l'as tué, punaise ! avait-il braillé en manière d'explication à l'adresse de Fedja effaré.

— Quand nous reviendrons, nous te botterons le derrière jusqu'à ce que tu avoues !

Les chiens se ruèrent de nouveau en bavant et hurlant contre leurs grilles, lorsque Konjev, Tchetvergov et Natacha passèrent devant leur chenil.

— Suppôts de l'enfer... dit Konjev en louchant vers eux.

— Borkin les a une fois lancés à ma poursuite, camarade !

— Il est heureux qu'on l'ait assommé.

— C'est bon pour nous... mais que dira Moscou ?

Moscou le grand épouvantail ! Tchetvergov passa la main sur sa barbe tartare. Il nous faut des preuves et un coupable, pensa-t-il. Il faut pouvoir produire quelque chose et surtout des coupables, même s'ils sont innocents. On n'y regarde pas de si près, l'essentiel est d'avoir des accusés...

Dans la chambre à coucher de Borkin, ils furent reçus par Sussja qui pleurait toujours. Son visage boursoufflé était rouge et suant. Elle restait assise près du lit pour une veillée funèbre. Konjev la renvoya non sans s'être offert le plaisir de lui écraser un pied.

— Cesse de chialer, putain ! Peut-être même est-ce toi ! Qui connaît les femelles ?

— Je vous en prie, dit Tchetvergov avec un geste poli, en montrant le mort, comme s'il offrait un bouquet à Natacha ou un cadeau de prix. Veuillez constater le décès.

— Il est évident. La voix de Natacha était paisible et doctorale. Elle considérait le visage éclaté de Borkin, ses lèvres déchirées, ses paupières enflées, ses oreilles marquées de zébrures bleues. Elle n'éprouvait à cette vue ni joie, ni triomphe, ni satisfaction, ni apaisement. Elle n'éprouvait rien du tout. Il y avait là un cadavre qui avait été Borkin, qu'elle haïssait. Il était décevant d'assister à la réalisation d'un vœu, sans pouvoir s'en réjouir.

— Vous ne l'examinez pas ?

— Pourquoi, camarade Tchetvergov ? Il a été assommé, on le voit. La mort a été causée par une hémorragie cérébrale : je le suppose du moins, mais pour s'en assurer, il conviendrait de procéder à une autopsie. C'est l'affaire du médecin du district à Alma-Ata.

— Vous ne vous imaginez pas que nous allons transporter ce type à Alma-Ata ?

— Il le faudra.

— Ouvrez-lui le crâne !

— Je n'y suis pas autorisée.

Tchetvergov fit un geste qui coupait court aux tergiversations : habituellement, vous ne faites pas tant de manières, camarade Trimofa ! Il se tourna alors vers Sussja et lui montra la porte : sors, charogne !

Sussja s'exécuta en pleurant. Konjev s'assit devant la fenêtre d'où il ne pouvait voir le visage de Borkin.

— Vous connaissez Erna-Svetlana Bergner, camarade docteur ? demanda Tchetvergov. Natacha sentit de nouveau l'approche du bloc de glace.

— Non.

— On vous a vue accompagnée d'un homme et d'une femme traverser la forêt en voiture, une heure après le crime !

— Cela arrive souvent lorsque des camarades m'amènent auprès de leurs malades.

— Nous attendions cette réponse. Le camarade Konjev s'est renseigné à Judomskoje et le camarade Sirkov de Undoutova nous a fait également savoir que, cette nuit, vous n'avez été dans aucun village ! Quant à Svetlana, elle a disparu et en même temps qu'elle un certain Boris Horn : deux Allemands ! Nous savons aussi que Boris a rendu visite à Svetlana avant la mort de Borkin, il a été la retrouver dans la steppe ! Tchetvergov eut un large sourire, et j'en sais plus encore, camarade. C'est une petite sorcière blonde cette Svetlana, jolie comme le péché et la voilà disparue ! Qu'en pensez-vous ?

— Peut-être pourriez-vous écrire au courrier des « Questions et Réponses » de la *Pravda* !

Konjev eut un rire chevrotant, mais il se tut aussitôt qu'il vit que Tchetvergov ne plaisantait pas, d'autant moins que l'on ironisait à son sujet.

— Vous nous cachez quelque chose ! dit-il à haute voix.

— C'est possible. Je suis liée par le secret professionnel.

— Ce sont là des conceptions occidentales, capitalistes, camarade. Le secret professionnel ! Cela existe-t-il dans notre pays de progrès ? Ne se taisent chez nous que les morts !

— Peut-être suis-je morte ?

Tchetvergov et Konjev se regardèrent. Konjev, plus lent à comprendre, ne saisissait rien encore, que déjà Tchetvergov avait repris la parole. Il ne se donnait plus la peine de parler aimablement.

— Qui étaient cet homme et cette femme ?

— Des malades.

— C'étaient Boris et Svetlana !

— Si vous êtes congédié un jour comme soviet du district, vous pourrez ouvrir à Alma-Ata une officine de magie, prédisant l'avenir, camarade.

— Boris a donc assommé Borkin ?

— Vous ferez bien de le lui demander personnellement, je ne suis ici que pour rédiger le constat officiel du décès !

— Vous avez mis l'assassin et la fille en sécurité, Natacha Trimofa ! Vous avez menti. Vous n'étiez pas chez Andreï Boborykin, il n'a aucun doigt en mauvais état.

— Non ? pourquoi pas ?

— Vous reconnaissez donc...

— Je reconnais avoir été absente. Pourquoi avez-vous arrêté Fedja comme s'il était l'assassin si c'est Boris qui l'est ?

— Camarade Trimofa... Tchetvergov s'assit sur le rebord du lit et

voulut repousser la main de Borkin qui pendait près de lui, mais celle-ci était rigide comme une planche et froide à croire qu'elle avait reposé sur de la glace. Tchetvergov se poussa un peu de côté : nous n'avons que faire d'un assassin en fuite. Si Moscou apprend que Boris Horn a pu se sauver, ça va donner des complications. Je vous prie donc, camarade Trimofa... de dire où vous avez conduit ces deux Allemands.

— Vous avez peur, camarade Tchetvergov ? Natacha riait. Ah ! que je révère le pays où les puissants tremblent devant plus puissant qu'eux ! Il arrive ainsi que la justice frappe sans se tromper !

— Vous êtes cruelle.

— Vous trouverez ça à la lettre c du dictionnaire des dictatures.

— Voyons camarade ! Tchetvergov se mordait la lèvre inférieure. Qu'en diriez-vous si l'on vous traînait à Karaganda ? Vous seriez morte au bout d'un mois !

— Peut-être même au bout de trois jours ? Qui sait ? Je viens tout juste de vous dire que j'étais déjà morte. Ce que vous voyez encore de vivant en moi n'est plus qu'une machine de chair, mais ce qui constitue un être humain, camarade Tchetvergov, est mort. L'âme ? Connaissez-vous ça ?

Natacha fit un geste vers le cadavre de Borkin : elle est couchée là, il l'a prise !

— Ivan Kasievitch ? Tchetvergov bondit du lit mortuaire, Konjev de son côté quitta la fenêtre dans l'embrasure de laquelle il était assis : quels sont vos liens avec Borkin, Natacha ?

— Voici cinq ans, j'arrivais à Undoutova. J'étais installée dans ma maison depuis quatre jours, lorsque Borkin parut, grand, fier, riant, monté sur son cheval favori, l'air hardi, plein d'expérience... un homme donnant l'image idéale de l'anatomie masculine : un corps parfait ! Il vint donc me trouver, s'assit à ma table, me montra son bras en disant : camarade Trimofa, j'ai des élancements ici, voyez donc ce que c'est ! Mais il n'avait rien, je le vis aussitôt et voulus le jeter dehors. Mais je ne connaissais pas encore Borkin. Lorsqu'il m'assaillit, je criai, mais qui eût entendu mes appels, dans la solitude de la forêt ? Il me traita comme une bête et me laissa comme une bûche éclatée. C'est en cet instant même que j'ai perdu ce qu'on appelle l'âme.

Tchetvergov jeta un regard bref vers le visage blême, effondré du mort : pourquoi n'avez-vous pas porté plainte ?

— Je l'ai dit au médecin principal de la province à Alma-Ata. J'ai écrit aux brigades sanitaires, je l'ai fait savoir à Moscou. Au bout de longues semaines, on me répondit en me conseillant de me taire si je voulais rester à Undoutova et ne pas être envoyée dans le Nord. Un tel accident s'oubliait... c'était humain ! Natacha sourit faiblement. Son

étroit visage d'ivoire, aux cheveux plats et courts, semblait sortir d'une icône. C'était un homme puissant, le camarade Borkin, il dînait au Kremlin, à la table de Staline ! Il le racontait à tous : un tel homme ne saurait être dénoncé par une petite doctoresse.

Tchetvergov hochla la tête : ce n'est pas une raison pour cacher son assassin.

— J'ai supplié Boris de le tuer. Les yeux de Natacha brûlaient de nouveau. Je me serais donnée pour cela à tout homme qui eût accepté de s'en charger ! Je n'ai vécu que pour ce jour... me voir ici, contempler son visage blême, et pouvoir dire : oui, il est mort !

Elle se tourna vers Borkin, le contempla longuement et rejetant la tête en arrière, elle répéta solennellement :

— Oui, il est mort !

Nous prendrons Boris, dit Tchetvergov pensif.

— Jamais !

— Alors nous prendrons comme meurtrier ce pauvre idiot de Fedja. D'ailleurs, nous vous avons aussi ! Nous vous forcerons à dire que Fedja est le coupable.

— Faites ce que vous voudrez, tout m'est égal.

Ce pauvre Fedja, soupira Konjev dans son embrasure de fenêtre. Natacha se tourna vers lui :

— Eh bien ?

— Fedja a mérité une bonne fin.

— Alors procurez-la-lui ! Ou me croyez-vous capable de pitié ?

* * *

On ne trouva ni Boris, ni Svetlana.

Tchetvergov fit battre les forêts. Ce fut la plus vaste battue qu'eût connue Judomskoje. Même au temps de Wrangel, alors que les cosaques russes blancs s'étaient réfugiés au sein d'épaisses forêts, d'où ils assaillaient la nuit les rouges, on n'avait jamais passé la région au crible aussi systématiquement.

Andreï Boborykin prit également part aux recherches. Lorsque Konjev lui raconta le mensonge de Natacha Trimofa, il éclata d'un rire tonnant, en fourrant ses dix doigts gigantesques et parfaitement sains sous le nez du soviétique.

— Ce qu'elle sait mentir, la chatte ! cria-t-il enchanté.

— Je l'ai deviné. Konjev frappa amicalement l'épaule de Boborykin. Car toi tu nous les aurais ramenés, les fuyards... d'autant plus que ce sont des Allemands !

— Navoss ! (fumier !) conclut Boborykin, et il se joignit à une colonne de chercheurs.

Borkin fut enterré dans le jardin de sa *datcha*. Un seul être, en plus de Kerek qui avait creusé la tombe, se tenait au bord de la fosse

ouverte, lorsque le cercueil y fut descendu, non sans heurts : c'était Sussja qui, le visage figé, jeta les premières pelletées de terre sur le couvercle de la bière. Fedja était à Alma-Ata, enfermé dans une cellule. On lui octroyait à six heures du matin une soupe et à huit heures une bonne rossée, parce qu'il s'entêtait à soutenir qu'il n'avait vu qu'une ombre et que, par conséquent, il ne pouvait être lui-même l'assassin.

— Nous aurons raison de toi, fils de chien ! criait Tchetvergov. D'autres que toi ont fini par avouer ! Nous avons les moyens de t'y contraindre !

— Vous les avez, camarade, répondait le vieux Fedja en balançant la tête, mais, tant que je pourrai parler, je n'exprimerai pas une seule parole mensongère.

Huit jours après, les commissaires envoyés par Moscou firent leur apparition. Mais ils n'eurent pas le spectacle du corps étendu de Fedja. Celui-ci gisait dans sa cellule, une serviette autour du cou et ses yeux exorbités fixaient le plafond comme s'il allait dire : voyons, que faites-vous de moi ?

— Il s'est lui-même fait justice, camarade, dit Tchetvergov d'une voix obséquieuse, lorsqu'il eut avoué, il s'étrangla avec une serviette. Le procès-verbal de ses aveux est sur mon bureau. Malheureusement, Fedja Petronovitch ne pouvait plus y apposer sa signature... Il nous a échappé par la mort.

Et personne ne remarqua que le vieux Fedja n'eût certes pu faire tout seul un nœud aussi solide. Le médecin de la prison se taisait. Le gardien aussi.

Tout se trouvait parfaitement en ordre.

Natacha Trimofa aussi ne dit mot. Le commissaire, d'un grade élevé, venu de Moscou, feuilletait les dossiers de l'affaire lorsqu'on l'introduisit dans son bureau. Il leva à peine les yeux, fit un signe de tête et posa sa main velue sur les papiers :

— Fedja a avoué ! Et vous ?

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Rien. Ce que nous avons suffit. Allez !

Quinze jours plus tard, on conduisait Natacha Trimofa au rassemblement du transport en partance pour le pénitencier de Karaganda : Deux cents hommes et femmes, des êtres recroquevillés, épuisés, terrifiés, effondrés.

Un transport de cadavres vivants.

* * *

Pour Ilitch Sergueïevitch Konjev vinrent alors des semaines passionnantes.

La *datcha* était tenue par Sussja et Kerek aidés de deux détenus

libérés. Mais le bruit courait qu'un nouveau fermier allait être envoyé de Moscou.

— Ils vont encore nous expédier un de ces « héros du peuple » ou un « poète » dit Konjev à Maroussia. Un idiot qui ne connaîtra rien à la culture, qui traînera ses bottes dans le pays, violera les femmes, chassera dans les forêts, crachera loin et nous mènera la vie dure avec sa fidélité à Staline. Tu verras, la *datcha* ne nous portera pas chance !

Ces soucis lui firent oublier Boris et Svetlana. Le seul qui s'occupait encore d'eux, à son corps défendant, était Andreï Boborykin. Il prenait soin de leur bien-être comme une mère, allait à la chasse pour les nourrir, achetait pour Svetlana, à Balkach, des vêtements neufs et à Boris une veste de chasse, et ne jurait au sujet de cette « invasion allemande » que la nuit, lorsqu'ils dormaient.

Ils vivaient dans le marais comme les castors et les rats.

— Ne puis-je t'aider, Andreï Andreïevitch ? lui demanda Boris au bout de quatre jours d'inactivité. Ils étaient assis au soleil, devant la hutte de roseaux, et fumaient un tabac à l'arôme âcre, fabriqué par les paysans de Undoutova, tout en écoutant des clapotements paresseux lorsqu'un castor ou une grenouille sautait, pour s'y ébattre, dans les flaques peu profondes.

— M'aider ? Non ! Boborykin astiquait le canon de son fusil, qu'il huila et dont il nettoya la détente. L'arme étincelait, comme neuve. Elle était toute sa fierté, son existence même en dépendait entièrement : je vais voir comment je pourrais vous faire partir : Natacha ne reviendra pas...

— Mais elle l'a promis !

— Elle est déjà à Karaganda.

— Ah !... Boris se tut et baissa la tête. Dieu devrait maudire ce pays...

— Pourquoi ne le fait-il pas ?

— Tu aimes pourtant petite mère Russie ?

— Pas toi ? Nous l'aimons tous ! Il n'existe pas de Russe qui ne pleure lorsque après avoir longtemps erré dans le monde, il retourne dans le sein de la petite mère Russie, tant il l'aime ! Mais voici que notre petite mère est blessée, ravagée, piétinée, déshonorée. Dieu devrait damner ceux qui ont agi ainsi envers elle !

— Quand as-tu été à l'église pour la dernière fois, Andreï ?

— En 1918. Nous priions pour le tzar en ce temps-là. Le pope suppliait Dieu de rester au côté de Nicolas et de l'arracher à ses épreuves. Mais on fusilla le petit père Nicolas. À compter de ce jour, j'ai compris que Dieu ne connaissait plus petite mère Russie...

Boris se taisait. Il songeait à cette modeste église située entre Neuenaue et Kraftfeld, dans laquelle il avait vu Svetlana pour la première fois, par un matin radieux, tandis que le grondement des

orgues flottait sur la campagne environnante et que les paysans allemands, chapeau à la main, pénétraient respectueusement dans le lieu saint.

Svetlana parut dans l'encadrement de la porte d'entrée de la hutte. Elle avait noué en chignon sa chevelure éclatante. Un châle bariolé, rapporté par Boborykin en même temps que ses vêtements, encadrait son front.

— La farine sera bientôt épuisée, Andreï !

Boborykin posa son arme nettoyée sur un amoncellement de bûches. Je n'ai pas d'argent pour en racheter d'autre.

— Nous avons mangé tes réserves. Andreï, je le reconnais... Svetlana se tourna vers Boris qui considérait le marais d'un regard morne. Même si nous ne mangeons qu'une fois par jour... ce n'est pas assez pour trois. Voici six semaines que nous sommes chez toi, Andreï ne ferions-nous pas mieux de retourner ?

— Retourner ? Où ?

— À la *datcha*. *Diadia* nous accueillera sûrement ! Il a dû tellement se tourmenter qu'il sera trop heureux de me revoir. Bor pourra travailler chez lui, nous pourrions nous marier et ce sera à nouveau la bonne vie. Et puis *Diadia* te rendra tout, Andreï !

— Qui est-ce *Diadia* ?

— Borkin, dit Boris d'une voix enrouée. Il se leva et se planta au bord de la plate-forme. Un grand lézard s'enfuit parmi les roseaux. À l'endroit où le soleil frappait dru sur le marais, celui-ci dégageait des vapeurs qui s'élevaient vers les cieux azurés en brouillards verdâtres.

Boborykin caressa des deux mains sa barbe hirsute. « Diable, c'est qu'elle ne sait toujours rien ! Pourquoi aussi jouent-ils à cache-cache avec un homme qui, de son vivant, était un porc et qui a été abattu comme un chien ? »

— Mais il nous faut encore rester ici, dit-il lentement, je vais vendre quelques fourrures, seulement elles sont moins chères l'été que l'hiver ; j'y perdrai quelques centaines de roubles.

— Peut-être peux-tu tirer quelque argent de cela, Andreï ?

Svetlana lui tendit dans le creux de la main un objet brillant : la chaîne d'argent ciselé que Borkin lui avait offerte.

— Qui t'a donné ça ? Boborykin saisit le bijou et le retourna dans ses grosses pattes. On en tirera quelques roubles : ces sortes de bêtises affolent les filles à Alma-Ata.

— Cela suffira-t-il jusqu'à ce que tu puisses nous emmener ?

— Certainement.

— Alors vends-la. *Diadia* ne le saura jamais.

— Certes non, dit Boborykin en glissant la chaîne dans la poche de sa veste de chasse. Puis il ouvrit le chargeur de son fusil et y introduisit quelques cartouches. Il vous faudra rester seuls quinze

jours : ça durera tout ce temps-là.

— Nous laisses-tu un fusil, Andreï ? dit Boris en revenant vers la hutte.

— Non, j'en ai besoin.

— Mais de quoi vivrons-nous ?

— Tendez des pièges, cueillez les pousses de bambou qui constituent une bonne salade ou hachées, un légume. D'ailleurs, vous avez du poisson séché que vous trouverez sous le toit.

— Et l'eau potable ?

— Filtrez l'eau de la rivière, avec un châle de soie, c'est possible ; dans quinze jours vous mangerez comme des princes !

— Si nous survivons... Svetlana dit ces mots très calmement. Boris sentit un fleuve de feu parcourir tout son être. Il avança sur Boborykin, le poing levé :

— Laisse un de tes fusils ici, dit-il à mi-voix. Andreï crispa ses paupières :

— Ne t'emporte pas l'Allemand !... Je te le conseille... Je sais parler aux bêtes féroces !

— Natacha Trimofa nous a confiés à toi !

— Elle est à Karaganda !

— Ce n'est pas vrai ! cria Svetlana en agrippant le bras de Boris. Son regard était plein d'horreur. Elle est à Karaganda à cause de nous ?

— Konjev me l'a dit. Sa maison est inhabitée. Elle va être remplacée par un médecin ancien prisonnier politique, qui a fait dix ans de Sibérie. Ainsi va la vie, ma colombe... Boborykin haussa ses puissantes épaules. Karaganda est pire que quinze jours de famine !

Boris, s'arrachant à Svetlana, s'élança alors vers le râtelier en bois de bouleau dans lequel Boborykin rangeait ses armes.

Mais Boborykin, prévoyant ce geste, leva son énorme poing et l'abattit sur le crâne de Boris qui s'effondra comme une poupée de son.

— Vermine allemande ! gronda-t-il. Me prendre mon fusil !

Et passant sur son épaule les courroies des trois fusils, il s'éloigna dans le marais.

* * *

Le train qui quittait Alma-Ata emmenant deux cents nouveaux détenus à Karaganda se trouvait sur une voie de garage où il attendait la nuit.

Le commandant Vaska Ivanovitch Poltezký consulta une fois de plus la liste des prisonniers sur laquelle se trouvaient mentionnés consciencieusement, après chaque nom, l'ancien lieu de résidence et la profession du prisonnier. Il eut un instant de perplexité en lisant le

nom de Natacha Trimofa. Une doctoresse ? Que fait-elle parmi les détenus ? La Russie est fière de ses médecins et de leurs succès dont le monde s'émerveille.

— Allez me chercher la Trimofa ! cria-t-il à un sous-officier qui faisait les cent pas devant les wagons fermés.

Le sous-officier s'élança. Au bout de dix minutes il était de retour, mais sans Natacha Trimofa. Le commandant Vaska Poltezký, bouche bée de surprise, posa ses papiers :

— Où est-elle ? cria-t-il.

— Dans le wagon 4, camarade commandant.

— Pourquoi ne l'as-tu pas amenée ?

— Elle ne veut pas.

— Elle... Le commandant posa un poing sur ses dossiers comme si un ouragan soufflait soudain, qui eût pu les emporter. Cette énormité, que constituait en Russie le refus d'un être d'obéir à un ordre, lui coupait la parole. Il considéra fixement le sous-officier et secoua la tête : et tu t'en es allé tout simplement, idiot ? À quoi te sert ton fusil ? On devrait tous vous envoyer en Sibérie ! Amène-moi cette souris tout de suite ! Traîne-la par les cheveux s'il le faut !

— Elle est auprès d'une malade dans le wagon, camarade commandant. Elle prétend que cette malade est atteinte de typhus. Elle fait des enveloppements.

— Des enveloppements ! Dans un transport à destination de Karaganda ! Il faut que je voie ça !

Natacha tourna seulement la tête de côté, puis dirigea de nouveau son attention vers sa malade, en proie à une violente fièvre, lorsque le commandant Poltezký repoussa violemment la porte du wagon, pour regarder à l'intérieur.

— Trimofa ! brailla-t-il.

— Camarade Trimofa ! corrigea Natacha d'une voix égale.

— Une ennemie de l'État n'est plus une camarade ! brailla l'officier.

— Hurler c'est pour un officier manquer de dignité.

Le sous-officier grimaçait, riant sous cape. Poltezký, les paupières crispées, se tut. Il considérait la doctoresse à genoux sur le plancher du wagon, procédant à des enveloppements des mollets pour abaisser la température d'une jeune fille en proie au délire, qui ruait et tapait tout autour d'elle. En silence, les autres occupants du wagon entouraient les deux femmes... Quarante êtres humains, aux joues creuses, affamés, épuisés, n'ayant plus d'espoir ni de sensibilité.

— Typhus ? lança Poltezký d'une voix contenue.

— Si vous le savez déjà, commandant, à votre place je ne resterais pas planté là, mais je m'inquiéteraïs de trouver des médicaments !

— Nous n'en avons pas !

Natacha Trimofa se retourna et vit de grands yeux noirs, un visage ambré, avec une petite moustache. Un beau visage masculin, dur, aux traits accusés, peut-être un peu brutal.

— Tout ce wagon va être atteint du typhus si vous ne vous en occupez pas, tout ce wagon et vous aussi commandant ! Tenez-vous à livrer deux cents cadavres à Karaganda ?

— Pourquoi pas ? Cela épargnera la peine des camarades du camp ! jeta Poltezký, ironique.

— Et votre propre existence, vous n'y tenez pas ? Jamais encore je n'ai vu un homme dire ouvertement qu'il se considère comme un zéro !

Poltezký resserra son ceinturon. Je vais vous faire livrer du chlore : chaque wagon sera passé au chlore.

— Des fosses à cadavres pour vivants.

— Vous attendiez-vous à davantage de ma part ?

— Non. Natacha se leva puis, s'éloignant de sa malade, elle s'en fut vers la porte du wagon et regarda Poltezký de haut en bas : le temps où les humains se conduisaient en créatures pensantes est mort. Il n'en reste qu'une machine dirigée de loin par un mécanicien installé au Kremlin.

— Votre place est à Karaganda ne serait-ce que pour ces paroles !

Natacha haussa ses épaules étroites : je n'ai pas non plus tenté de vous fléchir à cet égard.

Le commandant Poltezký fit un geste : suivez-moi, camarade Trimofa.

Il ne se rendait pas compte qu'il la traitait de « camarade » ; seul le sous-officier eut de nouveau une grimace ironique et il soutint même Natacha, lorsque celle-ci sauta du wagon. Lorsqu'elle se trouva près de Poltezký, il s'avéra qu'elle avait deux têtes de moins que lui. L'ensemble de sa personne faisait songer à une écolière.

— Vous désirez une consultation personnelle, camarade commandant ? Malade à la suite d'une sortie nocturne dans la ville ?

Poltezký marchait auprès d'elle et son regard s'abaissait vers sa silhouette fragile, sa petite poitrine dont on devinait les contours sous le corsage, ses longues jambes autour desquelles dansait une large jupe de toile verte.

— Pour une doctoresse, vous avez des manières abominablement vulgaires, Natacha Trimofa, dit-il.

— On me les a inculquées au cours de quatre années de guerre de partisans et de six années d'activité professionnelle à la campagne. Certains ne comprennent que ce langage et je n'ai vécu qu'avec ces gens-là. Elle leva les yeux vers le commandant Poltezký : vous avez certainement été cadet, camarade commandant ?

— À l'école de guerre de Moscou.

En silence, ils se dirigèrent vers la voiture accompagnant le convoi et pénétrèrent dans un compartiment arrangé en chambre à coucher avec un lit, une armoire, une vieille cuvette de porcelaine accompagnée d'un broc, deux chaises, une petite table ronde. Il y avait des photos de Vaska Poltezký accrochées aux cloisons de bois. L'une d'elles le représentait en jeune lieutenant, lorsqu'il avait reçu la médaille d'or de la valeur militaire ; sur une autre on le voyait à cheval dans un chemin forestier. Il y avait aussi la photo d'un groupe familial : le commandant Poltezký à côté d'une femme blonde et de deux petites filles rieuses, saines ; un rameau de sapin, maintenu à l'aide d'une pince-trombone ombrageait cette image.

— Votre femme, la Poltezkaya ? Vos enfants ? demanda Natacha.

Poltezký eut un geste autoritaire : laissez cela ! Puis il s'assit sur le lit et se mit à dévisager Natacha comme s'il désirait l'acheter. Vous êtes une fille étrange, dit-il, en hochant la tête. J'ai pris connaissance de votre dossier, Natacha Trimofa, Stephan Tchétvergof m'a permis de le compulser. Il était fier de compter à son tableau de chasse un « ennemi de l'État » comme vous (ce furent ses propres termes). Staline, pense-t-il, l'en félicitera... et pour cela il livrerait sa propre mère et l'enverrait à Karaganda !

— N'est-ce pas là le caractère type de tout Russe qui « louche vers le pouvoir » ?

— Vous êtes amère comme la cerise sauvage, Natacha, et le fait que vous soyez jolie n'en est que plus triste.

Natacha croisa ses jambes et ses genoux luirent, blancs sous sa jupe.

— Songez à la Poltezkaya, commandant !

— Je ne l'ai pas vue depuis deux ans. Il n'y a pas de congé pour nous... Poltezký fit de nouveau un geste qui interdisait la poursuite de ces considérations. Mais cela ne vous regarde pas, camarade Trimofa, je voulais seulement vous demander si vous savez ce qui vous attend à Karaganda ?

La voix de Natacha s'éleva, amère, rauque : vous êtes un sadique, commandant, est-ce pour cette raison que vous m'avez fait chercher ?

— Je voulais savoir quel air a une doctoresse que l'on envoie au pays de l'oubli...

— Eh bien, vous l'avez vu, à présent, laissez-moi rejoindre les autres morts.

Le commandant Poltezký s'approcha de Natacha qui se mit le dos au mur, n'ayant aucune possibilité de lui échapper. Elle le regardait avec des yeux frémissants. Poltezký éleva la main et la posa doucement sur ses cheveux lisses. Elle le sentit à peine tant sa main passa légère. Il serait dommage de vous enterrer vive ! dit-il à voix basse.

La tête de Natacha eut un vif mouvement de côté : laissez ces sots propos, commandant, je ne suis pas une oie blanche qui va fondre comme de la neige sous la main d'un homme !

— Je pensais vous faire fouetter, parce que vous avez renvoyé Piotr, ce sous-officier imbécile, lorsqu'il vint vous chercher. Mais ensuite, lorsque je vous ai vue dans le wagon, à genoux devant la malade, j'ai oublié le fouet.

— Et la Poltezkaya...

— Elle aussi, Natacha. Deux ans c'est long. Le temps fait de nous des bêtes... Mais je veux rester un homme. Vous êtes assez belle pour que je m'y efforce.

— Quel hypocrite, quel misérable vous êtes, commandant Poltezy ! Natacha abaissa les bras qu'elle tenait levés, prêts à la défense et s'empara de la main qui voulait la palper. Vous savez que vous serez fusillé, si je crie ?

— Dites vos conditions, Natacha... Il posa une main sur son épaule et ferma les yeux. Dites quelque chose que je puisse faire pour vous.

— Nous allons voir.

Elle se détourna, verrouilla la porte et tira les rideaux devant les vitres.

— Tu as un avantage sur Borkin, Vaska, dit-elle, lorsqu'elle se retourna, je ne te ferai pas fusiller...

* * *

Natacha Trimofa disparut dans la nuit. Elle plongea dans l'enchevêtrement des ruelles de Alma-Ata, ou dans les espaces entourant la ville.

Le commandant attendit, pour donner l'alarme, qu'elle fût assez éloignée. Puis les sirènes hurlèrent.

Un prisonnier en fuite !

L'alarme rugie par les sirènes se répercuta d'une tour de guet à l'autre, entourant la ville d'un anneau de plaintes.

Des détachements de policiers sillonnèrent la région, accompagnés de leurs chiens. Stephan Tchetvergof tempêta, lorsqu'on le tira du lit en lui annonçant l'évasion de la Trimofa.

Mais le train pour Karaganda partit à l'aube.

* * *

Les jours de solitude dans le marais touchaient à leur fin. Svetlana accommodait le poisson séché, tandis que Boris s'essayait à poser des collets pour prendre un castor ou quelque rat d'eau. Chasse compliquée, mais qui préservait de la faim.

Un beau matin Boborykin fut de retour.

Il surgit du fourré des roseaux, alors que Boris venait de poser ses lignes afin d'attraper du poisson dans les mares situées entre le marais et le lac.

— Laisse donc ces pauvres poissons en vie, bien-aimé petit frère ! lança-t-il en agitant les bras dans l'air surchauffé. Un sac bourré à l'extrême barrait son dos puissant, mais il ne devait pas en sentir le poids. J'ai apporté un jambon entier : si vous n'avez pas encore les tripes desséchées, nous allons nous en mettre plein la lampe à ne plus pouvoir nous relever !

Il se rapprocha, trouva à tâtons le gué invisible menant à l'île où s'élevait la hutte et jeta son sac au pied de Boris, sur le sol herbu.

— Encore fâché ? dit-il comme Boris ne lui répondait pas. On reconnaît l'Allemand à ceci : vous ne savez pas oublier !

— Nous avons vécu de mauvais jours, Andreï. Boris lui tendit la main.

— La vie tout entière est mauvaise : lorsque Dieu fit l'homme, il oublia de mettre du sucre dans la pâte. Boborykin jeta un regard autour de lui, un mince filet de fumée s'échappait du toit de la hutte et montait droit dans le ciel bleu de l'été. Je me suis renseigné afin de savoir où en sont vos affaires : Konjev pense que vous êtes morts de faim dans le désert, Tchetvergov, ce chien tartare, ne croit rien du tout ; il a désigné Fedja comme le meurtrier et Fedja, cet idiot, s'est pendu !

— C'est terrible... Boris se détourna. Je n'ai pas voulu cela...

— Voyons, ne va pas pleurer comme une vieille femme dont la soupe se sauve sur le feu ! En Russie beaucoup de choses se passent qu'on ne voudrait pas voir s'accomplir... On a supprimé la volonté individuelle, petit frère, c'est le grand ouvrage de la révolution rouge ! Vas-tu demander à un fusil : cher fusil, veux-tu bien tirer sur ce chevreuil ? Non, tu vises et tu tires ! Nous sommes comme des fusils... derrière nous se tient quelqu'un qui appuie sur la détente ! Il éclata de rire, heureux d'avoir trouvé cette image.

— À présent, bouffons à en crever ! Svetlana, Svetlana, viens donc, ma colombe, le vieux Boborykin est de retour, ce bon Andreï ! Il t'apporte un demi-cochon : viens donc, petit renard argenté !

Svetlana parut dans l'encadrement de la porte. Elle avait grandi mais elle paraissait plus décharnée, plus pâle, seule la soie floche de sa chevelure luisait. Un sourire éclaira son visage à la vue du voyageur.

— Allons, chauffe le four ! Prépare la broche, nous allons manger

à notre faim !

— Voilà qui ne nous est pas arrivé depuis longtemps !

Boborykin ouvrit son sac sur la table en bois mal équarri de la hutte et en sortit le jambon, trois saucissons, un gros paquet de viande salée, trois sachets de farine blanche, un sac de mil et quelques boîtes de conserves plates de couleur vert olive, portant des inscriptions en noir dans une langue étrangère.

— C'est américain, expliqua Boborykin fièrement. Le *natchalnik* à Alma-Ata m'a dit, en me les remettant : c'est ce qu'il y a de meilleur en Amérique ! C'est venu avec des mitrailleuses et des munitions, voici un an, camarade !

Boris pénétra dans la hutte, il venait de relever ses lignes. Son regard exprima la plus vive surprise à la vue de ces richesses :

— Comment as-tu eu de l'argent pour te procurer cela, Andreï ?

— Je l'ai volé, petit frère.

— Volé ? répéta Svetlana d'une voix étranglée.

— Oui, à Jemskovitchi, un marchand a négligé de surveiller son magot, l'espace de quelques secondes. Ce n'est pas une chose à faire, petit frère ! Les temps sont durs... c'est aussi l'opinion d'Andreï Boborykin. Mais ce marchand continuera à gruger ses clients et l'argent lui reviendra...

Ça fait que d'autres camarades paieront notre repas : n'est-ce pas la vraie démocratie ?

Ils mangeaient encore, tard dans la soirée.

— Pour finir, un *voudki* ! s'écria enfin Andreï, je l'ai eu en échange d'une peau de putois !

Bientôt, aux lueurs du crépuscule, Andreï s'essaya à danser un *krakoviak*. Entre les plaisanteries et les éructations qui le secouèrent dès la première bouteille de vodka, il entonna certaines chansons cosaques enflammées :

Mon frère... heij ! était cosaque

Sabre court, coursier rapide...

Puis il s'endormit au beau milieu de ces harmonies brutales tel un ours gigantesque, affalé sur le plancher, dont les jambes s'agitaient encore en cadence dans le sommeil.

— Nous ne pouvons pas continuer à vivre ainsi, murmura Svetlana qui, après avoir desservi la table, était venue s'asseoir auprès de Boris, devant la fenêtre ouverte.

Boris fumait une pipe qu'il avait façonnée lui-même et essayait d'éloigner, par la fumée qu'elle produisait, les vols de moustiques venus du marais dans la hutte.

— Il faut attendre jusqu'à ce qu'on ait tout oublié...

— Oublié ? Svetlana passa une main légère sur la chevelure sombre et bouclée de Boris. Si *Diadia* nous permet de nous marier, j'oublierai tout, et tu oublieras aussi, n'est-ce pas ?

— *Diadia* ne pourra jamais le permettre, répondit Boris, le souffle coupé. Il faudra bien qu'elle finisse par le savoir, pensa-t-il. Peut-être est-ce le moment propice pour le lui dire... Tu n'as plus rien à voir avec Borkin, Svetla.

— M'a-t-il accordé la liberté ? Que t'a dit Boborykin ?

Elle se rapprocha de lui et mit un bras autour de ses épaules.

— Borkin ne t'a pas libérée ; je *nous* ai libérés.

— Toi Bor ?

Boris avala sa salive. Oui, moi. J'ai eu tous ces derniers temps envie de te le dire, enfin...

— Tu as écrit à *Diadia* ?

— Non ! Je l'ai... je l'ai assommé.

Svetlana considéra Boris fixement, comme si elle ne l'avait pas compris, puis elle retira son bras de l'épaule de Boris, et recula avec horreur, tandis que la réalité de ces paroles la pénétrait.

— Non, dit-elle tout bas.

— Si ! lança-t-il. Je l'ai fouetté à mort avec son propre fouet, il a tué ton enfance : il méritait d'être assassiné !

— Tu as... Svetlana recula encore. Ses yeux grands ouverts étaient pleins de détresse : tu as tué mon *Diadia* qui m'a sauvé la vie...

— Svetla ! Il t'a violée ! hurla Boris.

Il s'élança vers elle, mais les bras de Svetlana l'éloignèrent dans un geste farouche :

— Ne m'approche pas ! Ne me touche pas, assassin, tu as le sang de *Diadia* sur les doigts !

— Mais c'était à cause de toi, Svetla !

— Assassin ! cria-t-elle sur un ton aigu, assassin ! Va-t'en ou je te tue pendant que tu dormiras !

Pâle comme un mort, Boris s'adossa au mur. Ses mains tremblaient, tandis qu'il les passait sur son visage crispé comme s'il allait pleurer.

— Mais je t'aime Svetla ! Il m'a pris le plus précieux de toi ! Il *fallait* que je le tue ! Sa voix se brisa en sanglots. Comprends-moi... Svetla... tu sais bien ce qu'il t'a fait...

— Va-t'en !

— Si tu me chasses, j'irai me coucher dans le marais.

Entre eux, Boborykin restait étendu et râlait dans l'ivresse, puis il bredouillait encore en rêve son chant cosaque.

Boris se détourna, alla jusqu'au seuil, hésita, comme s'il espérait encore un mot de Svetlana, puis il poussa la porte et sortit de la hutte.

Svetlana resta debout au milieu de la pièce, le visage blême,

déséparée, comme privée d'âme.

— O *Diadia*... ô Bor... dit-elle tout bas. Pourquoi vivre... pourquoi vivre...

Elle voulut atteindre un soutien quelconque, mais elle se trouvait au milieu de la pièce... Lorsqu'elle s'effondra évanouie, elle alla heurter le mur de la tête ; son front ouvert se mit à saigner abondamment. Ses longs cheveux s'agglutinèrent dans un flot sombre.

Elle n'eut conscience de rien.

* * *

Le transport à destination du pénitencier de Karaganda arriva à l'heure exacte et, surtout, sans un seul détenu manquant.

Stephan Tchetvergov se frotta les mains lorsque la direction du camp le lui fit savoir.

— Tout va bien, camarade, conclut le colonel Sherdov au bout du fil, mes hommages à votre épouse.

— Merci, camarade. Tchetvergov raccrocha. Tout allait bien. Il fit signe à sa secrétaire mongole et se frotta encore les mains ! Ma colombe, écrivez à Moscou : l'alerte au sujet de l'évasion de la doctoresse Trimofa était sans fondement : le transport est arrivé à destination au complet, aujourd'hui même.

La jeune fille ouvrit tout grands ses yeux en amande :

— Mais... dit-elle.

— Il n'y a pas de *mais* ! hurla Tchetvergov. Notre république populaire est connue pour être de celles qui ne se payent pas de mots !

Le tour de force qui consistait à faire parvenir à destination, sans pertes, un transport de prisonniers, devait être mis au compte du commandant Vaska Ivanovitch Poltezký. C'était un « tour de main » qu'il avait acquis avec l'habitude : d'abord avec les transports de prisonniers de guerre et par la suite, lorsqu'on avait déplacé les Allemands d'un camp à l'autre, avec le souci d'avoir à l'arrivée un compte exact de détenus.

Aussi cette nuit-là, lorsque Natacha Trimofa s'enfuit du wagon du commandant, Vaska Poltezký prit avec lui trois soldats de l'armée rouge et s'en fut avec eux dans les faubourgs d'Alma-Ata.

Là vivaient les paysans et les Kirghiz qui désiraient passer de l'existence nomade ou paysanne à la vie de citadin. Ils habitaient des cabanes de bois et de tôle ondulée, étayées avec de vieux bidons à essence, coiffées de toits faits de lattes recouvertes de peaux ou de vieilles toiles de tente.

— Passez dans les maisons et amenez-moi toutes les femmes de 20 à 30 ans ! ordonna-t-il aux soldats.

Il y eut beaucoup de bruit et de criaileries, mais au bout d'une heure, le commandant Poltezký avait déjà devant lui quatre jeunes

femmes qui, selon les principes de la sélection en cours, avaient l'aspect et l'âge de l'évadée Natacha Trimofa.

— Qui de vous a des enfants ? leur demande Vaska Ivanovitch.

Deux femmes levèrent une main hésitante.

— Pas vous ? demanda le commandant aux deux autres.

— Non, camarade officier.

— Vous avez père et mère ?

— Oui, dit l'une.

— Et toi ?

— Je suis seule, camarade officier, mais je vais me marier dans un mois avec le conducteur de tracteurs Fedor Alexan...

Poltezky l'interrompit d'un geste autoritaire :

— Tu as tout le temps de te marier : il s'agit présentement que tu rendes un grand service au pays ! Compris ! Et si tu chiales ou même si tu oses crier, je te fais pendre !

— Que me voulez-vous ? demanda la jeune fille terrifiée. Pourquoi me sortir du lit...

— Tu verras bien ! Suis-moi !

Les trois soldats entraînaient la fille qui, se débattant, criant, gémissant, et griffant appelait Fedor son fiancé.

Poltezky la frappa au visage. Elle se tut alors et se laissa emmener.

Dans le train, on lui octroya le nom de Natacha Trimofa.

— Tu t'appelles ainsi maintenant, compris ? brailla Vaska Ivanovitch, et tu es doctoresse !

— Doctoresse ? Que me voulez-vous, camarade commandant ? Où m'emmène-t-on ?

— En enfer ! ma douce, où nous irons tous !

Il advint ainsi que le transport atteignit Karaganda parfaitement au complet. Cependant, Xénia Verechka Njudanova (car ainsi se nommait la jeune fille) mourut dans sa cellule d'une pneumonie, un mois après, en représailles de son opiniâtreté à proclamer à grands cris : je ne suis pas Natacha Trimofa ! Je suis Xénia Njudanova !

Mais les dossiers du pénitencier et les papiers d'identité concordaient parfaitement les uns avec les autres. Pour la direction du camp, elle était la Trimofa. Son insubordination fut châtiée par la détention au secret dans l'obscurité, et la privation de nourriture et d'eau.

Fedor Alexandrovitch, le conducteur de tracteurs, qui ne cessait d'aller la réclamer à la direction du Parti et osa même s'adresser à Tchétvergou, répétant inlassablement « Où avez-vous mis ma Xénia ? » se rendit indésirable.

Il disparut un jour.

Nul ne s'inquiéta de ce qu'il était devenu.

En Russie, quiconque ose poser trop de questions devient suspect.

En quinze jours de travail, avec l'aide de Boris, Boborykin avait déplacé une fois de plus le gué invisible menant à sa hutte. À présent, celui-ci décrivait un virage autour de l'îlot, et menait du côté opposé à la porte d'entrée. En ce point, les roseaux avaient cédé du terrain, laissant un petit plateau herbu se terminant dans le marais.

— Cela donne un meilleur champ de tir, petit frère, conclut Boborykin. À présent, personne ne pourra avancer face à nous et nous n'aurons plus à être tellement sur nos gardes, car nul n'imaginera que le gué décrit un tel virage. Nous voilà aussi en sécurité que si nous étions à dix verstes sous terre !

Depuis le soir où Boris avait quitté la cabane, il n'y avait pas eu beaucoup de changement dans les relations des trois habitants du marais en bordure du lac Balkach. Boris passait ses nuits dans les roseaux et revenait le matin, fiévreux, couvert de piqûres de moustiques. Il était d'abord revenu au moment où Boborykin pensait le front de Svetlana.

— Qu'a-t-elle ? s'écria Boris avec effroi, en s'élançant vers Svetlana, qu'as-tu, ma colombe ?

Boborykin vit alors la jeune fille repousser la main de Boris. Comment, vous vous êtes disputés, les amoureux ? Il hocha la tête : pas encore mariés et déjà le torchon brûle ?

— Je le lui ai dit... bredouilla Boris.

— Quoi ?

— Borkin...

— Ah ! et elle fait la méchante ? Écoute, ma colombe, Boris nous a tous délivrés ! Borkin, ce fils de chien t'a non seulement déshonorée, mais aussi Natacha Trimofa...

— Non ! gémit Svetlana en se tenant la tête des deux mains. Je ne veux plus en entendre parler !

— Mais il le faut, femelle stupide ! brailla Boborykin et quand bien même il faudrait te le crier, te faire éclater le crâne, sache qu'il a sur la conscience Natacha, Sussja la servante...

— Non...

— Shénia, la femme du forgeron...

— Tais-toi Andreï ou je me jette la tête contre le mur !...

— Tu entendras jusqu'au bout ! Boborykin saisit les épaules de Svetlana de ses pattes énormes et poursuivit : Vanda, la femme du menuisier, Anna, la fille de Boulbekin le boulanger... il les a toutes traitées comme toi, c'était un porc, ce poète Borkin, plus féroce qu'un ours noir !

— Ce n'est pas une raison pour tuer un homme...

— Nous le détestions tous ! Mais parce qu'il connaissait tout le monde à Moscou, parce qu'il était l'ami de Staline, nous sommes restés le bec fermé. Tu devrais être reconnaissante à Boris ! Il lâcha Svetlana et termina son pansement. Puis, faisant signe à Boris : va chercher de l'eau et si elle n'accepte pas de boire l'eau que tu lui offriras, nous noierons la chatte dans le seau !

Ils n'eurent pas à en venir à cette extrémité. Svetlana but le contenu du gobelet de grès que Boris lui tendit, mais elle évita de le regarder.

Les jours suivants, ils échangèrent à peine quelques paroles. Boborykin retirait son gué mètre par mètre. En rampant à reculons, il défaisait l'amarrage de sa passerelle de rondins, dont il avait le secret.

De l'aube, aux derniers feux du soir, il était avec Boris dans le marais. Seulement vers midi, ils faisaient halte parmi les roseaux ; c'est alors que Svetlana arrivait avec un chaudron de *kas* ou de *kapousta* ou encore de bouillie de mil avec du pain. Elle restait debout près d'eux jusqu'à la fin de leur repas, silencieuse, le visage pâle, figé.

— Si elle n'avait pas ces cheveux, on pourrait la prendre pour un brouillard, remarqua Boborykin lorsque Svetlana disparaissait de nouveau dans le fourré des tiges vertes, sans avoir prononcé une parole.

Lorsque la nouvelle passerelle de rondins fut posée, tous trois la suivirent attentivement, afin de connaître exactement son parcours. Pour des yeux non initiés, ils le jalonnaient de points de repère invisibles : un rameau desséché, des îlots de roseaux, des enchevêtrements de mousse, certains signes aux endroits où la passerelle immergée formait un coude ou s'en allait dans une nouvelle direction.

Svetlana adressa de nouveau la parole à Boris au cours de ces quinze jours de travaux, mais c'était autrement que jadis ; un gouffre restait ouvert entre eux.

— Ça s'arrangera, affirmait Boborykin en frappant du plat de la main l'épaule de Boris, car un loup deviendra plus facilement herbivore, qu'une femelle ne consentira à céder tout de suite.

* * *

Dans la nuit, Boris s'éveilla en sursaut et se mit sur son séant.

Il lui semblait avoir entendu appeler. Rejetant sa mince couverture, il se leva de sa couche d'herbes sèches et courut ouvrir doucement la fenêtre pour écouter les rumeurs de cette nuit claire, constellée à l'infini.

Les grenouilles coassaient ; dans les roseaux, un castor jeta un cri aigu, déchirant. Quelque part il y eut dans l'eau un clapotement bref. Boris allait refermer la fenêtre, lorsque le même appel lui parvint,

porté par le vent. C'était loin, on eût dit le chant de la brise dans les feuillages des bouleaux, ou le crissement exaspéré des grillons...

— Booooooobooooorykiiin...

Oui, un appel ! Boris se pencha à la fenêtre ; derrière lui, il entendit craquer la paille d'Andreï, puis un grognement, comme le réveil d'un ours endormi.

— Qu'y a-t-il, petit frère ?

— Une voix de femme appelle au bord du marais.

— Bêtises ! Boborykin secouait sa paille. Dans la nuit ! Tu as rêvé, mon garçon.

— Écoute : encore ! Tu entends ? Ton nom !

Boborykin, assis sur son herbe sèche, se grattait la tête, perplexe.

— Ça y ressemblait, dit-il, désespéré. Tu me tournes la tête avec tes rêves !

Boris, surexcité, se passa la main sur les yeux, comme pour en éloigner les derniers vestiges de sommeil.

Si c'était Natacha Trimofa... dit-il, le souffle court.

— Natacha ! Idiot ! lança Boborykin en riant. Elle est actuellement couchée dans le lit 77 du baraquement III, du bloc 4, de Karaganda ! Ou est-ce le baraquement IV... Que sais-je ? Mais jamais encore une voix humaine n'a pris son vol... plus certainement encore aucun être humain...

— Elle a pu s'évader.

— On ne s'évade pas de Karaganda... On ne peut qu'y mourir.

Boborykin se leva et rejoignit Boris devant la fenêtre ouverte. Épaule contre épaule, ils écoutèrent la nuit.

— Rien, dit Boborykin presque triomphant. Tu as la fièvre, petit frère !

Boris voulut refermer la fenêtre, lorsque de nouveau l'appel passa sur le marais, lointain mais prolongé et très net à présent.

Andreï pâlit.

— Encore... c'est vrai ! Il repoussa la fenêtre et saisit dans le râtelier placé près de la porte un de ses fusils de partisan. Il le chargea et ouvrit la porte : viens Bor ! dit-il d'une voix enrouée, les hurlements des loups empêchent de dormir, il s'agit de les supprimer.

Ils fermèrent la hutte, laissant Svetlana endormie ; mais elle n'était pas en danger, car nul ne connaissait le nouveau gué.

— Ça vient de la lisière de la forêt, à l'endroit où commençait l'ancien gué, murmura Boborykin, tandis qu'ils avançaient dans le marais. Quelle chance que nous ayons si bien travaillé !

— Boborykin ! L'appel vola encore à travers l'obscurité et les roseaux, à présent plus clair, plus proche.

— Le diable t'emporte ! gronda Andreï. Ça pourrait être un piège, mais ils ne réussiront pas à m'attirer hors de mon repaire ! Je vais les

abattre comme des pigeons sauvages ou des oies des neiges !

Il se planta, les jambes écartées, parmi les roseaux et rugit :
fichez-moi le camp !

— Tu as ôté la passerelle ! répondit la voix féminine. Je suis Natacha Trimofa !

— Je ne suis pas assez idiot pour te croire ! répondit Andreï.

— Mais c'est bien elle ! Boris saisit le bras de son compagnon, mais le géant l'en secoua comme une puce. Elle s'est enfuie !

— Ça arrive deux fois en cent ans !

— Boborykin ! reprit la voix. Je me suis enlisée dans le marais en prenant l'ancien gué, j'enfonce ! Viens, Boborykin ! Tu m'entends ?

— Diable, diable ! Andreï de nouveau perplexe se grattait le crâne. Ça peut être un piège, reste ici, petit frère : j'y vais seul. Si tu entends tirer, retourne en courant à la hutte et réveille Svetlana. Vous êtes en sécurité sur l'îlot. Je ne révélerai jamais le parcours du nouveau gué...

— Je te suis, dit Boris d'un ton décidé.

— Tu restes ! Si c'est Natacha, je croirai de nouveau aux prodiges.

Boris s'accroupit parmi les roseaux et attendit. De temps à autre lui parvenaient la voix féminine et les appels de Boborykin qui avançait à travers le marais. Puis le silence s'établit, les grenouilles reprirent leur coassement, une chouette qui devait avoir son nid dans un vieux saule passa au-dessus de lui, en l'effleurant de ses lourds battements d'ailes. Tout près, un castor cria encore et sauta à l'eau.

— Camarade docteur ! entendit-il soudain s'écrier Boborykin.

Il se leva alors et revint vers la hutte.

Il y trouva Svetlana éveillée, assise à la table devant la lampe à huile qui charbonnait.

— Natacha est revenue, dit-il. À présent, nous en saurons davantage.

— Qu'apprendrons-nous de plus ? répondit-elle lentement. Nous ne sortirons jamais d'ici. Nous sommes morts pour le reste des humains.

* * *

Deux mois encore, la hutte dans le marais fut leur refuge.

Puis, Boborykin dit à Natacha Trimofa : le moment semble propice, camarade docteur : Konjev n'y pense plus, il y a un nouveau fermier venu de Gorki, dans la *datcha*, Tchetvergov a été décoré pour avoir livré Fedja comme assassin de Borkin, tout est pour le mieux !

Natacha était penchée sur une carte rapportée de Balkach par Boborykin. Elle y suivait, de son index décharné, un itinéraire imaginaire.

— Il ne nous reste que la sortie par la Dzoungarie, dit-elle

pensive. Et de là, il faudra traverser le Tibet pour gagner le Pamir et franchir les montagnes en direction de l'Inde. Nous ne serons libres que parvenus là !

— Un plan déraisonnable ! lança Boborykin en suivant la trace esquissée par le doigt de Natacha. Il y a des milliers de verstes jusqu'à la frontière indienne, vous ne passerez jamais le Tibet !

— Connais-tu un autre itinéraire ?

— Non, restez donc ici !

— Nous ne voulons pas terminer nos jours dans la peau d'un rat d'eau. Natacha considérait la grande carte : j'aurais pris ce chemin depuis longtemps, seule ma haine à l'égard de Borkin me retenait ici, à présent, rien ne m'arrêtera plus.

— Et comment ferons-nous ?

— Nous avons nos chevaux. Si Gengis-Khan conquît la moitié du monde sur son cheval, il nous sera sans doute possible de chevaucher vers la liberté ! Natacha Trimofa posa le doigt sur la frontière indienne ; il y avait là Gilgit... une ville au sein des énormes chaînes montagneuses. Nous ne pouvons que gagner... car nous avons déjà tout perdu.

— Les chevaux auront de la peine à avancer ! lança Boris soucieux. Depuis des mois, ils n'ont guère pris d'exercice autrement qu'en tournant autour de la cabane. Ils ne supporteront pas une telle randonnée... d'ailleurs, ils ont été nourris du plus misérable fourrage qu'un cheval mangea jamais !

Natacha replia la carte et la glissa dans l'échancrure de son corsage. J'ai aussi eu faim, j'ai été à pied de Alma-Ata à Undoutova et toujours de nuit, parce que le jour, la police, les soldats, les mouchards, sillonnaient toutes les routes, le moindre chemin. Lorsque je suis arrivée ici, ayant atteint la lisière de la forêt, j'avais presque à quatre pattes, mais j'avais toujours... je ne céda pas ! Elle regarda durement Boris : nous forcerons les chevaux à n'être pas plus fatigués que des humains !

Les préparatifs eurent lieu systématiquement.

Boborykin se procura de la viande que l'on sala. Svetlana fit du pain et du biscuit dans le four de pierre que Boris construisit derrière la hutte et dont Boborykin rassembla les pierres avec un cheval au-delà du marais et au bord du lac.

Le plus dur fut de réhabituer les chevaux aux courses prolongées... Chaque nuit, Boborykin et Boris les menaient par le gué en rondins immergés, jusqu'à la terre ferme et les faisaient galoper à travers la steppe et les forêts jusqu'à ce qu'ils fussent couverts d'écume et tremblants de fatigue. Mais leurs poumons s'aguerrissaient et leurs muscles aussi.

Ils durent travailler trois semaines, jour et nuit, ne dormant que

quelques heures. Ils étaient aussi fatigués au réveil que lorsqu'ils s'étaient couchés. Mais Boborykin et Boris reconnaissaient maintenant que c'était nécessaire.

— Après-demain, dans la nuit, nous nous mettrons en chemin, dit Natacha un soir, tandis qu'ils prenaient leur repas autour de la table. Demain, nous dormirons toute la journée sans penser à rien : ça nous suffira jusqu'à la frontière indienne.

— Je vais me sentir bien seul, dit Boborykin, les yeux rivés à son verre de vodka allongée d'eau. Je me suis habitué à vous, mes amis.

— Alors, viens avec nous, Andreï !

Boborykin secoua la tête. Que deviendrais-je hors de mon marais ? Il y a trop d'humains autre part, Natacha.

— On s'y habitue !

— J'ai besoin d'air, petite sœur, j'étoufferais parmi tout ce monde, mais je vous accompagnerai jusqu'à Ala-Tau.

Il se leva et s'essuya les yeux du revers de la main. Quand vous aurez atteint la liberté, n'oubliez pas Andreï !

— Sûrement pas, frère, dit Boris solennel.

Le visage frémissant, Boborykin sortit de la hutte et s'assit dehors, dans la nuit.

* * *

Un de ces jours-là, Tchetvergov s'en fut rendre visite une fois de plus à Ilitch Sergueïevitch Konjev.

Ayant pris des mains de Maroussia le verre de vodka que celle-ci apporta de la cuisine, il s'assit en face de Konjev et lança : que peut bien faire notre Natacha Trimofa, camarade ?

— La Trimofa ? Elle pourrit quelque part entre Alma-Ata et Undoutova.

— Je crois que nous faisons erreur, camarade.

— Comment donc ?

— J'ai eu une conversation entre quatre yeux avec le commandant Poltezký lorsqu'il est revenu de Karaganda : un sacré noceur, ce garçon-là ! Si toutes les femmes qu'il a connues lui remettaient un certificat, il pourrait en tapisser toute une *datcha* !

Konjev éclata de rire, se tapa sur les cuisses et avala sa vodka d'un trait. Excellent votre idée de certificat : on pourrait dire à ce sujet que le Kremlin même n'eût pas suffi à Borkin !

Tchetvergov fit la grimace.

— Ne prononce pas ce nom ! Il faut l'oublier : si le Kremlin savait nos « arrangements », il n'y aurait plus qu'à nous pendre !

Tchetvergov se leva et se mit à marcher de long en large, l'air anxieux. Où est-elle ? dit-il enfin.

— Qui ?

— Erna-Svetlana.

— Que nous importe cette vermine allemande ?

— Elle était bien jolie, Ilitch Sergueievitch. Je l'ai cherchée pendant quinze jours : comment est-il possible qu'au Kazakhstan trois personnes disparaissent tout simplement ?

— Vous avez déjà posé cette question, camarade commissaire.

— Et je n'ai pas fini de la poser ! C'était la plus jolie fille que j'aie jamais vue : quand Borkin est venu me trouver avec elle à la maison du Parti, j'en ai eu le souffle coupé.

— Peut-être en cet instant sont-ils dévorés par les vers ou les vautours de la steppe ?

— Ferme-là, Konjev ! Elle n'est pas morte, autrement nous l'aurions trouvée : nous avons cherché partout, jusqu'au lac Balkach !

— Jusque chez Andreï Boborykin ? lança Konjev d'un air détaché, sans arrière-pensée.

— Boborykin ?

— Mais vous le connaissez, ce chasseur dans le marais du Balkach : il gîte là-bas comme un ours. Personne ne connaît le chemin qui mène chez lui.

— Natacha Trimofa le connaissait-elle ?

— Je crois, dit Konjev, hésitant. Mais oui ! elle le connaissait et même vous souvenez-vous qu'elle a prétendu qu'il avait le doigt envenimé... Konjev bondit : c'était un mensonge, j'ai vu les mains d'Andreï !

— Mais vous n'avez pas vu sa demeure ?

— Non. On ne peut pas aller jusqu'à lui.

— Tas d'idiot ! rugit Tchetvergov à pleine poitrine. On se crève les yeux à les chercher et ils sont peut-être chez Boborykin, comme des vers dans du lard ! Puis, avec un large geste, comme s'il commandait à une armée de cavaliers : nous partons immédiatement pour le marais !

— Arrivés à la lisière de la forêt, nous n'irons pas plus loin !

— Je ferai tirer sur lui avec des pièces d'artillerie, dit Tchetvergov à haute voix, je le bombarderai et j'atterrirai avec un hélicoptère sur son îlot de fumier ! J'appellerai à la rescousse toute la Russie pour avoir Svetlana ! Il ne doit pas y avoir de Boborykin en Russie !

— Et si Svetlana, Boris et la Trimofa ne sont pas chez lui ?

Tchetvergov eut un geste grandiose, qui envoyait au diable une telle éventualité : Fedja aussi n'était pas l'assassin et il a avoué... n'allons pas devenir équitables, camarade Konjev ! courons enfumer Boborykin : c'est le seul endroit que nous n'ayons pas fouillé !

* * *

Vers deux heures du matin, la petite troupe quitta la cabane du

marais.

En tête, Boborykin sur un cheval de somme. Il connaissait les chemins mieux que ses compagnons et savait se faufiler dans les forêts comme un renard qui en serait originaire.

Les sabots des chevaux étaient enveloppés de toiles à sac, pour toute la partie du parcours qui longerait des fermes ou qui se trouverait peu éloignée des groupements de nomades.

Natacha chevauchait derrière Boborykin avec deux gros sacs sur sa monture, l'un devant elle, l'autre attaché derrière l'arçon de sa selle. Elle pouvait s'y adosser confortablement. Puis venaient Boris et Svetlana, l'un à côté de l'autre, se donnant presque la main.

Ils avançaient lentement, silencieusement, avec circonspection. Ils se glissèrent comme des ombres hors du marais et par un détour dans la forêt, ils longèrent Undoutova à distance.

— Si à l'aube nous avons atteint le désert de Mounioun Koum, nous aurons un bon bout de chemin derrière nous, avait dit Boborykin avant le départ. Mais alors, tout individu que nous rencontrerons sera aussitôt supprimé.

— Plus de morts ! avait répondu Svetlana en élevant ses mains dans un geste suppliant. N'y a-t-il donc pas de liberté sans morts ?

— Non. La voix de Natacha était dure et sans réplique : il est admis dans le monde moderne d'acquérir la paix, par la guerre.

Quatre heures plus tard, Tchetvergov et Konjev se mettaient en route de leur côté, accompagnés de vingt-quatre soldats de l'armée rouge, munis de lance-grenades et de fusils.

Ils parvinrent tous à la lisière de la forêt, mais en ce point, le sol glissant, qui se dérobaît sous leurs semelles comme une bouillie, arrêta leur avance.

Ilitch Sergueïevitch Konjev haussa les épaules. Les soldats qui étaient à deux mètres en avant reculèrent en pataugeant jusqu'à l'ultime coin de terre ferme.

— Ici commence le domaine de Boborykin, décréta Konjev s'adressant à Tchetvergov. Nul ne sait où il a placé son gué.

Tchetvergov jeta un regard vers l'épais fourré de roseaux hauts et vivaces, au-dessus duquel voletaient des poules d'eau effarouchés.

— Je vais faire venir des chiens ! Tchetvergov scrutait la forêt de roseaux. Nulle part on ne voyait l'amorce d'un passage. Ils trouveront la piste...

— Boborykin est un vieux *partisan*, camarade, il a immergé sa passerelle au-dessous de la surface des eaux, comme dans les marais du Pripet. Le flair du meilleur limier est inutile en l'occurrence, car l'eau ne garde aucune piste.

— Merde ! conclut Tchetvergov.

Quatre heures plus tard, un hélicoptère tournoyait au-dessus du

marais. Le radio du détachement de l'armée rouge se mit en communication avec lui. Un jeune lieutenant notait le rapport de l'observateur.

— Ils ont trouvé la hutte, dit-il à Tchetvergov qui s'était assis dans l'herbe et rongea son frein.

— Que voient-ils d'autre ? s'écria-t-il surexcité.

— Rien, ils sont tous dans la hutte.

— Parfait, donnez l'ordre de bombarder !

Le jeune lieutenant regarda Tchetvergov avec effroi :

— Mais impossible de...

Konjev, le visage blême, s'adossait à un bouleau, il se tordait les mains et bégaya :

— Mais Svetlana aussi est dans la hutte !

Tchetvergov eut un sourire cruel :

— Elle sautera avec, Ilitch Sergueïevitch, car je ne pourrai jamais l'avoir ! Son regard fixa, au loin, le marais. Et je ne pense plus aux morts...

L'hélicoptère évoluait au-dessus des roseaux, puis il perdit de la hauteur au point que son train d'atterrissage effleurait presque leurs cimes... à cent mètres au-delà, il reprit de la hauteur... il arrivait au point où devait se trouver la hutte. Tchetvergov et Konjev retenaient leur souffle ; l'hélicoptère monta encore, ses deux hélices tournaient frénétiquement, puis il fit un brusque demi-tour... derrière lui, cependant, il y eut un craquement sourd, et le sol frémit.

Puis, au-dessus du marais un épais nuage monta, suivi comme d'un vol de canards par une quantité de poutres et de débris, qui, éparpillés au loin, retombèrent avec un claquement liquide... le nuage seul s'en fut lentement par-dessus les roseaux et s'estompa sous le soleil brûlant.

— Adieu, Svetlana... dit Konjev d'une voix tremblante. Tchetvergov se retourna vert de rage :

— Tiens ta gueule ! c'est pour le bien de petite mère Russie !

* * *

Lorsque le soleil perça les nuées, tandis que de la steppe montaient des vapeurs, Boborykin, Natacha, Svetlana, Boris, chevauchaient au-delà du territoire de Undoutova, en direction du désert de Mounïoun-Koum.

Ils n'avaient rencontré personne tant qu'ils contournaient les tentes des nomades et les petites constructions dispersées des kolkhozes, ou lorsqu'ils firent halte aux confins de la steppe et sous le couvert des forêts. Mais à présent, pour se diriger vers le sud, il leur fallait quitter la protection des arbres et chevaucher en rase campagne.

— Il y a deux éventualités, dit Boborykin, en arrêtant son cheval : ou nous restons ici, dans la forêt, toute la journée et nous nous remettons en route la nuit, ou encore, nous risquons d'être vus, mais nous gagnons quelques verstes. Que ferons-nous ?

— Nous continuons, dit Natacha. Plus nous nous éloignerons de Judomskoje, plus nous serons en sécurité. Nous pourrions nous reposer dans la montagne.

Devant eux s'étendait la steppe qui peu à peu se muait en désert de pierres et de sable. Au loin, contre l'horizon d'un rouge violacé, à demi noyées dans les brouillards matinaux, se découpaient les collines et les plaines du Mounioun-Koum, ceinture désertique s'étendant entre la steppe et la montagne, frontière naturelle presque infranchissable du continent asiatique.

Svetlana chevauchait à côté de Natacha. Qu'y a-t-il au-delà ? demanda-t-elle comme si elle devinait les pensées de sa compagne.

— La montagne... suivie d'un désert, plus étendu que le Kazakhstan, le bassin du Tarim... puis d'autres montagnes s'élèveront jusqu'au pays le plus mystérieux de l'univers : le Tibet... ensuite, une dernière chaîne plus élevée que les nuages... pour finir, la descente dans une plaine : l'Inde.

— Et là ?

— Ce sera la liberté, protégée par deux déserts et deux chaînes de montagnes jaillissant vers les cieux.

— Et c'est là-bas qu'il nous faut aller ? Nous trois, pauvres humains ? Svetlana jeta un regard vers les premiers indices de la région désertique. Des vautours tournoyaient dans la brume matinale, comme si, déjà, ils guettaient ces créatures humaines, vouées à tant de périls.

Natacha ne répondit pas. Boborykin mit son fusil en travers de sa selle. Boris en fit autant. Il regardait les vautours.

— Pourquoi hésitons-nous ? lança Natacha. Elle rejeta la tête en arrière. « Du courage, se dit-elle intérieurement, du courage, Natacha, la liberté t'attend au bout du monde, aussi est-ce pourquoi ceux qui l'atteignent sont peu nombreux... »

— Nous allons une fois encore considérer la situation à la clarté de la raison, dit Boborykin d'une voix enrouée.

— En avant ! s'écria Natacha.

Ils sortirent de la pénombre protectrice de la forêt pour chevaucher à découvert dans le soleil levant. L'alezan de Boris hennit, comme s'il saluait la lumière et prit la tête du groupe. Lentement, les vautours se rapprochèrent avec de grands battements d'ailes. Ils effleuraient de l'extrémité de leurs plumes les derniers brins d'herbe de la steppe, encerclant les cavaliers de leur vol mou, tandis que leurs yeux les examinaient et que le soleil faisait luire leurs becs recourbés.

Boborykin saisit son fusil : charognards ! hurla-t-il et il voulut les mettre en joue, mais Boris lui saisit le bras.

— On entend les coups de feu à cent verstes de distance !

Boborykin, frémissant de colère, ne pouvait détourner son regard de ces oiseaux de proie : regarde-les, ils nous dévorent déjà des yeux !

Ils chevauchèrent pendant six heures, sans une halte, sans un regard en arrière. Ils ne voulaient pas voir la vie s'engloutir derrière eux, dans l'arrondi de l'horizon, tandis qu'ils s'en allaient vers les régions désertes, vers l'infini, au-delà de quoi la vie recommençait pour eux.

Vers midi, ils mirent pied à terre et s'assirent sur quelques pierres blanchies, pour manger du biscuit, un peu de saucisson et boire du thé froid que Natacha avait emporté dans deux grandes outres de cuir, suspendues à sa selle.

— Chacun a droit à quatre gorgées, dit-elle en emplissant un quart de fer blanc qu'elle passa à la ronde. L'être humain est constitué de 90 % d'eau : il faut longtemps pour qu'il se dessèche totalement.

Ils se remirent en route au bout d'une heure, pour rester en selle jusqu'au soir. Seulement, lorsque la fraîcheur du crépuscule passa sur la plaine désertique et que les cailloux ayant accumulé la chaleur diurne brûlèrent comme des tisons dans leurs mains engourdis par le froid, Boborykin arrêta sa monture.

— Arrêt ! lança-t-il tout haut. J'ai le cul à vif... Si seulement j'avais un seau d'eau, je m'assiérais dedans.

Il sauta de son cheval et étira ses bras puissants. Svetlana s'étonna de ne pas entendre craquer ses jointures avec un bruit assourdissant.

— Ce serait bon de pouvoir chauffer un peu de thé, dit-elle, mais ici, il n'y a pas de bois pour faire du feu.

Boborykin sourit, s'en fut fouiller dans la poche de sa selle, en sortit un petit paquet : Andreï n'est pas si bête, dit-il ravi. J'ai apporté d'Alma-Ata des tablettes d'alcool solidifié. Fais-nous du thé, ma fille, nous allons vivre dans le désert comme un *knjasj* ! (prince).

Après leur repas, Boris et Svetlana s'endormirent aussitôt, enroulés l'un contre l'autre dans une couverture. Svetlana avait entouré de son bras le cou de Boris. Natacha les contempla. Elle était encore assise auprès de Boborykin et fumait une de ces cigarettes infernales fabriquées par Andreï avec de la machorka et ces plantes inconnues.

— Tu finiras par avoir un cancer du poumon avec ces herbes, lança Natacha.

— Ce serait une plus belle mort que de crever sur la route de la mer polaire. Boborykin s'adossa. Le froid l'envahissait ; il s'entoura les épaules d'une couverture de cheval. Regarde donc ces deux-là, Natacha !

— Ils s'aiment. N'est-ce pas merveilleux que dans ce monde de haine et de misère, de persécutions et de cruauté, il existe encore l'amour ?

Boborykin eut un geste tranchant : les punaises et les poux s'accouplent aussi !

— Rien n'est donc sacré pour toi ? demanda Natacha. N'as-tu jamais aimé ?

— Si, mais les Allemands l'ont tuée.

— Voici bientôt dix ans de cela, Andreï.

— Oui, et depuis lors, je ne sais plus si je suis encore un être humain.

— Alors pourquoi nous accompagnes-tu ?

— Pourquoi ? Boborykin regardait l'obscur ciel nocturne. Les étoiles luisaient par moments, entre les nuages. La nuit s'annonçait froide. Ce serait une de ces étranges nuits au désert qu'on ne comprend pas, au sein de laquelle on s'étonne de geler sur un sol où quelques heures auparavant on fondait sous un soleil de feu.

— Pourquoi ? répéta-t-il. Peut-être parce que je me suis habitué à vous ?

Il se détourna, se coucha par terre et s'enroula dans sa couverture.

Natacha se leva et alla vers son cheval. De l'une des poches, situées sur les côtés de la selle, elle sortit une boîte plate en fer blanc qu'elle ouvrit et dont elle passa en revue le contenu : quelques bandes de mousseline à pansements, dix ampoules de narcotique, dix ampoules d'huile camphrée et de caféine, dix ampoules de pénicilline, dix rouleaux de pastilles fébrifuges, une paire de ciseaux, quelques rouleaux de leukoplaste et, enveloppés dans une toile huilée, des instruments de chirurgie en cas d'urgence : ciseaux, pinces, agrafes, scalpels, aiguilles, un long couteau pour les amputations, une scie chirurgicale, des agrafes de résection, des rouleaux de catgut, des compresses de coton stérilisé...

— « Avec cela, je commencerai une vie nouvelle, là-bas, dans la liberté », pensa-t-elle.

Elle passa une main caressante sur ses instruments et remit la boîte dans la poche de sa selle.

— Il faut réussir ! se dit-elle encore en s'enroulant dans sa couverture, à côté de Boborykin. Je veux oublier les années vécues à Judomskoje et commencer une vraie vie.

* * *

Ils chevauchèrent pendant trois semaines.

Cependant à Judomskoje et à Undoutova, la vie continuait. Tchétvergou trônait à Alma-Ata, dans la maison du Parti. Il avait annoncé à Moscou la destruction du réactionnaire ennemi du peuple

Andreï Boborykin et de ses deux protégés allemands responsables du meurtre de Ivan Kasievitch Borkin...

La seule personne qui lui donnait du fil à retordre était Sussja.

Konjev la fit comparaître un beau jour.

— Écoute, bourrique, commença-t-il, j'entends que tu affirmes que cet idiot de Fedja n'était pas l'assassin d'Ivan Kasievitch : où as-tu pris cette idée ?

— Fedja était avec moi et regardait par la fenêtre lorsque j'ai vu une ombre sur le mur.

— Tu as plutôt une ombre dans le crâne ! brailla Konjev. Voyons, la paix règne au village, Fedja s'est pendu, tout le monde est joyeux, Moscou nous félicite de nos normes et te voilà, chatte galeuse, qui vient piailler le contraire ! Il se pencha vers Sussja : encore un mot et tu seras étendue raide dans le jardin de la *datcha*, là où ton Ivanovitch a été enterré et, cette fois, il n'y aura pas de Fedja pour jouer les assassins, compris ?

— Oui, mais... et puis, j'étais la seule que Ivan Kasievitch ait vraiment aimée ; il était assuré ; j'ai droit à une pension, d'ailleurs, je puis prouver que presque tous les soirs Ivan Kasievitch...

— Trueie ! beugla Konjev. Puis il chassa Sussja à coup de fouet d'écurie et la poursuivit encore dans la cour de la maison du Parti, jusqu'à la rue. Haletant, il s'adossa alors contre un saule, s'essuya le front et gémit épuisé : quelle charogne, elle le viole même mort !

Trois jours après, Sussja fut renversée par une auto qui lui écrasa la jambe et lui fendit le crâne. Tchetvergov fit faire une enquête. Konjev ne possédait pas d'auto. Il n'y avait que trois voitures privées dans le district, mais nul ne parut remarquer qu'il avait emprunté l'une d'elles ce jour-là.

Lorsqu'elle se trouva guérie – on lui avait amputé une jambe – Sussja ne retourna pas à Judomskoje. Elle fut envoyée dans un camp de travail, en Crimée, où elle fut employée à éplucher des pommes de terre et à tailler la *kapusta*.

Mais il y eut à la *datcha* une autre servante qui rendit fous les hommes jeunes et vieux de Judomskoje, car elle était jeune, mince et élancée, avec une poitrine haute et elle ne perdait pas son temps en considérations sentimentales.

Konjev et Tchetvergov devinrent des visiteurs assidus de la *datcha*. La joie et la paix régnaient à Judomskoje.

Comme disent les Tartares : un cotillon en guise de drapeau, c'est la victoire assurée.

* * *

Ils atteignirent les contreforts montagneux du Tien-Chan au bout de trois semaines. Près du lac Issik-Koul, Andreï Boborykin prit congé

ce dont il s'acquitta à sa manière, afin de ne trahir aucune émotion.

Il frappa amicalement l'épaule de Boris, adressa un clin d'œil à Svetlana et à Natacha. Sales, encroûtés de poussière, épuisés, affamés, devenus l'ombre d'eux-mêmes, ils se trouvaient dans une dépression de terrain d'où la vallée s'élevait assez brusquement vers la montagne.

— Vous avez des cartes, des vivres, vous avez rempli les outres... Lorsque vous aurez franchi cette crête là-bas, viendra la frontière : celle-ci est sévèrement gardée, dit-il d'une voix enrouée. Bonne chance, camarades !

Svetlana lui tendit la main. Un sentiment d'indicible reconnaissance se lisait dans ses yeux las.

— Nous ne t'oublierons jamais, Andreï, tu es le meilleur homme que j'aie jamais rencontré.

Boborykin sentait fondre son assurance ; il regarda de côté en se caressant la barbe.

— Quelle idiotie, regarde : avec ces mains. Il les mit d'un geste brutal sous les yeux de Svetlana, j'ai tué plus de cent Allemands, je les ai étranglés, poignardés, pendus, tirés à balle, dépecés...

— Tu en es bien incapable, Andreï, dit Natacha en s'emparant de ses mains et, dans un élan d'humilité enfantine, elle les baisa. Boborykin les retira comme s'il les avait plongées dans le feu.

— Non ! hurla-t-il, ne me remercie pas ! Et il s'écarta de Natacha qui avançait vers lui. À présent, je m'en vais, ne perdez pas de temps, tâchez de continuer seuls ! J'ai honte, moi, citoyen soviétique, d'être venu en aide à des réactionnaires tels que vous !

— Tu as honte parce que tu as une âme, Andreï. Natacha passa une main légère sur le visage frémissant du colosse. Tu es quelque chose comme l'espérance, Andreï. À te connaître, on finit par croire que le Russe n'est pas mort en 1917. Peut-être la Russie ressuscitera-t-elle un jour dans les marais où tu repars.

Boborykin lui tourna le dos. Fichez-moi la paix ! dit-il, enroué par l'émotion.

— Dieu te le revaudra, Andreï.

Boborykin lui fit face vivement ; ne prononce pas ce nom, Natacha !

— Tu le portes en toi.

— Dieu ne peut pas laisser piétiner ainsi petite mère Russie ! Je n'en veux pas entendre parler !

Puis il courut à sa monture et, d'un bond, fut en selle.

— Bonne chance ! cria-t-il encore. Je... Je... Puis, se penchant sur l'encolure de son cheval il lui hurla dans l'oreille : cours, cours, cours, cours !

Comme un fantôme géant, il s'éloigna à bride abattue parmi les rochers. Il ne se retourna pas, ne fit aucun signe, il eût voulu se

boucher les oreilles des deux mains. En pleurant, il poursuivit sa course vers le nord. Lorsqu'il fut loin, il rendit les rênes et le cheval prit un trot nonchalant, pendant lequel il tourna plusieurs fois la tête en arrière.

— Tu les regrettes, *moj sjerdzenja* ? (mon petit cœur) dit Andreï Boborykin en pleurant.

Puis il éclata en sanglots et finit par hurler comme un loup blessé, accroché à son cheval telle une masse de chair amorphe.

* * *

Dans la nuit même, Boris, Svetlana et Natacha furent contraints de modifier leur itinéraire et de poursuivre leur course dans la steppe parallèlement à la montagne. Un paysan qui revenait de poser des pièges et descendait vers la plaine, par un ravin où il se heurta aux trois voyageurs, leur signala la présence d'un gros détachement de l'armée rouge qui, devant eux, à six verstes de là, occupait tous les chemins ; or, il n'en existait que deux.

— Ils sont en manœuvres expliqua le paysan, les montagnes fourmillent de soldats : ils vont partout, dans les gorges les plus escarpées, il y a même des canons ! Ça va mal aujourd'hui, camarades, et ça durera jusqu'à l'hiver : ils entraînent de nouvelles troupes pour la révolution mondiale, m'a dit hier un lieutenant. L'Amérique devient insolente, paraît-il. Qu'est-ce que c'est l'Amérique ? Jamais entendu parler de ça ! Je ne connais que l'Allemagne, mon Stephan y repose... à Stettin, il a une croix toute blanche sur sa tombe... Songez, camarades, une croix toute blanche, ça doit être un pays riche cette Allemagne !

Ils poursuivirent vers l'est en longeant la montagne. De temps à autre leur parvenait le crépitement des tirs des troupes en manœuvres. Des escadrilles d'avions de reconnaissance passèrent en ouragan au-dessus d'eux. Ils se jetèrent dans l'herbe de la steppe où, vus de haut, ils semblaient quelques pierres éparpillées.

Natacha ne révélait rien de ses pensées. Les manœuvres dureraient jusqu'à l'hiver ; avant, il ne faudrait pas songer à passer au Tibet. Risquer ce voyage en hiver, continuer d'avancer après une rude ascension dans un pays où un vent glacé dénude les rochers, où les avalanches bloquent les sentiers jusqu'à mi-hauteur des montagnes, où l'homme vacille d'épuisement et de froid, est soufflé dans les gorges comme une feuille d'automne que le vent n'a pas emportée vers le bassin du Tarim, eût été un suicide.

— Nous marcherons en décrivant de vastes cercles ou nous nous terrerons dans les forêts comme des ours errants pensait-elle, en se gardant de le dire à Boris et à Svetlana.

Une semaine après, ils rencontrèrent des Kirghiz nomades. Au

détour d'une piste, longeant la lisière d'une forêt, ils se trouvèrent soudain devant leurs yourtes de feutre. Près de cent chameaux se prélassaient, baraqués sur l'herbe sèche, un troupeau de chèvres paissait à l'est vers les montagnes. Suspendus à des chaînes ou à des tiges de fer, les chaudrons des Kirghiz, contenant leur brouet, bouillaient sur des feux de camp.

— Demi-tour ! lança Boris en saisissant son fusil. Ils vont nous dénoncer !

Il allait épauler son arme, lorsque trois silhouettes se détachèrent d'une yourte pour se diriger vers eux. Jambes torses de cavaliers, longues moustaches pendantes ; à cette vue, Natacha abaissa le canon de son fusil.

— Jamais encore un nomade n'a trahi un évadé. Ils savent mieux que quiconque ce que signifie n'avoir pas de patrie ! Nous resterons avec eux.

— Mais il faut franchir la montagne, Natacha Trimofa.

— Peut-être nous indiqueront-ils un passage plus sûr ? dit-elle, évitant de répondre directement.

Les trois silhouettes aux jambes torses étaient devant eux ; placés sur une même ligne, ils exécutèrent un salut identique, en s'écriant : *Saiju* ! d'une voix claire, nasale.

— Ils parlent mongol, expliqua Natacha qui, à son tour, leva la main et répéta leur salut. *Saiju* ! et elle ajouta en mongol, à leur adresse : amis, vous avez parcouru comme nous un long chemin...

Les trois Kirghiz se regardèrent. Leurs visages larges, plats, parcheminés, ne trahissaient aucun sentiment.

— Où allez-vous ? D'où venez-vous ? demanda l'un d'eux.

— Du Kazakhstan, nous allons en Inde.

— En Inde ? répétèrent-ils, incrédules. Il faut passer la montagne...

— Il y a des troupes de l'armée rouge dans la montagne et elles ne doivent pas nous voir.

Un vague sourire creusa les rides des trois Kirghiz, ce même sourire avec lequel les Asiates saluent l'ami et exécutent l'ennemi.

— Vous n'êtes pas bolcheviks ? demanda encore l'un d'eux.

— Non, nous allons vers la liberté.

— Suivez-nous.

Sans plus d'explications, les trois Kirghiz saisirent les rênes des chevaux. Conduits comme des hôtes honorés, mais avec le sentiment d'être des prisonniers, les trois voyageurs pénétrèrent dans le camp des nomades.

Une bande d'enfants vint à leur rencontre en criant et les entoura d'une mêlée dansante. Des femmes abandonnèrent leurs chaudrons, et vinrent caqueter alentour. Les chameaux eux-mêmes tendirent leurs

longs cols et découvrirent, en mugissant, leurs longues dents jaunes.

Au centre du camp, une yourte plus vaste portait une banderole à son sommet. Trois femmes en vêtements de laine, couverts de broderies, étaient occupées à pétrir une pâte faite avec de la farine de mil, qu'elles feraient ensuite cuire dans la braise. Des jattes de grès emplies de lait de chamelles avaient été placées au soleil, dont les rayons brûlants se chargeaient d'en faire du lait caillé qui serait versé ensuite sur un plateau encore chaud.

Lorsque le pas des chevaux se rapprocha, le rideau de feutre de la grande yourte s'ouvrit et un vieillard à la barbe blanche, coiffé d'un petit bonnet pointu brodé d'or, parut. Il posa une main en auvent au-dessus de ses yeux en coulisse et considéra les étrangers.

Les trois Kirghiz accompagnant ceux-ci donnèrent dans leur langue quelques explications au vieil homme. Ni Boris ni Natacha n'en saisirent le sens. Ce sont sans doute des Sojotes, dit Natacha à Boris. Habituellement on les rencontre plus à l'est, en Mongolie, vers Ourga : leur présence ici est, pour moi, un mystère.

— Ce n'est pas un mystère, ma fille, dit le vieux Mongol, le visage incliné légèrement de côté, j'ai de bonnes oreilles, tout en moi est devenu vieux, mais je suis comme un tigre âgé qui perd ses dents, mon ouïe est singulièrement plus vive que par le passé. Puis il eut un geste de la main, qui pouvait aussi bien signifier : Mettez pied à terre ou allez-vous-en. Natacha décida de mettre pied à terre.

— Je vous demande l'hospitalité, *noyon* (seigneur en mongol) car nous sommes à bout de forces.

— Je le vois. Le vieillard considéra les chevaux, leur aspect lui révélait tout.

Quatre semaines plus tard, les nomades reprenant leur marche en direction de l'ouest, vers les régions d'où venaient les évadés, ceux-ci reprirent leur pérégrination vers la liberté. Le chef mongol leur donna, en reconnaissance de quelques soins médicaux fournis par Natacha, des fourrures, des vivres, des outres emplies d'eau, et des munitions pour leurs fusils. Puis, levant les mains, sans un mot, au-dessus de leurs têtes, il parut appeler des grâces particulières sur les destinées de ceux qui le quittaient.

Comme ils s'éloignaient sur leurs montures, le vieillard les suivit du regard, adossé à sa yourte, jusqu'à ce qu'ils eussent disparu derrière les rochers.

* * *

Cinq semaines plus tard, l'hiver les assaillit. Tandis qu'ils dormaient dans une grotte, la neige se mit à tomber. Les sentiers et les ravins, les arbres, les rocs, se couvrirent d'une croûte de glace. Le premier souffle de l'hiver s'engouffrait parmi les chaînes de

montagnes.

Boris et Svetlana restaient les yeux rivés au tourbillonnement des flocons de neige. La tempête se ruait des cimes dans les profondeurs des vallées. Natacha était allée chercher du bois pour le feu.

Le premier hurlement jeté par un loup passa comme un fantôme menaçant. Des coups de vent apportaient le froid dans la grotte. Svetlana se rapprocha de Boris et mit son bras autour de son cou.

— Je ne t'en veux plus, dit-elle tout bas, sur un ton qui n'était ni triste, ni effrayé, mais humble, plutôt.

Boris se mordit les lèvres. Il avait envie de crier.

— Il ne neigera pas toujours, dit-il d'une voix enrouée. C'était une réplique figée, stupide. Devant eux, il y avait encore la Mongolie, le Tibet, l'Himalaya.

Des milliers de verstes.

Natacha revint dans la grotte couverte de neige qui s'était transformée sur elle en une couche de glace. Son étroit visage était rougi, enflé par le froid. Sous le bras, elle tenait serré un mince fagot de ramilles et de menu bois mort.

— C'est tout, dit-elle en jetant sa récolte sur le sol de la grotte. Trois jours de chaleur...

— Et ensuite ? demanda Svetlana.

— Ensuite ? Natacha écarta de son visage ses cheveux auxquels collaient des glaçons. Il ne faut jamais poser cette question : si l'être humain connaissait son avenir, il se refuserait à vivre...

Elle s'assit contre la paroi du fond de la grotte et s'adossa à la pierre froide et humide. Boris se mit à construire un petit bûcher. Il ne prit que de minces touffes de brindilles, quelques rondins qu'il plaça de manière qu'ils ne prennent pas feu en même temps. Ainsi, leur foyer durerait longtemps.

Svetlana frotta une allumette qu'elle approcha des brindilles. Il y eut un peu de fumée qui monta, âcre, dans la petite grotte. Le crépitemment du bois humide résonnait contre la pierre comme une fusillade éloignée.

— Ça ne suffira pas pour faire du thé, dit Svetlana en soufflant à genoux la flamme que l'humidité étouffait. Des larmes coulaient de ses yeux sur ses joues creuses. Boris ne savait si elles étaient provoquées par la fumée ou par la tristesse de leur situation. Il se détourna et s'approcha de l'entrée de la grotte.

Dehors, l'ouragan faisait rage. Soufflant des crêtes, il en rabattait la neige en un épais nuage. On ne voyait plus ni chemin, ni ravin, ni ciel, seulement quelques rochers proches. Tout n'était que tourbillon sifflant. Les cieux semblaient s'abattre sur la terre ou la terre monter vers les cieux : on ne savait plus au juste.

Boris Horn rentra à l'intérieur de la grotte et considéra Natacha,

qui, les bras serrés contre le corps, semblait vouloir s'étayer elle-même pour ne pas tomber.

— Ça durera combien de temps ? demanda-t-il.

— Un jour... une semaine,... un mois... Tu es en Russie depuis assez longtemps pour savoir qu'on ne questionne pas la nature. Natacha toussa en serrant davantage ses bras contre son corps gracile. On ne pose jamais de questions en Russie.

— Mais nous ne pouvons pas rester ici à attendre d'être transformés en glaçons ! s'écria Boris.

— C'est juste. Si tu sors, ça ira plus vite encore.

— Et les chevaux ? Que deviendront-ils ?

— Ils crèveront de faim. Natacha se leva et tendit ses mains bleuies à la petite flamme du feu de bois. Mais nous les abattons auparavant, pour manger leur viande crue.

Le visage de Boris se crispa dans un sentiment d'horreur. Il s'appuya à la paroi de pierre et serra les poings.

— Il faudra tuer mon alezan ? gémit-il.

— Préfères-tu le voir dépérir ? L'entendre crier la faim ? Veux-tu assister à l'instant où il deviendra fou, se cassera les genoux, se roulera sur le sol et râlera jusqu'à ce que son cœur se brise ?

Boris écoutait, les yeux clos, debout à l'entrée de leur refuge.

— Il te faudra l'abattre parce que tu l'aimes, Boris. D'ailleurs, il ne saurait mieux te témoigner sa fidélité et son amour qu'en nous nourrissant de sa chair : nous donnant ainsi la vie que nous lui aurons ôtée. Que peux-tu demander de plus à un cheval ?

— Et comment atteindrons-nous l'Inde par le Tibet sans cheval ? demanda Svetlana.

Natacha ne répondit pas. Boris aussi se taisait. Tous deux avaient les mêmes pensées qu'ils n'osaient exprimer.

Le Tibet, l'Inde, la liberté... C'étaient des utopies. Qu'avait dit une fois Tchetvergov à Boris ? On ne s'évade pas de Russie. Avant que la chétive bête humaine ait pu atteindre la frontière, la nature l'aura anéantie et nous viendrons à bout de ce qui en restera !

Lorsque tomba le soir, Boris plaça les chevaux devant l'entrée de la grotte. Tel un rempart de chair et de cuir tiède, ils interceptaient l'atmosphère neigeuse et son souffle glacé. Afin de les empêcher de s'échapper, Boris enfonça avec un marteau des coins de fer dans le sol rocheux et y attacha les chevaux à de courtes longues. Protégés par les corps des chevaux, serrés les uns contre les autres et se réchauffant réciproquement sous les fourrures données par les Sojotes, ils s'endormirent comme assommés.

Aucun d'eux n'entendit les chevaux s'ébrouer, frapper la terre de leurs sabots, ni leurs propres respirations devenues sifflantes, lorsque leurs fourrures se couvrirent de cristaux de glace et qu'un vent

nouveau se leva, poussant la neige sur leurs corps étendus.

C'eût été une belle mort.

Mais au matin, le soleil parut.

* * *

Boborykin avait perdu l'habitude de s'étonner comme celle de jurer. Il était devenu fataliste, estimant que la personne humaine, ce modeste pourceau, n'y pouvait rien changer.

Cependant, lorsqu'il s'arrêta devant sa hutte bombardée, dans les marais du Balkach, il rugit et en piétina rageusement les derniers vestiges.

— Fils de catins ! Avortons ! Salauds ! Je vous ferai la peau ! lança-t-il par-dessus le marais, les poings tendus vers la forêt.

Afin de mettre ce projet à exécution, il quitta au crépuscule son île marécageuse et surgit nuitamment chez Ilitch Sergueïevitch Konjev.

À Maroussia qui lui ouvrit et voulut aussitôt l'empêcher d'entrer, il assena en plein visage une gifle si vigoureuse, qu'elle tomba et roula sur le plancher.

— Ilitch ! piaillait-elle. Mais déjà l'ours Boborykin avait pénétré chez Konjev, précédé par une chaise qui, parce qu'elle se trouvait sur son passage, fut lancée contre le mur du fond de la pièce où elle vola en éclats.

Konjev, occupé à épeler un article de la *Komsomolza Pravda* au sujet de la récolte des betteraves, sursauta et se retourna. Lorsqu'il vit Boborykin debout dans l'encadrement de la porte, il devint pâle comme un mort et se cramponna à son journal comme s'il pouvait en espérer quelque secours.

— Andreï Andreïevitch ! bégaya-t-il, toi ? Je pensais...

— Tu n'as rien pensé ! tonna Boborykin. Maroussia se tapit dans la cuisine. Le visage lui cuisait comme un four bourré à fond. « Il m'a ébranlé le cerveau, d'une seule gifle, quel homme, ô mère de Dieu ! »

— Qu'avez-vous fait de ma cabane, tas de pourceaux ? reprit Boborykin.

Konjev loucha vers le téléphone, mais il n'aurait pas le temps d'appeler Tchetvergov ou la garnison militaire...

— Tu es donc vivant, petit frère ? lança-t-il, bien que son visage ressemblât à un fromage blanc et qu'il éprouvât le besoin de vider incontinent ses intestins. Tu connais Tchetvergov : il croyait que tu cachais chez toi Natacha Trimofa, Boris Horn et Svetlana parce qu'on ne les a trouvés nulle part ! Vois-tu, ne fais pas de sottises, petit frère : c'était un ordre venu d'Alma-Ata... Je n'ai fait que...

— Qui a soufflé cette idée stupide à Tchetvergov ? Qui a osé lui dire que je pouvais cacher des Allemands ?

— Ah ! qui donc, petit frère ? Konjev sentait une sueur froide

l'inonder, il se tordait les mains. Qui sait d'où vient le vent ?

— Tu as dit à Tchetvergov que je... Boborykin leva la main droite qui plana comme une gigantesque assiette au-dessus du visage de Konjev.

— Tchetvergov m'a dit : Boborykin a dû... hurla Konjev en voyant s'approcher la main.

Puis il y eut un claquement sonore qui résonna dans toute la maison.

— Qui relèvera les ruines de ma demeure ? cria Boborykin sur un ton aigu en bottant le derrière tendu de Konjev, ce qui eut pour effet de ramener celui-ci à la réalité. Il bondit :

— Ça te coûtera la tête ! Tu as maltraité le soviet de Judomskoje : je le ferai savoir à Moscou ! Mais d'où viens-tu ?

— De Tschamboul !

— Tu n'étais donc pas dans ta hutte, lorsque les soldats...

— Vivrais-je encore ?

— Sûrement non.

— Oh ! chieries ! Boborykin se laissa tomber sur le siège dans lequel dix minutes plus tôt Konjev s'absorbait dans la lecture de la *Komsomolza Pravda*. Ainsi, vous prétendiez tuer l'innocent, le fidèle, le bon Andreï ? Il y a de quoi pleurer ! ajouta-t-il en passant la main sur ses yeux, que vous ai-je fait, vermines ?

Konjev posa sa main à plat sur ses genoux, il n'osait bouger de derrière la table.

— N'as-tu jamais eu chez toi la fille Erna-Svetlana ? Dis la vérité, petit frère !

— Je ne l'ai jamais vue !

— Et Natacha Trimofa ?

— Celle-là, oui.

— Ah ! Vois-tu !

— C'était un bon médecin, elle venait me poser des emplâtres contre les rhumatismes ! Celle-là aussi, vous l'avez sur la conscience !

Konjev se poussa un peu le long de la table. Il avait l'air d'un gnome face à son gigantesque interlocuteur. Ses yeux clignèrent avec malice.

— Elle était capable de s'évader, cette femelle satanique ! Natacha a pris la clef des champs, petit frère, Tchetvergov en est désespéré... Nous avons cru qu'ils étaient tous trois chez toi.

— Oh ! Chiens puants ! Boborykin regarda Konjev comme s'il allait l'étrangler. Lentement, celui-ci recula vers la porte. Je demande cinq mille roubles pour rebâtir ma demeure !

— Cinq mille roubles ? Tu es fou ! Jamais Tchetvergov ne te les donnera !

— J'irai les chercher à Moscou !

— Ils te jetteront là-bas à la Loubianka !

— S'il en était ainsi, je dirai que l'on bombarde d'honnêtes citoyens soviétiques sans raison, ni interrogatoire préalable : en pleine paix ! Je raconterai que le soviet de Judomskoje a tué secrètement deux cochons et qu'il a enterré la salaison sous la grange...

— Diable ! Diable ! Konjev s'assit lourdement.

Maroussia, qui écoutait à la porte, entra en se tordant les mains.

— Tu ne peux pas faire ça, Andreï ! gémit-elle.

— Ai-je bombardé ma maison ?

— Ilja va parler à Tchetvergov !

Konjev rampa presque jusqu'au téléphone, demanda le numéro de la maison du Parti à Alma-Ata et invectiva la téléphoniste qui l'entendait mal ; l'appareil émit quelques craquements, puis on entendit Tchetvergov :

— Où as-tu le feu, Konjev ?

— Ici, chez nous, camarade ! Konjev fit une profonde aspiration. Êtes-vous bien solidement assis, camarade ?

— Oui.

— Le petit frère Boborykin est là !

— Qui ? souffla Tchetvergov faiblement.

— Petit frère Andreï du marais... la hutte était vide lorsque nous l'avons... et maintenant le camarade Boborykin réclame cinq mille roubles pour une maison neuve !

Je viendrai demain à Judomskoje, dit Tchetvergov qui raccrocha là-dessus.

— J'attendrai chez toi jusque-là, conclut Boborykin en s'adressant à Konjev. J'aurai demain une nouvelle hutte où Judomskoje et Alma-Ata pourront se choisir un nouveau soviet !

* * *

Natacha et Boris se glissaient à travers la forêt toute tintante de glaçons dans l'espoir d'y trouver quelque nourriture.

Depuis trois jours, il n'y avait plus ni biscuit ni viande salée, Svetlana avait plumé et rôti des oiseaux tués par le gel, ramassés dans la neige par Natacha. La veille, Svetlana n'avait pu préparer qu'une soupe de racines cuites dans la neige fondue, où elles nageaient, râpées en copeaux comme des nouilles. Mais elles étaient dures comme du bois.

Au cours de ces trois jours, Boris avait creusé de petits pièges à l'aide de sa bêche. Pénible travail, car le sol était dur comme du fer et il eût fallu se servir de poudre à canon pour le creuser. Il plaça ses pièges là où il avait remarqué des traces de lièvre.

Une fois aussi, ils relevèrent les empreintes laissées par la danse d'un ours et ils entendirent celui-ci grogner la nuit suivante tout en

rôdant à tâtons autour de leur grotte. Les chevaux en avaient tremblé, mais ne s'étaient pas relevés. Ils ne vivaient plus que de neige fondue et dépérissaient à vue d'œil. L'alezan de Boris était déjà si faible qu'il ne pouvait plus se mettre debout et restait couché sur le flanc, la tête à plat sur le sol gelé, regardant Boris d'un œil ambré dont le regard contenait à la fois toute sa souffrance et l'expression d'un amer reproche.

— Ce sera le premier que nous tuerons, déclara Natacha. Alors Boris s'éloigna dans la neige, s'assit sur une pierre au bord d'un ravin, et pleura de tout son cœur.

Ce fut aussi au cours de ces jours-là qu'ils se rendirent compte à quel point ils vivaient dangereusement. Tandis qu'ils avançaient avec peine parmi les rocs enneigés afin de ramasser un peu de bois, ils virent les silhouettes de trois hommes sur une corniche rocheuse, en surplomb au-dessus d'eux. Aussitôt, ils se tapirent dans la neige, attendant ce qui allait arriver.

— Ce sont des hommes de l'armée rouge, murmura Natacha à l'oreille de Boris. Le vieux chef Kirghiz a bien dit que la frontière était gardée ! Ils doivent avoir leur point d'appui quelque part dans les rochers. À présent, il ne faudra plus nous servir de nos armes : chaque coup de feu les attirera vers nous, dit-elle, le visage enfoui dans la neige.

— Mais comment pourrions-nous vivre sans fusils ? haleta Boris.

Natacha haussa les épaules. Vivre en silence, ou mourir en silence... Nous avons le choix. S'ils nous trouvent, ils nous abattront comme des loups errants.

Ils revinrent en rampant sur les versants des ravins.

— Nous n'en dirons rien à Svetlana ? souffla Boris sur un ton de prière.

— Naturellement non. Elle tourna la tête vers son compagnon : l'aimes-tu vraiment beaucoup, Boris ?

— J'ai commis un crime à cause d'elle, tu le sais.

— Tu ferais n'importe quoi pour elle ?

— Tout, Natacha.

— Alors n'oublie pas de la tuer, si les soldats de l'armée rouge nous découvraient.

Le visage de Boris devint blanc comme la neige dans laquelle ils avançaient péniblement.

— Ça... non, non, jamais ! Natacha.

— Songe à ta mère, Bor.

Tête basse, Boris continua d'avancer.

Le craquement de la neige sous ses pas l'assourdissait : on eût dit des os qui craquaient, écrasés. Assez ! Assez ! eut-il envie de crier en se bouchant les oreilles. Assez de ces craquements d'os !

Il sursauta lorsque la main de Natacha se posa sur son épaule.

— Peut-être n'en viendrons-nous pas là, dit-elle presque maternellement, peut-être survivrons-nous à l'hiver et pourrions-nous atteindre l'Inde.

* * *

Le quatrième jour, ils trouvèrent un lièvre dans un de leurs pièges. C'était un animal chétif, affamé, qui avait dû geler à peine était-il prisonnier. Mais il pouvait suffire à leur nourriture pendant deux jours si on le rôtissait. Pour cela, il fallait du feu, c'est-à-dire du bois.

Boris avait découvert dans une vallée rocheuse un petit groupe d'arbres, des sapins échevelés par les vents. Ils formaient un boqueteau impénétrable de quelque cinquante mètres de diamètre. Tache verte solitaire dans ce paysage de blancheur infinie et de rocs lisses, escaladant les cieux. C'était dans cette « forêt » que Natacha et Boris cassaient et coupaient à la hachette le bois nécessaire à leur feu.

— Si nous survivons à l'hiver, dit une fois Natacha, il n'y aura plus ici le moindre buisson. Nous constatons combien il faut de bois, à l'homme, pour vivre, alors que mort, il n'exige que quatre planches et celles-là même nous y renoncerons s'il s'agit de mourir ici !

Tenant à la main le lièvre gelé, Natacha restait debout au coin de la « forêt » à regarder Boris couper de longues branches couvertes de glace. Le craquement du bois que cassait et coupait Boris était le seul bruit qui s'entendît dans la clarté cristalline et le silence ouaté qui régnait.

Soudain, elle sursauta comme quelqu'un lui effleurait l'épaule par derrière. Elle fit volte-face, avec la crainte d'être surprise par une patrouille de l'armée en manœuvres. Puis, son visage prit une expression de terreur. Elle ouvrit la bouche pour crier, mais son gosier noué par l'épouvante ne laissa échapper qu'un râle étouffé.

Devant elle, se tenait un ours.

Un ours de taille moyenne, au pelage brun, hirsute, dont les longs poils étaient englués de glaçons, avec un museau pointu, barbouillé de neige, comme s'il avait fouillé le sol pour y trouver sa nourriture. Ses petits yeux inexpressifs dévisageaient Natacha.

— Boris ! parvint à crier Natacha. Son cri déchira le silence et fit se retourner Boris, occupé à scier le tronc d'un jeune sapin.

L'ours aussi sursauta. Il eut un reniflement désapprouvateur se dressa sur son arrière-train et lança ses pattes antérieures vers Natacha.

Celle-ci recula. L'ours arracha de la pointe de ses griffes sa veste capitonnée qui se déchira sur sa poitrine.

— Reculez ! hurla Boris dans le bois, courez, Natacha, je vous rejoins !

Il s'élança à travers le fourré, son long couteau pointé en avant.

Natacha se retourna et s'enfuit. Derrière elle, l'ours galopait... Il avançait par bonds, silencieusement, avec une surprenante légèreté, comme s'il ne pesait pas plusieurs quintaux, aussi agile qu'une gazelle.

Boris courait à en perdre le souffle. Il voyait diminuer l'espace entre la bête et Natacha ; il pouvait calculer le moment exact où l'ours atteindrait sa proie qui trébuchait dans la neige lui montant jusqu'aux genoux.

— Ôtez votre veste et jetez-la-lui ! cria-t-il, cela le détournera de vous !

Désespérée, Natacha essaya de se débarrasser en courant de sa veste. Elle avait déjà ôté une manche, lorsqu'elle heurta du pied un bloc de glace qui la fit s'abattre dans la neige, la tête la première.

Boris agita alors ses bras en jetant des cris perçants, prolongés, dans l'intention d'attirer l'ours vers lui-même.

Cependant, Natacha se retournait et pliait les genoux.

Lorsque l'ours fut sur elle, d'une violente détente de ses jambes, elle l'atteignit de toutes ses forces au bas-ventre.

Avec un rugissement énorme, le fauve se remit sur son arrière-train et lança ses pattes antérieures en avant, comme s'il voulait menacer Boris... puis il se laissa tomber sur Natacha et lui assena sa patte droite griffue sur une cuisse... à plusieurs reprises, puis il s'acharna, frappant toujours à la même place, à une main au-dessus du genou.

Natacha jeta un cri... puis elle resta étendue geignante, sous les coups de la patte de l'ours jusqu'à ce que tout, autour d'elle, se trouvât noyé dans un brouillard, au sein duquel elle ne voyait plus que le bout du museau barbouillé de neige, les yeux froids, inexpressifs, de l'animal, qui semblaient cligner tandis que sa patte aux ongles acérés, lui déchiquetait la cuisse.

En beuglant comme un taureau, Boris atteignit l'ours et enfonça la longue lame de son poignard dans la nuque de la bête, puis il poussa le manche vers le bas. Du sang jaillit sur le pelage sombre, le muscle de la nuque parut entre les lèvres de la blessure, lorsque l'ours se releva en grognant. Sous lui, Natacha restait étendue, le visage crispé, la jambe ouverte. Le sang fusait de la plaie béante... il n'y avait plus de neige alentour... Elle baignait dans une mare rouge.

Titubant sur ses pattes postérieures, l'ours la gueule ouverte, devant laquelle voguait le nuage blanc de son haleine, avec un sombre grondement qui venait du plus profond de son énorme carcasse, se rua sur Boris.

Celui-ci recula, écartant l'ours de Natacha, puis il se ramassa sur lui-même avec la rapidité de l'éclair et, passant sous les pattes levées de la bête, il enfonça la longue lame des deux mains et de tout son

poids dans la poitrine de l'ours. Ensuite, avec le même élan, il se jeta de côté dans la neige et s'éloigna en roulant.

Un rugissement terrifiant vibra dans l'atmosphère glaciale. Les yeux injectés, titubant, les pattes battant l'air, l'ours restait debout, dans la neige. Puis, ses genoux fléchirent, il tomba sur le côté, appuya ses pattes au manche du poignard fiché dans sa poitrine comme pour l'en arracher et se mit à se marteler les côtes avec des gémissements assourdissants.

Il creva ainsi, non loin de Natacha évanouie, gémissant, rugissant, se roulant d'un côté sur l'autre, mais n'ayant plus la force de se relever pour anéantir l'homme qui passa contre lui en courant, pour se pencher vers la blessée.

D'une artère déchirée le sang jaillissait toujours, au rythme du cœur. Boris, des deux mains, tenta de comprimer la plaie. Le sang ruissela sur ses mains comme s'il les tenait sous un robinet. Alors, il arracha sa veste capitonnée, déchira sa chemise en bandes qu'il noua les unes aux autres. Puis il fixa l'une de ces bandes autour de la cuisse blessée, au-dessus de la plaie, fit un garrot à l'aide d'un morceau de bois de sapin et le serra jusqu'à ce que l'artère eût cessé de saigner. Enfin, il enfonça le reste de la chemise en tampons dans l'affreuse plaie qu'il pansa aussi bien qu'il put.

Une fois encore, il regarda du côté de l'ours, immobile à présent, couché sur le côté. Boris ne savait pas s'il était déjà mort. Pourtant, ses yeux ouverts semblaient le fixer.

Précautionneusement, il souleva Natacha, la chargea sur son épaule nue et recouvrit de sa veste capitonnée son corps mince. Il maintenait la jambe blessée solidement, de sa main gauche, car elle ne tenait plus que par quelques tendons auxquels elle se balançait à chacun de ses pas.

Au bout de deux heures, Boris pénétra en titubant dans la grotte. Son torse nu, bleui par le froid, était couvert de cristaux de glace : c'était sa sueur qui avait gelé, à peine sortie des pores de sa peau.

Il trébucha parmi les chevaux apathiques, couchés sur le sol à l'intérieur de la caverne où Svetlana se trouvait assise, devant le foyer refroidi, enroulée dans la fourrure donnée par le chef Kirghiz, au moment du départ.

— Bor ! cria-t-elle à mi-voix en le voyant entrer, à demi vacillant. Bor, qu'as-tu ? Oh ! mon Dieu, Natacha ! Natacha !

Elle voulut saisir le corps sans vie et se poissa les mains de sang et de lambeaux de chair gelés, mais tout de même visqueux.

Boris tomba sur les genoux et déposa avec précaution le corps de Natacha sur le sol, puis sur la couverture qui se trouvait près du petit tas de cendres refroidies. Sans un mot, il arracha ensuite la fourrure des épaules de Svetlana et en recouvrit Natacha. Alors seulement, il se

redressa et se mit à marteler des deux poings sa poitrine nue, couverte de glace, avec un visage tordu par la souffrance et des yeux morts.

— Un ours, haleta-t-il sous les coups qu'il s'infligeait lui-même et qui faisaient voler en éclats de cristal la croûte glacée qui l'enrobait. Un ours... une jambe déchiquetée... l'artère... il faut tout de suite courir au camp de l'armée rouge...

Svetlana s'élança au fond de la caverne. Elle avait déposé là un petit chaudron empli d'eau chaude. Une couverture de selle qu'elle avait disposée autour en conservait tant bien que mal la chaleur. Elle revint avec l'eau chaude et saisit la boîte à instruments chirurgicaux de Natacha.

— Que veux-tu faire, Svetla ? lui demanda Boris. Il avait passé la veste capitonnée sur son torse nu, car il ne possédait qu'une seule chemise, celle qu'il avait déchirée pour Natacha.

— Je veux la panser.

— Ça n'est plus utile. Il faut amputer la jambe. J'irai trouver les soldats : ils sont à huit verstes de nous. Il regarda à terre lorsque son regard rencontra celui de Svetlana. Il devinait ses pensées, qu'elle ne voulait pas exprimer. Il hocha la tête plusieurs fois.

— Oui, Svetla, voulait-il lui dire, oui, c'est fini. Ce ne sont pas les hommes qui nous ont vaincu, mais la nature, les animaux... Ici, se situe le point le plus éloigné de la liberté... Nous avons eu la chance de voir, de humer, de sentir le vent qui vient d'un pays libre... Nous avons eu la chance de rêver de la liberté... nous avons eu tout ce qui fait la félicité d'un être humain : un but commun, pour le lendemain.

— Voilà que notre chemin rétrograde... vers un camp, jusque sous les coups de fouet des gardiens, les bottes des chefs de blocs et de baraquements, peut-être même jusqu'à un canon de revolver qui s'enfoncera, glacé, dans le creux de ta nuque et d'où à jamais, avec un claquement sourd, te viendra la délivrance.

Il s'agenouilla de nouveau contre Natacha et saisit les mains abandonnées de Svetlana.

— Il nous faut être courageux, Svetla, dit-il, haletant. À présent fini de penser, il s'agit de subir.

Svetlana repoussa la fourrure jetée sur Natacha et vit sa jambe déchiquetée et sa cuisse bleue et enflée, nouée d'un garrot.

— Nous manquons de bois, Bor.

— Du bois... ah ! oui, du bois !

Il s'élança de nouveau hors de la caverne et, titubant dans la neige, le vent qui se levait, il retourna dans la vallée où il avait coupé du bois avant la venue de l'ours.

Haletant, avec l'impression que l'univers tournait autour du sommet du roc pointant devant lui, il atteignit le bouquet de sapins. Il entoura alors des deux bras un tronc puissant et le tint embrassé, le

visage serré contre ses rameaux couverts de glace.

L'ours était étendu devant lui. Une courte traînée sanglante marquait le chemin qu'il avait parcouru dans son agonie.

Il s'était traîné jusqu'à la mare de sang dans laquelle Natacha avait baigné.

Et il semblait qu'en mourant, il avait encore léché le sang de sa victime.

* * *

Lorsque le feu se trouva rallumé, tandis que les premières flammes, accompagnées d'une âcre fumée, éclairaient en sifflant l'intérieur de la caverne, Natacha ouvrit les yeux et fixa le reflet dansant des flammes sur le roc...

Elle ne bougea pas, son pâle visage resta sans expression, malgré les souffrances affreuses qu'elle devait éprouver au sortir de son évanouissement. Seulement, sa main chercha à tâtons sa jambe lacérée, descendit le long de la cuisse, s'arrêta un instant sur le garrot, puis continua plus bas, jusqu'aux muscles déchirés, aux os éclatés. Ses yeux s'agrandirent alors démesurément. Sa bouche s'ouvrit comme une crevasse dans la terre.

— L'artère, Bor ? demanda-t-elle à voix basse.

— Oui, Natacha. Boris avala péniblement sa salive et se mordit la lèvre inférieure. Svetlana apporta de l'eau chaude et se mit à laver le visage de Natacha.

— Bor va aller trouver les soldats et te fera emmener.

— Non ! Natacha leva une main et tenta de se redresser, ce qui occasionna un frottement de sa plaie sur le sol. Avec un gémissement qui était plutôt un cri étouffé, elle retomba en arrière.

— N'allez pas vous adresser aux hommes de l'armée rouge ! Tous nos efforts ont donc été vains ?

— Votre jambe... commença Boris, qui baissa les yeux sans poursuivre.

— Il faudrait l'amputer, je le sais, mais elle restera telle qu'elle et vous poursuivrez le voyage !

Mais c'est impossible, dit Svetlana en posant des compresses froides sur la cuisse libérée de son pansement. Que deviendrez-vous ?

— Laissez-moi où je suis, et fuyez plus loin !

— Vous savez parfaitement, Natacha Trimofa, que nous ne le ferons pas, dit Boris à voix haute.

— Parce que vous êtes d'incorrigibles idéalistes. Mais en Russie, c'est être idiot !

N'en parlons plus ! trancha Boris en recouvrant de nouveau la blessée.

— Bor, on te jugera comme meurtrier de Borkin !

Boris ne répondit pas. Il regardait dehors, dans la nuit commençante, où l'ouragan reprenait, chassant la neige dans la caverne, par-dessus le dos des chevaux.

— Si cela t'indiffère, songe au moins à Svetla !

— Il ne lui arrivera rien.

— Ce qu'on t'infligera la touche aussi : elle t'aime !

Natacha se redressa encore, son visage se contracta.

Sa jambe arrachée, sa cuisse sans pansement, tout le corps brûlait. Svetlana se pencha vers elle et la força à se recoucher dans la fourrure.

— Il faut rester tout à fait tranquille, Natacha ! Bor va chercher de l'aide, si la tempête cède un peu.

— Non ! Il ne faut pas qu'il y aille ! Boris, attrape-moi une seringue ! dit-elle avec un gémissement, la main tendue vers sa boîte d'instruments.

Svetlana la lui apporta. Avec des doigts tremblants, elle chercha le compartiment des seringues à injection, en prit une, y plaça une aiguille, cassa une ampoule contenant un calmant, puis, ayant tiré le piston dans un dernier sursaut d'énergie, elle en emplit la seringue qu'elle tendit à Boris.

— Enfonce-moi cela dans la cuisse saine ! dit-elle d'une voix aérienne enfantine, presque sans timbre.

Boris repoussa la couverture, s'efforça de ne pas regarder la terrible blessure, étendit un peu de teinture d'iode que lui passa Svetlana et saisit alors la seringue.

— Vas-y Bor ! Natacha ferma les yeux, elle éprouvait un écoeurement... des ombres noires passaient devant ses yeux. C'est ça la mort, pensa-t-elle. C'est ça le mystère du glissement dans l'oubli... Le monde entier s'assombrit, s'allège, on n'entend presque plus rien...

Toute la nuit, Boris et Svetlana restèrent assis auprès de Natacha endormie. Lorsqu'elle se mit à délirer, que son cerveau s'embrasa, tandis qu'elle se tournait d'un côté puis de l'autre, en gémissant, Boris tenta de relâcher le garrot.

Mais à peine eut-il un peu distendu les bandes faites avec sa chemise déchirée, que le sang se remit à jaillir rythmiquement de la plaie rouverte. Il remit bien vite le garrot.

— Elle perd tout son sang, dit-il à voix basse, comme si Natacha pouvait encore l'entendre. Il faut aller demander secours aux soldats, Svetla et cela, quelque conséquence que cela puisse avoir... Nous ne devons plus penser à nous...

— Je le sais, Bor. Svetlana baissa la tête. Ses cheveux blonds étaient ternes et sales ; elle avait un aspect misérable. Cette vue serrait la gorge de Boris. Ce fut une erreur de croire que nous pourrions atteindre la liberté : la Russie est assez vaste pour contenir notre

existence et nos tombes.

— Ils vont me condamner aux travaux forcés à perpétuité, Svetla...

— Je le sais, mais je resterai avec toi.

— Ils ne le permettront pas !

Svetlana baissait la tête très bas, les yeux clos, les mains jointes, crispées sur ses genoux.

— Peut-être y consentiront-ils si je suis ta femme, et que j'attende un enfant.

— Un enfant... Boris posa une main sur l'épaule de Svetlana : comment aurais-tu un enfant ?

— Il est encore temps pour cela jusqu'au matin, Bor. Nous sommes seuls... Elle jeta un regard vers Natacha qui avait sombré dans l'inconscience, grâce à la piqûre qui lui avait été faite. Dieu seul nous voit... et il nous bénira...

— Svetla... Boris étreignit sa mince épaule. Svetla, pourquoi ne peut-il en être autrement ? Pourquoi faut-il trahir le bonheur pour vivre dans le malheur ?

— Ne nous permettons pas ces questions, Bor. Elle s'étendit sur sa couverture, les bras grands ouverts. On ne nous répondra pas, nous connaissons seulement la signification de nos propres actes. Viens, Bor... je suis ta femme et je veux l'être toujours...

Hésitant, les yeux pleins de larmes, Boris se pencha vers le pâle visage de Svetlana que l'obscurité estompait.

— Quel rêve merveilleux j'ai fait jadis, de notre bonheur, dit-il d'une voix étouffée, que cet instant devait être beau !

— Il est merveilleux ! Elle entoura son cou frémissant de ses bras frêles.

— Nous sommes seuls... dehors, le vent de neige siffle, le feu flambe, tout alentour de nous règne, radieuse, la liberté... que souhaiter de plus, Bor ?

Il répondit en inclinant la tête et déposa un baiser sur ses lèvres froides.

Ce fut une longue nuit.

Le matin les trouva étendus côte à côte, la main dans la main, tous deux pleuraient. Ils ne savaient pas si c'était de tristesse ou de bonheur.

* * *

La tempête décrût avec l'aube.

Boris, debout devant les chevaux, ne savait quelle décision prendre. Ils étaient trop faibles pour se lever et franchir les huit verstes jusqu'au poste militaire. Mais il n'avait pas le courage de les abattre déjà.

Tandis que Svetlana enveloppait très doucement dans la fourrure Natacha inconsciente ou encore sous l'effet du stupéfiant, et posait avec d'extrêmes précautions deux éclisses de bois de sapin le long de sa jambe lacérée, Boris s'agenouillait contre la tête de son alezan et caressait ses naseaux glacés. En même temps, il détournait la tête, conscient de ne pouvoir regarder son cheval dans les yeux. Lorsque celui-ci se mit à lui lécher la main, il la retira et faillit crier. Il se leva et sortit dans la gorge rocheuse, éblouissante de blancheur.

Le ciel bleu était sans un nuage. Le soleil éblouissait. Les ombres des rochers s'imprimaient, mauves dans la neige. C'était une merveilleuse journée, sans vent, enchantée par la magie d'une multitude de glaçons.

— Nous pouvons partir, Bor. La voix de Svetlana arracha Boris à ses sombres réflexions. Elle était derrière lui, un foulard noué autour de ses cheveux, informe dans sa veste et son pantalon capitonnés, mais son visage rayonnait comme si la nuit passée l'avait ensorcelée.

— Et les chevaux, Svetla ?

— Je m'occupe d'eux, va charger Natacha sur ton épaule...

Boris retourna dans la caverne, plaça Natacha précautionneusement sur son épaule droite, puis remonta lourdement à travers la neige la pente de la vallée, en direction de la frontière et du poste militaire qui, pour lui, marquait la fin de son existence.

Svetlana resta en arrière. Elle suivit Boris des yeux jusqu'à ce qu'il se fût engagé dans un tournant qui le déroba à sa vue. Alors, ayant attendu encore quelques minutes, Svetlana prit le fusil laissé dans la caverne et se dirigea vers les chevaux.

Lorsque les coups de feu claquèrent dans la solitude immaculée, Boris sursauta, comme s'il avait été touché, puis s'arrêta, fixant droit devant lui le ciel bleu éblouissant de soleil.

Il resta ainsi, immobile, jusqu'à ce que Svetlana l'eût rejoint.

— Viens Bor, dit-elle haletante, à présent rien ne nous retient plus ici.

En silence, ils poursuivirent leur avance dans la neige qui leur montait aux genoux, parmi des amoncellements de rochers couverts de glace.

Et tandis qu'ils marchaient, Svetlana soutenait la tête de Natacha et la frictionnait, la caressait, afin qu'elle ne gèle pas dans cette atmosphère glaciale...

Une fois, peut-être au bout de quatre verstes, il leur sembla que Natacha reprenait connaissance. Elle gémit et bredouilla quelques paroles inintelligibles, mais avant que Boris et Svetlana aient pu se pencher vers elle, Natacha était retombée dans une inconscience absolue.

Butant à chaque pas, glissant, s'arrêtant pour reprendre

péniblement leur souffle dans l'air devenu plus pauvre en oxygène, à mesure qu'ils s'élevaient sur le contrefort montagneux, ils gravirent douloureusement les huit verstes qui les séparaient du poste frontière.

Lorsqu'ils ne furent plus qu'à deux verstes de leur but, Svetlana ralentit son allure. Étonné, Boris se tourna vers elle.

— Qu'as-tu Svetla ?

— Rien, Bor. Elle secoua la tête, mais ses yeux disaient qu'elle mentait.

— Es-tu fatiguée ?

— Non, Bor.

— Pourquoi avances-tu plus lentement ?

Elle leva les yeux vers le ciel hivernal, ensoleillé, d'un bleu cru où les crêtes rocheuses luisaient comme de l'or.

— Ce sont nos deux dernières verstes, Bor, dit-elle doucement, après, il n'y aura plus rien.

Boris ne répondit pas. Il restait sur place, en proie à la douleur, à la rage, face à cette inévitable destinée.

— Peut-être nous laissera-t-on ensemble, dit-il d'une voix enrouée. Si tu attends un enfant... Il se tut de nouveau, en proie au souvenir de cette nuit dans la caverne... auprès de Natacha râlante, dont la jambe ne tenait plus à son corps que par quelques tendons.

Elle fit un petit signe de tête. Je n'ai pas cessé de prier : donne-nous un enfant, mon Dieu, donne-nous un enfant...

Lentement, ils reprirent leur ascension, presque face au soleil qui dardait ses rayons sur eux, par l'échancrure d'une gorge rocheuse.

Soudain, ils aperçurent la fumée s'élevant du poste. Trois petits pinceaux blancs qui semblaient sortir de la neige, comme les buées d'un marécage. Lorsqu'ils se rapprochèrent, ils virent des baraquements bas, à demi ensevelis dans la neige et les tranchées menant aux portes.

— Nous y sommes, dit Svetlana. Sa voix était inchangée, empreinte de patience, claire, presque enfantine.

— Ils ne nous ont pas encore vus, dit Boris.

L'espace d'un éclair, une pensée traversa son esprit, impérieuse. Bien qu'il eût honte de l'exprimer, il la dit tout de même : nous avons encore une chance, Svetla : couchons Natacha ici, dans la neige, nous retournerons en arrière... et nous tirerons un coup de feu... lorsque la garde accourra, elle trouvera Natacha, mais nous, nous serons libres...

Svetlana caressa le visage blême de la blessée.

— Tu pourrais l'abandonner, Bor ?

— J'ai pensé à toi, Svetla, dit-il honteux.

— Elle souffre et meurt à cause de nous.

Boris répondit en inclinant la tête. Serrant le corps de Natacha contre son épaule, il poursuivit son chemin.

— Viens, dit-il d'une voix enrouée, allons jusqu'au bout.

Lorsqu'ils furent proches des tranchées menant aux huttes, ils se mirent à appeler :

— *Heij !* À l'aide !

Dans l'encadrement des portes, des bonnets de fourrure parurent, surmontant de larges faces lunaires. Un homme, revêtu d'une épaisse pelisse en peau de loup, avança vers eux de quelques pas.

— Infirmier ! rugit-il en apercevant un corps inerte sur l'épaule de Boris.

Svetlana ne voyait pas le bonnet de fourrure, ni l'étoile rouge cousue dessus. Elle n'éprouvait aucune crainte de ce qui allait venir.

— Des êtres humains, pensait-elle simplement, enfin des hommes... Puissent-ils se montrer généreux...

* * *

— Comment est-ce arrivé ? demanda le jeune lieutenant qui commandait le poste frontière.

Il se tenait près du chirurgien militaire, contre la table sur laquelle on avait étendu Natacha. Désarmé, le chirurgien considérait la jambe en bouillie, la cuisse enflée et le pansement de fortune contenant l'énorme plaie. Lui aussi avait tenté d'ôter le garrot et s'était vu arrosé d'un flot de sang.

— Un ours, répondit Boris.

— Quand ?

— Hier après-midi.

— Et pourquoi ne venez-vous que maintenant ?

Boris ne répondit pas mais regarda le lieutenant droit dans les yeux. Celui-ci devina et se détourna.

— Ah ! si je comprends bien, votre destination lointaine était l'Inde ?

— Oui.

— Toujours la même chose ! L'imbécillité ne disparaîtra qu'avec le dernier humain ! Avez-vous jamais cru que vous pourriez atteindre l'Inde ?

— Quand on n'a pas d'autre espoir que celui-ci, on le croit, mon lieutenant.

— Comment un Russe pourrait-il vivre autre part qu'en Russie ? Il serait le plus malheureux des hommes, ainsi privé de sa petite Mère !

— Je suis Allemand.

— Ah ! Le lieutenant jaugea Boris du regard. Mais il n'y a plus d'Allemands en Russie !

— Je suis un Allemand de Volhynie. Depuis l'enfance, je suis sans patrie.

Le chirurgien jeta une couverture sur la jambe de Natacha.

— Je ne puis rien, déclara-t-il. Elle mourra. Dois-je lui faire une piqûre ?

— Tu n'as donc pas appris à faire une amputation, idiot ! lui jeta farouchement le lieutenant.

— Sans doute, camarade lieutenant, mais je n'ai pas l'instrument nécessaire, aucune scie, ni pince hémostatique... je ne peux tout de même pas me servir d'un couteau de cuisine...

— Non, seuls les médecins des Allemands osaient s'en servir... Et tourné vers Boris : on le prétendait du moins, mais on n'est pas obligé de croire aux contes de fées !

On fit à Natacha une injection calmante et l'on attendit.

Au bout de deux heures, elle reprit connaissance, regarda autour d'elle et reconnut les uniformes. Cependant, elle prenait conscience de la merveilleuse tiédeur qui régnait dans la pièce. Elle hocha la tête, imperceptiblement, lorsque Boris et Svetlana s'approchèrent de la table sur laquelle on l'avait étendue.

— Pourquoi ? dit-elle tout bas, c'est un sacrifice inutile...

— Comment vous sentez-vous, camarade ? demanda le jeune lieutenant. La tête de Natacha glissa de côté :

— Je suis Natacha Trimofa, anciennement capitaine de la 3^e brigade du troisième front blanc russe, récemment nommée médecin du district de Judomskoje.

Le lieutenant se mordit la lèvre inférieure.

— Vous connaissez votre état, Natacha Trimofa ?

— Oui... Natacha releva la tête. Soutenez-moi... peut-être pourrais-je voir ce qu'il en est...

— Je n'essaierais pas si j'étais vous, camarade... nous avons fait tout ce que nous avons pu.

— C'est peu... je le sais. Laissez-moi voir.

Natacha ne dit mot en voyant sa jambe qui, sous le genou, n'était qu'une bouillie de chair tuée une seconde fois par le froid et bourrée d'éclats d'os. La cuisse enflée au-dessus du garrot, comme un ballon gonflé à l'extrême, avait un aspect luisant, inquiétant.

Du bout du doigt, Natacha appuya sur la peau tendue, au-dessus du garrot et l'on put entendre un léger craquement au-dessous, comme si elle appuyait sur un parchemin.

— Savez-vous ce que c'est ? dit-elle s'adressant au chirurgien militaire qui la soutenait.

— Oui camarade.

— Une gangrène gazeuse ! Amputez tout de suite !

— Avec quoi ? Je n'ai rien.

— Si Boris a emporté ma trousse de chirurgie...

— Je l'ai Natacha ! s'écria Boris.

— En ce cas, vous avez tout ce qu'il faut, couteau, scie

chirurgicale, pince pour les artères, scalpels, narcotiques... Elle se laissa aller en arrière sur la table et considéra fixement les solives du plafond. Elle sentait son cœur battre en peinant, une impression de paralysie sourdait en elle. Trop tard, pensa Natacha, on ne peut plus arrêter l'évolution...

— Fendez profondément et largement le moignon, recommanda-t-elle encore d'une voix claire.

— Commence ! lança rudement le jeune lieutenant au chirurgien qui, indécis, considérait la trousse de Natacha que Svetlana avait placée sur la table, près de la blessée.

Le monde se voilait déjà aux yeux de celle-ci. Elle voyait la tête de Boris voguer, détachée de son corps, dans l'atmosphère de la pièce et les yeux de Svetlana se déplacer au-dessus d'elle comme deux étoiles, tandis que sa chevelure semblait de légères nuées dans le soleil couchant du Kazakhstan.

— Que c'est beau, dit-elle tout bas, mais d'une voix nette. Le chirurgien qui défaisait le garrot sursauta.

— Allons, vite, animal, siffla le lieutenant.

Natacha sourit tandis qu'on procédait à la première injection et s'endormit, glissa dans l'inconscience comme si elle n'était qu'une plume légère, emportée par le vent jouant avec elle.

— Ça y est, camarade lieutenant, la voici sous l'effet du narcotique, mais il n'est guère indiqué de procéder à l'amputation dans ce cas-ci : cette plaie... la perte de sang... une gangrène gazeuse...

— Commence, idiot !

Le chirurgien prit dans la trousse la longue lame destinée aux amputations, leva les épaules et plaça le tranchant au-dessus du genou.

Puis il enfonça la lame qui grinça sur l'os et ce fut atroce lorsqu'il détacha la jambe à l'aide de la scie, comme s'il s'était agi d'un arbre pourri.

Tandis qu'il détachait les pinces fermant les veines mises à nu pour les ligaturer ensuite, il repoussa du coude la jambe coupée qui, avec un son mat, tomba sur le sol aux pieds du lieutenant. Une jambe de femme qui avait été élégante et fine et qu'un jeune homme épris avait peut-être caressée une fois, avec ces mots : que tu es jolie...

Natacha mourut deux heures après de la gangrène gazeuse, dont on ne pouvait plus arrêter l'évolution.

Svetlana était assise au chevet de sa couche constituée par une simple paillasse. Lorsque les crampes de l'agonie commencèrent, elle prit les mains de la mourante qu'elle serra dans les siennes, jusqu'à ce que le dernier souffle se fût échappé en sifflant de ses lèvres décolorées. Alors tout le corps se détendit et l'apaisement de la

délivrance imprima sur son visage le sceau d'un rayonnement surnaturel.

Depuis l'opération, Svetlana n'avait pas vu Boris.

Il était debout, devant le jeune lieutenant, dans le baraquement voisin et subissait déjà un interrogatoire.

La vie continuait. En Russie on ne perd pas son temps à considérer des événements sans importance.

Ainsi que disent les paysans au sud d'Irkoutsk : tu auras faim si tu préfères le pavot flamboyant au blé.

— Vous partirez dès demain, dit le jeune lieutenant d'une voix dure, je ne veux pas d'assassins dans mon poste !

* * *

Ce fut pour Stephan Tchetvergov une immense surprise lorsque son examen matinal des procès-verbaux le fit buter sur les noms de Boris Horn et Erna-Svetlana Bergner. Ils se trouvaient au milieu d'une communication du N.K.V.D., cités parmi beaucoup d'autres accusés, comme si ces deux noms-là ne signifiaient pas grand-chose.

— Ça peut avoir des inconvénients ! lança Tchetvergov à haute voix, en mâchonnant l'extrémité de son crayon. Il songeait à la demande de dédommagement formulée par Andreï Boborykin et à cette éventualité : les aveux des deux jeunes gens amenant Moscou à certaines constatations déplaisantes : la fausse Natacha morte, Dieu merci ; le pauvre Fedja déguisé en assassin de Borkin, la destruction de la hutte du marais qui s'avérerait sans objet, puisque Fedja était en principe le meurtrier... Tchetvergov en eut le crâne échauffé, état aggravé d'un tremblement irrépessible. Il appela aussitôt Konjev au téléphone.

— Petit frère, dit-il gentiment, te voilà en danger : Boris et Svetlana notre colombe ont réapparu !

— Fais-leur la peau ! lança Konjev à l'autre bout du fil. Assis à son bureau, il avait l'impression que son cœur allait s'arrêter.

— Ça ne marcherait pas, camarade : il y a un nouveau dossier à leur sujet ; en Russie, quand il existe un dossier, rien, jamais, ne s'en perd !

— Je me pendrai ! lança Konjev d'une voix enrouée, mais je vous le dis, camarade Tchetvergov, tout ça s'est passé sous vos yeux ! avec votre approbation, vous êtes mon supérieur, je n'ai agi que selon vos ordres !

— Vous êtes un fameux porc, Konjev, votre imbécillité...

— Je n'ai fait que m'incliner devant une imbécillité plus grande que la mienne ! Qui a dit : prenons cet idiot de Fedja comme assassin ?... Un ordre peut-il être discuté...

Stephan Tchetvergov raccrocha.

Ça devenait dangereux, il le savait. La vie gâchée de deux jeunes êtres n'avait aucune importance, on en ferait des réactionnaires. Par contre, Moscou ne plaisantait pas avec les « incapables » ; ils étaient considérés comme aussi dangereux qu'un Trotskyste ! On les « liquidait », car la bêtise, c'est la *trichine* dans le corps de la dictature !

Tchetvergov entreprit une démarche qui n'avait rien à voir avec ses attributions : il alla rendre visite à Boris et à Svetlana dans la prison d'Alma-Ata.

Pour y parvenir, il inventa l'histoire du testament.

— Lorsque Borkin fut assommé, raconta-t-il au commissaire de la N.K.V.D. d'Alma-Ata, nous avons trouvé un testament, camarade Gorodny, dans lequel Ivan Kasievitch disait : s'il m'arrivait quelque chose, je prie le camarade Stephan Stepanovitch Tchetvergov de veiller sur la petite Erna-Svetlana Bergner... et voila que c'est arrivé, camarade, mais pour moi sa dernière volonté est un ordre, demandez plutôt au soviet de Judomskoje, Ilja Sergueïevitch Konjev, il a aussi pris connaissance du testament !

— Un testament ? lança le commissaire Gorodny, surpris mais ne mettant pas en doute les explications d'un homme d'aussi bonne réputation que Tchetvergov, seulement il ajouta, scandalisé, comment Borkin en est-il venu à faire un testament, c'est prendre une détermination singulièrement bourgeoise !

— Il fut un poète, dit Tchetvergov en levant les yeux au plafond, un grand ami de Staline, il voguait dans les sphères élevées de la pensée... Connaissez-vous son hymne glorifiant le marteau des aciéries de Stalingrad ?

*Marteau, monstre éblouissant.
Frappe mon cœur incandescent.*

Gorodny fit un geste qui interrompit cet intermède poétique. Il avait faim et à part les plaisirs de la table, rien ne l'intéressait, si ce n'était de faire marcher en rond et en chantant les prévenus confiés à sa garde, jusqu'à ce qu'ils s'abattent face contre terre, jambes et bras écartés, comme un chien qui crève.

Vous voulez parler à cette Svetlana Bergner ?

— Oui, camarade, car on a pris le coupable, ce Fedja de la *datcha* et on est injuste à l'égard de Svetlana...

— Pourtant, ce Boris Horn a avoué avoir abattu Borkin.

— Avoué ! Il avait faim et savait qu'en avouant il serait sûr d'être nourri en prison ; au printemps, s'étant bien nourri tout l'hiver à l'ombre, il se rétractera ! J'amènerai Svetlana à me dire la vérité, camarade Gorodny, d'ailleurs, cela vous épargnera beaucoup de

travail !

Malheureusement, le bref entretien qu'eut Tchetvergov avec Boris fut absolument négatif :

— J'ai avoué, répliqua celui-ci durement. Je ne mens pas. À cause de nous, Natacha est morte comme une renarde atteinte de la rage. Ce qui viendra sera l'expiation de ce que j'ai fait.

— Qu'as-tu fait, idiot ? Tu as saigné un porc ?

Boris resta inébranlable.

Furieux, Tchetvergov quitta la prison avec un nouveau projet en tête : la Russie est vaste, ne se trouverait-il pas un petit coin où Boris et Svetlana pourraient parler tant qu'il leur plairait, sans que nul ne les écoute ?

Mais le camarade Gorodny n'était bon à rien : il refusa de confier à Tchetvergov les deux prisonniers.

— Je suis responsable vis-à-vis de Moscou. Ce ne sont pas de simples moujiks qu'on peut faire disparaître et réapparaître à volonté, ils ont assassiné le grand ami de Staline !

Tchetvergov fit un geste de mise en garde. Pense à l'avenir, petit frère. Staline aussi se fait vieux... On les jugera donc à Moscou ?

— Non, ici, en même temps que soixante autres bandits, ça ira rondement, n'ont-ils pas avoué ?

Le lendemain matin, Tchetvergov appela Konjev au téléphone. Somme toute, les choses s'arrangeaient. Si le procès avait lieu à Alma-Ata, jamais le dossier n'en parviendrait à Moscou : on y veillerait !

— Tout est rentré dans l'ordre, annonça Tchetvergov d'une voix posée. Aucun d'eux ne parlera.

— Reste Boborykin, soupira Konjev à l'autre extrémité de la ligne. Il ne cesse de réclamer sa cabane...

— Je vais l'envoyer au diable !

— Pas moyen, camarade. La voix de Konjev était triste. À peine ne l'a-t-on pas vu depuis trois jours qu'une personne, inconnue de nous, expédie une longue lettre à Moscou... C'est du chantage, mais essayez de l'en empêcher alors que... Il ne termina pas, mais Tchetvergov le comprit quand même.

— La vie est dure, Ilja, conclut Tchetvergov, alors construisons cette cabane ! L'argent employé à cet effet sera mentionné comme : achat d'un tracteur neuf.

— Et le contrôle ?

Tchetvergov soupira de plus belle : idiot, qui veux-tu qui contrôle, si ce n'est moi ? lança-t-il.

Satisfait, Konjev, de Judomskoje, raccrocha le récepteur.

* * *

La comparution devant le tribunal à Alma-Ata fut brève.

En l'espace de cinq minutes, Boris Horn fut condamné à mort pour avoir assassiné le poète national et chantre de Staline, Ivan Kasievitch Borkin. Mais la condamnation à mort fut commuée en travaux forcés à vie – on avait le plus grand besoin de bras vigoureux pour accomplir certains travaux.

Boris accueillit le jugement d'un air insouciant, il payait son acte.

Pour Svetlana, cette condamnation la trouva également résignée. Elle s'y attendait et en supporta le poids avec un courage que nul ne lui eût soupçonné.

Il avait fallu attendre le procès pendant trois mois. Lorsque les interrogatoires commencèrent, il y avait sur la table du juge un certificat du médecin de la prison, selon lequel Erna Svetlana Bergner se trouvait enceinte, et que le père de l'enfant à venir était Boris Horn...

Svetlana, considérée par le jury comme la seconde victime de Boris, qui l'avait, dit-on, *forcée* à fuir avec lui hors de l'Union Soviétique, bénéficia d'un non-lieu : décision due à la protection secrète de Tchetvergov qui, depuis deux mois, se saoulait tous les soirs avec le juge.

Lorsqu'on emmena Boris hors de la salle du tribunal, il se tourna encore une fois vers Svetlana. Elle était près de la porte et lui adressa de la main un timide adieu.

— Svetla, bredouilla-t-il, Svetla...

— *Davai*, brailla le fonctionnaire du N.K.V.D., qui poussa Boris en avant avec le canon de sa carabine, ne regarde pas les femmes, chien ! Là où tu vas, elles sont aussi inaccessibles que cent mille roubles...

Svetlana resta figée, comme absente, sur l'escalier du tribunal. Devant elle, déferlait un flot ininterrompu de populace bigarrée : des Mongols, des Kazakhs, des Kalmouks, des Russes, des Sojotes, des Chinois, des Kirghiz, des Tartares, des soldats de l'armée rouge, des femmes en corsages voyants et larges robes paysannes ou en robes de ville telles que jamais encore Svetlana n'en avait vues. En silence, précédant quelques autos aux klaxons insistants, une caravane de chameaux lourdement chargés passa, selon le rythme d'une inaudible harmonie.

Svetlana tourna pendant des heures autour du tribunal. Vers le soir seulement, de lourdes portes de fer s'ouvrirent, au fond du bâtiment, pour le passage de trois gros camions.

Sur leurs plates-formes, serrés les uns contre les autres, gardés par quelques soldats rouges armés de mitraillettes, se tenaient quatre-vingt-dix des condamnés, hommes, femmes, adolescents au regard perdu dans le crépuscule qui commençait.

Svetlana s'adossa au mur blanchi à la chaux de l'énorme bâtiment et chercha des yeux le visage de Boris. Les camions avançaient

lentement... Ils devaient tourner dans la rue en franchissant le portail.

Dans la dernière voiture, elle le vit enfin : le dos appuyé à la cabine du conducteur, il dépassait de sa haute stature la masse des autres condamnés. Ses yeux restaient rivés aux nuages voguant dans un rouge assourdi, au-dessus d'un ciel gris-bleu, au-dessus du ciel du Kazakhstan qu'il avait aimé et sous lequel il avait cru qu'il serait heureux.

Svetlana tendit les bras lorsque le camion passa devant elle.

— Bor, cria-t-elle, Bor *ja lioubliou* ! (je t'aime !)

Boris tourna vivement la tête et vit Svetlana courant à côté du camion ; alors, lui aussi tendit les bras.

— Svetla ! cria-t-il d'une voix qui perça le grondement du moteur, Svetla, ne m'oublie pas, élève notre enfant et dis-lui que son père pense constamment à lui !

Les soldats rouges encadrant les prisonniers riaient en regardant courir Svetlana.

— Cours, ma colombe, cours ! criaient-ils, allons lève tes jupes pour courir plus vite !

— Bor, je t'aime ! lança-t-elle d'une voix déchirante dans un dernier effort pour se maintenir à la hauteur du camion.

— *Viatschnij ! Viatschnij !* (Toujours, toujours !) répondit Boris.

— Bor ! Elle courut encore quelques secondes, puis s'arrêta, les bras levés dans une attitude plus violente qu'un cri.

Puis, les camions s'enfoncèrent dans la nuit... dans l'infini de l'oubli.

Un vieux Kirghiz s'arrêta devant Svetlana et posa sa main sur son épaule secouée de sanglots :

— Viens, ma fille, dit-il à voix basse, tu peux pleurer chez moi... et puis dormir. J'ai un fils à Pervo-Uralski, j'ai pleuré pendant cinq semaines... je connais ça.

Svetlana se laissa emmener, mais elle ne sentait pas la main du vieillard qui tenait la sienne, et ne distinguait ni les maisons, ni les passants. Elle ne voyait que le visage étroit et pâle de Boris et elle entendait son cri dominer les rires des soldats, le grondement du moteur :

— Toujours ! Toujours !

Une éternité d'amour.

* * *

Au pied de l'énorme et sauvage massif des monts Altaï, verrou tiré entre la Sibérie du sud et la Mongolie, se trouve la ville d'Ust-Kamenogorsk.

Elle ne diffère en rien des autres cités de cette région. À demi mongole, creuset de toutes les races asiatiques, elle offre un

indescriptible mélange de dialectes, de cultures. Par contre, les images de Staline et de Lénine sur les murs des bâtiments publics, dans les vitrines des magasins d'État, proclamant que la pensée communiste y règne dans tous les esprits.

Quelque chose cependant distingue la petite ville d'Ust-Kamenogorsk des autres villes de l'Altaï... Au sud, situés déjà dans les contreforts montagneux, se trouvent les immenses camps-pénitenciers, les fosses gigantesques de ceux qui furent condamnés à être des morts-vivants.

Elles sont entourées de palissades en bois, mesurant trois mètres de hauteur et qui s'étendent à l'infini, interrompues seulement par quelques portes et des miradors fichés sur de hautes tiges comme des échassiers. Des soldats de l'armée rouge les occupent, installés derrière leurs mitrailleuses. Les pinceaux éblouissants des projecteurs jaillissent dans la nuit, fouillant les baraquements et les places de rassemblement ouatées de poussière.

Camp III/2398... Chiffre ignoré de tous en ce monde.

Autour de ce camp, se trouvent groupés les logements de pierre des gardiens, les magasins de réserves, les cuisines, les halles, les fosses dans lesquelles selon la mode russe on stocke les pommes de terre et la *kapousta*. On a même prévu un bordel... Dans le jargon officiel soviétique, cela s'appelle pudiquement *habitation des aides de cuisine*. Ce sont de jeunes Mongoles ou des filles à demi Mongoles, aux hanches épanouies, au visage lunaire, qui ont pour mission de dispenser l'oubli aux soldats de l'armée rouge, chargés, si loin, sur les confins de Petite Mère Russie, de surveiller quelques milliers de misérables créatures : êtres qui ont encore une allure humaine, mais qui ressemblent à des fantômes appartenant à un monde d'épouvante, semblables à ceux que voyait, hantant ses cauchemars, le tzar Ivan le Terrible.

Parmi ces cadavres vivants se trouvait Boris Horn.

Aussitôt arrivé à Ust-Kamenogorsk, il avait été examiné par la doctoresse attachée au camp. Il dut comparaître nu devant elle... Elle palpa ses muscles, comme s'il s'agissait d'un étalon, fit résonner les échos de sa poitrine, de son dos, examina son corps bruni, non sans trahir une approbation féminine évidente et conclut avec un léger soupir de regret, en hésitant quelque peu :

— *Rabota ! Rudnik !* (Travail ! Les mines !)

Boris fut envoyé au baraquement V Camp II, sous les ordres du lieutenant Sergeï Pantalonovitch Kaljus qui, ayant pris part comme sous-officier à la prise de Kiev, haïssait les Allemands.

— Un porc allemand chez nous ! lança-t-il en considérant Boris qui s'installait sur le banc de bois qu'on lui avait attribué. S'il y a ici de vrais Russes, ils savent ce qu'ils ont à faire !

Puis il s'éloigna, accompagné d'un grand bruit de bottes et suivi des quatre soldats qui étaient restés devant la porte avec leurs mitraillettes. Jamais un officier ou un soldat soviétique ne pénétrait seul dans un baraquement de condamnés... Chaque fois que cela était arrivé, nul ne l'avait vu ressortir. Malgré toutes les recherches, on n'avait jamais trouvé miette des disparus... Le bruit dans toute la Russie courait que les hommes des commandos de travail forcé emportaient les corps découpés en minuscules parcelles au fond de leurs poches, pour les semer ensuite dans les solitudes, les forêts, les mines de l'Altaï.

Les condamnés se turent jusqu'à ce que le lieutenant Kaljus se fût éloigné. Alors, le plus ancien d'entre eux cracha par terre et s'approcha de Boris.

— Ne crains rien, frère, dit-il de manière à être compris de tous, nous n'avons qu'un seul ennemi, c'est l'humanité qui se trouve de l'autre côté de la palissade ! Ici, nous ne faisons qu'un ! Il tendit à Boris une large main burinée par des années de travail dans les mines : sois le bienvenu, Boris, chez les morts !

— Qui êtes-vous ?

— Tous des condamnés à vie.

— Des « Politiques » ?

— Des idiots, des assassins, toute la gamme des humains. Celui qui ignorait jusqu'alors l'humanité apprend à la connaître ici. L'homme s'assit sur un des lits de planches et leva les yeux vers Boris : pour quel travail, la camarade Kolzvorskaya t'a-t-elle désigné ?

— Les mines.

— Une femelle démoniaque, frère !

— Je ne l'ai pas regardée.

— Mais elle t'a bien reluqué, mon gars : elle est à l'affût des hommes qui ont gardé de la vigueur. Écoute un peu ce qui se passe ici, voici sept ans que je me trouve enfermé dans ce trou et j'en ai beaucoup vu ! Si tu as de la chance, et que tu saches manœuvrer, tu pourras coucher avec elle !

— Jamais ! lança Boris tranchant.

— Écoutez-moi cet idiot ! s'écria l'ancien du commando, la Kolzvorskaya le trouve à son goût et il ne veut pas...

L'homme se leva brusquement et saisit Boris aux épaules :

— Écoute, mon sucré, si la Kolzvorskaya veut que tu lui fasses l'amour, tu marcheras ! Pour nous, mon gars ! Elle te donnera du pain, du beurre, des jattes pleines de soja aux tomates, de kasch, elle te donnera même de la vodka pour te garder en haleine... Elle te donnera tout si tu es comme un cerf en rut... et tout notre baraquement vivra grâce à toi ! Tu entends, tu sauveras notre commando de la mort, à tous, tu donneras quelques semaines, des

mois, des années peut-être de vie, si tu n'es pas un imbécile !

— J'ai une femme qui attend un enfant ! cria Boris.

— Nous avons tous ici femmes et enfants et il n'y en a pas un qui ne se mettrait au lit avec la Kolzvorskaya, si elle lui faisait signe... Oui, on irait même en rampant sur le ventre comme une limace... L'ancien mit son index sous le menton de Boris qui avait la tête baissée et la lui fit relever. Lorsque Boris regarda l'homme dans les yeux, il comprit que son interlocuteur ne plaisantait pas.

— Si tu dis non, on te fait la peau, sainte Nitouche, compris ?

— Oui, répondit Boris d'une voix enrouée. Il avait la gorge sèche comme au bout de dix heures de cheminement dans le désert.

— Et tu nous apporteras ce qu'elle te donnera ?

— Oui.

— Tu nous le jures à tous ?

— Oui.

— Bon, entendu. L'ancien s'éloigna en direction de la porte. À présent, il ne nous reste plus qu'à attendre avec l'espoir que la Kolzvorskaya aura suffisamment jeûné pour se souvenir de toi...

Dans la nuit, la première qu'il passa au camp III/2398 à Ust-Kamenogorsk, Boris, couché sur son lit de planches, fixait le plafond sans pouvoir trouver le sommeil. Il redoutait la venue du jour : un infirmier lui ayant transmis l'ordre de se présenter pour l'examen de détection du typhus, à neuf heures précises.

* * *

Ce fut ce même jour que Svetlana fut admise comme auxiliaire dans la buanderie du camp.

Elle avait erré pendant dix jours dans Alma-Ata, après avoir passé la nuit sur son lit de fourrure, dans la yourte du vieillard Kirghiz. Elle se présenta chez toutes les autorités de la ville, même de la N.K.V.D., dans la gueule même du loup, pour se voir éconduire en quelques mots secs par le camarade Gorodny.

— Boris Horn ? lança-t-il en balayant du regard le portrait de Staline qui occupait en face de lui la place réservée jadis à l'icône et à sa petite lampe, Boris Horn ? Il savait fort bien de qui il s'agissait mais il n'est pas mauvais de faire sentir à ces êtres infimes combien ils ont peu de poids, et à quel point on les oublie vite. Ah ! l'assassin de Borkin ?

— Où est-il, camarade ?

— En quoi cela vous regarde-t-il ?

— J'attends un enfant de lui.

Gorodny fit une large grimace d'ironie. Triste, triste, ma fille : il faut aller de ce pas dans une clinique de l'État qui placera l'enfant dans une pouponnière des jeunesses communistes. Nous en ferons un camarade sérieux !

Désespérée, Svetlana se présenta une heure plus tard devant Stephan Tchetvergov. Elle avait longtemps hésité à s'adresser à ce personnage, mais son angoisse au sujet de Boris l'emporta sur sa méfiance.

— Boris est à Ust-Kamenogorsk, répondit Tchetvergov d'un ton cordial, tout en fumant une de ses cigarettes chinoises à l'arôme sucré. Oui, un camp au bout du monde : il y a là-bas des mines de plomb, où les ouvriers se métamorphosent en momies, bien que vivant encore... inutile d'espérer son retour, il ne sera pas gracié... Tu attends un enfant de lui ?

— Oui, c'est pourquoi je veux le retrouver ! Elle s'effondra sur une chaise, le visage dans les mains : vous avez tant de pouvoir, camarade Tchetvergov, sanglota-t-elle, ne pourrais-je rejoindre Boris à Ust-Kamenogorsk ?

— Impossible !

— Je ne reverrai donc jamais Boris ? dit-elle tout bas. Lorsqu'elle releva la tête, Tchetvergov fut effrayé par ses yeux vides, fixes,

presque décolorés.

Tchetvergov, sans un mot, saisit le téléphone et appela le camarade Gorodny avec lequel il eut un entretien de cinq minutes.

« Boris, je l'ai éloigné, pensait-il, mais Svetlana aussi peut être dangereuse, elle en sait autant que Boris et de ces choses qui « déplaissent » à Moscou ! »

— Bien, Gorodny, disait-il cependant en s'adressant au camarade de la N.K.V.D., vois donc à la faire accepter comme auxiliaire, fille de cuisine ou laveuse et même si tu veux, au bordel ; elle fera ce qu'on voudra pour être avec son Boris...

Ce fut ainsi que Svetlana fut envoyée au camp III/2398 où elle fut reçue par une grosse femme aux méchants petits yeux bridés, qui régnaient sur la buanderie.

— Une « protégée » d'Alma-Ata ? grogna-t-elle, après avoir pris connaissance des papiers de la nouvelle venue. Désignée par la *centrale* ? Tu vas bien espionner un peu, hein ? La grosse femme planta ses poings sur ses hanches : sans doute ignores-tu où tu es : sache donc que dans ce camp les lois auxquelles on obéit de l'autre côté de la palissade ne comptent plus. Ici, nous avons les nôtres : il n'y a plus de Staline, de N.K.V.D., d'armée rouge, de norme... il n'y a qu'une loi : survivre ! et si tu te mets à moucharder pour renseigner Alma-Ata, on te retrouvera un jour, étouffée dans la fosse à merde ! Compris ?

Svetlana recula jusqu'au mur, terrifiée par le visage gras et tordu de cette virago.

— Mais je veux seulement... bégaya-t-elle.

— Tu ne *veux* rien du tout ! C'est *moi* qui *veux*, moi, Olga Puronanskja, et puis pour que tu le saches une fois pour toutes : inutile de me dénoncer aux officiers, car ils ont tous été dans mon lit ! Personne ne te viendra en aide, si tu ouvres le bec, compris ?

— Oui, Olga Puronanskja.

— Appelle-moi *gosposha* ! [5]

— Oui, *gosposha*.

Svetlana suivit une ruelle entre des baraquements. Une odeur de pain cuit lui monta aux narines : la boulangerie. Elle vit aussi le vaste baraquement des cuisines, puis une haute cheminée lui indiqua la buanderie qui se trouvait à côté de la chaufferie. Tous ces baraquements étaient situés en dehors de la palissade entourant le pénitencier proprement dit.

Avant de pénétrer dans la buanderie, Svetlana leva les yeux vers cette haute palissade. Elle apercevait au-delà les longues rangées de toits des baraquements : « Là-bas, quelque part sous l'un de ces toits, se trouve son lit de bois, pensa-t-elle, c'est là qu'il prend ses repas et rêve de Svetla, c'est là qu'il mourra, s'il ne meurt pas dans les mines ou ne se jette pas volontairement la tête contre le mur dans un accès

de désespoir, ou encore sous le feu des soldats guettant dans les miradors. »

Quelques militaires passèrent près d'elle. Ils la jaugèrent du regard, s'arrêtèrent, c'étaient des Asiates ; ils secouèrent la tête, désapprouvateurs, estimant que cette fille inconnue semblait vraiment trop maigre. Comme Svetlana s'éloignait et se réfugiait rapidement dans la buanderie, elle les vit encore rire, tout en crachant des graines de tournesol.

Dans la buanderie, la lavandière en chef considéra d'un air surpris la frêle jeune fille qui se présentait.

— Colonne des chaudrons ? On t'a désignée pour ce travail ?

— Oui.

— Sais-tu ce que cela signifie ?

— Non.

— Toutes les femmes redoutent d'en faire partie, seules celles qui ont été condamnées à des peines sévères ou qui ne sont pas dans les bonnes grâces d'Olga sont désignées pour cette tâche : il te faudra rester dix heures debout dans la buée des lessives, jour après jour... Qu'as-tu fait à la grosse Olga ?

— Rien. J'arrive seulement d'Alma-Ata.

— Ah ! c'est qu'Olga redoute toute nouveauté. On ne sait jamais si une nouvelle n'est pas une espionne : Olga vole du linge !

— Du linge ?

— Oui, qu'elle revend aux nomades. Le linge des morts. Il meurt au camp à peu près quarante hommes par jour. Elle nous fait laver leur linge et le vend ensuite, tandis qu'elle annonce à la direction : linge en mauvais état, n'a pas supporté la lessive... Et la direction le croit, car les officiers et Olga... Tu verras, la vie peut être joyeuse ici, si tu plais à un officier !

Svetlana secoua la tête, elle éprouvait soudain comme une sorte de confiance envers le chef de la buanderie : Mon mari est prisonnier dans le camp, je suis enceinte...

— Ah ! Je comprends. Puis, désignant au fond de l'immense buanderie quelques cuves d'où s'élevait une épaisse buée et qu'entouraient des filles demi-nues, occupées à tourner la lessive à l'aide de gros gourdins ; ta colonne, dit-elle.

Svetlana répondit par un signe de tête, les larmes l'étranglaient et la peur : pourrais-je le voir ? reprit-elle enfin, au bout d'un long silence.

— Ton mari ? Peut-être, s'il se trouve dans le hall des cadavres. Tous les trois jours, des camions emportent les corps nus. Il paraît qu'il y a dans l'Altaï une énorme fosse souterraine où on les déverse comme des boîtes de conserves vides. Le plus souvent, il nous faut dévêtir les morts afin que notre Olga fasse ses affaires... Tu seras

certainement chargée de ce travail.

Svetlana frissonna malgré la chaleur intenable de la buanderie, puis, croisant les mains, fermant les yeux, elle se mit à prier : Mon Dieu, ne permets pas...

— Il n'y a pas de Dieu pour nous, dit la laveuse en chef. Il lui faut rester en dehors d'ici, où sa présence n'est pas admise ! Devant le portail du camp se trouve une grande inscription que nous ne pouvons pas voir : *Defense à Dieu d'entrer !* Des ossements écrasés, agglomérés avec du sang...

Svetlana leva les yeux vers son interlocutrice dont le regard fixe semblait contempler à travers les murs de la buanderie un lointain infini.

— Qui es-tu ?

— Une condamnée graciée.

— Et avant ?

— Professeur de philosophie nouvelle à Léninegrad. Viens, poursuivit-elle, si Olga paraît, il faut qu'elle te trouve travaillant à la cuve. Ce soir je te montrerai ton lit et ton coffre.

Pendant cinq heures, Svetlana tourna, debout, la lessive bouillante. Elle ne vit pas Olga passant sa tête par l'entrebâillement de la porte, puis s'éclipsant après une grimace de satisfaction. Elle ne vit pas non plus Boris que l'on emmenait hors du camp, pour le faire comparaître devant la doctoresse, capitaine Vanda Kolzvoskaya.

Deux surveillants, armés de mitraillettes, l'accompagnèrent jusqu'à la porte de l'hôpital, où ils le laissèrent pénétrer seul.

Ils riaient en roulant leurs cigarettes.

* * *

Andreï Boborykin eut sa nouvelle cabane.

Konjev apparut chez lui un jour, et l'apostropha en ces termes : j'ai des nouvelles pour toi, vieux filou ! Le camarade Tchetvergou me dit que tu peux construire ta hutte et faire inscrire les fournitures chez moi. Mais ne va pas essayer de nous rouler ! Tout sera contrôlé : ça pourrait te coûter dix ans de camp !

Boborykin édifia une nouvelle retraite, sur une île plus étendue. Il fit traîner des troncs d'arbres jusqu'au bord du marais par les tracteurs de la commune, puis, ayant chassé tout le monde, il hala à travers le marais, par des chemins inconnus et à l'aide d'un cheval, ces lourdes pièces de bois. En ce lieu plus éloigné et plus inaccessible encore que sa première habitation, il eut soin de protéger son toit des regards indiscrets en le garnissant d'entrelacs de branchages, qui formèrent comme un grand baldaquin verdoyant au-dessus de sa tête hirsute.

À Judomskoje, cependant, on attendait le nouveau gérant de la *datcha* de Borkin. C'était, disait-on, un communiste célèbre, qui avait

composé quelques symphonies glorifiant les kolkhozes, un opéra célébrant le plan quinquennal, quelques hymnes au Parti. Jusqu'alors il avait vécu aux environs de Moscou, là où commencent les forêts dans lesquelles, le dimanche, les amoureux se bécotent.

Konjev et Maroussia qui, aidés de trois domestiques, menaient la *datcha* en attendant qu'elle eût un maître, avaient enguirlandé le portail et placé des fleurs sur le rebord des fenêtres, lorsque le nouveau patron arriva dans une grosse auto.

Il était grassouillet et myope. Ayant sauté de sa voiture, il considéra les enjolivements conçus à son intention et fit signe à Konjev : ces guirlandes sont d'inspiration occidentale, dit-il d'une voix sèche, ôtez-moi ça !

— Le camarade Staline est partout accueilli avec des fleurs ! protesta Konjev blêmissant.

— Je ne suis pas Staline, mais Piotr Alexandrovitch Tagaj ! gronda le nouveau maître de la *datcha*. Je n'aime pas les manifestations intempestives, je veux avoir la paix !

— Ça va être drôle, murmura Konjev à l'adresse de sa Maroussia, lorsqu'ils s'en retournèrent en carriole, quel animal insipide, je pense que ceux de Moscou l'ont envoyé ici pour qu'il y pourrisse secrètement !

* * *

— Quel âge as-tu ? lança la Kolzvorskaya.

Elle était assise sur une sorte de sofa et examinait une éprouvette placée au-dessus d'un brûleur Bunsen dont le contenu liquide et trouble commençait à bouillir. Boris Horn se tenait devant elle, le dos collé à l'encadrement de la porte, comme s'il espérait lui échapper si elle tentait de se rapprocher de lui.

— Vingt et un ans, mon capitaine.

— Tu es jeune !

Elle jaugeait Boris du regard avec une si insistante hardiesse, qu'il se sentit rougir... Il rassembla tout son courage et risqua un pas en avant.

— Dans un an j'aurai l'air d'avoir cent ans, vous le savez.

— Tu es ici pour cela.

— Que me voulez-vous ?

— Je veux te parler, c'est tout. Vanda Kolzvorskaya prit avec une pince l'éprouvette placée au-dessus du brûleur et la tint dans un rayon de soleil qui se glissait dans la pièce, entre les rideaux de la fenêtre, comme un flot doré. Je le pensais bien... c'est un simulateur, dit-elle après avoir regardé attentivement le liquide, je vais l'envoyer au plus profond de la mine de plomb, pour s'être permis cette tromperie !

Elle déposa l'éprouvette et éteignit le brûleur. Boris se mordit les

lèvres.

— Il a sûrement désiré avoir quelques jours de repos, dit-il d'une voix enrouée.

La Kolzvoskaya se retourna vivement. Qui ?

— Celui dont vous parlez, ce pauvre chien de simulateur, qui a essayé d'échapper pour quelques jours à l'enfer de la mine. C'est un être humain comme vous et moi ! Un être humain ! Il semble si cruel que ses semblables puissent le tourmenter ainsi...

— Comment ? La Kolzvoskaya se rassit sur le sofa. Tu te permets des propos qui servent la propagande défaitiste ?

— Je n'ai plus rien à perdre, mon capitaine. Je suis un condamné à la détention perpétuelle.

— Je le sais, j'ai vu ton dossier et c'est pour cela que je t'ai fait venir : tu as connu Natacha Trimofa ?

— Oui. Boris écarquillait les yeux. La Kolzvoskaya regardait au loin les ruelles du camp. Sa chevelure noire, indisciplinée, luisait dans le soleil comme de l'ébène poli. Sans beauté son visage un peu rude était intéressant... Elle évoquait assez bien une passerelle jetée entre l'Asie et l'Europe.

— A-t-elle eu une mort pénible ?

— Cruelle : gangrène gazeuse...

— Elle est morte pour avoir participé à ton évasion ?

— Oui, elle a préparé notre fuite... et nous serions passés, si un ours n'était intervenu...

La Kolzvoskaya répondit par un léger signe de tête :

— Veux-tu manger ?

— Non, répondit vivement Boris. Il se rappelait les recommandations de ses compagnons du commando : si elle te donne quelque chose, jure-nous de le rapporter ! Si tu as fait l'amour avec elle, attrape tout ce que tu pourras emporter. Souvent, elle prend l'un de nous une fois ou deux... puis arrive un nouveau transport de prisonniers avec des hommes encore vigoureux...

— Je n'ai pas faim, ajouta-t-il d'une voix dure.

— Je ne vais pas t'empoisonner !

Elle ouvrit la porte d'un petit meuble placé contre le sofa et en sortit un plateau déjà garni de pain, de tranches de saucisson, de fromage, avec deux poires.

« Elle a tout préparé », pensa Boris, affolé. Il recula de nouveau jusqu'à la porte, les yeux rivés sur la doctoresse.

— J'ai une femme qui va avoir un enfant, dit-il d'une voix enrouée. Il se sentait la gorge sèche.

— *J'avais*, devrais-tu dire. La voix de la Kolzvoskaya était indifférente, presque calme : quiconque se trouve ici n'a plus rien. Il ne peut que rêver du monde des vivants, mais les rêves ne rassasient

pas...

— Peut-être pas le corps, mais l'âme...

— L'âme ! La Kolzvoskaya s'étira sur son sofa. Ses seins tendaient l'étoffe de sa blouse verte. Ils étaient ronds et forts, et s'harmonisaient mal à ses hanches étroites, ses jambes longues et élégantes. Le plus beau chez un être n'est pas ce qui est immortel, mais bien ce qui est vivant : tu devrais déjà avoir compris cela avec tes vingt et un ans ! Si tu crois à l'âme, tu peux devenir un martyr... Si tu crois au corps, tu seras un artiste de la vie...

— Jusqu'à la chute...

— Oui, mais face au triomphe ! Est-il sort plus beau ? Natacha m'a dit une fois... Elle s'interrompt et fixa de nouveau Boris de ses yeux noirs placés en biais dans son visage eurasien. Mais c'était un autre regard qu'un instant plus tôt... plus doux, moins avide, presque mélancolique. Natacha ! Elle était mon amie, Boris, nous avons fait ensemble notre médecine à Kazan.

— Ah ! dit Boris désespéré. Il éprouvait soudain moins d'effroi à l'égard de la Kolzvoskaya et il se trouva ridicule, dans son embrasure de porte, prêt à fuir. Il avança de nouveau vers le centre de la pièce.

— Plus tard, passée aux partisans, elle est devenue célèbre... pour finir ainsi sous la patte d'un ours, alors qu'elle s'enfuyait de Russie... Était-elle devenue folle, Boris ?

— Non, elle en avait plein le dos ! répliqua Boris grossièrement.

— Nous pouvons tous en dire autant ! La Kolzvoskaya sourit en voyant le regard effaré de Boris. Cela t'étonne, mon garçon ? Ne va pas me dire que tu découvres tout à coup que j'ai une âme ; si tu l'osais, je t'enverrais au plus profond de la mine de plomb, comme ce simulateur !

— Elle désigna d'un geste l'éprouvette refroidie. Pourquoi ne manges-tu pas ? Tu dois pourtant avoir faim avec la nourriture que l'on donne au camp !

— Des milliers d'individus en vivent.

— Ils végètent, mais toi il faut manger et vivre !

— Pourquoi ? Boris contemplait fixement la doctoresse. Leurs regards se croisèrent comme des poignards dont ils perçurent même le choc, dans leurs cœurs. Avez-vous l'intention de procéder comme dans les grands sovkhoses où l'on suralimente les taureaux ?

— Tu es idiot, Boris ! La doctoresse se leva et s'en fut à petits pas glissés vers une armoire ancienne, aux panneaux peints, dont elle ouvrit le battant supérieur pour en retirer un flacon de vodka et deux verres. Si tu n'étais pas le protégé de ma Natacha, il y a beau temps que je t'aurais chassé comme un chien galeux ! Elle jeta un regard derrière elle, tout en débouchant la bouteille. Ou bien crois-tu que j'en sois réduite à réchauffer des cadavres dans mon lit ? Que t'es-tu

imaginé à mon sujet ?

— Rien ! mentit Boris.

— T'a-t-on parlé de moi au camp ?

— Non.

— Ça viendra. Ne crois rien de ce que l'on te dira : ce sont des mensonges, ils ont tous le vertige après quelques mois passés ici, mais au bout de deux ans ils se calment.

— Elle lança un éclat de rire aigu. Ils se dessèchent, mon gars !

— Oui, dit Boris, de nouveau désespéré.

— J'ai décidé de te venir en aide, Boris... La Kolzvoskaya avança vers lui, tenant dans ses mains les deux verres et la vodka, avec un sourire provocant. À présent, elle était presque jolie, d'une beauté dangereuse, animale. Boris, cela métamorphose l'univers !

— Je ne le supporterai pas, je m'effondrerais...

— Effondre-toi, mon garçon !

— Que dira le lieutenant Koljus ?

— Koljus ! C'est une puce qui se croit un éléphant. D'abord, il ne te reverra pas !

— Il ne me reverra pas ?

— Bois ! C'était un ordre péremptoire. La doctoresse tendait à Boris le verre de vodka. Obéissant, il le saisit et le but d'un trait. Aussitôt, il crut que tout son être s'embrasait, les larmes lui montèrent aux yeux.

— Ma gorge brûle... balbutia-t-il.

La Kolzvoskaya lança un bruyant éclat de rire : assieds-toi et mange, mon garçon, dit-elle enfin en désignant une chaise, puis elle se rassit sur le sofa. Elle se pencha vers lui, ses seins tendirent de nouveau la fine blouse verte. Boris serra les dents.

Mais il se mit à manger sans s'arrêter, avec une sorte d'emportement. Peu à peu, tout son corps fut envahi par une merveilleuse impression de détente, d'indolence, comme par une lassitude estivale, lorsqu'on est couché au soleil et que les nuées voguant dans le ciel, le chant des oiseaux, le bruissement du vent dans les frondaisons, donnent le sentiment qu'on est emporté par une gigantesque balançoire.

— Rassasié enfin ? dit la Kolzvoskaya lorsque l'assiette de bois devant Boris fut vide.

— Oui, merci.

— Parlons un peu, maintenant, Boris. Natacha Trimofa a opéré mon père, autrefois, à Kazan, et a réussi à le sauver. Je lui ai promis alors de lui venir en aide où que ce soit, s'il le fallait. À présent, elle ne peut plus rien me demander... mais le fait qu'elle est morte pour toi est une prière bien plus émouvante que des paroles... Elle regarda Boris, le front penché : l'as-tu beaucoup aimée ?

— Non.

— Non ! La Kolzvoskaya bondit, les yeux étincelants de colère. Tu l'as donc trompée, tu lui as joué la comédie de l'amour ?

— Ce n'est pas moi qu'elle a secouru mais Svetlana.

— Qui est-ce ?

— Ma femme.

La Kolzvoskaya se détourna et regarda dehors, à travers les rideaux de la fenêtre, une équipe de travailleurs revendant par une ruelle du camp. Ils titubaient dans la poussière, les yeux vides, la peau grise, le crâne nu.

C'était un spectacle auquel elle assistait depuis quatre ans, mais aujourd'hui elle frémissait à sa vue : elle croyait voir Boris au milieu de cette colonne de misérables.

— Elle n'a donc agi que par pure humanité ? demanda-t-elle, incrédule.

— Et aussi parce que j'ai assommé Borkin qui l'avait violée.

La Kolzvoskaya se retourna d'un bond : Borkin a osé... cria-t-elle.

— Oui, elle me l'a raconté elle-même.

— Et tu l'as tué ? Tu as vengé Natacha ? Tu as tué ce porc de tes mains ? O Boris, je voudrais t'embrasser... Natacha ne t'a-t-elle pas embrassé pour cela ?

— Oui.

La Kolzvoskaya passa une main caressante sur le visage pâle de Boris. C'était une caresse légère, presque maternelle : je te sauverai, mon gars... personne ne dira que je suis ingrate... Elle prit le visage de Boris dans ses mains, baisa ses lèvres serrées et frémissantes et le regarda souriante : tu as le choléra, Boris, dit-elle comme si elle lui faisait un aveu tendre. Tu seras placé dans le baraquement réservé aux cas infectieux !

— S'ils s'en rendent compte, mon capitaine...

— Appelle-moi Vanda, Boris.

— À la prochaine inspection...

— Ils passent toujours, sans y pénétrer, devant le baraquement des infectieux, car ils ont une peur terrible des microbes et de toutes les contagions ; ils tremblent à la vue du mot *sarasa* (contagion) comme devant le diable en personnel Quiconque s'abrite derrière ce mot est en sécurité !

— La Kolzvoskaya rit en regardant Boris tout au fond des yeux. Embrasse-moi, dit-elle soudain tout bas, viens... embrasse-moi !

Elle ferma les yeux, lui tendit son visage et offrit ses lèvres à Boris. Sa bouche rouge à demi ouverte ressemblait à un fruit, son haleine passait sur le visage du garçon.

— Viens, murmura-t-elle encore.

Alors il la couvrit de baisers durs, brutaux presque. Puis il

l'étreignit, la serra contre lui... ils ne faisaient plus qu'un. Les yeux clos, le corps rejeté en arrière, les lèvres écartées comme si la bouche avait été ouverte de force, elle gémit, abandonnée dans les bras de Boris.

— Oh ! brute... dit-elle d'une voix rauque. Mais c'était sur un ton caressant. Oh ! bête sauvage... j'élèverai un monument à la mémoire de Natacha qui t'a mené vers moi !

* * *

Deux heures après, le condamné aux travaux forcés à perpétuité, désigné par le numéro matricule 23/919, quittait le bureau de la doctoresse Kolzvorskaya, transporté sur une civière recouverte d'un drap par deux infirmiers, afin d'être hospitalisé dans le baraquement du camp réservé aux malades infectieux.

Vanda marchait à côté de la civière, un masque de gaze plaqué sur la bouche, les mains gantées de caoutchouc. Tous ceux qui virent s'approcher ce petit cortège s'écartèrent au plus vite. Même le lieutenant Sergeï Pantalonovitch Kaljus fit demi-tour et s'éclipsa.

Le choléra ! La plaie de l'Asie !

Le brancard fut déposé dans la chambre 4, de l'aile IV, sur la porte d'entrée de laquelle était peint en lettres rouges, le mot fatidique SARASA.

Avant d'y faire déposer Boris, Vanda avait eu soin d'éloigner de la chambre 4 les typhiques qui s'y trouvaient. Cette pièce devait être uniquement réservée au cholérique.

Nul dans l'aile IV du baraquement des infectieux n'osa poser de questions. On se souvenait de ce lieutenant qui avait osé émettre des doutes concernant un diagnostic de la Kolzvorskaya : quatre jours après, le jeune lieutenant était hospitalisé dans le baraquement réservé aux militaires. Il avait été assailli et roué de coups par des inconnus, si brutalement, que guéri enfin, il fut réformé, ayant été jugé inapte à servir dans l'armée rouge.

Lorsque la porte se referma sur les brancardiers, qui avaient transporté Boris, Vanda enfin seule dans la chambre 4 arracha la couverture recouvrant Boris. Elle lui sourit, s'agenouilla contre la civière et le couvrit de baisers passionnés.

— Tu resteras ici, dit-elle à mi-voix, tu seras le malade qui aura le plus longtemps séjourné dans un baraquement sanitaire russe !

— J'ai peur, dit Boris honnêtement.

— Tant que j'exercerai ma profession, tu n'as rien à craindre !

« C'est de toi que j'ai peur ! eût-il voulu crier. De toi, femelle satanique ! » Il se mordit les lèvres et regarda fixement le plafond. Celui-ci était passé à la chaux, toute cette pièce était désinfectée, d'une blancheur absolue ; il y régnait une forte odeur de chlore ou de

iodoforme.

Lorsque au camp on constata que Boris Horn était resté dans la section sanitaire, le doyen de son commando de travail se gratta la tête, préoccupé !

— Elle l'a simplement gardé ! conclut-il furieux. On n'a pas encore vu ça depuis des années que je suis ici ! À présent, il bouffe seul toutes les bonnes choses !

— Mais il est atteint du choléra ! Il est dans l'aile des isolés !

— Le choléra ! Le doyen du commando eut un rire strident : s'il a le choléra, je veux bien moi, avoir la peste !

* * *

Svetlana travaillait depuis quatre jours dans la buanderie du camp, tournant sans cesse la lessive dans les cuves fumantes, lorsque Olga vint la chercher ainsi que trois autres jeunes filles, ses compagnes.

Au cours de ces quatre jours, Olga Puronanskja avait observé consciencieusement la nouvelle arrivée d'Alma-Ata. Si elle était vraiment venue espionner au camp, son comportement était remarquable ; elle donnait le change en ce qui concernait sa mission avec une surprenante énergie.

Chaque jour, elle restait debout huit ou dix heures d'affilée devant les cuveaux. Sa peau rougissait, se couvrait de cloques, puis elle se plissait et ressemblait à celle d'une vieille poule. Mais elle ne se plaignait pas et dédaignait les moyens employés par ses camarades de misère qui restaient une demi-heure aux cabinets pour « avaler de l'air frais »...

— Que vient-elle chercher ici ? demandait Olga à la directrice de la buanderie, on ne nous l'a pas envoyée aussi chaudement recommandée, sans qu'il y ait une raison à cela !

— Vous vous imaginez peut-être ce qui n'existe pas, *gosposha*, répondit l'autre. Moi, je sais pourquoi elle se trouve parmi nous : son mari est prisonnier dans le camp. C'est avec l'espoir de le voir de temps à autre qu'elle trime ici.

— Son mari ! Olga eut un rire sardonique. Tu crois ce conte, ânesse !

— Il s'appelle Boris Horn.

— Un nom ! Cette preuve te suffit ? Crois-tu qu'une femme travaillera pour l'amour d'un homme, à en devenir bossue ?

— Cette femme-là, oui.

Songeuse, Olga fit appeler les quatre jeunes filles travaillant dans la buanderie.

— J'ai un joli travail pour vous, dit-elle affairée, en regardant Svetlana avec insistance. « Elle a un petit ventre, pensa-t-elle. » Serait-

elle vraiment enceinte ? Je l'envoie demain à la Kolzvoskaya ! » Vous irez chercher le linge sale aux baraquements du service sanitaire... Elle avança la lèvre supérieure dans un sourire cruel, mais n'allez pas faire les fières et les dégoûtées lorsque vous reniflerez la puanteur du sang et du pus : en ce cas, reniflez vos propres personnes, elles empestent presque autant !

— Quelle charogne ! lança l'une des filles dans le dos d'Olga qui avait tourné les talons. Il faudra bien un jour lui faire la peau !

Au baraquement du service sanitaire, un infirmier les accueillit d'un air nonchalant : alors, vous n'êtes que quatre ? Et nous avons soixante-neuf décès ! Il faudra faire plusieurs voyages avec le linge...

Svetlana serra les omoplates ; elle avait froid, soudain. Soixante-neuf morts en un jour... Quel spectacle pouvait-il y avoir derrière les hautes palissades du camp ? Dans quel enfer vivait Boris ?

Elle suivit, le front baissé, un long couloir et ne vit pas ses compagnes disparaître dans deux salles. Enfin, elle s'arrêta devant une porte sur laquelle était inscrit en lettres rouges SARASA.

Elle appuya la main sur le bec de cane. La chambre était presque vide, il y régnait une demi-obscurité et une violente odeur de désinfectant. Cependant, sur un lit de sangles, elle distinguait une forme allongée, une touffe de cheveux noirs dépassant du drap. Le malade lui tournait le dos, couché sur le côté. Il dormait profondément.

— Y a-t-il du linge à prendre ici ? lança-t-elle sur un ton hésitant, la main appuyée contre la porte à peine entrouverte. Brusquement celle-ci s'ouvrit tout grand, lui heurtant la poitrine. Vanda Kolzvoskaya était sur le seuil, le regard flamboyant, les poings serrés :

— Sors, chienne !

— Je venais chercher le linge sale...

— Sors !

La doctoresse saisit Svetlana aux épaules et la jeta dans le couloir. Puis elle referma doucement la porte afin de ne pas réveiller le dormeur ; enfin elle lança à l'intruse :

— Suis-moi !

— *Gospoşa...*

— Tu n'as donc pas vu l'inscription sur la porte ? Ou est-ce que tu ne sais pas lire, charogne ? Au bout du couloir elle poussa Svetlana à l'intérieur de son bureau de consultation où elle s'assit dans un fauteuil, le visage crispé, couvrant Svetlana d'un regard acéré, tel qu'une femme peut en assener sur une autre femme :

— Tu es enceinte ?

— Oui.

— En ce cas, que fais-tu à Ust-Kamenogorsk ? Serais-tu la femme d'un soldat ?

— Non, d'un condamné.

— À vie ?

— Oui. Soudain, elle se mit à pleurer avec une violence qui la surprit elle-même. Depuis des semaines elle n'avait pas répandu une larme ; on eût dit qu'elle s'était desséchée. À présent, son visage ruisselait, sans trêve.

Vanda la laissa pleurer. Elle alluma une cigarette.

— Un politique ? lança-t-elle enfin.

Svetlana secoua la tête, les sanglots l'étranglaient.

— Il a assommé un homme, mon *Diadia*... qui m'avait... Elle s'interrompit et baissa la tête. Cependant, la Kolzvoskaya écrasait sur sa table, d'une main frémissante, la cigarette à peine allumée : un soupçon sourdait en elle :

— Qui es-tu ? reprit-elle rudement.

— Erna-Svetlana Bergner, de Judomskoje...

— Et ton mari ? articula péniblement Vanda.

— Boris Horn.

— Boris, répéta Vanda d'une voix enrouée qui fit lever les yeux à Svetlana, surprise.

— Vous le connaissez, *gosposha* ?

— Comment veux-tu que je le connaisse ? Il y a trois mille Boris ici ! lança-t-elle avec un rire strident, mais... Elle se pencha vers Svetlana, l'air mauvais, l'œil allumé. Que venais-tu faire dans la chambre des « isolés » ? Que t'a-t-on raconté ?

— Je venais chercher du linge sale !

— Ne mens pas ! Que dit-on de moi au camp ?

— Que vous êtes très sévère !

— Ce n'est pas vrai : je suis satanique ! jeta-t-elle en rallumant une cigarette.

Désespérée, terrifiée, Svetlana recula jusqu'au mur et, les bras croisés sur la poitrine, resta les yeux rivés à la doctoresse, comme si elle voyait effectivement un démon.

— Je peux m'en aller ? murmura-t-elle enfin.

— Non ! Je veux savoir ce que tu es venue faire ici, à Ust-Kamenogorsk !

— Je voulais être près de Boris.

— Tu ne le verras jamais !

— Si... peut-être... quand son commando va au travail ou en revient... peut-être sera-t-il nommé aux cuisines... je ne lui parlerai pas je veux seulement le voir de loin... savoir qu'il vit.

Vanda serra les dents et regarda fixement l'immense place de rassemblement qui s'étendait devant les baraquements du service sanitaire. C'était là que, une fois la semaine, généralement le jeudi, se trouvaient les nouveaux venus, trois cents à cinq cents hommes,

appartenant à toutes les classes : des professeurs, des conducteurs de tracteurs, des moujiks barbus, des chameliers, d'élégants anciens fonctionnaires du Parti, mêlés à des bandits de grand chemin, des voleurs à la tire, des fanatiques, des fatalistes, des coupables, des innocents. Tous défilaient nus devant la Kolzvoskaya et entendaient sa voix dure proclamer : « Travail ! Les mines ! »

— Peut-être est-il déjà mort ? insinua la doctoresse. Svetlana sursauta :

— Ce n'est pas possible.

— Pourquoi ?

— Depuis six semaines, je regarde chaque mort que l'on a sorti du camp, puisque nous devons les déshabiller selon les ordres de la Puronanskja. Boris n'était pas parmi eux.

— Tu attends en vain et tu ferais mieux de retourner à Judomskoje. Songe à ton enfant, marie-toi !

— Je n'aimerai jamais que Bor ! lança Svetlana avec une telle conviction que Vanda se sentit traversée par une onde glaciale.

— Quelle oie ! Souris donc à un soldat... Je t'en trouverai un qui élèvera ton enfant comme le sien ! « Elle a des cheveux magnifiques remarquait cependant la Kolzvoskaya ravagée par la jalousie, je dirai à la Puronanskja de lui raser le crâne ! ».

— Je ne veux pas, répondit Svetlana d'un ton décidé.

— À Ust-Kamenogorsk nul n'a à *vouloir* quoi que ce soit ! Ou tu retournes à Judomskoje, ou je te marie à un soldat mongol ! Choisis !

— J'aime Boris ! s'écria Svetlana du fond de sa détresse, c'est tout ce qui me reste !

— C'est encore trop pour toi, tu n'es rien, ne l'oublie pas : rien ! Compris, chienne, avec ton ventre plein ?

— Oui, *gosposha*, balbutia Svetlana, puis, ayant trouvé le bec de cane de la porte, elle y appuya une main et s'élança hors de la pièce, s'engouffra dans le corridor comme si elle se savait poursuivie.

La Kolzvoskaya resta assise, immobile à son bureau, le regard attaché à la porte ouverte. Des pensées cruelles traversaient son esprit, si cruelles qu'elle en tremblait elle-même.

— Elle ne reverra jamais Boris, dussé-je la faire supprimer par Olga Puronanskja... Pour mille roubles, Olga est capable de tout... Elle pourrait par exemple la faire basculer dans une cuve bouillante...

Vanda se promit de parler le soir même à Olga Puronanskja.

* * *

Terrifiée, Svetlana courut des vastes baraquements du service sanitaire jusqu'à la buanderie où elle s'abattit, hors d'haleine, dans les bras de la Puronanskja qui en sortait justement.

Avant qu'elle ait pu ouvrir la bouche, elle sentit son visage en feu.

Svetlana comprit alors seulement qu'elle avait été frappée brutalement par son chef et se retint, vacillante, à une conduite d'eau entortillée de paille.

— Où étais-tu ? Les autres sont déjà revenues voici une demi-heure ! Et sans linge, encore !

— J'étais chez la doctoresse !

Ce cri était si plein de révolte sincère que la Puronanskja abaissa son poing qu'elle tenait levé pour réitérer son geste et, haletante d'indignation se contenta de crier :

— Tu n'es qu'une espionne ! Tu as dit à la louve ce que nous faisons avec les vêtements des morts !

Svetlana secoua la tête. Je n'ai rien dit ! Pourquoi l'aurais-je fait ?

— Parce que la Russie grouille de traîtres ! Que te voulait la Kolzvoskaya ?

— Elle veut me forcer à m'en aller !

— Ah ! enfin une idée raisonnable chez cette femme, mais tu refuses, hein ? Tu es placée ici par Alma-Ata ?

— Non, je veux rester pour être près de Boris, il est là-bas dans le camp...

— Et toi tu es ici de l'autre côté de la palissade... Que lui veux-tu ?

— Le voir.

— C'est pour ça que tu passes chaque jour dix heures debout devant les cuves ? Personne ne te croira !

— Parce que vous ne savez pas ce que c'est qu'aimer !

Le chef des travailleuses préposées aux cuves, qui les observait de loin, s'approcha de Svetlana et lui mit un bras autour du cou.

— Viens, dit-elle presque maternelle, viens trier le linge... Que te voulait cette chienne ?

— Elle ne croit pas que Boris existe.

— Il existerait vraiment ?

Svetlana ne répondit pas, se dégagea du bras de la jeune femme et s'élança vers les cuves d'où montaient d'épaisses buées. Aussitôt elle se mit à remuer la lessive à l'aide d'une perche, sans trêve, comme une machine.

Comme l'a si bien dit un philosophe russe : « La disparition de la méfiance sonnera le glas de la Russie... »

* * *

Lorsque Boris s'éveilla en se retournant sur le dos, il vit au-dessus de lui les yeux pénétrants de Vanda. D'abord effrayé, il sourit aussitôt.

— Bien dormi ? demanda-t-elle. Il répondit par un petit signe de tête et se redressa, ce qui fit glisser sa couverture... Il était devant elle le torse nu.

Le visage de Vanda se figea. Elle leva une main qu'elle passa doucement sur la poitrine velue du jeune homme. Cette caresse provoquait en elle l'impression qu'une série d'ondes électriques lui traversaient le corps.

— Tu as rêvé, mon chéri ?

— Non, j'ai dormi profondément : c'est mon premier lit depuis six mois !

La Kolzvoskaya retira ses doigts. Elle essayait de ne pas regarder la poitrine dénudée de Boris et contemplait le mur blanchi à la chaux.

— Ne m'as-tu pas dit que tu avais une femme ?

— Tu as de ses nouvelles ? Il la saisit à l'avant-bras. Elle serra les dents pour ne pas crier. Qu'il est fort, pensa-t-elle l'espace d'un éclair. Ses mains sont comme des étaux. Jamais, jamais je ne le rendrai à cette petite chatte rousse ! Il est le seul homme parmi ces centaines de squelettes et de fantoches en uniforme. Il me le faut comme la morphine à l'intoxiqué.

— Oui, dit-elle.

— Où est-elle ? Boris sauta de son lit. Haletante, la Kolzvoskaya leva les yeux vers lui.

— Tu l'aimes toujours ?

— Elle attend un enfant de moi.

— Elle est morte ! lança Vanda durement.

Boris baissa la tête comme si le mot « mort » avait brisé ses forces. Il retomba sur le lit, la tête dans les mains et ne sentit pas la caresse de Vanda sur ses cheveux, ses doigts tremblants tâtant ses bras, sa poitrine, son dos courbé, le cajolant, enjôleurs, suppliants, passionnés, tandis que ses paumes étaient moites.

— Svetlanachka... dit Boris dans un souffle.

Les mains de Vanda le quittèrent brusquement comme si elle venait de se brûler. Ses yeux étincelaient.

— Elle est morte dans un fossé, au bord d'une route : on l'a trouvée un matin, froide, gelée dans la rigole. Personne ne savait qui elle était, jusqu'à ce que le camarade Tchetvergov l'eût identifiée...

— Ma pauvre Svetlanja... Boris ferma les yeux, s'étendit de nouveau et resta immobile, les yeux clos. Laisse-moi seul, dit-il, lorsqu'il sentit encore les mains de Vanda sur sa poitrine.

— La vie appartient aux vivants, Boris.

— Elle était radieuse et pure comme un ange, gémit-il.

— Jusqu'au moment où parut Ivan Borkin, dit Vanda, venimeuse.

— J'ai lavé *cela* avec du sang... elle avait retrouvé sa pureté !

— Voilà bien la morale d'un assassin ! Il est possible que Natacha Trimofa ait pu te considérer comme un héros, pour moi, tu es un assassin, mais... un bel assassin ! N'est-il pas fou d'aimer un assassin ?

— Va-t'en ! dit Boris, torturé.

— Je vais t'apporter du thé avec de la vodka. Boris refusa en secouant la tête.

— Je voudrais retourner au camp...

— Tu es fou ! Vanda enlaça Boris, appuya son visage contre son épaule qu'elle embrassa. On ne fait pas fi de la vie à cause d'une fille... Elle lui prit la tête des deux mains et la tourna vers elle : j'ai un plan, si tu devais être libéré après ta guérison : je te ferai engager comme infirmier... Stephan est un vieil homme. Il tiendra trois semaines dans la mine, et la place sera libre pour toi. Je dirai que Stephan a volé les malades... Nul n'osera dire le contraire.

— Tu es la pire diablesse qui existât jamais, soupira Boris avec conviction.

— C'est juste ! Les joues de Vanda luisaient, roses d'émotion. Sa jolie figure, passionnée à l'extrême, rayonnait. Elle se leva du lit, tirailla sa robe, bourra le bas de sa blouse dans sa ceinture et se passa les mains sur les cheveux. On eût dit l'étirement matinal d'une chatte sauvage, ravissante. Lorsqu'elle retira les mains de ses cheveux, elle les passa sur ses seins d'un même geste. Je reviens, dit-elle le souffle court. Je ferme la porte à clef.

— Laisse-moi retourner au camp ! Boris se leva d'un bond, il serrait les poings. Je ne peux plus te voir !

— C'est le premier moment de chagrin... Elle regardait Boris en souriant cruellement. On oublie vite une petite putain de cette sorte.

Elle ferma à clef la porte derrière elle. Plein de rage impuissante, Boris restait debout au milieu de sa chambre. Il ne voyait rien qu'il eût pu lui jeter à la tête. Démon ! hurla-t-il. Démon ! Démon !

Puis il se jeta sur son lit et le mit en pièces. Literie, bois de lit, tout fut anéanti. C'était un dérivatif à sa fureur, cela le soulageait du poids écrasant qui pesait sur sa poitrine...

La Kolzvoskaya, debout derrière la porte, entendait ce massacre. Stephan ! appela-t-elle, Stephan !

La tête du vieil infirmier parut dans l'entrebâillement d'une porte : mon capitaine ?

— De la peinture rouge ! Un pinceau, apporte, traînard !

Cinq minutes plus tard, elle traçait en diagonale sur la porte, à grands coups de pinceau *Dlja shisni* ! (danger de mort !).

Personne en Russie ne franchirait ce seuil.

* * *

À Judomskoje et Alma-Ata, Ilja Sergueïevitch Konjev et Stephan Tchetvergou restaient assis, devant leurs bureaux, hébétés, la tête lourde, le regard rivé aux volutes bleuâtres de la fumée de *machorka* qu'ils soufflaient au plafond.

Des messages confidentiels leur étaient parvenus de Moscou.

Certains fonctionnaires attachés au Kremlin avaient d'abord annoncé à Tchetvergov par lettre, puis au téléphone, sous le sceau du secret : le camarade Joseph Vissarionovitch Djougachvili, dit Staline, est gravement malade.

Personne encore ne le savait à l'intérieur des frontières de la Russie, moins encore au-delà. Le camarade Staline avait eu quelques syncopes... Il avait perdu connaissance. Pendant plus d'une heure, il était resté étendu sur le sofa de son cabinet de travail, entouré par les camarades Khrouchtchev et Molotov, auxquels s'étaient joints deux médecins qui risquaient leur tête et qui, pourtant, ne trouvaient pas d'autre conclusion à la situation que cette déclaration : le cœur est usé.

Aussitôt, Tchetvergov avait téléphoné à Konjev.

Celui-ci ne réagit pas aussitôt : que se passe-t-il, petit frère ? Si le vieux s'en va, un autre viendra à sa place. Rien ne changera ici, chez nous !

— Auriez-vous perdu tout jugement, Konjev ? soupira Tchetvergov. Il était assis, le visage plus jaune et ridé que jamais. Il avait mis à la porte sa ravissante secrétaire afin d'être seul avec son chagrin. Auriez-vous oublié l'affaire Borkin ?

— Borkin ? Qu'aurait-il à voir avec la mort de Staline ?

— Il n'est pas encore mort, Konjev, lança Tchetvergov en abattant son poing sur la table : nous avons de bons médecins. La médecine russe est supérieure à toutes celles existant en ce monde ! Mais si Staline devait vraiment mourir... Songez-y, Borkin était *un ami de Staline* et à cause de lui nous avons châtié Boris Horn, Natacha Trimofa, Svetlana Bergner, cet idiot de Fedja, Sussja la lubrique, et irrité Boborykin ! Pour lécher le cul de Staline, pour ne pas énerver Moscou ! À présent, tout cela peut se retourner contre nous si Malenkov ou Khrouchtchev sont les successeurs : on nous reprochera notre fidélité à Staline !

— Merde, conclut Konjev, convaincu. Mais, ajouta-t-il, comment ce qui a été considéré comme « juste » pendant trente ans deviendrait-il soudain le contraire ?

— Ça vous ressemble de poser une question aussi stupide ! Quand Lénine est mort, tout a également changé. Alors, Trotsky a été forcé de partir. Ensuite, nous avons vu liquider Toukachevski et ses officiers, accusés de trahison. Jagoda a tendu la nuque... Si nous ne retournons pas nos vestes, Ilja Sergueïevitch, ce sera notre tour !

Konjev commençait à avoir des sueurs froides. Un coup de feu dans la nuque, ce n'est pas beau, pensait-il, et on récolte cela simplement pour avoir fait son devoir ! Vraiment, il n'est pas facile de vivre dans le sein de la Petite Mère Russie !

— Que comptez-vous faire, camarade ? demanda Konjev d'une

voix blanche.

— Attendre d'abord, et puis faire le contraire de ce que nous avons fait jusqu'alors. Le nouveau patron de la *datcha* n'est-il pas aussi un ami de Staline ?

— Tagaj ? Oui !

— Que fait-il ? demanda Tchetvergov.

— Il n'a pas voulu donner de fête pour son arrivée parmi nous, ainsi qu'il convenait. C'est un avare qui bouffe ses propres déjections, un être répugnant, camarade !

— Si Staline meurt, j'irai vous trouver aussitôt ! Peut-être Moscou verrait-il alors d'un bon œil que l'on chasse Tagaj de la *datcha*, comme contre-révolutionnaire ?

— Je m'en remets entièrement à votre génie, camarade Tchetvergov.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Iljacha ? demanda Maroussia qui tournait depuis un moment autour de Konjev.

— Va-t'en à la cuisine, femme ! Imagine qu'à Moscou on vient de découvrir un loup à deux têtes et que l'on ne sait pas encore quelle est la tête qui mord !

* * *

Olga Puronanskja fut aussitôt en proie à un malaise cruel lorsqu'elle apprit que la doctoresse-capitaine la convoquait.

— Que me veut-elle ?

— Rien, dit le vieil infirmier Stephan. Il fut alors pris d'une quinte de toux et finit par cracher quelques glaires sanglantes dans un coin de la buanderie. Voici plus d'un an qu'il avait lui-même diagnostiqué la tuberculose dont il était atteint. S'étant présenté à la consultation de la doctoresse, il avait été jeté hors de la salle du service médical avec ces mots : nous sommes ici un pénitencier et non pas une maison de repos ! À présent il s'observait avec une curiosité d'expert, et s'étonnait qu'un homme de soixante-huit ans pût tenir le coup si longtemps avec un poumon à vif.

— Elle t'a tout de même dit quelque chose ?

— « Amène-moi cette charogne ! » C'est tout !

Olga considéra le vieil homme en se défendant de sentir sa puanteur ou de se rappeler sa tuberculose :

— Tu peux venir passer la nuit avec moi si tu me dis tout ! lança-t-elle.

— Je ne t'en dirais pas plus.

Olga se présenta donc sans satisfaction chez la capitaine-docteur.

Celle-ci était assise sur le rebord de la table d'auscultation, lorsque Olga parut. Elle tenait à la main un spéculum étincelant qui se terminait par deux larges palettes en forme de pelles. Olga considéra

avec crainte l'inquiétant instrument.

— Que dit-on de toi au camp des soldats ? l'apostropha la Kolzvoskaya, tout en ouvrant et en fermant la grosse pince avec un claquement métallique qui affola Olga.

— Que voulez-vous qu'on dise, mon capitaine ? répondit-elle d'une voix enrouée.

— Tu serais syphilitique ? Est-ce exact ?

— Voilà un mensonge ! J'étranglerai celui qui l'a dit !

— Nous avons sept cas nouveaux qu'il a fallu envoyer à l'hôpital d'Ust-Kamenogorsk : là-bas on exige de savoir où se trouve le foyer infectieux !

— Ce n'est pas moi ! cria Olga en voyant la doctoresse bondir de sa table et avancer vers elle en brandissant l'affreux instrument. Je couche avec Sergeï Pantalonovitch Kaljus depuis un an et il n'a jamais rien remarqué !

— Quiconque a déjà la vérole n'y voit que du feu ! Déshabille-toi !

— Que vous ai-je fait, camarade capitaine ? N'allez surtout pas croire tout ce que vous dit cette Svetlana !

La Kolzvoskaya ouvrit les yeux tout grands : que vient faire ici Svetlana ?

— Elle espionne... Autrement, Alma-Ata ne traiterai pas aussi bien cette petite dinde qui, sûrement, ne parle pas seulement de moi mais renseigne aussi Alma-Ata à votre sujet !

— Tu rêves, Olga ! l'interrompit la doctoresse d'une voix tranchante en levant les yeux. Olga avait ôté sa blouse et sa chemise, ses gros seins retombaient jusqu'à sa ceinture. Cette vision dégoûta à tel point la doctoresse qu'elle lança :

— Rhabille-toi et écoute-moi bien, ou je t'examinerai avec les instruments les plus désagréables !

— J'écoute, camarade capitaine !

La Kolzvoskaya baissa de nouveau les yeux sur le spéculum qu'elle tenait à la main :

— Il faut que Svetlana disparaisse !

Olga, n'en croyant pas ses oreilles, s'arrêta de reboutonner sa chemise.

— Un accident ! N'y as-tu jamais songé ?

— Elle n'est jamais seule : ses compagnes sont toujours présentes.

— Même la nuit ?

— Oui.

— Ne pourrait-elle faire un faux pas et tomber dans la lessive bouillante ?

— Mais alors, elle mourrait ! s'écria Olga effarée.

— Eh bien quoi ? La Kolzvoskaya eut un large sourire.

— N'es-tu pas habituée à voir des morts ? Hier, il y en avait

pourtant soixante-neuf, une belle journée. Dois-je faire compter les vêtements que tu leur as ôtés ? Va et réfléchis.

Olga quitta la salle de consultation perplexe, terrifiée. Elle était certes capable de tout, mais ne se sentait pas de taille à entreprendre seule un assassinat. Qui pourrais-je charger de cela ? se disait-elle en se creusant la tête. Qui pourrait la pousser dans une cuve et saurait ensuite tenir sa langue ?

Vers le soir, Olga revint frapper à la porte de la doctoresse ; elle semblait terrifiée, défaite, comme anéantie.

— Svetlana a disparu ! dit-elle haletante.

La Kolzvorskaya se retourna vivement : idiote ! Comment peut-elle avoir disparu ? Où est-elle allée ?

Elle saisit Olga à l'épaule et la secoua durement. Pâlie par l'effroi, la Puronanskja se laissa maltraiter sans un mot, s'étonnant à part elle-même de la force insoupçonnée, animale, que recelait le corps svelte de la doctoresse. Elle ne peut tout de même pas avoir disparu ! rugit encore Vanda.

— Si, toutes ses affaires ont été ôtées de son coffre. Elle a quitté Ust-Kamenogorsk ! Peut-être est-elle retournée à Alma-Ata ? Ça va donner des ennuis, camarade capitaine !

— Par ta faute, je le ferai savoir au commandant ! Va-t'en ! Elle assena quelques taloches à Olga qui s'enfuit, puis Vanda s'effondra dans un vieux fauteuil d'osier placé près de la porte, objet hétéroclite en ce lieu et dont nul ne savait comment il se trouvait à Ust-Kamenogorsk.

— S'il vient un « contrôle », il faut que Boris s'en aille, pensa-t-elle fiévreusement, mais où ?

Soudain, elle constatait à quel point son pouvoir était peu étendu... Il sévissait des baraquements du camp aux baraquements du service de santé, éloignés de deux cent cinquante mètres... Pas davantage. Ce qui se trouvait au-delà était aussi inaccessible que la liberté l'était pour les squelettes vivants enfermés derrière leur haute palissade. C'était un pouvoir qui, certes, était puissant d'une salle de malades à une autre, qui suffisait à faire périr lentement, dans les mines, des centaines de détenus, mais qui, pourtant, n'était pas assez fort pour permettre de cacher un seul être aimé.

La Kolzvorskaya crispa ses paupières, tandis qu'une pensée démoniaque s'emparait de son esprit... S'étant levée brusquement, comme une somnambule, elle sortit et s'engouffra dans le corridor du baraquement qu'elle suivit à l'allure d'une tornade. Les condamnés attendant en ce lieu qui ne reculaient pas assez vite sur son passage furent rejetés par elle, contre le mur, à coups de poing.

Au bout du baraquement se trouvait un petit laboratoire et la pharmacie. La laborantine, une jeune Komsomol de la brigade

sanitaire d'Ust-Kamenogorsk, sursauta lorsque Vanda y fit irruption.

— Laisse-moi seule ! jeta Vanda à la jeune fille qui, avant d'avoir pu répondre, se trouva poussée hors de la pièce. Puis Vanda s'enferma à clef et regarda tout autour d'elle. Sur de longues étagères, il y avait des séries d'éprouvettes étiquetées. Le centre de recherches médicales de Ust-Kamenogorsk faisait prendre toutes les semaines ces éprouvettes afin de s'en servir pour ses travaux. Nulle part, on eût pu trouver une aussi remarquable collection de bacilles des maladies les plus diverses... Les camps d'internement sont d'inépuisables réserves de préparations destinées aux recherches de laboratoire.

Le regard de Vanda parcourut les rangées d'étiquettes accrochées aux tubes de verre.

Tuberculose, jaunisse, peste bubonique... Prélèvements, cultures, parcelles de tissu... tout une galerie de souffrance et de mort.

La Kolzvoskaya saisit une des éprouvettes ; l'étiquette qu'elle portait indiquait son contenu : du pus des malades atteints de furonculose. Elle fourra cette éprouvette, bouchée par un gros tampon d'ouate, au fond de sa poche, rouvrit la porte et s'éloigna, suivie du regard par la jeune laborantine laquelle ayant trouvé refuge dans le cabinet de toilette contigu se demandait ce que la Kolzvoskaya pouvait faire ainsi enfermée dans la « cuisine aux venins » ainsi qu'on désignait généralement le laboratoire du camp.

Ayant regagné son bureau, Vanda posa l'éprouvette sur la table et choisit une seringue à laquelle elle adapta une grosse aiguille, puis elle y introduisit un peu de pus prélevé sur les furoncles, en actionnant le piston de la seringue, enfin, elle glissa celle-ci dans la poche de la blouse blanche qu'elle revêtit avant d'aller ouvrir la porte :

— Stephan ! cria-t-elle dans le couloir. Le vieil homme accourut en toussant, un pansement ensanglanté à la main.

— Capitaine ?

— Va endormir à l'éther l'homme du n° 4, je viens tout de suite !

— Mais je fais justement un pansement, mon capitaine, accordez-moi cinq minutes, cet homme perd tout son sang !

— Laisse-le crever ! Va au numéro 4 et procède à l'anesthésie !

Stephan répondit par un signe de tête rapide et jeta ses pansements sanglants dans un coin, pour ouvrir son armoire à pharmacie dont il tira le masque pour l'anesthésie, une petite bouteille d'éther, puis il s'élança dans le corridor jusqu'à la chambre 4. Il eut un haut-le-corps en découvrant l'inscription rouge : danger de mort ! Mais lorsqu'il se retourna, il vit Vanda qui avançait vers lui et il s'engouffra dans la chambre où Boris, surpris, releva la tête et se mit sur son séant.

— Reste couché ! rugit Stephan, ne bouge pas ! Il posa le masque sur la figure de Boris et arracha le bouchon du flacon d'éther.

La Kolzvoskaya entra dans la chambre. Le visage figé, elle s'approcha du lit et posa sa main droite sur le bras de Boris.

— N'aie pas peur, dit-elle d'une voix si tendre que Stephan oublia, l'espace d'une seconde, de verser l'éther goutte à goutte.

Et tandis que sa main droite caressait le bras de Boris, elle étreignait de la main gauche la seringue qui se trouvait dans la poche de sa blouse, la seringue pleine de pus.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Boris déjà à demi inconscient.

Vanda ne répondit pas et sortit la seringue de sa poche.

— Va-t'en, avorton ! lança-t-elle à Stephan, je n'ai plus besoin de toi !

Pendant un moment, elle resta seule au chevet de Boris. Il respirait paisiblement. Sa large poitrine s'élevait et s'abaissait à un rythme régulier.

Elle hésitait, la seringue à la main. Elle n'arrivait pas à se décider à souiller ce corps solide et sain avec du pus. Désarmée, elle passait en revue d'autres possibilités lui permettant de garder Boris dans son service, en dépit des contrôles attendus.

Mais elle ne trouva aucune solution acceptable. Un « contrôle » russe, est une variante de la peine de mort.

Quiconque y survit a le sentiment de renaître. Vanda en savait quelque chose pour avoir vu, à Karaganda, le docteur Nikolaï Popov, médecin du camp, se pendre dans la *banja*, une heure avant la venue de l'équipe de contrôle envoyée de Moscou, parce que la réserve de médicaments de sa pharmacie ne correspondait pas aux listes qu'il en tenait. Et qu'était le délit de quelques ampoules manquantes, en regard de celui dont on se rend coupable en cachant un condamné ?

Elle repoussa la couverture et tâta le muscle supérieur de la cuisse de Boris, puis elle enfonça l'aiguille dans la chair et y fit pénétrer le pus que contenait la seringue mais, au milieu de l'injection, elle s'arrêta et arracha l'aiguille.

Dans l'inconscience de sa narcose, Boris avait gémi. Vanda frémit, elle vit Boris râler dans son lit, couvert de furoncles infects, le sang empoisonné, mourant... du fait de cette petite seringue qui devait le sauver.

Elle se sentit soudain prise de panique. Rejetant la couverture sur le corps de Boris, elle remit la seringue dans sa poche et sortit de la pièce en courant. Dans la salle d'opération où elle pénétra en trombe, elle chercha fébrilement la précieuse pénicilline américaine, dont quelques ampoules étaient parvenues jusqu'à Ust-Kamenogorsk. Jamais encore Vanda n'avait songé à s'en servir. « C'est trop bon pour des condamnés disait-elle. Il est plus facile d'en enterrer cent que de renouveler cent de ces ampoules ! » Quant aux officiers et aux soldats de la milice, elle se gardait de les soigner à la pénicilline, donnant

comme prétexte : tant que nous aurons nos propres médicaments nous nous passerons des produits capitalistes ! Mais la vraie raison de son refus était qu'elle ne savait pas employer la pénicilline. Ignorant l'anglais, elle ne pouvait lire les indications jointes aux ampoules. Elle ne savait même pas si on l'administrait par injection intramusculaire ou intraveineuse.

Ainsi, les précieuses ampoules attendaient, bien dissimulées, l'heure où elles ne seraient plus bonnes à être employées.

Cependant, en cet instant d'angoisse extrême, Vanda surmonta toutes ses craintes à l'égard du précieux liquide laiteux. Elle jeta simplement tous les médicaments hors de l'armoire et atteignit enfin trois boîtes plates, avec l'inscription : « Depot Penicillin ». Elle s'en saisit et prit en même temps une boîte stérile contenant seringues et aiguilles.

Dans la chambre 4, ayant décidé de procéder à une piqûre intramusculaire (celle-ci ne présentant guère de danger alors qu'une intraveineuse pouvait être catastrophique) elle injecta dans les cuisses de Boris deux grosses ampoules. Dose qui eût suffi à immuniser huit individus contre les staphylocoques. Ce fut seulement lorsque les seringues furent vides, qu'elle eut des doutes, vite balayés d'ailleurs, par cette phrase lapidaire : « Trop vaut mieux que pas assez ! » Mais elle resta au chevet de Boris, dans l'attente d'un prodige opéré par le médicament-miracle américain.

Boris émergea lentement de sa narcose, ouvrit les yeux, vit Vanda qui lui souriait comme dans un brouillard, avec de grands yeux et une bouche éclatante.

— Que m'avez-vous fait ? dit-il à voix basse. Je me sens tellement mal... J'ai du feu dans le sang... Je brûle intérieurement.

— Ça va passer, dit Vanda, terrifiée, ne crains rien, Boris.

— Je brûle de plus en plus ! gémit Boris. Il rejeta sa couverture, se redressa soudain, porta ses mains à son gosier et haleta, ne trouvant plus son souffle.

— Je brûle ! s'écria-t-il. Que m'avez-vous fait ?

Vanda l'étreignait, serrait le visage brûlant de Boris contre sa poitrine, caressait ses cheveux trempés de sueur.

— Boris, balbutia-t-elle, Boris, je voulais seulement... je voulais...

Et brusquement, elle se mit à pleurer. Boris râlait dans ses bras, sa peau rougissait comme si le sang allait sourdre de tous les pores de la peau, comme s'il brûlait vraiment intérieurement.

Alors, elle le laissa retomber sur le lit, jeta par terre les ampoules qui restaient, et les piétina, folle de rage, inlassablement, le visage tordu, la bouche ouverte sur un cri qu'elle ne pouvait jeter, car elle étouffait.

Puis elle se jeta de nouveau sur le lit, près de Boris, le prit dans

ses bras, serra son visage contre son épaule et pleura.

Oscillant entre la frénésie et la douleur, elle mordait les oreillers dans l'attente de l'instant où l'homme qu'elle étreignait rendrait le dernier soupir.

* * *

Pas plus la prisonnière qui dirigeait la laverie que les autres laveuses ne surent que Olga Puronanskja avait eu peur pour la première fois de sa propre cruauté et qu'elle portait en elle un lourd secret.

N'ayant pas eu le courage de pousser Svetlana dans une cuve bouillante, elle l'avait cachée... à l'autre bout du camp, dans la boulangerie, sous la protection d'un ami qu'elle avait là, un gros homme originaire de la Russie blanche, du nom de Jossif Kaledin. Celui-ci avait été envoyé dix ans auparavant à Ust-Kamenogorsk, pour n'avoir pas consenti à élever de 45 p. 100 le taux de production journalière de sa boulangerie. Ayant été de ce fait reconnu coupable d'un comportement réactionnaire, on l'avait envoyé pourrir dans le massif montagneux de l'Altaï.

Jossif Kaledin avait eu de la chance. Des son arrivée, le hasard voulut que l'on cherchât un homme capable de diriger la boulangerie du camp. Il retrouva donc son pétrin et son four et s'assura une vie paisible, en fournissant secrètement de gâteaux et de tourtes le commandant du camp.

Jossif Kaledin fit de Svetlana une servante, chargée du nettoyage des locaux de la boulangerie.

— Peut-être aurons-nous besoin d'elle, avait expliqué Olga à voix basse. Elle a été envoyée par Alma-Ata, comprends-tu ?

— Pas si bête, Olgachka ! Petite Mère Russie a de multiples oreilles et sait sourire à qui lui siffle les airs qu'elle aime...

Satisfaite, Olga retourna à ses buées. Certes, Jossif ferait un bon mari si jamais on retrouvait la liberté !

Elle ignorait que sa résolution avait déclenché un ouragan à l'extrémité duquel un homme, auquel on avait inoculé des bacilles de staphylocoques et huit doses de pénicilline, gémissait et luttait contre la mort, surveillé par une jeune furie qui, pour la première fois de sa vie, éprouvait un sentiment qui ressemblait à un remords.

Silencieuse, le regard absent, Svetlana accomplissait sa tâche, dans les baraquements soumis à la surveillance de Jossif Kaledin, frottant, ravaudant, confectionnant la *kapusta* du boulanger et chauffant sa petite *banja*.

Dès l'aube cependant, lorsque les colonnes des commandos de travail portaient pour les mines, ou le soir, lorsque, épuisés, les pieds traînants et se soutenant les uns les autres, les prisonniers revenaient

au camp, Svetlana, cachée derrière îles rideaux d'une pièce de la boulangerie, cherchait un visage parmi des centaines de visages, ravagés.

Mais elle ne vit jamais Boris.

Au bout de trois semaines, elle crut vraiment qu'il n'était plus en vie.

* * *

Un soir, une atmosphère d'attente inquiète régna subitement dans le camp III/2398.

Des éclats de voix venaient du baraquement des officiers. Les soldats de la milice formaient des groupes chuchoteurs ; à la cuisine, pour la première fois, depuis six ans, la bouillie de mil brûla. Mais personne ne fut puni pour cela...

À travers le camp, le fantôme d'une rumeur passait, paralysant d'effroi certains, suscitant l'espoir chez d'autres, nul ne savait qui avait fait courir ce bruit et s'il était fondé le moins du monde.

... Au Kremlin, le grand Staline se meurt...

Le lieutenant Sergeï Pantalonovitch Kaljus fut le premier auquel on posa la question. Un mouchard s'approcha de lui à le frôler et murmura : Staline agonise, il nous faut retourner notre veste, camarade...

— Je n'ai rien entendu de tel ! dit Kaljus sur le même ton.

— Tout le monde en parle.

— C'est une nouvelle réactionnaire ! Nous liquiderons celui qui l'a propagée !

Là-dessus, il s'en fut rapidement vers le baraquement des officiers et y consulta le calendrier.

4 mars 1953.

Il tourna le bouton de la radio et chercha l'émetteur de Moscou.

Une joyeuse musique populaire s'envola du haut-parleur ; on ne la diffuserait pas si le grand Staline...

Kaljus sourit. Un raconter de camp... que ces sept mille idiots ont cru aussitôt ! Il conviendrait de retirer un tiers de la ration de pain... cela ramènerait à la réalité ces chiens imaginatifs...

Il arrêta la radio et s'en fut au mess des officiers où le capitaine Pervuchin, du service de sécurité, se livrait justement à diverses suppositions exprimées à voix haute : que se passerait-il si Malenkov devenait le successeur de Staline et si Khrouchtchev se mettait à la tête de l'Union Soviétique ?

— Quoi qu'il en soit, tout va changer, disait-il avec une logique admirable. Il se pourrait qu'un certain nombre de mes détenus – il ne disait plus « chiens puants » – soient réhabilités. Beaucoup d'entre eux sont ici pour avoir diffamé le régime de Staline : je propose de passer

tout de suite en revue les dossiers, dans le but de grouper dans un bloc à part les détenus de cette catégorie, lesquels ont toutes les chances de rentrer, en tant que citoyens soviétiques libres, dans le sein de notre communauté.

— Quelle idiotie ! déclara le lieutenant Kaljus, péremptoire. Toutes les têtes se tournèrent vers lui et des regards scandalisés, horrifiés, ironiques, le dévisagèrent. Le capitaine Pervuchin était considéré comme un des hommes qui prendraient les leviers de commande, si Staline mourait. Vous croyez ce racontar au sujet de la mort de Staline ?

— On en parle partout ! Même en ville, ça court comme un feu de steppe sous l'ouragan !

— Et Radio-Moscou émet de la musique de danse ! Kaljus se toucha le front du bout du doigt en riant : vous êtes tous hystériques !

— On tient la nouvelle secrète pour tromper l'étranger ! cria le capitaine Pervuchin.

Ce que Kaljus ignorait était su à Alma-Ata par Tchetvergov, toujours au courant de l'actualité. Les renseignements qu'il recevait de Moscou par le téléphone étaient plus sûrs que toutes les nouvelles ou démentis venus par la voie officielle.

En pleine nuit, à 2 h 1/4, le téléphone sonna chez Konjev à Judomskoje. Maroussia sortit du lit en jetant un cri.

— O Sainte mère de Kazan ! À cette heure ! Ce doit être une nouvelle terrible !

— Où es-tu, Ilja ? demanda la voix de Tchetvergov.

— Au lit ! Crois-tu que je chasse la souris comme vous à Alma-Ata ?

— Staline est mourant...

— Sainte mère de Kazan ! s'exclama Konjev atterré.

Maroussia sourit ironiquement : réactionnaire, va ! lança-t-elle. Mais elle reçut aussitôt un coup de pied bien envoyé qui la fit tomber du lit, geignante.

— Que se passe-t-il chez toi ? demanda Tchetvergov, intrigué.

— Rien, je mettais ma « colombe » au pas, camarade !

— Que va-t-il se passer, Konjev ?

— Attendons, camarade. On ne peut rien faire d'autre. Cela dépendra de celui qui prendra la place de Staline. Ce sera peut-être une sorte de carrousel. Il pourra y avoir des changements fréquents au Kremlin et... rapides ! On sait ce qui s'est passé à la mort de Lénine. Celui qui, en ce temps-là, caressait la barbe de Trotsky était d'un autre côté visé à la nuque !

— Quoi qu'il en soit, ne quitte pas de l'œil Piotr Alexandrovitch Tagaj : nous n'avons rien d'autre à offrir que la *datcha* et, certes, on trouvera toujours un ami qui aimerait en profiter !

— Je m'en irai demain rendre visite à Tagaj !

— Demain ! Tchetvergov assena son poing sur sa table. Tout de suite ! Si demain le grand Staline est mort, tout doit être prêt ! Si c'est Malenkov qui s'installe au Kremlin... alors prends patience et bois une tasse de thé en compagnie de Tagaj... Si c'est Khrouchtchev, botte-lui le cul et chasse-le dans la steppe.

— Tout sera fait pour le plus grand bien du peuple ! Konjev bâilla, reposa l'appareil sur une chaise boiteuse, se mit sur le côté et s'endormit.

Seule, Maroussia resta éveillée, assise dans le lit.

— Staline mort... Était-ce possible ? Elle se signa trois fois, rapidement et s'étendit, non sans jeter un regard craintif à Konjev qui ronflait.

— La vie deviendrait-elle meilleure en Russie ? Y aura-t-il plus de bétail ? La « norme » sera-t-elle abaissée ?

Maroussia s'endormit avec une foule de vœux dans le cœur.

* * *

Au cours de ces dernières semaines, Vanda Kolzvoskaya avait vieilli. Deux rides s'étaient creusées aux coins de sa bouche. On osait à peine lui adresser la parole. Les nouveaux arrivages de détenus étaient passés, par elle, en revue accélérée. La doctoresse du camp ne daignait plus regarder les condamnés défilant nus devant elle. Les yeux rivés au sol, elle lançait les paroles fatidiques : « Travail ! Les mines ! » comme une machine bien huilée. Bientôt même, elle ne daigna plus fatiguer ses cordes vocales et, d'un geste de sa main longue et étroite, elle envoyait des êtres vivants dans le néant...

Personne ne s'aventurait à franchir le seuil de la chambre n° 4. La crainte de la contagion était telle qu'on ne passait devant qu'en rasant le mur lui faisant face.

— Qui donc occupe cette chambre ? demandaient à Stephan les nouveaux malades.

— Un homme, je ne sais qui !

— Qu'a-t-il ?

— Le derrière à la même place que vous !

Vanda, dès qu'elle avait un moment de liberté, courait voir Boris. La furonculose n'avait pas éclaté. Il n'y avait eu aucune manifestation du mal, à part de violents vomissements, un rougissement allergique de la peau. Le miracle espéré par Vanda avait eu lieu. Boris n'éprouvait plus qu'une sensation de fatigue générale. Vanda lui procurait de la nourriture qu'elle achetait à prix d'or à Ust-Kamenogorsk ; tout son traitement y passait. Elle rapporta même pour Boris une chemise, des sous-vêtements, une paire de gros souliers.

Elle rencontra une fois Olga Puronanskja dans une ruelle du

camp :

— Sais-tu quelque chose ? Olga secoua la tête.

— Non ! Elle a disparu sans laisser de traces.

Elle mentait effrontément car elle revenait de la boulangerie où elle avait vu Svetlana.

— Je t'ai sauvé la vie, le sais-tu ? avait-elle dit à la jeune femme.

Svetlana avait hoché la tête :

— Je ne l'oublierai jamais, *gosposha* !

Boris s'essayait à faire ses premiers pas de convalescent dans sa chambre verrouillée, lorsque la nouvelle de la maladie de Staline s'insinua dans le camp.

Vanda l'apprit du capitaine Pervuchin qui, depuis des semaines, tourniquait autour d'elle comme un matou lubrique, s'efforçant d'éveiller son intérêt par quelques attentions particulièrement délicates. C'est ainsi qu'il fit défiler un soir sous les fenêtres de la belle une colonne de cinq cents détenus, chantant une sauvage charge de cavalerie...

Comme Vanda y répondit en fermant ses fenêtres, et en éteignant sa lumière, il fit, par dépit, ramper ses cinq cents squelettes vivants sur le ventre, pour leur faire regagner, en franchissant le grand portail et en suivant de nombreuses ruelles, leurs baraquements particuliers.

— Il a eu une attaque, susurra Pervuchin, il est paralysé du côté droit !

— Ça arrive, répliqua la Kolzvoskaya, mais on n'en meurt pas forcément ! Songez que certains hommes se pavanent depuis des années avec un cerveau paralysé et n'en crèvent pas !

Mais dans la solitude de sa chambre, elle ruminait ces rumeurs angoissantes. Les mêmes pensées que celles qui habitaient Tchetvergov, Konjev et des milliers d'autres soviets, la tourmentaient : beaucoup de choses changeront, les anciens ennemis seront sans pitié et propageront la panique. Il n'y aura plus que des adversaires et des « lèche-bottes » !

Le 5 mars 1953, le poste de Moscou interrompit ses émissions. Un calme paralysant pesait sur toute la Russie. L'inconcevable était devenu vrai : Joseph Staline était mort !

On eut l'impression que la notion de l'immortalité venait de subir, en Russie, une atteinte profonde : un monument venait de s'écrouler.

Retenant son souffle, l'univers tendait l'oreille vers Moscou et le Kremlin, dont les murailles épaisses enfermaient un lourd silence.

Stephan Tchetvergov ne perdit pas son temps à observer un mutisme périlleux. Dès que la mort de Staline fut officielle et qu'il eut appris par la voie du téléphone : « Le successeur sera Malenkov, suivi de près par Khrouchtchev... camarades, orientez-vous sur Khrouchtchev ! » il se mit sur la nouvelle ligne.

À Judomskoje eut lieu aussitôt le premier acte officiel, selon « l'orientation nouvelle » dont se chargea avec zèle Ilja Sergueïevitch Konjev, avant même que le bulletin de Moscou eût été connu de tous. Accompagné de quatre hommes solides, il s'en fut trouver à la *datcha* le musicien Tagaj, éberlué, afin de le tirer de son lit.

— Fais tes paquets, valet de Staline ! hurla Konjev, non sans plaisir, car il en voulait à Tagaj de n'avoir pas encore songé à donner une « fête d'arrivée » à ses concitoyens. Il se comportait en bourgeois hautain, distant, évitant tout contact avec la classe prolétarienne.

— Ton temps est passé ! ajouta Konjev enchanté.

— Je me plaindrai à Moscou ! répliqua Tagaj.

Mais l'instant du triomphe de Konjev était venu. Rouge de colère, il se planta devant le compositeur et, ayant craché par terre, il lança avec une grimace de satisfaction :

— Petit père Staline est mort, bien mort !

Tagaj pâlit aussi subitement qu'il avait rougi sous l'insulte. Konjev prenait un plaisir pervers à cette comédie.

— Ça n'est... pas... vrai... bégaya Tagaj. Puis il sauta de son lit et courut en chemise de nuit à son poste de radio qu'il ouvrit. Après quelques craquements, on entendit les harmonies tragiques d'une marche funèbre. Tagaj consulta sa montre et sa main se mit à trembler.

— Que me voulez-vous, camarade ? demanda-t-il à mi-voix.

Vous allez quitter tout de suite la *datcha* ! Staline vous l'a donnée... Il vous faudra attendre que Malenkov ou Khrouchtchev vous la donne de nouveau...

— Dieu ! Khrouchtchev ! lança Tagaj imprudemment. Konjev écarquilla les yeux !

— Vous êtes en mauvais termes avec le camarade Khrouchtchev ?

— Il n'aime pas ma musique, répliqua Tagaj évasif. Il préconise un style différent !

— Mais ses goûts feront loi désormais ! hurla Konjev, radieux. Dans une heure, ayez quitté la *datcha* ! Compris ?

Il cracha par terre pour souligner ses paroles. Aux jours de la révolution, il avait craché au visage des officiers tzaristes et des commerçants... mais entre-temps, on avait pris des mœurs plus posées, on s'était « cultivé »...

Chez lui, Maroussia l'attendait. Tchetvergov avait de nouveau téléphoné. Le bulletin officiel venait d'être publié : Staline était publiquement mort, et, en l'honneur du grand disparu, des millions de travailleurs et de paysans avaient proposé spontanément d'augmenter la norme » de 25 p. 100.

Konjev demanda Alma-Ata et s'écria, dès qu'il eut Tchetvergov au bout du fil : qu'est-ce que j'apprends, camarade ? À présent qu'il est

mort, on parle de travailler davantage ?

— Réfléchissez, Konjev, répliqua son interlocuteur d'une voix lasse, et faites en sorte que Judomskoje puisse proclamer à son tour que ses paysans ont décidé d'eux-mêmes de travailler plus, pour témoigner leur affliction !

— Les camarades m'assommeront si je le leur demande !

— Je veux une réaction spontanée, cria Tchetvergov. Terminé.

Konjev posa lentement le récepteur sur son support et regarda Maroussia, l'air préoccupé.

— Qu'as-tu, Iljacha ?

— Je crois que rien n'est changé, dit-il désespéré. Il y a toujours des types pour serrer la vis un peu plus.

* * *

L'annonce officielle de la mort de Staline provoqua également à Ust-Kamenogorsk un changement sensible.

Suivant les conseils avisés du capitaine Pervuchin, le colonel Denikinov se mit à faire le tri des ennemis de Staline, qu'il réunit dans un grand bâtiment de pierre de taille, récemment terminé, où chacun d'eux eut un lit propre et reçut double ration alimentaire. Ce bâtiment avait été destiné à servir de centre culturel et de lieu de réunion pour les rencontres des camarades du Parti. Mais le colonel déclara :

— Voyons d'abord ce que donne la « nouvelle orientation.

Ce fut ainsi que sept cents condamnés s'installèrent dans ce bâtiment si luxueux, aux hautes fenêtres, qui comprenait même un w.-c. avec chasse d'eau, incroyable raffinement à Ust-Kamenogorsk.

Cependant, dans la recherche des « ennemis de Staline » surgit une difficulté : le condamné Boris Horn était introuvable.

Kaljus compulsa les listes et finit par constater que Boris, après quelques jours de travaux dans les mines, avait passé tout le temps à l'hôpital.

— Depuis quand, camarade Kolzvorskaya, un condamné reste-t-il alité dans votre service plus de trois jours ? Jusqu'à présent, ils étaient aptes au travail, ou morts ! Montrez-moi cet homme !

— Comme vous voudrez ! dit Vanda en haussant les épaules, puis elle passa une blouse blanche, prit dans une boîte stérile un bonnet blanc et un masque qu'elle plaça sur son visage, enfin, elle enfila des gants de caoutchouc et, ainsi préservée, elle se disposa à précéder le lieutenant Kaljus dans la chambre interdite du malade.

— Que signifie ce déguisement, camarade ?

— Vous voulez voir le cholérique !

Devant la porte marquée de l'interdiction en rouge tracée par Vanda, le lieutenant recula : si la maladie est à ce point contagieuse, camarade, laissez la porte fermée. Il est de mon devoir de me

renseigner au sujet des détenus depuis que la situation de certains d'entre eux est à reconsidérer. Quoi qu'il en soit, Boris Horn sera sans doute libéré.

— Libéré ? Le visage de la Kolzvorskaya se pétrifia.

— On ne va pas libérer un homme mourant !

— On l'enverra dans un hôpital d'État, il sera accueilli dans un service spécial !

— On n'en saura pas davantage qu'ici !

— C'est un ordre, camarade ! Le lieutenant haussa ses épaules ornées de larges épaulettes. On traitera bientôt ceux qui auront résisté à Staline avec autant de précaution que des œufs à la coque ! Le vent change...

Il salua et tourna les talons.

Vanda resta immobile, atterrée, la main encore posée sur le bouton de la porte qu'elle avait interdite. Il sera libéré... Tout avait donc été inutile, ses peines, ses soucis vains et sa lutte bestiale contre la fille Svetlana, son subterfuge à l'égard d'un monde où l'on se déchire réciproquement... Tout était inutile...

Elle regagna sa chambre où elle se débarrassa, en les jetant sur le plancher, de son bonnet, de son masque, de ses gants. À travers les brise-bise de sa fenêtre, elle voyait les condamnés destinés à être graciés que l'on menait par groupes vers leur nouvelle résidence... des squelettes vacillants, des loques flasques, tuberculeux, ou couverts de furoncles, incapables de ressentir joie ou tristesse, des hommes qui, sur un mot de la Kolzvorskaya : « Travail ! » avaient perdu l'aspect et le caractère humains.

— Que se passera-t-il si Boris est libéré ? pensait-elle. Comment vivrais-je encore ici, entourée de haine, de dégoût, de soif de vengeance ou de créatures rampantes ? Faut-il que je devienne plus cruelle encore pour étouffer en moi toute humanité, pour perdre l'habitude de réfléchir à mon propre cas ? Toute la vie... oublier dans l'horreur...

Son impuissance fit éclater sa fureur. Elle se mit à marteler de ses poings les accoudoirs de son fauteuil. Ses cheveux voltigeaient autour de son visage rougi. Lorsqu'elle aperçut dans un miroir sa tête, d'une beauté sauvage saisissante, elle prit une brosse à cheveux et l'y lança de toutes ses forces. Le miroir vola en éclats, à grand bruit. Presque au même instant, le colonel Denikinov entra dans la chambre.

— Eh bien ? dit celui-ci effaré, voilà un miroir qui pouvait parfaitement servir encore !

— Vous ne pouviez pas frapper ? siffla-t-elle.

— C'est bien ce que j'ai fait, mais vous ne m'avez pas entendu à cause de vos martèlements rythmés. Le colonel sourit, sarcastique : je croyais que vous vous exerciez à battre du tambour. La mort de

Staline vous affecte donc tant que cela, camarade ?

— Je vous en prie, allez-vous-en ! Elle écarta les doigts comme si elle allait se jeter sur le colonel pour lui griffer le visage.

Denikinov s'inclina légèrement. Tout de suite, camarade, j'étais seulement venu vous dire que la direction du camp vous met à la disposition de la centrale médicale militaire. Vous en apprendrez davantage par Moscou !

Vanda recula vers la fenêtre. Elle ne se donna pas la peine d'écarter ses cheveux qui retombaient sur son visage. À travers ce rideau désordonné, elle regardait le colonel :

— J'ai toujours fait mon devoir, dit-elle d'une voix rauque.

— Nous avons constaté que 70 p. 100 des condamnés qui vont être libérés sont inaptes au travail et que vous les avez cependant jugés bons pour les mines !

— C'était ma norme ! cria la Kolzvoskaya, vous le saviez comme les autres !

— Je ne savais rien : les décisions de la doctoresse du camp étaient irrévocables, vous en portez seule la responsabilité !

Sans un salut, il quitta la chambre en claquant la porte derrière lui. Cela pouvait être un hasard, mais c'était de mauvais augure.

Vanda s'adossa au mur, le poing tendu.

— Chien ! cria-t-elle sur un ton aigu. O chien ! puis, plus bas, d'une voix peu à peu enrouée par les pleurs. Je ne voulais pas... mais aucun ne m'aime... aucun... aucun.

Sous ses fenêtres, des pas firent crisser les cailloux du chemin. De nombreux pas. Elle n'osa regarder dehors, de peur d'être lapidée par la fenêtre.

* * *

À Alma-Ata, Tchetvergov déploya une activité extrême.

Sans parler des « témoignages d'affliction » qu'il organisa dans tout le Kazakhstan et qui donnaient fort à faire à Konjev, car ses paysans eussent préféré pavoiser, le soviet du district se fit apporter toutes les listes de condamnés pour menées anti-staliniennes, depuis les trois dernières années. Certains pouvaient, par chance, se trouver encore en vie.

Il s'intéressa en particulier au dossier de Boris Horn, s'en fut au siège de la N.K.V.D. et essaya de présenter l'exécution de Borkin comme « l'expression d'un profond mépris à l'égard d'un visqueux partisan de Staline ».

— C'était un acte purement politique, camarades ! Ce Boris est un combattant d'avant-garde de la nouvelle orientation ! Il a reconnu avant nous que la dignité de notre parti était anéantie par un népotisme stalinien éhonté. Il voyait loin, le petit frère Boris !

La N.K.V.D. d'Alma-Ata se trouvait décapitée ; le chef de la police politique s'était tiré une balle de revolver lorsqu'il avait appris que, derrière Malenkov, se tenait solidement planté, avec un sourire épanoui, Khrouchtchev.

— Tout dépend de Moscou, répondit le commissaire désespéré, attendons camarade que son cas soit réglé !

— Camarade, ne perdons pas de temps ! lança Tchetvergov, plaintif. On a enfermé le petit frère Boris un peu vite : ramenons-le sans tarder d'Ust-Kamenogorsk ! Le vent a tourné, camarade... Nous nous sommes trompés... mais il est temps encore de réparer avant qu'on s'aperçoive de quoi que ce soit. Moscou même... n'y verra que du feu. Faites libérer Boris Horn !

— S'il vit encore... Le commissaire de la N.K.V.D. hochait la tête : Ust-Kamenogorsk, camarade, c'est un œuf pourri ; jusqu'à hier encore, la Kolzvoskaya était médecin du camp ! Elle ne paraissait satisfaite que lorsqu'elle constatait un décès !

— Pendez-moi cette charogne ! jeta Tchetvergov, honnêtement scandalisé.

— Nous l'avons fait rappeler par la centrale sanitaire de Moscou.

— Parfait ! Ainsi, Boris va sortir.

— Nous verrons. Je vais téléphoner au camp III/2398. S'il vit encore...

— Ah ! ne me désespérez pas, camarade, dit Tchetvergov en essuyant la sueur de son front, j'ai trois enfants, une gentille femme... Ce Boris est mon enseigne anti-stalinienne !

— Je vous l'envoie, camarade.

Une heure plus tard, Tchetvergov s'entretenait au téléphone avec Konjev à Judomskoje :

— Tout est prêt, Ilja ?

— Tout, camarade ! Piotr Alexandrovitch Tagaj est déjà en « déplacement » ! Aidés de six hommes et de quelques paysannes, nous nettoions la *datcha*. Tagaj y a vécu comme un porc ! Mais quand nous aurons fini, nul ne la reconnaîtra. Nous l'astiquons comme un diadème !

— Bien, Ilja, on nous en complimentera !

— Dieu le veuille ! Tchetvergov se trouvait à tel point en veine de générosité qu'il ne releva pas cette expression réactionnaire.

* * *

Trois jours plus tard, lorsque dans les cercles bien informés on sut que Malenkov prendrait la tête du gouvernement et amorcerait une « détente », le colonel Pervuchin et le lieutenant Sergeï Pantalonovitch Kaljus pénétrèrent avec un grand bruit de bottes dans le baraquement du service de santé.

Vanda les avait vus venir par la fenêtre. Elle attendait les officiers presque au garde-à-vous, l'air provocant, bombant la poitrine, les yeux flamboyants : une panthère captive qu'il faut dresser. Le lieutenant Kaljus resta un instant planté sur place, admirant cette sauvage beauté qui jamais ne lui était apparue aussi évidente. Le colonel Pervuchin n'y prit aucun intérêt... C'était un zélé politicien qui ne concevait d'autre beauté que celle du Parti.

— Capitaine ! lança-t-il d'une voix tranchante, nous avons l'ordre d'envoyer le détenu Boris Horn à Alma-Ata !

— Cherchez-le vous-même ! répliqua la Kolzvoskaya. Elle sourit. Sa denture éclatante luisait entre ses lèvres rouges. Il est alité dans la chambre 4 !

— Merci ! Pervuchin salua, toujours correct, bien que la Kolzvoskaya fût mise à pied depuis deux jours.

Devant la chambre 4, ils firent une pause. Kaljus, qui connaissait la porte barrée de l'inscription rouge, eut une grimace ironique.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Pervuchin, effrayé par cette mise en garde extraordinaire.

— Boris Horn est là. Kaljus haussa les épaules.

— Qu'a-t-il ?

— La Kolzvoskaya pourrait seule vous répondre.

Le colonel avança la tête, intrigué, puis il appuya sur le loquet et entra. Dans son lit, Boris sursauta et d'un œil fixe regarda venir les officiers.

— C'est fini... pensa-t-il le temps d'un éclair, ils ont découvert la supercherie de Vanda... Ils vont me fusiller ! Adieu, Svetla... mais elle est déjà morte ! Il sourit : une phrase du vieux pasteur de Neuenaue lui revint à la mémoire : « La vie n'est qu'une préparation à l'éternelle félicité ».

— Je suis prêt ! lança-t-il aux officiers qui s'étaient arrêtés sur le seuil. Le colonel eut un haut-le-corps :

— Qu'avez-vous, camarade Horn ? demanda-t-il sans bouger.

— Je suis atteint de furonculose. Boris releva sa couverture ; sur sa cuisse gauche, trois enflures rouges tendaient la peau.

— Et autrement ?

— Autrement ? Je ne sais pas.

— On va vous apporter des vêtements. Et puis vous attendrez qu'on vienne vous chercher, camarade.

Des vêtements... Boris sauta de son lit et malgré ses furoncles fit quelques pas.

— Restez tranquille ! s'écrièrent Pervuchin et Kaljus en reculant.

— Que me ferez-vous ? bégaya Boris.

— Vous êtes envoyé à Alma-Ata.

— À... Boris avala péniblement sa salive. Que ferais-je à Alma-

Ata.

— Vous êtes gracié, camarade.

Boris crut qu'on lui déchirait le cœur. Il vacilla, se retint d'une main appuyée au mur... il voulut parler mais le souffle lui manqua, finalement, il gémit :

— Gra... ci... é !

— Préparez-vous ! Pervuchin salua et sortit rapidement de ce lieu infecté, Kaljus, également mal à son aise, le suivit comme son ombre.

Boris tomba à genoux contre son lit, les bras en croix.

— Gracié... libre... Libre... et Svetla n'est plus...

Le colonel vint chercher Boris qu'il tira enfin de la chambre 4. La Kolzvoskaya cependant, couchée sur la banquette d'auscultation en martelait de ses poings les rebords de bois. Le lieutenant Kaljus, debout auprès d'elle, la considérait, le visage congestionné, les mains dans les poches de son uniforme.

— Votre comportement est indigne, camarade ! dit-il durement, vous agissez comme une bourgeoise amoureuse !

— Sortez, chien ! hurla Vanda. Vous n'avez jamais aimé !

— C'était un condamné à vie ! Vous l'avez caché ! Vous avez abusé de votre position de médecin du camp !

— C'est de moi que vous avez abusé ! De moi ! cria la Kolzvoskaya. La doctrine du Parti a fait de moi une machine qui débitait journellement des centaines de malades pour les travaux des mines... Je n'étais qu'une courroie de transmission de la dictature...

— Camarade ! s'écria le lieutenant.

— Allez-vous me dénoncer ? Le zélé Pervuchin s'en est déjà chargé ! Qu'ai-je à perdre ? Elle se redressa, son corsage bâillait... Kaljus eut une contraction, des mâchoires.

— Vous...

— Moi ? Je suis une charogne !

— Vous êtes merveilleuse, Vandatchka...

La Kolzvoskaya plissa ses paupières, l'air mauvais. Kaljus la dévorait des yeux.

« C'est tout juste s'il n'en bave pas », pensa-t-elle écoeurée.

— Que faites-vous ici ? lança-t-elle durement. Vous avez votre Boris !

— Pourquoi ne pouvez-vous m'aimer, Vandatchka ?

— Parce que cela me dégoûte d'embrasser une tête sans cervelle !

Le lieutenant Kaljus pâlit, il voulut parler, puis il eut un geste tranchant, comme s'il se coupait à lui-même la parole. Il tourna les talons et sortit. Elle l'entendit crier dans le corridor :

— Que personne ne sorte du baraquement ! Personne, compris ? Attendez les ordres du colonel Denikinov ! Fermez tout !

La Kolzvoskaya s'assit devant la fenêtre et scruta à travers les

rideaux le grand terrain de rassemblement où des centaines de détenus se groupaient devant le bureau du commandant. Ils parlaient, des soldats mongols leur distribuaient des cigarettes, le lieutenant Kaljus adressa la parole à plusieurs et frappa amicalement l'épaule de certains d'entre eux, mais cela avec précaution, car les pauvres diables s'effondraient à la moindre chiquenaude. Des détenus vinrent des cuisines, portant d'énormes mannes emplies de pains et de saucissons.

— Mangez, camarades, s'écria Kaljus aux prisonniers ébahis. Mais nul ne lui répondit. Le visage toujours aussi fermé, chacun prit sa ration de fête et se mit à la mâcher longuement. Ainsi tout finit, philosopha intérieurement Vanda, la mort d'un seul homme métamorphose le visage d'une nation ! Les opprimés deviennent des tyrans et ceux-ci rampent dans la poussière et font sous eux, comme des petits chiens !

Elle se détourna de la fenêtre, mais ne put se résigner à la quitter tout à fait. À travers la place, elle vit venir le colonel Pervuchin. À côté de lui marchait un grand garçon aux cheveux noirs et bouclés, qui boitait légèrement, en s'appuyant sur une canne. Il était vêtu d'un costume bleu matelassé, tel que le portent des millions de Chinois. C'était un vêtement neuf, on le voyait aux pliures de l'étoffe. De l'autre main, il tenait une casquette.

— Boris, murmura Vanda. Elle agrippa ses doigts aux rideaux défraîchis et y enfouit son visage, malgré une forte odeur de poussière et de fumée de cigarette. Boris... Pourquoi ne t'ai-je pas tué et moi avec toi ?

* * *

Olga Puronanskja et Svetlana couraient vers le vaste terrain de rassemblement. Jossif Kaledin avait apporté la nouvelle à la boulangerie : il y avait un Boris Horn parmi les hommes qui seraient graciés. Une sentinelle le lui avait dit et aussi un secrétaire du bureau du commandant. Celui-ci devait le savoir, car les listes étaient déjà prêtes, on y avait travaillé toute la nuit.

— Boris, balbutiait Svetlana à chaque pas, Boris Boris... Boris...

Ayant contourné le coin d'une ruelle, elles se trouvèrent sur l'immense place. Alors, longeant les files de prisonniers, alignés par centaines, scrutant leurs orbites profondes, leurs visages fondus, elles se livrèrent à une fiévreuse recherche. On pouvait regarder ces hommes mais ils ne semblaient pas en avoir conscience. Leurs pupilles étaient vides, fixes, jaunies comme celles de vieilles poupées de cire.

— Boris ! cria soudain Svetlana d'une voix stridente, pardessus toute la place, Boris ! Es-tu ici ?

Le colonel Pervuchin sursauta lorsque l'homme se trouvant à côté de lui se retourna violemment, les bras levés vers le ciel. Alors

seulement, il entendit une voix féminine sans comprendre ce qu'elle criait.

— Svetla ! rugit Boris. Il jeta sa canne, sa casquette, s'écarta de Pervuchin en boitant lourdement, de sa jambe entourée d'épais bandages, le visage grimaçant de douleur. Il retourna vers la place où s'alignaient les morts vivants... et rugit encore en crispant ses mains sur sa poitrine, comme s'il contenait son cœur prêt à bondir hors de lui-même : Svetla !

Ils se rencontrèrent au milieu de la place. Comme séparés par un mur invisible, ils restèrent face à face, se regardant sans un mot.

Puis, brusquement, comme un arbre qu'on abat, Boris tomba à genoux et appuya sa tête contre le corps de Svetlana déformé par sa grossesse. Il l'étreignit et pleura tandis que sous son front l'enfant à naître bougeait...

Trois jours après, soixante-neuf anciens détenus quittaient par chemin de fer le camp d'Ust-Kamenogorsk. Deux wagons les transportaient à Alma-Ata, où quelques représentants de la N.K.V.D. les accueilleraient et les amèneraient d'abord à la prison.

Boris était parmi eux et Svetlana fut autorisée à le suivre. Les adieux au camp, à Jossif Kaledin et à Olga Puronanskja furent brefs.

— Tu as de la chance, dit la grosse Olga à Svetlana, tu retournes chez-toi... Mais nous ? Il nous faut rester dans ce trou merdeux et continuer à laver le linge de milliers de gueux, ou cuire du pain visqueux...

— Mais tu n'y es pas forcée, lui répondit Svetlana.

— Où irais-je ? Je vis ici depuis dix ans, j'ai vu chaque jour ces tours de guet, ces palissades, ces baraquements... on s'y habitue ; le camp est devenu ma patrie.

Ce fut un triste voyage, bien qu'il eût pour but la liberté. Devant les fenêtres du wagon défilaient des étendues pierreuses, de vastes steppes où paissaient des troupeaux de nomades, des yourtes, des villages tapis peureusement, des puits à poulie, une paresseuse caravane de chameaux, une immense scierie... des centaines de mètres de poutres, de planches, amoncelées les unes sur les autres.

— Ils préparent là de nouvelles palissades pour de nouveaux camps... remarqua l'un des voyageurs avec amertume.

Il y eut comme un souffle froid sur tous ces libérés.

— Tiens ta gueule ! brailla l'un d'eux. Celui qui parlera encore des camps passera par la fenêtre !

Un lac scintilla, s'enfuit comme en vol, puis une forêt sombre, feutrée, antédiluvienne. Elle est sûrement habitée par des ours ! dit une voix.

Svetlana et Boris se regardèrent. Un ours, pauvre Natacha, où serait-elle à présent s'il n'y avait pas eu d'ours ? Si... c'est le mot le

plus inutile du langage humain.

* * *

À Alma-Ata, Stephan Tchetvergov fit irruption dans le bureau de la N.K.V.D. Son « service de renseignements » clandestin avait parfaitement fonctionné. Deux heures après l'arrivée des soixante-neuf prisonniers revenus d'Ust-Kamenogorsk, il avait en sa possession la liste de leurs noms qui comportait celui de Boris Horn.

Il demanda aussitôt Judomskoje au téléphone : nous y sommes, Ilja ! s'écria-t-il. Boris et Svetlana sont de retour Alma-Ata ! Tout est prêt ?

— Tout ! La *datcha* reluit ! Elle a presque un aspect occidental !

Tchetvergov eut une petite toux désapprobative et raccrocha.

Il réapparut alors à la N.K.V.D., jovial, paternel, très « fonctionnaire du Parti », conscient de sa dignité, satisfait enfin d'avoir su si bien retourner sa veste.

— Où avez-vous mis mon petit frère Boris ?

— Il y a bien un Boris Horn parmi les prisonniers revenus du camp, mais il ne sera pas libéré tout de suite : d'abord il devra subir un interrogatoire sérieux, il faut que ses dossiers soient soumis à une étude approfondie. Il y a tant de gens qui croient pouvoir nous tromper, à présent ! Ils ignorent la rigueur de notre conscience !

Au bout de six jours, Tchetvergov avec Svetlana alla chercher dans une voiture du Parti Boris, enfin libéré de prison.

— Nous t'attendons tous, dit-il d'un ton pathétique, en étreignant Boris et en l'embrassant sur les deux joues, puis il le poussa dans la voiture, près de Svetlana. Konjev est fou de joie !

— Ilja Sergueïevitch, quelle est votre intention à notre égard ? Que voulez-vous faire de nous ? dit Boris avec un regard de côté.

— Faut-il toujours avoir une idée de derrière la tête quand on se montre gentil ? répliqua Tchetvergov, blessé.

— Jusqu'à présent tout a été...

— Nous devons oublier le passé ! lança Tchetvergov en lâchant le volant pour lever les bras en l'air si bien qu'il lui fallut freiner, tout a changé. Nous avons certes souffert sous Staline, il a failli anéantir le Parti par son culte de la personnalité. Au Kremlin, on agira désormais bien différemment ! Nous n'oublierons pas que nous sommes des êtres sensibles...

— Cela me paraît trop fantastique pour être possible ! Je n'ai connu pendant toute mon existence que la fuite et l'exil, la misère, la haine...

Tchetvergov s'enflamma de nouveau : tu es jeune encore Boris, j'ai connu moi, lorsque j'avais ton âge, les boyards qui m'opprimaient et me forçaient à nettoyer les écuries avec les mains ! Vois-tu, rien

n'égale la liberté du citoyen soviétique !

Boris ne répondit pas. Il regardait Svetlana qui, assise à côté de lui, appuyait sa tête contre son épaule. Ses yeux souriaient : laisse-le pérorer, semblaient-ils dire, puisque nous voilà réunis... Soudain, un souvenir d'enfance brilla au fond de la mémoire de Svetlana.

— Le perroquet est-il encore à la *datcha* ?

— Quel perroquet ?

— *Diadia* avait un perroquet dans une cage de cuivre suspendue dans son bureau...

— Si Konjev ne lui a pas réglé son compte comme aux chiens, tu le reverras... Les bergers ont mangé les chiens, abattus à coup de fusil par Ilja. Ce fut une fête pour eux !

— Beaucoup de choses ont dû changer à Judomskoje, n'est-ce pas ? demanda Svetlana.

— Rien. Tchetvergov secoua la tête avec conviction : le ciel n'a jamais changé au-dessus du Kazakhstan...

* * *

Maroussia avait confectionné un grand gâteau avec des graines de pavot, et même elle avait fait fondre du beurre sur la croûte encore chaude, lorsque Konjev aperçut de sa fenêtre un nuage de poussière, au loin.

— Les voilà !

— Quelle surexcitation ! remarqua Maroussia. Vous commencez par les renvoyer en les traitant de chiens d'Allemands, et maintenant, vous sautillez autour d'eux comme des mâtins en rut derrière une chienne en chaleur !

— Tu n'y comprends rien, limace sans cervelle ! et Konjev alla se planter devant sa porte, afin d'accueillir Tchetvergov et ceux qu'il ramenait.

La voiture s'arrêta sur un coup de frein énergique de Tchetvergov.

— Le village vous salue par ma bouche ! cria Konjev, nous sommes fiers que l'un d'entre nous ait réussi à revenir vivant d'Ust-Kamenogorsk !

Tchetvergov fit la grimace et regarda Konjev d'un air réprobateur. « Idiot, pensait-il, si tu continues sur ce ton, tu finiras toi-même par accoster là-bas ! »

Maroussia parut, portant le gâteau aux graines de pavot. Lorsqu'elle constata la grossesse avancée de Svetlana, elle le posa sur un billot, saisit la main de la jeune femme et l'attira à l'intérieur de la maison.

— Un verre de lait te conviendra mieux, dit-elle, et aussi une heure de sommeil... il faut le gâter ce petiot.

Boris Horn resta un instant en arrière, devant la porte. Son regard

errait alentour. La route était toujours aussi poudreuse et menait du village à l'intérieur de la steppe jusqu'à Undoutova. Au loin, on apercevait la forêt... Sur la droite, devaient s'étendre les gigantesques champs de tournesols.

Vers la gauche, par contre, on devinait la zone sèche de transition, finissant au désert, par laquelle les caravanes de marchands venaient de l'Asie centrale.

Il leva les yeux vers le ciel bleu, scintillant, ponctué de nuages blancs et de longues traînées claires, comme si le pinceau divin avait dévié.

— C'est notre ciel, dit-il à mi-voix, c'est vraiment le Kazakhstan.

Tchetvergov eut un rire chevrotant et envoya un coup de coude à Konjev.

— Il ne se croit pas encore chez lui... Quand il verra la *datcha*...

— La *datcha* ! répéta Boris.

Le gouvernement du district d'Alma-Ata a décidé, dit Tchetvergov, avec solennité, de confier la *datcha*, jusqu'à ce que Moscou ratifie définitivement sa résolution, au camarade Boris Horn, afin qu'il la fasse valoir en observant, évidemment, les habituelles normes du *kolkhoze*, ajouta-t-il vivement en voyant s'allonger le visage de Konjev.

Boris regardait fixement Tchetvergov. Il entendait à l'intérieur de la maison la voix de Svetlana qui, étendue sur un vieux sofa, buvait le lait que lui avait offert Maroussia.

Vous avez tout de même une intention précisé en ce qui nous concerne, dit Boris, ou est-ce que le monde tourne dans l'autre sens ?

— Peut-être, petit frêre, peut-être ! Konjev eut un éclat de rire : mais tant que le soleil sera au-dessus de nous, c'est la bonne direction !

* * *

Ce que Konjev avait toujours désiré se réalisait : Boris donnait une fête à la *datcha*.

— Ça c'est un homme ! avait conclu Konjev, en commentant son invitation devant Maroussia. Te souviens-tu que l'avare Tagaj prétendait nous remercier de notre accueil par un concert de ses œuvres à la *stolovaja* ? Boris est un véritable ami des travailleurs. Il donne une fête avec *kasch*, *bortsch*, des moutons rôtis et beaucoup à boire ! Ils ont déjà tué les animaux ! Et même, ils vont encore se marier ce mois-ci, cela donnera une petite fête de plus !

Il se frotta les mains, courut à la *banja*, se prépara un *sauna*, puis se prélassa, satisfait, plein de pensées joyeuses, grognant et suant sur le banc de bois prévu à cet effet.

La *datcha* n'avait pas changé. Les fauteuils d'osier de Borkin s'y

trouvaient toujours ainsi que le perroquet, la *nagaïka* avec laquelle Boris l'avait assommé à mort, et les fleurs sous la véranda. Seuls manquaient les chiens, le vieux Fedja et l'amoureuse Sussja. De nouveaux ouvriers étaient venus : des détenus libérés, de jeunes paysans des villages environnants ; c'étaient des fils de paysans de Volhynie. Ils regardaient Boris de travers, car le bruit courait entre Judomskoje et Undoutova que Boris Horn, ayant trahi sa race, était entré dans la *datcha* avec l'étiquette de bon bolchevik.

— Les Russes ont assommé son père comme un chien enragé, murmurait-on aux environs du lac Balkach, mais Boris l'a oublié... et puis, savez-vous ce que l'on a fait de Véra Petrovna, la mère de Svetlana ? C'est une honte ce que la jeunesse oublie vite !

Boris n'avait pas oublié, mais il pénétrait dans un rêve, et cela, il le devait aux angoisses personnelles des têtes dirigeantes qui les abreuyaient de prévenances et de bienfaits.

La *datcha* reçut une nouvelle moissonneuse-batteuse ; elle devint un centre d'élevage de taureaux et obtint quelques verrats, ce qui permit d'en faire aussi une porcherie modèle. Konjev concentrait tout sur la *datcha* et annonçait sans cesse d'heureuses nouvelles du jeune couple.

Certes, Konjev avait un but. Puisque tout se trouve à la *datcha*, moi, je dois y aller continuellement, s'était-il dit en mettant son « système » en train. Jamais la *datcha* ne sera sans contrôle et si quelque chose va de travers, Boris sera là pour encaisser la faute ! Nous lui donnons tout... mais nous pouvons tout lui reprendre si le vent tourne à nouveau. Petite Mère Russie est capricieuse... et le bon Russe s'assure toujours une porte de sortie. Qui sait si le zélé Konjev ne vivra pas un jour dans la *datcha*, à la manière d'un boyard ?

À cette pensée, Konjev souriait, les yeux clos.

Maroussia cependant le tirait de ses illusions. Tu es trop bête : tant que Tchetvergou sera ton ami, tu resteras le tapis sur lequel d'autres s'essuient les pieds !

La fête à la *datcha* fut magnifique. À la clarté des lampions et des torches, des chandelles et des lampes à huile, le mouton rôti fut servi. Konjev fit un discours qui trouva son point culminant dans cette phrase : « Le prolétariat est une des réalités dominantes de l'univers ! » Puis il but tout son content, dansa comme un éléphant bien dressé autour de la « table d'honneur » et tomba vers une heure du matin sur l'herbe de la prairie, devant la *datcha*, et s'endormit. La musique des *balalaïkas* jouée par deux domestiques fit encore remuer rythmiquement ses bras ou ses jambes, jusqu'à ce qu'il se mît à ronfler, comme sous l'effet d'un narcotique.

On le ramena chez lui dans un des chariots à foin, avec lesquels les paysans étaient venus de Judomskoje.

Lorsque l'aube grandit sur la steppe, striant le ciel de traînées rougeâtres, puis d'un bleu-pourpre ourlées d'argent, Boris et Svetlana, assis dans la véranda, contemplaient la venue du jour.

Ils se tenaient par la main. La tête de Svetlana aux longs cheveux d'or épars s'appuyait à l'épaule de Boris. Elle était assise tout au bord de son fauteuil, car son corps alourdi l'encombrait fort.

— Je te remercie, Bor, dit-elle tout bas.

— Pourquoi ? répondit-il en entourant d'un bras ses épaules pour la serrer plus étroitement contre lui.

— J'ai vu... dit Svetlana. Sa voix était à peine perceptible.

— Quoi ?

— Tu as brûlé la *nagaïka*.

Boris garda le silence. Tandis que le mouton de la fête grillait, embroché au-dessus du feu de camp, mû par une subite impulsion il avait été chercher dans la maison la *nagaïka*, sous les coups de laquelle Borkin était mort de sa main, pour la lancer dans le feu. Puis, rêveur, il avait regardé les flammes s'emparer du manche, les lanières de cuir se consumer, jusqu'à ce qu'il ne restât plus d'un passé cruel qu'une poignée de cendres.

— Je ne voulais pas que tu voies cela, Svetla, dit-il dans un murmure.

Elle répondit par une inclination de tête et chercha sa main : aussi, nous n'en parlerons jamais plus.

Le soleil dominait la steppe. Il luisait d'un jaune clair, incandescent, et voguait dans une mer d'or liquide. Du village, les bestiaux s'en allaient vers les pâturages, tandis que les bergers de nuit revenaient de leur garde auprès des troupeaux restés là-bas, dans la steppe. Au loin, on entendait ferrailler quelques tracteurs. Un vent léger apportait ces sons mêlés aux bruissements des forêts d'Undoutova.

— Dimanche, nous nous marions, dit Boris.

— Et dans un mois, l'enfant sera là.

— J'irai avec toi à Alma-Ata.

— Pourquoi ? Il doit naître ici, où il grandira. Je ne veux jamais plus revoir cette ville cruelle ! Elle étendit le bras vers l'immense contrée. Ici, nous sommes dans notre patrie : le ciel, la steppe, les pâturages, le vent, le soleil, la pluie du Kazakhstan ! J'ai peur du reste de l'univers.

Boris voulut répondre, mais l'arrivée d'un cavalier ne le lui permit pas. Celui-ci venait au galop, sur la route, monté sur un cheval de trait, au poil hirsute. Il sauta de sa monture dans la cour, avant même que la bête se fût arrêtée. Une tête ébouriffée, gigantesque, surgit d'un nuage de poussière, une bouche énorme rugit comme si le monde finissait :

— Petit frère Boris ! Petit frère !

— Boborykin !

Boris et Svetlana se levèrent d'un même élan et descendirent l'escalier de la véranda en courant pour se jeter dans les bras ouverts de leur visiteur.

— Sur mon cœur, mes bien-aimés ! hurla-t-il, je ne voulais pas y croire... Ça coûtera une bouteille de vodka à votre heureux Andreï !...

* * *

Cinq années passèrent.

Elles s'envolèrent comme le feuillage automnal des forêts, comme les graines des soleils, les gouttes de rosée matinale. Un petit garçon de cinq ans s'ébattait autour de la *datcha*, il s'appelait Mischa et sa petite sœur, âgée de deux ans, Mascha. Elle avait des boucles blondes qui semblaient avoir été coupées à sa mère.

Les champs autour de la *datcha* étaient plantés de céréales, de légumineuses ; le bétail était sain, les forêts procuraient le meilleur bois. Sur la steppe, paissaient les plus beaux chevaux parmi lesquels des poulains de deux ans, que le haras de Moscou avait déjà sélectionnés comme les plus remarquables.

— La *datcha* est une des fiertés de l'homme soviétique ! déclarait Konjev, chaque fois qu'un groupe d'agronomes étrangers passait par le Kazakhstan et était invité à visiter les terres de Boris. On constate ici la volonté créatrice de notre peuple et sa puissance de travail !

Cependant, ce qui se passait à Moscou était considéré à Judomskoje non sans méfiance, si ce n'était avec indifférence. Staline était mort depuis cinq ans. Malenkov avait passé rapidement sur la scène politique. À présent, la tête en forme de bille du petit père Khrouchtchev riait sur tous les panneaux dans les rues, sur toutes les premières pages des journaux et trônait dans les administrations de la mer Glaciale à la mer Noire, de la frontière polonaise, au cap Dechnev. Qu'y avait-il encore de changé, camarades ?

Staline était maudit... C'était prévu.

La politique à l'égard de l'Occident se détendait ou se durcissait tour à tour. Cela, on l'avait également prévu.

On envoya la chienne Laïka dans l'espace et l'on put se vanter à la face du monde de posséder la première étoile artificielle ! On s'attendait aussi à cela, car l'homme soviétique est le détenteur séculaire de l'intelligence créatrice. D'ailleurs, la *Pravda*, les *Izvestias*, la *Komsomola-Iljustraza*, l'affirmaient depuis des années.

— Quoi de neuf autrement, petit frère ? Nous sommes en train de rouler l'Occident dégénéré !

Pour Boris et Svetlana aussi, cette vie s'écoulait de telle sorte que rien d'autre ne semblait pensable en dehors d'elle. Le seul événement

qui les frappa fut la mort de leur ami Andreï Boborykin.

Un matin de l'année 1957, il avait été pêcher dans son marais ; mais, lorsqu'il tira de l'eau une nasse qu'il avait posée la veille, une loutre se jeta sur lui et le mordit à la main. Boborykin rit bruyamment, saisit la loutre à la nuque et la porta jusqu'à une pierre, sur laquelle il lui écrasa le crâne. Puis, à l'aide de son couteau, il élargit la morsure et aspira le sang qu'il recracha dans le marais.

Deux jours après, il arrivait à Judomskoje le bras très enflé, raide, bleuâtre. Vacillant, gémissant de douleur, il pénétra chez le jeune médecin du district qui habitait à présent la maison de Natacha Trimofa.

— Quelle charogne ! Coupe-moi le bras, docteur, autrement il sera trop tard !

Il était trop tard. Dans la nuit, Boborykin mourut, en rugissant dans les souffrances, d'une septicémie dont on ne pouvait plus arrêter le cours.

Boris et Svetlana étaient à son chevet chez le médecin, lorsque son dernier regard, glissant entre les forêts hirsutes et proches de ses cheveux et de sa barbe, s'arrêta sur Svetlana.

— *Rosanja*, petite rose, dit-il faiblement. Puis il se détendit, en assenant ses deux poings sur le rebord de bois de sa couche, comme s'il voulait lutter avec la mort jusqu'au bout.

Konjev et même Tchetvergov, qui avaient beaucoup vieilli ces derniers temps, assistèrent aux derniers devoirs qu'on lui rendit.

Cousu dans une peau d'ours, son fusil posé sur la poitrine, Boborykin fut immergé dans son cher marais. Ceux qui se trouvaient présents éprouvèrent une étrange impression de solennité, lorsque le corps, pesant, comme aspiré par le fond, s'enfonça dans les eaux d'un brun verdâtre.

— Dommage pour ce bon fusil, dit Konjev à mi-voix, comme s'il s'éveillait d'un enchantement. Tchetvergov répliqua scandalisé :

— Vous n'avez pas d'âme, camarade ! Comment pouvez-vous parler de la sorte à la vue du retour d'un homme à la nature ?

Au printemps 1958, on fêta à la *datcha* la naissance d'une fille. Svetlana avait réussi à imposer sa volonté de lui donner le nom de Natacha.

— Natacha Trimofa est morte pour avoir voulu nous sauver : où serions-nous à présent si nous ne l'avions connue ? Nous penserons à elle en appelant notre Natacha !

Konjev fit la grimace en apprenant cette décision.

— Sans doute, tu es réhabilité, camarade, mais Natacha Trimofa est toujours considérée comme « réactionnaire » puisqu'elle n'a pas pu se disculper ! J'évitais de rappeler un passé récent : le choix de ce nom peut sembler une provocation de ta part !

N'ayant pas réussi à convaincre Boris, il but, de chagrin, trois grands verres de vodka, dans la véranda de la *datcha* et inscrivit le nom de Natacha.

Deux jours plus tard, Tchetvergov surgissait inopinément à Judomskoje chez Konjev :

— Ça recommence ! lança-t-il sans préambule. Tout change de nouveau !

— Khrouchtchev est mort ? s'écria Konjev se levant d'un bond.

Tchetvergov secoua la tête : il n'en est rien, mais j'apprends que le camarade Khrouchtchev a conclu avec le chancelier de l'Allemagne fédérale un arrangement qui ressemble fort à celui que Hitler conclut jadis avec Staline : les Allemands vivant en Russie devront rentrer en Allemagne ! Comme ils disaient voici vingt ans : *Heim ins Reich* ! Ça va toucher durement notre Boris !

— Mais Boris a été élevé en Russie ! Il a créé une ferme modèle, dont on a parlé dans tous les journaux...

Tchetvergov coupa court à cette énumération des vertus de Boris : si Boris Horn doit partir, nous aurons la *datcha*, trancha-t-il.

Konjev comprit sur-le-champ et, d'émotion, joignit les mains. Ça change tout, dit-il haletant, je n'y pensais pas, évidemment, ce Boris est Allemand !

— Pourtant, le départ d'un Allemand de Russie *doit être volontaire*, camarade !

Konjev avança la lèvre inférieure. Il ne partira jamais de son plein gré ! Ça ne sera pas une petite affaire que de convaincre Boris de s'en aller en Allemagne ! Il a d'ailleurs été reçu ici par moi-même avec tous les honneurs imaginables !

— Les temps ont changé une fois de plus, camarade ! Lorsque Staline est mort, Boris nous a servi à franchir un mauvais pas. À présent, il ne peut plus nous être utile, au contraire, petit frère Khrouchtchev nous demandera un jour : pourquoi cet Allemand se trouve-t-il encore à la *datcha* ? Pourquoi n'est-il pas retourné dans sa patrie ? Et que répondrez-vous, Konjev ? Il faut persuader Boris qu'il est Allemand et que sa place est en Allemagne.

Tchetvergov se leva. Cependant, Maroussia qui écoutait derrière la porte s'éclipsa silencieusement sur ses grosses socques de laine et se mit, aussitôt arrivée dans la cuisine, à tourner une cuiller dans un pot vide.

* * *

— Vous devriez être heureux de retourner dans votre vraie patrie... répondit Tchetvergov à Boris assis devant lui, le visage tendu par l'anxiété :

— Je suis né en Russie !

— J'ai déjà entendu cette réponse... Tchetvergov considéra ses longs doigts jaunes qui avaient l'aspect d'un parchemin desséché. Savez-vous que Staline revient en faveur ? Savez-vous que vos dossiers ont été réclamés de nouveau par le N.K.V. D ? Le cas Borkin n'est pas encore réglé ! On peut révoquer une remise de peine.

— Il faudrait retourner à Ust-Kamenogorsk ? dit Boris à mi-voix, tandis qu'il sentait un froid intense envahir tout son être et sa langue se paralyser. Ust-Kamenogorsk, les mines de l'Altaï, le camp des cent morts par jour !

Tchetvergov haussa les épaules :

— Il y a de l'orage dans l'air, camarade Horn, il fait lourd comme avant un grand ouragan !

— On n'aura donc jamais la paix ? s'écria Boris. J'ai trimé cinq ans pour faire d'une *datcha* périlante une ferme modèle et voilà qu'on veut me renvoyer, sous prétexte que je suis un étranger.

— Qu'y puis-je ? Moscou ordonne...

— C'est votre éternelle excuse : ordre de Moscou !

— On ne saurait y résister, camarade ! Et puis, vous savez que le vent tourne facilement en Russie. Tenez-vous tant que cela à être persécuté votre vie durant ? Enfin, songez surtout à Borkin : on ira le tirer du passé pour vous nuire, on saura toujours trouver ce qui vous perdra, vous et votre famille ! La Russie sera un loup qui rôdera sans trêve autour de vous, jusqu'à ce qu'il vous dévore !

Atterré, déchiré intérieurement, Boris retourna à Judomskoje. Il arriva tard, le soir, à la *datcha*. Svetlana dormait déjà... Il pénétra dans la chambre à coucher et la vit reposant, les cheveux dénoués, comme si elle était couchée sur un réseau de fils d'or. Au-dessus d'elle, une petite tête sombre dépassait de la couverture, un petit poing rouge était posé près de l'oreille minuscule.

Les lèvres tremblantes, dans la pénombre, Boris considéra cette image de paix, éclairée par la lune.

— Vous n'aurez jamais la paix... entendait-il encore dire la voix claire d'Asiate de Tchetvergov.

— Vous et votre famille, on vous perdra...

Sans bruit, Boris quitta la chambre et alla s'asseoir dans son bureau, à la même place où, si souvent jadis, Borkin avait regardé comme lui à travers ces hautes fenêtres la nuit de pleine lune, les nuages passant devant son disque d'or pâle, comme des voiles glissant sur une mer sans fin. Les arbres des forêts d'Undoutova pointaient au loin, tels d'innombrables doigts levés, dans un geste suppliant, vers le ciel obscur.

Assis à sa fenêtre, il réfléchit à tout ce qui venait de se passer et à tout ce qui pourrait en résulter. Et, lorsqu'en pensée il souffrit de nouveau tout ce qui avait fait le tourment de ses jours, il s'émerveilla

d'être encore en vie.

Quand surgit la grisaille de l'aube, Boris signa la formule qu'il avait rapportée d'Alma-Ata, par laquelle il s'engageait à se joindre en automne au rapatriement en Allemagne.

La formule comportait ces questions : Résidence désirée en Allemagne fédérale ? Il y répondit par un point d'interrogation.

Parents habitant l'Allemagne fédérale ? Non.

Dans quelle région désirez-vous vivre, si vous n'avez pas de famille ?

Il relut cette question et écrivit en réponse : je désire vivre là où nous serons tranquilles pour toujours, où nous saurons avec certitude : ici, c'est notre patrie ! Là où règne la paix.

Un lieu, que nul en ce monde ne pouvait lui indiquer.

* * *

Lorsque Svetlana put se lever, elle s'étonna que Boris se donnât moins de peine que d'habitude. Il n'avait pas encore ensemencé un champ. Depuis des jours, il n'avait pas été contrôler les chevaux dans la steppe... Lorsque le passage d'un ours était signalé, il envoyait un domestique pour l'abattre, alors qu'il chassait habituellement lui-même.

— Es-tu malade, Bor ? demanda-t-elle tendrement, alors qu'ils se trouvaient un soir côte à côte. Tu es devenu si sérieux ! Mischa et Mascha disent : papa ne joue plus avec nous ! As-tu des soucis, Bor ?

— Non, Svetla.

— Mais tu as quelque chose.

— Ce n'est rien, dors, ma bien-aimée, peut-être ai-je quelques soucis à la pensée de l'hiver qui vient ? Il sera sévère disent les journaux.

— Au Kazakhstan, tout est suave... répondit Svetlana, heureuse. Elle s'étira, poussa sa tête contre la poitrine de Boris et s'endormit.

Boris resta encore longtemps éveillé. Ilja Sergueïevitch Konjev l'avait fait venir le jour précédent pour lui parler.

— Tu es une gigantesque brute, avait-il lancé en manière de préambule : qu'as-tu écrit en réponse sur la formule que je t'ai donnée à remplir, crétin ?

— J'ai répondu aux questions qui s'y trouvaient imprimées.

— Tu as bravé l'Union Soviétique ! Regarde ! Tchetvergov l'a souligné de rouge et a écrit : *insolence* ! On te demande : où voulez-vous vivre, tu réponds : là où règne la paix ! C'est de la provocation, camarade ! C'est un coup de poing dans le visage de notre république ! N'y a-t-il pas de paix en Russie ?

— Pour nous, Konjev, y eut-il jamais de paix ?

— N'as-tu pas vécu comme un coq en pâte ? N'as-tu pas eu une

datcha ? N'as-tu pu engendrer trois enfants ? N'as-tu pas les plus beaux chevaux de la steppe ? Les porcs les plus gras ? Les meilleurs bœufs ? Et toi, chien puant, tu oses écrire : Je veux aller là où règne la paix ! Tu mériterais d'être renvoyé à Ust-Kamenogorsk !

— Je ne cesse d'entendre cette menace : Ust-Kamenogorsk ! Envoyez-moi là-bas, je sais que je n'ai plus rien à espérer. Votre hypocrisie est ignoble !

— Tu feras partie du premier transport pour l'Allemagne !

— Je le sais déjà !

— Qui te l'a dit ?

— Tchetvergov.

* * *

Tchetvergov regarda Svetlana appuyée à l'encadrement de la porte. Elle considérait Boris et Tchetvergov qu'elle entendait discuter depuis un moment de la pièce voisine.

— Vous quitterez la *datcha*, conclut Tchetvergov durement, pour terminer sa conversation en cours.

En disant ces paroles, il regarda Svetlana. Elle ne broncha pas, ne jeta pas un cri, elle ne changea pas même d'attitude. Tchetvergov eut seulement l'impression que sa tête fine s'élevait de quelques millimètres.

Le Tartare se mordit la lèvre inférieure. Elle a déjà trois enfants et qu'elle est jolie ! On dirait que chaque enfant l'a embellie, mais c'est une Occidentale que diable !

— Bien sûr, dit Svetlana d'une voix nette et claire.

Boris bondit, il était prêt à assommer son interlocuteur pour sa brutalité : c'est un crime, lança-t-il les poings serrés, menaçant le petit Tartare.

— Les ordres de Moscou ne sont jamais des crimes, camarade ! déclara Tchetvergov, abrupt. D'ailleurs, vous avez opté pour l'Allemagne !

— On m'y a forcé, rugit Boris.

— Ne discutons plus, parlons sérieusement : dans quatre jours arrivent les nouveaux maîtres.

— Qui ? demanda Boris n'en croyant pas ses oreilles.

— Les nouveaux maîtres ! La voix de Svetlana était calme et empreinte d'une singulière désinvolture. As-tu pu imaginer, Bor, être jamais dans ce pays autre chose qu'un esclave ?

Tchetvergov s'éventa le front avec un mouchoir de soie blanche que lui avait offert son exquise secrétaire Kalmouke.

— Svetlana, pourquoi insultez-vous la Russie ? Vous devriez l'aimer !

— Mais je l'aime, Tchetvergov, s'il ne dépendait que de moi, je ne

quitterais jamais le Kazakhstan ! Cela m'a donné la force de supporter toutes les décisions qui nous venaient de Moscou et de Alma-Ata et aussi de vivre à Ust-Kamenogorsk. Que pourrait-il y avoir de pis ?

Elle sourit. (Elle sourit, ma parole, constata Tchetvergov.) À présent, qu'allons-nous devenir ?

— Vous retournez en Allemagne.

— Là où nous avons déjà été ?

— Non, c'est la Pologne à présent. Vous irez en Allemagne fédérale, au pays des fantômes de guerre ! Un jour ton Boris sera soldat et marchera contre la Russie en uniforme gris ! C'est votre habitude, à vous, les Allemands : vous avez perdu les guerres, mais vous en avez toujours rallumé d'autres ! Ça peut être considéré chez vous comme une perversité !

— Quand ? demanda Svetlana. Tchetvergov la regarda interloqué.

— Quoi, quand ?

— Quand faut-il que nous partions ?

— On ne sait pas encore. Mais dans quatre jours arriveront les nouveaux patrons de la *datcha* : vous pourrez habiter ici, jusqu'à ce que les transports soient formés pour l'Allemagne. Et puis il faut aussi que vous travailliez !

— Comme valet et servante des nouveaux maîtres ?

— As-tu jamais été autre chose ? dit Tchetvergov, hargneux. En Allemagne vous ne serez pas plus !

— Qui est ce nouveau patron ?

Cette question était fort désagréable à Tchetvergov ; il s'y attendait et la redoutait.

— C'est Sergeï Alexandrovitch Njomez, dit-il d'un air indifférent.

— D'où vient-il ?

— Cela te regarde-t-il ?

— D'Alma-Ata, dit Svetlana répondant pour lui. Tchetvergov et Boris sursautèrent. C'est le cousin du camarade Tchetvergov.

— Comment le sais-tu ? cria le Tartare.

— Par Maroussia. Svetlana eut un pâle sourire : je sais depuis quinze jours qu'il nous faudra quitter le Kazakhstan.

* * *

Lorsque le nouveau maître de la *datcha* arriva d'Alma-Ata avec deux gros camions et prit en charge la ferme modèle, Maroussia était au lit et tentait de décongestionner un œil très enflé, à l'aide de compresses d'eau froide. Konjev, de son côté, venu accueillir le nouveau fermier, montra un visage couvert de coups de griffes. J'ai été égratigné par des branches, tandis que je chassais le putois, expliqua-t-il, soyez le bienvenu à Judomskoje !

Sergeï Alexandrovitch Njomez était un homme d'aspect chétif, qui

admira la *datcha* comme un château, n'osant pas s'asseoir dans un fauteuil, ni s'approcher de la table nappée de blanc, sur laquelle Svetlana avait disposé le repas de bon accueil.

— Que le maître se serve, dit-elle d'une voix douce, les enfants seront heureux ici.

Boris, planté devant l'écurie, regardait le déchargement des camions. Tout ce que l'on en sortait : mobilier, ustensiles de ménage, était neuf.

— Où diable aura-t-il pris l'argent pour se procurer tout cela, alors que jusqu'à présent il ne mangeait pas à sa faim et tartina son pain à l'aide de son pouce ?

Konjev était tout aussi ébahi ; il avait entendu dire que Njomez ne possédait qu'une ânesse et vivait de son lait dont il faisait même du beurre ! À présent il amenait deux camions de mobilier ?

Nul ne savait que le pauvre diable était en fait l'homme de paille de Tchetvergov qui, sous le couvert de son cousin, devenait le vrai maître de la *datcha*. Il était décidé à en retirer, après avoir satisfait aux exigences de la « norme », tout le superflu imaginable. Et il devait être possible de se constituer de bonnes réserves, si l'on jugeait d'après les provisions que Boris et Svetlana avaient mises de côté pour l'hiver. O petit père, la vie pourrait être bonne en Russie, si l'on savait s'y prendre !

Lorsque les meubles furent déchargés et placés dans la maison, Njomez traversa la cour de la ferme et alla trouver Boris dans l'écurie. Il lui tendit la main et dit :

— Je suis peiné, petit frère, que les choses aient tourné ainsi pour toi, mais je n'y puis rien, c'est la politique !

— C'est bien, Sergeï Alexandrovitch, je suis heureux que tu aies sept enfants, ils seront à leur aise ici !

— Svetlana m'a dit la même chose : vous êtes des gens de cœur.

* * *

Le 14 octobre 1958, le premier transport d'émigrés partait pour l'Allemagne.

De toute cette région, du Kazakhstan, Boris et Svetlana étaient seuls à prendre le chemin de leur nouvelle patrie.

Comme si rien n'avait changé depuis 1939 lorsque Semjov avait insulté leurs parents, Konjev vint chez eux et se planta insolemment devant Boris.

— Ça démarre demain à l'aube ! brailla-t-il, parce que comme chacun sait, – pas seulement en Russie, – un ordre doit être rugé. Vous avez droit à quinze kilos de bagages par personne, pas davantage, je contrôlerai !

— Ça suffit, dit Boris calmement, soixante-quinze kilos, c'est

beaucoup.

— Soixante-quinze ? C'est trente !

— Nous avons trois enfants.

— Présente-les-moi !

— Cessez cette comédie, dit Boris irrité, vous les connaissez parfaitement !

— Je suis ici « de service », il faut me les montrer.

Boris serra les poings. De la steppe soufflait un vent glacial, les grands arbres entourant la *datcha* pliaient en gémissant dans la tourmente. Il allait neiger dans la steppe comme jamais, depuis des années.

— Viens avec moi, dit Boris.

— Non, il faut me les amener ici !

— Je ne vais pas les exposer à se refroidir dans le vent à cause de toi !

— Ils eurent l'occasion de s'y trouver souvent, tes chers petits, dit Konjev suavement. Tout le parcours jusqu'en Allemagne est déjà enneigé : il s'agit d'aguerrir les futurs soldats allemands.

Boris, sans un mot, s'en fut vers les bâtiments réservés aux domestiques, où il habitait présentement avec sa famille.

— Demain ce sera passé, se disait-il. Demain nous partons vers l'Occident, vers la liberté, vers une vie meilleure, vers la justice, la paix.

— Nous devons montrer les enfants à Konjev, dit-il à Svetlana, occupée dans une petite cuisine à tourner une bouillie pour Natacha, le bébé.

— Maintenant, par ce vent ?

— Il le veut... ce sont les dernières chicanes Svetla, demain nous rentrons *chez nous* en Allemagne.

— Chez nous, Bor ?

Il ne répondit pas et n'osa pas lever les yeux pour la regarder. La patrie de Svetlana, c'était le Kazakhstan, mais il était inutile d'en discuter, inutile de se demander au nom de quoi il leur fallait retourner dans un pays dont ils ne gardaient d'autres souvenirs que ceux de leurs mères violées et tuées, et d'un prêtre cloué sur la porte de sa modeste église.

— Viens, dit Boris, allons-y.

Konjev, à la vue de la famille de Boris, rassemblée devant lui, eut une grimace de satisfaction ironique : dans le décret à votre sujet reçu hier, il est dit expressément : quinze kilos par tête ! Il montra les enfants d'un geste, mais tes enfants ce ne sont pas des « têtes » adultes ! Ce sont des moitiés d'individus... on n'en parle pas dans le décret, ainsi vous n'avez droit qu'à trente kilos ! Tout le reste sera jeté de la voiture qui portera vos paquets !

Konjev vira sur les talons et sortit à grands pas de la cour.

— Je l'ai eu ! pensait-il, le voilà plus misérable qu'une souris mouillée !

Il avait dansé devant la *datcha* au mariage de Boris et de Svetlana, appelant à cette occasion Boris : « bien-aimé petit frère ». Mais il l'avait oublié.

* * *

Lorsque le premier transport d'émigrants pour l'Ouest se trouva formé à Alma-Ata et prêt à partir à la gare des marchandises, devant les wagons qui le transporteraient directement, il y eut encore l'appel de chaque individu et la distribution des vivres.

Quatre cent soixante-quinze personnes étaient là : hommes, femmes, vieillards, enfants, qui sentaient sourdre en eux la curiosité du nouveau monde en perspective, ce qui diminuait l'amertume de leur départ.

Moscou avait ordonné : départ du train de marchandises à 10 h 25. À 10 h 15, un jeune Kalmouk, chargé de surveiller les émigrants, chassa le troupeau de voyageurs à l'intérieur des wagons.

— Les portes seront verrouillées et plombées contre le danger d'espionnage. Quiconque ouvrira une porte sera aussitôt abattu ! cria un homme qui longeait le train.

Les portes à glissière furent fermées et verrouillées de l'extérieur.

— Comme des bestiaux emmenés aux abattoirs ! remarqua un paysan accroupi dans l'un des wagons en compagnie de Boris et de Svetlana. En 1939 il en fut de même et lorsqu'on ouvrit les portes, à la frontière polonaise, les morts tombèrent nombreux sur les rails...

— On n'osera tout de même pas nous traiter de la sorte ! s'écria un autre paysan, on nous envoie comme *propagandistes* en Allemagne. Khrouchtchev a besoin de nous, il veut montrer à quel point il peut être débonnaire ! Nous serons soignés comme des agneaux !

Quatre jours plus tard, ce même paysan était mort d'une déchirure au poumon, pour avoir crié en cours de route, lors d'un arrêt, en s'adressant à un officier soviétique, qu'il avait soif et désirait de la vodka. L'officier, l'ayant abattu d'un coup de poing, lui avait piétiné la poitrine. Il mourut au bord du ballast, dans la première neige tombée durant la nuit.

Les émigrants roulèrent sans trêve pendant cinq jours et cinq nuits jusqu'à Moscou, à travers l'immense Russie. Ils s'en allaient à la rencontre de l'hiver inexorable, tel qu'ils ne l'avaient jamais connu au Kazakhstan.

Au cours de la troisième nuit, une croûte de glace se forma sur les parois intérieures des wagons... On plaça alors de petits poêles de fonte, chauffés au bois ou au charbon. Les tuyaux débouchaient dans

les prises d'air.

— Ça doit suffire jusqu'à Moscou ! cria un des gardiens en déposant de maigres rations de combustible, nous n'en avons nous-mêmes pas davantage : l'hiver vient trop tôt !

Svetlana gardait ses enfants au chaud dans un nid formé de quelques édredons qu'elle avait emportés. Elle les abreuvait de thé chauffé sur le dessus d'un poêle. Le soir, Boris et Svetlana s'enroulaient ensemble dans une couverture et se réchauffaient ainsi réciproquement. Qu'était-ce pour eux, ce wagon gelé, comparé à la caverne de glace où ils avaient résidé avec la pauvre Natacha, protégés seulement de la tourmente de neige par les corps de leurs chevaux entravés à l'entrée de la caverne ? En ce temps-là, ils allaient vers l'inconnu... Aujourd'hui, ils savaient qu'après toutes leurs épreuves, ils atteindraient une patrie qui les accueillerait comme des enfants perdus.

À Tambov, on déchargea les premiers morts. Des vieillards, des enfants, qui n'avaient pu résister au froid ou à l'épuisement. On les jeta hors des wagons dans la neige, dont on les recouvrit aussitôt par pelletées hâtives. Puis, le train poursuivit sa course : que de temps gaspillé !

— Comme en 39, remarqua un paysan, en ce temps-là, il est mort 92 personnes dans notre transport.

— Ferme ta gueule ! hurla un homme affalé dans un coin, tu vas terrifier les femmes !

Peu avant Moscou, on se décida à brûler les ustensiles de ménage en bois, dans les petits poêles mis à la disposition des émigrants : deux cuillers à pot, un cuveau que l'on débita à la hachette, une vieille malle. On mit les objets qu'elle contenait dans une grande toile nouée aux quatre coins.

Le train ne s'arrêtait qu'aux moments des repas et en pleine campagne. Des soldats de l'armée rouge passaient alors à l'intérieur des wagons quelques seaux contenant de la *kapousta*. Un vent glacial soufflait un instant sur la masse agglomérée de ces êtres frissonnants qui apercevaient un peu de ciel gris, des étendues enneigées ou des forêts illimitées. Puis, on braillait : fermez les portes ! Mieux valait encore vivre au chaud, dans une atmosphère puante, au sein d'une demi-obscurité, car jamais on n'est mort de puanteur !

Le 20 octobre, le train d'émigrants atteignit Moscou.

Lorsqu'on repoussa les portes à glissière, les fonctionnaires de Moscou se trouvèrent face à face avec des êtres antédiluviens... visages barbus, grands yeux affamés, bouches tremblantes.

— C'est ça les voyageurs pour l'Ouest ? lança un adolescent. Dépêchons-nous de les renvoyer dans leur pays d'origine, ils souillent notre civilisation :

Quatre cents individus, à demi morts, se tenaient sur le quai de la gare de marchandises de Moscou, où ils furent autorisés à manger une épaisse soupe aux choux et aux poissons séchés, que plusieurs d'entre eux restituèrent aussitôt contre les wagons, n'étant plus habitués à une nourriture consistante.

— *Nix coultoura !* lança un soldat à Boris, qui ne daigna pas répondre. Encore quelques jours, pensait-il, et nous commencerons une existence nouvelle !

À Friedland, où se trouvait le grand centre d'accueil de l'Allemagne de l'Ouest, on reçut les premières nouvelles du transport attendu : dans cinq jours, arrivée du premier convoi. Bon état sanitaire, les voyageurs sont bien nourris et satisfaits.

Les organismes gouvernementaux allemands commencèrent à faire leurs préparatifs d'accueil. La radio, la télévision, attendaient à Friedland, la presse recevait des renseignements. Les partis politiques parlaient des succès, des demi-succès, des bévues de la politique du gouvernement de l'Ouest.

Bourgeois de l'Allemagne fédérale, Herr Meier, assis devant sa superbe télévision, regardait un film documentaire pris en Russie.

— Ces gens-là vivent comme des chiens, conclut-il, non sans satisfaction désinvolte, car il avait dîné d'œufs brouillés aux pointes d'asperges, puis il tourna le bouton de sa télévision, car les visages émaciés des paysans russes ne s'accordaient pas avec la bouteille de vin fin que Frieda remontait de la cave.

Cependant, à Moscou, on vérifiait une dernière fois les listes d'émigrants. Ou raya quelques noms... Les corps qui les avaient portés reposaient le long des rails, sous une mince couche de neige.

Ils restèrent deux jours parqués dans la gare de Moscou, n'étant pas autorisés à s'éloigner du quai. Un cordon militaire cernait la zone d'attente.

— Dans cinq jours, vous serez en Allemagne ! lança un officier russe aux quatre cent soixante malheureux qui claquaient des dents. Écrivez-nous vos impressions : vous serez là-bas plus dépaysés qu'au fond de la plus lointaine taïga !

— Décidément, rien ne change ! déclara l'un des paysans, nous sommes et resterons des prisonniers. Je suis curieux de voir cet *occident doré* !

— Tu es sans doute un communiste déguisé ! hurla un troisième paysan. Il portait un haut bonnet de fourrure enfonce sur sa tête hirsute. En le voyant, on songeait malgré soi aux gigantesques forêts de la taïga et aux aboiements enroués des limiers avec lesquels il avait dû s'en aller à la chasse.

Svetlana resta ces deux jours dans le wagon. À présent, il y avait assez de bois pour le chauffer et aussi suffisamment de nourriture.

Boris, avec Mischa et Mascha, était dehors sur le remblai. Ils considéraient les hautes constructions de Moscou qui leur paraissaient tellement gigantesques que Mascha demanda :

— *Badjouchka* (petit père), les nuages doivent s'y cogner, que fait-on alors ?

Mais le second jour, on remplaça les wagons à bestiaux par des wagons de voyageurs anciens, mais convenables.

— Ces voitures sont une preuve que nous allons devenir des hommes libres, dit sentencieusement un vieux paysan, qui avait déjà fait à trois reprises le voyage Russie-Allemagne et Allemagne-Russie.

Le cordon de soldats entoura les wagons de voyageurs et les wagons à bestiaux que l'on quittait, pour que le changement pût se faire en toute sécurité !

— Écoutez ! brailla l'un des officiers de l'escorte, qui portait sous le bras une serviette bourrée de documents. Les paysans se regardèrent ébahis : l'officier russe parlait allemand ; à Moscou, un officier russe, en uniforme, s'adressait à eux dans leur langue : c'était incroyable !

— À partir d'aujourd'hui vous êtes allemands, cria l'officier dans son allemand guttural, mais dans lequel il s'exprimait mieux que la plupart des jeunes paysans du transport. Moscou vous rend à votre patrie. Vous le devez à la mansuétude du camarade Khrouchtchev, garant du monde libre ! Il éleva sa grosse serviette en l'air : dans ce portefeuille se trouvent tous vos papiers ! Ils seront remis aux autorités allemandes : à partir de cet instant, vous ne serez plus des citoyens russes, mais des valets du capitalisme ! Ceux qui veulent rester dans le sein de la petite mère Russie peuvent le dire ! Il est encore temps ! Le train part dans une heure. Que ceux qui veulent rester avancent !

Boris regarda Svetlana. Elle se tenait debout au bord du ballast, la petite Natacha dans les bras ; elle s'était étroitement enveloppée d'un châle.

Près d'elle, Mascha et Mischa regardaient l'officier en écarquillant les yeux, sans comprendre ses paroles, car ils ne parlaient que le russe.

Svetlana comprit le regard de Boris. Elle sourit faiblement et secoua la tête. Boris baissa les yeux. Parmi les rangs serrés des paysans, un murmure inquiet s'éleva, mais personne n'avança d'un pas. L'officier russe sourit.

— Tiens, déjà métamorphosés en héros, ces braves Allemands !

— Tu peux me lécher le cul ! hurla un paysan à la tignasse rousse. D'autres s'esclaffèrent. Les femmes parurent terrorisées : que va-t-il se passer ? pensaient-elles. Nous allons tous être fouettés, pour le moins !

Il ne se passa rien. L'officier remit sa serviette sous son bras et regagna son wagon. La masse des paysans le suivit du regard, n'y comprenant plus rien.

— Nous sommes tout de même libres, constata le rouquin d'une voix hésitante, il a encaissé !

Deux heures après, l'échange des wagons était accompli. Certes, il y avait encore dans chacun d'eux un soldat de la milice, sérieusement armé, mais le train ne se distinguait en rien des autres trains de voyageurs de par le monde.

Les quatre officiers accompagnant le transport s'étaient réinstallés dans leur wagon. Pour eux, ces quatre cents individus étaient rayés à jamais du nombre des élus. D'ailleurs, ils ne comprenaient plus rien à la politique de Khrouchtchev. Mais en Russie, personne encore n'a compris les décisions du Kremlin.

Lentement, le train s'ébranla vers l'ouest. Dans quelques compartiments, on se mit à chanter. D'abord timidement, puis avec plus d'assurance. De nostalgiques chansons de la steppe, du Don, de la Volga, des rives plates du Iénisseï et de l'Irtych. Chants du Kazakhstan, plaintes des nomades de l'Asie Centrale.

Les miliciens de Moscou, assis dans les wagons, n'en croyaient pas leurs oreilles.

— Vous prétendez être allemands, petits frères ? Pourquoi ne chantez-vous pas des chansons allemandes ?

Les jeunes paysans se regardaient... des chansons allemandes... on n'avait guère songé à les chanter, car on avait trop de travail au kolkhoze et au sovkhoze... Les vieux paysans se sentirent rougir et furent soudain honteux de porter des noms allemands, alors qu'ils pensaient et parlaient russe.

— Que voulez-vous entendre ? s'écria le rouquin. *Deutschland über alles* ?

— Je te défonce la mâchoire si tu l'oses, camarade, répondit le milicien. Mon père a été fusillé par les Allemands à Mohilev !

— Il y a quinze ans de cela !

— Ça ne s'oublie pas !

Dans la voiture n° 4 – les voitures portaient de grands numéros tracés à la peinture blanche –, Svetlana berçait la petite Natacha. Par la fenêtre Boris regardait le soir envahir rapidement le vaste paysage plat. Un lourd ciel de neige pesait sur la campagne.

— Ce n'est plus le ciel du Kazakhstan... soupira Boris, nous nous éloignons du soleil.

— N'y pense pas, Bor, dit Svetlana en lui caressant les mains. Il y aura aussi du soleil là-bas...

Des chants leur parvenaient des autres wagons. Boris hocha la tête.

— Mon père aussi chantait... dit-il pensif, je me rappelle encore obscurément. J'appuyais ma tête contre les genoux de ma mère et je n'arrivais pas à m'endormir parce que tout le monde chantait. « Laisse-

nous chanter *matja*, disait mon père rayonnant, nous arriverons dans un paradis... » Il y fut assommé... Je ne comprends pas qu'ils recommencent à chanter aujourd'hui.

Peu avant Borissov, une jeune femme mourut en couches, d'une hémorragie. Il était interdit d'arrêter le train. Piotr Schaumann, le mari, faillit étrangler le milicien de son wagon, puis il voulut se jeter par la fenêtre, se fracasser la tête contre les parois du compartiment. On ne put l'en empêcher qu'en le maîtrisant. Il finit par s'effondrer en larmes.

Au-delà de Borissov, lorsque le train fit halte, contre le remblai du chemin de fer, on enterra la jeune femme avec son enfant mort dans les bras. Un vieux paysan dit les prières. Les jeunes regardaient avec surprise leurs parents joindre les mains. D'abord ce fut le rouquin fort en gueule qui croisa ses doigts d'un geste hésitant et baissa la tête. Les autres l'imitèrent. Écoliers des Komsomols, membres des jeunesses paysannes, qui ne connaissaient que la doctrine du Parti et cette sentence de Lénine : « La religion est l'opium du peuple. »

Les miliciens, la mitraillette à l'épaule, assistaient à cette comédie.

— Mon Dieu, je t'implore, disait le vieux paysan. Je remets son âme entre tes mains. Accueille-la dans ta grâce car elle fut l'une de tes créatures que les souffrances de ce monde ont rendue digne d'accéder à ta paix.

Le rouquin se mit brusquement à pleurer : pourquoi ne nous a-t-on pas parlé de cela ? sanglotait-il. Pourquoi ignorions-nous Dieu ?

Ils n'eurent pas le temps de placer sur le tertre une modeste croix faite de deux jeune tiges.

* * *

Lorsqu'ils lurent les premiers noms de cités allemandes et en virent les premières maisons, ainsi que les paysages environnants, ils s'agglutinèrent aux vitres comme des mouches.

Sur les quais des petites gares qu'ils traversaient, se tenaient des policiers et des soldats en singuliers uniformes : tuniques allemandes, casques russes, portant des armes russes.

— Pourquoi ne nous arrêtons-nous pas ? C'est l'Allemagne ici !

— L'Allemagne de l'Est, idiot !

— Vous êtes des larbins d'Adenauer ! leur cria un adolescent qui se pavanait sur un quai en chemise bleue, un fusil à l'épaule.

— *Jobtvojemadj* ! brailla en réponse un jeune voyageur.

Ce fut leur premier contact avec l'Allemagne ! on les insultait parce qu'ils s'en allaient vers l'ouest.

— Nous pénétrons dans une détestable atmosphère politique, dit Boris à Svetlana, qui regardait par la fenêtre avec ses deux aînés et lisait pour eux le nom des stations. Du fond de sa mémoire, lui

revenaient des noms entendus dans son enfance, de même que la langue qu'elle se remettait à parler au bout de treize ans.

— Tchetvergov savait pourquoi il nous renvoyait, reprit Boris. J'ai comme l'impression que nous avons été vendus.

— Tout cela s'arrangera, Bor. Svetlana désigna la silhouette d'une ville près de laquelle ils passaient : vois donc, Mischa, il n'y a pas de maisons en rondins ici, ni de puits à poulie ! Il y a des robinets dans les murs et l'on peut en boire l'eau sans la filtrer.

— Mais c'est comme un conte, *Mamachka* !

Ils longèrent une fabrique importante. Sur les murs de brique rouge, une image de Lénine avait été peinte en blanc et au-dessous ces paroles : « Il nous a donné raison » ! « Il a libéré la classe des travailleurs ! »

— Les « contes » sont partout les mêmes, remarqua Boris avec amertume.

* * *

Les bouleversements qui, après la mort de Staline, avaient atteint leur point culminant avec la disgrâce de Malenkov et de Molotov, tandis que le souriant Khrouchtchev montait au plus haut de la hiérarchie soviétique, n'avaient pas eu lieu sans incommoder également Tchetvergov et Konjev.

Leur zèle à se montrer aux yeux de Moscou sous un jour favorable avait eu cet inconvénient : trop de précipitation.

Un jour, une commission d'enquête fut envoyée de Moscou à Alma-Ata. Tchetvergov ne se doutait de rien lorsqu'on frappa à sa porte et que, sans attendre sa réponse, trois messieurs bien mis, aux visages fermés, pénétrèrent dans son bureau.

— Que signifient ces manières de chameliers ? s'écria-t-il indigné. Sortez et présentez-vous l'un après l'autre !

Les trois messieurs, avec un petit signe de tête avancèrent trois sièges et s'installèrent sans y avoir été invités... Tchetvergov en eut le souffle coupé, puis il sentit sourdre de sa chair une sueur glacée.

— Moscou... Ils viennent de Moscou !

— Vous désirez, camarades ? dit-il d'une voix enrouée par l'angoisse.

— Quelques éclaircissements, camarade Tchetvergov. Il y a pas mal de choses qui vont de travers !

Le portrait de Lénine, suspendu en face de lui, se mit à tourner étrangement. « Tenons le coup, se dit Tchetvergov, après tout, on ne sait pas encore ce qu'ils veulent... et si ça devient très mauvais, le camarade Konjev est là pour encaisser toutes les fautes... »

— Qu'est-ce qui ne va pas ? lança-t-il hardiment.

— D'abord, voyons la question de la *datcha* !

— La *datcha* ? fit Tchetvergov l'air ahuri. Jouons la bête, se disait-il.

— Oui, la *datcha* de Judomskoje, que Staline avait donnée à Ivan Kasievitch Borkin.

— Borkin est mort et Staline aussi, lança Tchetvergov évasif...

— À qui donc a-t-elle appartenu ensuite !

« O *Mamachka*, voilà de nouveau Boris et Svetlana. » pensa Tchetvergov horrifié.

— À deux Allemands, au meurtrier de Borkin, dit un des messieurs sévèrement.

— Non ! le meurtrier était le domestique Fedja, il a avoué. Nous avons deux procès-verbaux d'aveux de culpabilité. Car Boris Horn aussi a avoué, nous savons avec certitude que Boris Horn a assommé Borkin parce que celui-ci avait déshonoré sa fiancée Svetlana.

— Ce serait à prouver !

— Konjev l'a avoué.

Le plafond vacilla au-dessus de la tête de Tchetvergov. Il se cramponna des deux mains au rebord de sa table : Ilja a... vous avez...

— Nous avons dû arrêter Konjev. Il a été convaincu d'avoir détourné pour dix mille roubles dans son sovkhoze. Il est déjà en route pour Ust-Kamenogorsk, quant à la *datcha*, nous la rendons à Tagaj.

— À Tagaj ? Mais il est...

— Sa musique a été appréciée à Moscou. Avant-hier, le camarade Khrouchtchev l'a reçu...

Tchetvergov se passa la main sur les yeux. Il était affalé dans son fauteuil et semblait avoir été tiré de l'eau.

— Quand partirai-je, camarade ? dit-il à mi-voix.

— Nous vous emmenons, Tchetvergov.

— À Moscou ? À la Loubianka ?

— Oui.

— Dans les caves ?

— Peut-être...

— Camarades, donnez-moi une chance ! s'écria-t-il désespéré. Puis, devant les visages impassibles de ses interlocuteurs :

— Nous irons tous un jour là-bas, dit-il après un instant de prostration, avec une insouciance tout asiatique. Vous aussi, camarades...

Sur ce point, en silence, ils furent tous d'accord.

* * *

Le train se rapprochait de la frontière allemande.

— Une frontière au beau milieu de l'Allemagne, remarqua un vieux paysan. Je ne comprends rien à la politique : mon arrière-grand-père venait de Poméranie... Est-ce l'Allemagne ou non ?

- C'est la Pologne.
- Et Königsberg ?
- S'appelle Kaliningrad et appartient à la Russie !
- Ma grand-mère venait de Breslau ! s'écria un autre.
- C'est maintenant en Pologne !
- Il n'y a donc plus d'Allemagne ! conclut le vieillard désespéré.
- On en a tout de même laissé un peu, petit père !

Cependant, dans les postes de secours de la Croix-Rouge, les petits pains beurrés, les cadeaux s'amoncelaient, ainsi que les jouets pour les enfants, les « colis de famille » contenant des vivres de première nécessité. De grandes réserves de vêtements attendaient également l'afflux des loqueteux, car on s'imaginait que les émigrants venant de Russie seraient revêtus de guenilles. Deux baraquements contenaient des rangées de lits blancs, de tables ornées de fleurs. Des enfants s'apprêtaient à accueillir les arrivants avec des bouquets. Dans le baraquement réservé aux nourrissons, trente lits étaient préparés car on ignorait le nombre des enfants que comprenait le transport.

À 16 h 35, les cloches de la liberté se mirent à bourdonner dans le ciel de l'hiver, au-dessus de Friedland.

Les premiers autobus tournèrent dans l'avenue du camp et stoppèrent devant le long bâtiment de l'administration.

On agita des bouquets de fleurs, les actualités cinématographiques et la télévision braquèrent leurs projecteurs sur ces nouveaux venus qui, lentement, en hésitant, descendaient les deux marches de sortie des autobus.

Boris et Svetlana se trouvèrent brusquement sous les feux des projecteurs et entendirent un haut-parleur proclamer : les voici, les chers frères et sœurs qui nous sont rendus ! Ils reviennent des confins de l'Asie, à travers tout un continent parce qu'ils veulent rester fidèles à leurs traditions !

Un inconnu à barbiche taillée en pointe accueillit Boris comme un vieil ami.

— Soyez les bienvenus parmi nous, dans notre patrie ! dit-il à voix haute, vous et aussi votre femme. Vous oublierez bientôt vos épreuves ! S'il vous plaît, allez vous présenter là-bas... oui, avec les autres, vous allez d'abord être inscrits... puis, le reste suivra...

Couverts de fleurs, mâchant leurs friandises, la longue queue des paysans pénétra lentement à l'intérieur du bâtiment administratif. Les premiers nourrissons furent emmenés à l'infirmerie. Les salles des baraquements furent ouvertes. On emplit les premières assiettes de soupe.

Pour Boris et Svetlana, tout cela n'était pas neuf : baraquements, remplir des fiches de renseignements, répondre à quantité de questions posées sans ambages, seule l'atmosphère était plus aimable,

les salles propres, les employés polis, l'odeur du café flottait dans l'air et lorsqu'ils regardaient par la fenêtre, Boris et Svetlana voyaient en face, à l'intérieur des salles, des rangées de lits, des tables servies, et les aides de la Croix-Rouge en blouses blanches.

Un fonctionnaire s'approcha de Boris et lui offrit une cigarette : vous étiez fermier, à Undoutova ?

— Vacher. Je n'ai rien de particulier à raconter.

— Ah ! Vraiment ? Et votre femme ?

— Elle était pupille du poète Borkin, prix Staline jusqu'au jour où je l'ai assommé.

Le fonctionnaire déposa sa cigarette d'une main frémissante : qui avez-vous assommé ?

— Ivan Kasievitch Borkin, qui avait reçu le prix Staline et était un ami de celui-ci. On m'a envoyé ensuite au camp d'Ust-Kamenogorsk, après ma tentative de fuite avec ma femme, par la Dzoungane et le Tibet jusqu'à l'Inde.

Le fonctionnaire ouvrit la bouche, à croire qu'il ne la refermerait plus et se passa la main sur le front, comme pour en chasser une guêpe.

— Et c'est ce que vous appelez « rien de particulier ».

Puis, intrigué, il avança la tête : vous l'avez tué parce que vous étiez un ennemi de Staline ?

— Non, parce qu'il avait violé ma femme !

— Vous avez voulu venger votre honneur d'Allemand ?

— Je ne pensais guère à l'Allemagne avant d'avoir été contraint de m'en aller...

Au bout de quelques minutes, Boris et Svetlana étaient libres. Le fonctionnaire les suivit d'un regard désapprobateur et, se penchant vers son collègue qui inscrivait les paysans, lui glissa :

— Tout ce qui vient de l'Est n'est pas forcément la fleur des pois !

La fournée d'émigrants qui pénétra alors dans la salle, venait de la région de Stalingrad. Ils racontèrent beaucoup de choses au sujet de la reconstruction de cette ville, devenue déjà mythique.

Le fonctionnaire à la barbiche les trouva sympathiques et leur promit un avenir prospère.

* * *

Les offres de travail et la répartition des quatre cents émigrants commencèrent dès le lendemain.

Le temps d'attente dont ils avaient acquis l'expérience en Russie semblait terminé. Machine bien huilée, la grande organisation de triage et de placement gouvernementale marchait avec précision et sans accrocs.

La première nuit dans un vrai lit (Svetlana se souvenait n'en avoir

pas eu depuis qu'elle avait quitté la *datcha*, sept mois auparavant) fut rafraîchissante. Le petit déjeuner fut abondant, tout le monde se montrait gentil avec eux. On leur serrait la main, on leur faisait des cadeaux. Des reporters pénétrèrent dans les dortoirs pour les photographier et les interroger sur la vie en Russie.

Devant le camp, des marchands ambulants les attendaient avec des marchandises de qualité médiocre, dont les prix étaient généralement abusifs : vêtements, articles de ménage, vaisselle, meubles, frigidaires. Ils apportaient quantité d'objets et avaient placardé des affiches alléchantes, expliquant que l'on pouvait tout acheter à crédit lorsque l'on avait fait son choix.

Attroupés devant les fenêtres des baraquements, les paysans de Judomskoje, de Sverdlovsk, d'Irkoutsk, de Saratov, regardaient ces affiches ou se les expliquaient ; c'était pour eux une source d'émerveillement sans fin.

Quel paradis sur terre s'offrait à eux !

Le paysan rouquin qui s'était fait remarquer pendant le voyage se frottait les yeux comme s'ils souffraient à force de regarder tant de nouveautés éblouissantes.

— On peut acheter tout cela ? disait-il aux autres. Le *natchalnik* d'Alma-Ata lui-même n'en a pas autant !

— Oui, si tu as l'argent...

— L'argent ! Tu paies en vingt-quatre mensualités, tas d'idiots. Si vous avez du travail, cela marche tout seul !

— Et si tu n'en as pas ?

Ils signaient des commandes parce qu'ils comptaient recevoir une nouvelle ferme, ou du moins assez d'argent pour vivre à l'aise, au pays magique du capitalisme.

— Où voulez-vous aller ? demanda un fonctionnaire quelque peu bourru à Boris, qui se présentait pour faire sa demande de travail.

— Ça m'est égal, je ne connais pas l'Allemagne.

— Je peux vous placer comme domestique dans une ferme en Rhénanie, répondit le fonctionnaire. Mais ne demandez pas trop au début, somme toute, nous avons perdu la guerre. Il regarda Boris : quel âge avez-vous ? Puis, baissant les yeux sur le dossier ouvert devant lui : ah ! oui... vingt-six ans, et votre femme vingt-quatre ! Il sourit. Que vous êtes jeunes encore, vous avez la vie devant vous. En fait, elle ne commence qu'à trente ans !

Boris hocha la tête : la vie commence à trente ans ? se répéta-t-il, mais alors, qu'était-ce donc ce qui reste derrière nous ?

Lorsqu'il rejoignit Svetlana, celle-ci avait acheté à l'un des marchands ambulants des vêtements pour les enfants. Elle avait reçu un « secours familial » qui lui permettait cette dépense. En sortant de la trésorerie où on le lui avait remis, elle avait été aussitôt la proie des

vendeurs.

Boris ne sut que dire. Il voyait Svetlana radieuse d'avoir pu, pour la première fois de sa vie, vêtir les enfants avec élégance.

— Es-tu fâché, Bor ? demanda-t-elle plaintivement en voyant son visage s'assombrir.

— Je devrais l'être, Svetla !

— Mais vois comme ils sont beaux !

— On t'a eue ! Tu pourrais avoir tout cela pour beaucoup moins cher et de meilleure qualité dans les magasins des villes !

— Mascha a l'air d'une fille de boyard et Mischa est superbe ! dit-elle ravie. Ils sont tout ce qui nous reste, Bor : Nos enfants...

Boris lui-même, en voyant venir ses aînés dans leurs vêtements neufs, en éprouva un peu de joie. Ils avaient vraiment déjà l'air de petits Occidentaux !

— Nous repartons dans trois jours, dit-il, pour la Rhénanie.

— Encore dans un camp ?

— Non, j'ai accepté une place de domestique.

— Dans une *datcha* ?

— Ils appellent cela ici un *domaine*. Il prit dans les siennes les mains de Svetlana et les caressa. Nous aurons une maison, un porc chaque année, tous les jours du lait, du beurre et deux cent quatre-vingts marks par mois.

— Est-ce beaucoup d'argent ?

— On verra cela, Svetla. Nous travaillerons pour avoir nous-mêmes une petite ferme un jour. Un fermier sérieux est toujours demandé et ne saurait mourir de faim : nous y arriverons !

— Je prierai pour qu'il en soit ainsi, Bor, mais j'ai peur par moments...

— Peur ?

— Tout est si différent ici, tout se passe avec une telle précipitation. Personne n'est calme, on se hâte en tous sens et les gens parlent aussi vite que courent les rapides du Don. Ils sont tellement différents de nous, Bor !

* * *

À Moscou cependant, Stephan Tchetvergov succombait. Il ne mourrait pas, on ne pouvait pas appeler cela ainsi : il crevait littéralement, comme une bête puante. On ne mit Tchetvergov qu'une seule fois en présence de Ilja Sergueïevitch Konjev... Il ne l'eût pas reconnu dans cette loque humaine si celle-ci, s'étant nommée, ne lui avait rappelé avec certitude la voix de son ancien acolyte.

Une tête enflée, les yeux injectés de sang, une bouche édentée, déchirée, un nez de travers... la caricature monstrueuse d'un être humain.

— Il est seul coupable, déclara l'homme sorti d'un cauchemar qui avait la voix de Konjev, je n'ai fait qu'exécuter ses ordres : il se renseignait sur tout ce qui se passait à Judomskoje et décidait de tout.

Konjev parlait comme s'il récitait une leçon, sur un ton monocorde, le regard fixe, comme s'il ne voyait pas Tchetvergov. Un coup dans les reins lui fit faire demi-tour. Comme une poupée mécanique, il sortit de la cellule. Seul resta le commissaire, chargé de l'interrogatoire.

— Allons, Stephan, dit celui-ci avec bonhomie, as-tu entendu ce qu'a déclaré ton vieil ami ? Nieras-tu encore ?

Tchetvergov s'essuya le front du revers de la main, ses pores étaient comme des écluses ouvertes, la sueur noyait son visage jaune et ridé de tartare.

— Je ne sais, camarade, ce que je pourrais nier.

— Le fait que, comme fonctionnaire du gouvernement soviétique, tu as fait des cochonneries en abusant de ta situation : tu as saboté le bien de l'État !

— Non, camarade, non ! cria Tchetvergov qui savait qu'une telle accusation signifiait un arrêt de mort : mes comptes sont exacts ! Ma caisse...

— Tu as trafiqué de la *datcha* !

— N'a-t-elle pas toujours rempli la norme ?

— Tu oses encore te montrer insolent ? Le commissaire se leva et frappa Tchetvergov au visage. Aussitôt celui-ci sentit que du sang coulait dans sa bouche. Tu iras ensuite dans un cachot des caves ! dit-il avec indifférence.

Tchetvergov bondit : ...

— Non ! hurla-t-il d'une voix bestialement aiguë, non ! Grâce, camarade ! Pas dans la cave, je vous en supplie ! J'avouerai tout ! Je... Je... pas dans la cave !

Le commissaire quitta la cellule sans un mot de plus. Lorsque la serrure claqua, Tchetvergov hurla encore une fois :

— J'avouerai tout ! Je ne veux pas aller dans la cave ! Ayez pitié de moi, mes frères... Ayez du cœur ! Je dirai tout... Je vous en prie... Je vous en prie...

Il s'effondra devant la porte, sur le pavé froid et se mit à heurter du front la porte de fer, sans cesser de crier inlassablement le même mot : « Grâce, grâce, grâce ! » Lorsque deux gardiens vinrent le chercher, ils trouvèrent Tchetvergov assis au pied de son lit. Il s'était étranglé avec sa chemise, qu'il avait déchirée en lanières. Sa mort avait dû être atroce, à en juger par ses yeux qui en exprimaient toute l'horreur.

Le dossier de Boris était définitivement clos.

Rien ne saurait surpasser le mécanisme d'une bureaucratie

sinistrement précise.

* * *

Le domaine de Gerberhof se trouvait situé sur le cours inférieur du Rhin, dans la région où ce fleuve s'élargit paresseusement et s'apprête, avant la traversée des plaines bataves, à se jeter dans la mer du Nord.

L'autocar tourna le coin de la forêt domaniale et roula lentement dans l'avenue, vers le portail du domaine, devant lequel il stoppa avec un crissement de freins.

À travers les vitres de l'autocar, Boris, Svetlana et les enfants regardaient intensément les bâtiments allongés et bas, les écuries et dépendances du domaine de Gerberhof.

Un mur de deux mètres de haut entourait le château et les communs. Au-delà s'étendaient les champs de culture, les forêts, un étang couvert de cygnes, d'oies, de canards. Ceux-ci y nageaient encore, car le froid qui avait déjà métamorphosé la Russie en désert de glace n'avait pas encore pénétré jusqu'ici.

— La belle *datcha*, *papachka* ! s'écria le petit Mischa, tandis que le premier valet de ferme du domaine : Hannes, ouvrait la portière. Aussitôt, ce dernier fit la grimace :

— *Datcha* ! souffla-t-il au régisseur qui attendait l'arrivée des émigrants, *datcha* ! Faudra bientôt se mettre au russe, ma parole !

— Commencez par garder vos réflexions pour vous, répliqua le régisseur qui tendit la main à Svetlana. Celle-ci descendait de l'autobus, la petite Natacha serrée contre son sein, comme si on allait la lui prendre.

— Venez, confiez-moi le bébé, j'en ai trois pour ma part... Il prit Natacha et soutint Svetlana jusqu'à ce qu'elle fût descendue de voiture. Soyez les bienvenus à Gerberhof, dit-il franchement réjoui. Puis il laissa errer sur Svetlana un regard ébloui. Le fin visage, ces cheveux d'or, cette silhouette gracieuse, lorsque tout cela serait présenté à son avantage selon les traditions de coquetterie occidentale, combien plus belle elle serait encore ! Il faudra tenir Hannes, ou il se collettera avec le mari, conclut-il.

Il se retourna et vit le premier valet qui, la face hilare, considérait Svetlana d'un air attendri.

— La belle gosse ! murmura-t-il entre les dents.

— Rompez ! commanda le régisseur, allez voir aux écuries si j'y suis !

— Mais les bagages...

— J'ai dit : Allez-vous-en !

Avec un grognement, le valet s'éloigna vers l'écurie. Boris sortit à son tour de l'autocar, suivi de Mischa et Mascha. Le régisseur tendit

les deux mains à Boris : après tout ce que vous avez dû souffrir, je pense que vous vous sentirez ici comme dans une île heureuse ! Vous saurez enfin pourquoi vous vivez et travaillez !

— Je veux le croire, répondit Boris en regardant les grands bâtiments de la ferme. Il nous faut recommencer au commencement, pour la troisième fois en vingt ans.

— Cela ne vous sera pas difficile. À présent, entrons !

Presque solennellement, ils franchirent le grand portail et pénétrèrent dans la grande cour. Ils regardèrent vers le château. Un grand escalier montait jusqu'à la porte d'entrée. On eût dit une propriété de campagne de la grande Catherine.

— Que c'est beau ! dit doucement Svetlana.

Herr von Gerber vous recevra ce soir, il veut dîner avec vous.

— Dîner ? Mais nous n'avons rien à nous mettre ! si ce n'est les vêtements que nous portons, il n'est pas possible que nous...

Le régisseur fit un geste qui coupait court aux hésitations : c'est comme cela, et pas autrement ! Vous ne connaissez pas votre futur patron, quand il est ici, il ne se distingue pas de ses domestiques. C'est un chef merveilleux !

Ils se dirigèrent vers les communs. On avait préparé un logement pour eux. Une petite cuisine, une chambre à coucher, une salle de séjour. Des pièces de dimensions moyennes, mais claires, propres, fraîchement tapissées. Comme devant un prodige, Mischa restait planté devant le robinet de la cuisine et l'ouvrait puis le refermait sans se lasser.

— C'est bien vrai, *papachka*, s'écria-t-il ravi, l'eau coule du mur ! Je ne l'avais pas cru !

— Nous avons aussi un fourneau électrique, une armoire de cuisine laquée en blanc... Svetlana s'appuya à l'épaule de Boris et se mit brusquement à pleurer : on dirait le paradis, Bor... Je ne peux pas encore le croire !

— Tout cela ne nous appartient pas encore, il nous faudra travailler pour tout payer, mais nous travaillerons !

Elle répondit par un petit hochement de tête : nous doublerons la norme, ne serait-ce que par reconnaissance !

— Il n'est pas question de norme, ici, mon aimée. Boris ne put s'empêcher de sourire en caressant la joue de Svetlana, puis il attira sa tête contre son épaule : je commence à comprendre peu à peu pourquoi le Russe déteste l'Occident !

Ils se mirent à vider leurs malles et leurs sacs, en disposant leurs misérables hardes sur le plancher de leur salle commune. Les vestes matelassées de Boris, de Svetlana, des enfants. Les vieux manteaux souvent ravaudés les mouchoirs de tête, quelques vieilles marmites, bosselées, deux coussins emplis de plumes d'oie, des tabliers, trois

paires de gros souliers campagnards. Ils déposèrent le tout par terre, parce qu'ils n'osaient pas en charger les tables ou le lit tendu de blanc. Lorsque Svetlana ouvrit l'armoire aux vêtements, qui était intérieurement en poirier, elle secoua la tête :

— On ne peut pas suspendre nos affaires là-dedans, ce serait dommage pour l'armoire !

— Lorsque nous achèterons des vêtements avec le premier argent gagné, nous brûlerons le tout...

— Les brûler ? Svetlana regarda Boris, atterrée. Ça c'est la Russie, nous ne le brûlerons pas ! Nous garderons tout, en souvenir, nous y penserons et nous serons heureux malgré ce qui peut encore venir...

Quelqu'un siffla sous leurs fenêtres. Boris ouvrit et se pencha dehors.

À huit heures et demie, Herr von Gerber vous attendra ! leur cria le régisseur d'en bas, dois-je vous envoyer quelqu'un pour vous aider à défaire vos paquets ?

— Non, non, merci, dit Boris avec un geste de reconnaissance, nous n'avons pas grand-chose, car nous venons ici en mendiants, avec l'espoir d'une existence nouvelle.

Les enfants dormaient dans de merveilleux lits moelleux. Svetlana les regarda longuement sourire dans leur sommeil.

Enfin, lavés, coiffés, aussi propres que possible, ils s'assirent devant leur fenêtre et contemplèrent en silence, au-dehors les champs, les forêts et la pente doucement inclinée au-delà de laquelle coulait le Rhin. Côte à côte, tête contre tête, ils scrutaient le crépuscule.

— À quoi penses-tu, Svetla ? demanda Boris après un long moment.

— À la même chose que toi, Bor !

— Au Kazakhstan !

— À son ciel, Bor... Lorsque le soir venait, on croyait voir une couverture bigarrée...

— La steppe était rouge...

— Les maisons bleues...

— Les forêts noires, hérissées de pointes d'or...

Ils se turent de nouveau le regard rivé au soir blême d'automne. Ils se tenaient solidement par la main.

Nous serons courageux, dit Boris tout bas.

— Très courageux.

— Sais-tu ce que quelqu'un m'a dit ? La vie ne commence vraiment qu'à trente ans...

Elle eut un geste résigné. Croyons-le, donnons-en la preuve... D'abord, pour nos enfants, Boris.

Notes

[1] Nom de famille russe.

[2] Établissement de bains campagnard.

[3] Maison du peuple.

[4] 1067 mètres

[5] Dame maîtresse.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 14 JUIN 1975
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE
BUSSIÈRE À SAINT-AMAND
POUR LE COMPTE DE FRANCE – LOISIRS
30, RUE DE L'UNIVERSITÉ – PARIS

Dépôt légal : 2^e trimestre 1975.
— N° d'édit. 2464. – N° d'imp. 965. –
Imprimé en France